

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE.

TOME TROISIÈME.



L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE,
TRADUITE EN FRANÇOIS,
A V E C
DES REMARQUES.

PAR MADAME DACIER.

TOME TROISIÈME.

Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée.



A P A R I S,

Du Fonds de Messieurs Rigaud & Anisson.

Chez GABRIEL MARTIN, JEAN - BAPTISTE
COIGNARD, & les Freres GUERIN, Libraires.

M. D C C. X L I.

A V E C P R I V I L E G E D U R O I.



Argument du Livre XII.

ULyſſe raconte au Roi des Pheaciens & aux Princes de ſa cour comment à ſon retour des Enfers il arriva pour la ſeconde fois chez Circé dans l'iſle d'Ææa; comment il échappa à la voix mélodieuſe des Sirenes, & évita les Roches mouvantes de Scylla & de Charybde. Il fait enſuite le détail de ſon naufrage, & de la perte de ſes Compagnons qui avoient tué quelques-uns des bœufs conſacrés au Soleil; & il représente enſuite les dangers qu'il courut dans ce naufrage, & la maniere dont il ſe ſauva dans l'iſle de Calypſo ſur une partie du mâc de ſon vaiſſeau.





L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

LIVRE XII.

QUAND notre vaisseau eut surmonté les courans du grand Océan & qu'il eut gagné la haute mer, nous arrivâmes à l'île d'Ææa, où sont les chœurs & les danses de l'aurore & qui voit naître le soleil. Nous entrâmes dans le port, nous tirâmes le vaisseau sur le sable, & ayant mis pied à terre, nous nous couchâmes sur le rivage en attendant le jour. Le lendemain, dès

que l'aurore eut annoncé le re-
tour du soleil, j'envoyai une par-
tie de mes Compagnons au Pa-
lais de Circé pour m'apporter le
corps d'Elpenor, qui étoit mort
le jour de mon départ. Nous
coupâmes du bois pour le bûcher,
que nous dressâmes sur un cap é-
levé qui avançoit dans la mer.
Quand le corps fut brûlé avec ses
armes, nous enterrâmes ses cen-
dres avec toutes les marques d'u-
ne véritable douleur. Nous lui
élevâmes un tombeau, sur lequel
nous dressâmes une colonne, &
nous plaçâmes sa rame sur le haut
du tombeau. A peine avions-nous
achevé de nous acquitter de ce
triste devoir, que Circé, avertie
de notre retour, arriva. Elle étoit
suivie de ses femmes qui nous
apportoient toutes sortes de ra-
fraichissemens. La Déesse s'étant
avancée au milieu, nous dit :

D' H O M E R E. *Liv. XII. 3*

Malheureux , qui tout vivans êtes ^{ce}
descendus dans l'Empire des om- ^{ce}
bres , deux fois victimes de la ^{ce}
mort , au lieu que les autres hom- ^{ce}
mes ne meurent qu'une fois ; pas- ^{ce}
sez le reste du jour à vous réjouir ^{ce}
& à faire bonne chere ; demain ^{ce}
à la pointe du jour vous vous ^{ce}
rembarquerez pour continuer vo- ^{ce}
tre route : je vous enseignerai ^{ce}
moi-même le chemin que vous ^{ce}
devez tenir , & je vous donnerai ^{ce}
toutes les instructions nécessaires , ^{ce}
afin que vous évitiez les malheurs ^{ce}
dont vous êtes encore menacés & ^{ce}
sur terre & sur mer , & où vous ^{ce}
ne manqueriez pas de périr par ^{ce}
votre imprudence. ^{ce}

Elle parla ainsi , & nous per- ^{ce}
suada sans peine. Nous passâmes ^{ce}
donc le reste du jour à boire & à ^{ce}
manger , & quand le soleil eut fait ^{ce}
place à la nuit , mes Compagnons ^{ce}
se coucherent près du vaisseau , & ^{ce}

la Déesse me prenant par la main ,
me tira à l'écart , & s'étant assise
près de moi , elle voulut savoir
tout ce qui m'étoit arrivé dans
mon voyage. Je lui en fis le dé-
tail , & je n'eus pas plutôt satisfait
sa curiosité , qu'elle me dit :
Ulyffe , voilà donc une affaire finie ,
vous vous en êtes heureusement tiré.
Mais écoutez ce que j'ai encore à
vous dire , quelque Dieu favorable
vous en fera souvenir dans l'occasion.
Vous trouverez sur votre chemin les
Sirenes ; elles enchantent tous les
hommes qui arrivent près d'elles.
Ceux qui ont l'imprudence de les
approcher & d'écouter leurs chants ,
ne peuvent éviter leurs charmes , &
jamais leurs femmes ni leurs enfans
ne vont audevant d'eux les saluer
& se réjouir de leur retour.
Les Sirenes les retiennent par la
douceur de leurs chansons dans

D' H O M E R E. *Liv. XII.* 7

une vaste prairie où l'on ne voit
que monceaux d'ossements de
morts , & que cadavres que le so-
leil acheve de sécher. Passez sans
vous arrêter , & ne manquez pas
de boucher avec de la cire les
oreilles de vos Compagnons , de
peur qu'ils ne les entendent. Pour
vous , vous pouvez les entendre
si vous voulez , mais souvenez-
vous de vous faire bien lier aupara-
vant à votre mât tout debout avec
de bonnes cordes qui vous attache-
ront par les pieds & par les mains ,
afin que vous puissiez entendre
sans danger ces voix délicieuses.
Que si transporté de plaisir , vous
ordonnez à vos Compagnons de
vous détacher , qu'ils vous char-
gent alors de nouveaux liens , &
qu'ils vous lient plus fortement
encore. Quand vos Compagnons
vous auront tiré de ce danger , &
qu'ils auront laissé assez loin der-

8 L' O D Y S S E ' E

» riere eux ces enchanteresses, je ne
 » vous dirai pas précisément quelle
 » est la route que vous devez tenir,
 » c'est à vous de choisir & de pren-
 » dre conseil de vous-même. Tout
 » ce que je puis, c'est de vous
 » marquer ce que vous trouverez à
 » droit & à gauche. Il y a deux
 » roches fort hautes contre lesquel-
 » les les flots d'Amphitrite vont se
 » briser avec un horrible mugisse-
 » ment. Les Dieux immortels les
 » appellent les roches errantes. Les
 » oiseaux des cieux ne volent point
 » par dessus, & les colombes mê-
 » mes, qui portent l'ambrosie à Ju-
 » piter, ne les passent point impu-
 » nément, car le sommet de ces ro-
 » ches en abat toujours quelqu'une,
 » mais Jupiter a soin d'en envoyer
 » toujours une autre à la place, afin
 » que le nombre soit toujours com-
 » plet. Si quelque vaisseau en ap-
 » proche malheureusement, il n'y

a plus pour lui d'esperance ; il est
d'abord fracassé , & ses debris &
les hommes qui le montoient ,
font emportés pêle mêle par les
vagues & par les tempêtes mêlées
de tourbillons de feu. Il n'y a ja-
mais eu qu'un seul vaisseau qui se
soit tiré de ces abîmes , c'est la
célèbre navire Argo , qui chargée
de la fleur des heros de la Grece ,
passa par-là en revenant de la Col-
chide , où regnoit le Roi Aëtés ;
& il ne faut pas douter que les
courans ne l'eussent portée contre
ces roches , si Junon ne l'eût con-
duite elle-même , & ne l'eût fait pas-
ser sans danger , parce qu'elle ai-
moit & protégeoit Jason. De ces
deux écueils dont je vous parle ,
l'un porte sa cime jusqu'aux cieux ;
il est environné de nuages obscurs
qui ne l'abandonnent en aucun
tems ; jamais la sérénité ne dé-
voile son sommet ni en été ni en

» automne , & il n'y a point de mor-
» tel qui y pût monter ni en descen-
» dre , quand il auroit vingt mains
» & vingt pieds , car c'est une ro-
» che unie & lisse , comme si elle
» étoit taillée & polie. Au milieu il
» y a une caverne obscure dont l'ou-
» verture est tournée vers le cou-
» chant & vers l'Erebe ; & cette ca-
» verne est si haute , que le plus ha-
» bile archer passant près de-là sur
» son vaisseau, ne pourroit pousser sa
» flèche jusqu'à son sommet ; passez
» le plus vîte qu'il vous sera possible ,
» car c'est la demeure de la perniciousse
» Scylla, qui pousse des hurlemens
» horribles ; sa voix est semblable au
» rugissement d'un jeune lion , c'est
» un monstre affreux , dont les hom-
» mes ni les Dieux mêmes ne peu-
» vent soutenir la vûe. Elle a dou-
» ze griffes qui font horreur , six
» cols d'une longueur énorme , &
» sur chacun une tête épouvantable

avec une gueule beante garnie de
trois rangs de dents qu'habite la
mort. Elle a la moitié du corps
étendu dans sa caverne, elle avan-
ce dehors ses six têtes monstrueu-
ses, & en allongeant ses cols elle
sonde toutes les cachetes de sa ca-
verne, & pêche habilement les
dauphins, les chiens marins, les
baleines mêmes & les autres
monstres qu'Amphitrite nourrit
dans son sein. Jamais Pilote n'a pû
se vanter d'avoir passé impuné-
ment près de cette roche; car ce
monstre ne manque jamais de cha-
cune de ses six gueules toujours
ouvertes d'enlever un homme de
son vaisseau.

L'autre écueil n'est pas loin de
là, mais il est moins élevé, &
vous pousseriez fort aisément jus-
qu'au sommet une fleche. On y
voit un figuier sauvage dont les
branches chargées de feuilles s'é-

» tendent fort loin. Sous ce figuier
» est la demeure de Charybde, qui
» engloutit les flots, car chaque
» jour elle les engloutit par trois
» fois, & par trois fois elle les re-
» jette avec des mugiffemens horri-
» bles. Qu'il ne vous arrive pas de
» vous trouver-là quand elle absor-
» be ces vagues, car Neptune mê-
» me ne pourroit vous tirer de ce
» danger, & vous seriez immanqua-
» blement entraîné dans cet abîme ;
» tâchez plutôt de passer du côté de
» Scylla le plus promptement qu'il
» vous fera possible, car il vaut en-
» core mieux que vous perdiez six
» de vos Compagnons que de les
» perdre tous & de perir vous-même.
» Mais, grande Déesse, lui répon-
» dis-je, dites-moi, je vous prie ;
» si je fais tant que de m'éloigner de
» Charybde & d'approcher de Scyl-
» la, ne pourrai-je pas venger sur
» cette dernière la mort de mes six

Compagnons qu'elle aura devo-
rés ?

Ah , mon cher Ulyffe , reprit-
elle , quoi même en l'état où vous
êtes , vous ne pouvez vous résou-
dre à renoncer à la guerre & aux
travaux , & vous ne voulez pas
même céder aux Dieux ! Sachez
que ce n'est pas une créature ordi-
naire & mortelle que vous vous
proposez de combattre , mais un
monstre terrible , inhumain , in-
vincible & immortel ; toute la va-
leur humaine ne sauroit lui résif-
ter. Le plus sûr est de se dérober
à sa fureur par la fuite. Car pour
peu que vous arrétiez près d'elle
pour prendre vos armes , je crains
bien qu'elle ne vous enleve six au-
tres de vos Compagnons , & vous
aurez encore la douleur de les
voir devorer en votre présence.
Passez vite , vous dis-je , & appel-
lez à votre secours la Déesse Cra-

« tée , qui a mis au monde ce mon-
« tre horrible , elle arrêtera sa vio-
« lence & l'empêchera de se jeter
« sur vous. Vous arriverez à l'isle de
« Trinacrie où paissent un grand
« nombre de bœufs & de moutons.
« Il y a sept troupeaux de bœufs ,
« autant de troupeaux de moutons ,
« & chaque troupeau est de cin-
« quante bêtes, qui ne se continuent
« point par la génération , mais qui
« durent toujours les mêmes sans ja-
« mais finir , & tous ces troupeaux
« ont pour bergeres deux Déeses ,
« la belle Phaëtuse & la charmante
« Lampetie , toutes deux le fruit des
« amours de la Déesse Nééré & du
« Soleil. La mere après les avoir
« nourries & élevées , les envoya
« habiter bien loin dans l'isle de Tri-
« nacrie , & leur donna le soin des
« troupeaux de leur pere. Si vous
« voulez vous procurer un heu-
« reux retour , vous laisserez - là

ces troupeaux sans y toucher & sans leur faire aucun mal, & il est sûr que vous arriverez à Ithaque, quelques traverses que vous ayez à effuyer. Mais si vous y touchez, je vous prédis la perte certaine de votre vaisseau & de vos Compagnons; & si vous êtes assez heureux pour échapper, vous n'arriverez chez vous qu'après un longtems, & après avoir vû perir tous vos Compagnons jusqu'au dernier.

Elle parla ainsi, & l'aurore vint annoncer le jour. La Déesse reprit le chemin de son Palais, & je retournai à mon vaisseau. J'ordonne à mes Compagnons de s'embarquer, de délier les cables & de prendre les avirons. Ils obéissent & se mettent à ramer. La belle Circé nous envoya un vent favorable, qui donna le tems à nos rameurs de se soulager, car

avec ce bon vent, l'adresse seule
de notre pilote suffit pour nous
conduire. Alors quoiqu'accablé
de douleur, je pris ce moment
pour parler à mes Compagnons.

Mes amis, leur dis-je, il n'est
pas juste que nous ne soyons ici
qu'un ou deux qui sachions les
aventures que Circé m'a prédites.
Je vais vous en informer tous, afin
que, comme elles vous regardent
tous également, vous en foyez
aussi tous également instruits,
soit que nous devions tous
perir, ou que nous puissions
espérer d'échaper aux dangers
qui nous menacent. Premièrement
la Déesse nous ordonne d'éviter
la voix des Sirenes & de fuir
loin de prairie qu'elles habitent.
Elle ne permet qu'à moi seul
d'entendre leurs chants, mais
auparavant il faut que vous
m'attachiez tout debout au
mât de mon vaisseau avec

D' H O M E R E. *Liv. XII. 17*
des liens très-forts. Que si transf-
porté du plaisir de les entendre,
je vous ordonne de me détacher,
gardez-vous bien de m'obéir,
& liez-moi plus fortement en-
core.

Pendant que je leur parlois ain-
si, notre vaisseau poussé par un
bon vent arrive à l'isle des Sire-
nes, le vent s'appaise dans le mo-
ment, les vagues tombent & le cal-
me regne. Aussi-tôt mes Compa-
gnons se levent, plient les voiles,
reprennent leurs rames & font é-
cumer la mer sous l'effort de leurs
avirons. Je prends en même tems
un grand pain de cire, je le mets
en pièces avec mon épée, &
tournant ces morceaux dans mes
mains, je les amolis. La cire est
bien-tôt amolie & cede à la force
de mes mains & à la chaleur du
soleil qui étoit fort grande. J'en
remplis les oreilles de mes Compa-

gnons , qui après cela me lierent
par les pieds & par les mains tout
debout au mât du vaisseau , & s'é-
tant remis sur les bancs , ils recom-
mencerent à ramer.

Quand notre vaisseau ne fut
plus éloigné du rivage que de la
portée de la voix , & que sans a-
border nous poursuivions notre
route , les Nymphes nous aperçu-
rent , & aussi-tôt élevant leurs voix ,
elles se mirent à chanter , & à me
dire : Approchez de nous , géné-
reux Ulyffe , qui meritez tant d'é-
loges , & qui êtes l'ornement &
la gloire des Grecs , arrêtez votre
vaisseau sur ce rivage pour enten-
dre notre voix. Jamais personne
n'a passé ces lieux sans avoir aupa-
ravant admiré la douce harmonie
de nos chants. On continue sa rou-
te après avoir eu ce plaisir , &
après avoir appris de nous une in-
finité de choses , car nous savons

D'HOMERE. *Liv. XII.* 19
tous les travaux que les Grecs & les Troyens ont essayés par la volonté des Dieux sous les remparts de Troye, & rien de tout ce qui se passe dans ce vaste univers ne nous est caché.

Voilà ce qu'elles me dirent avec une voix pleine de charmes. J'en fus si touché, que je voulois approcher pour les entendre, & que je fis signe à mes Compagnons de me délier. Mais ils se mirent à faire force de rames, & en même tems Perimede & Euryloque s'étant levés, vinrent me charger de nouveaux liens & m'attacher plus fortement. Quand nous eûmes passé ces lieux charmans, mais trop dangereux, & que nous fûmes assez loin pour ne pouvoir plus entendre ni les sons, ni la voix de ces enchantresses, alors mes Compagnons ôtèrent la cire dont j'avois bouché

leurs oreilles , & vinrent me dé-
lier. Mais nous n'eûmes pas plû-
tôt quitté cette isle que j'apperçûs
une fumée affreuse , que je vis les
flots s'amonceler & que j'enten-
dis des mugiffemens horribles.
Mes Compagnons furent si ef-
frayés , que les rames leur tombe-
rent des mains ; tous les environs
retentissoient de ces mugiffemens
épouvantables. Notre vaisseau é-
toit arrêté sans pouvoir faire au-
cun mouvement , car mes Com-
pagnons n'avoient plus la force de
donner un coup de rame. Je cou-
rois par tout le vaisseau ; je leur
parlois à tous les uns après les au-
tres , & je tâchois de les ranimer.
Mes chers amis , nous ne sommes
point novices à soutenir de grands
maux ; celui qui se presente n'est
pas le plus grand que nous ayons
essuyé. Avez-vous oublié quand
le Cyclope nous tenoit enfermés

dans son affreuse caverne. Par ma
prudence, par mon courage & par
mon adresse nous nous tirâmes de
ce terrible danger ; j'ai peine à
croire que cela soit sorti de votre
mémoire. Exécutez seulement les
ordres que je vais donner. Vous,
rameurs, ne vous ménagez point,
& que les flots blanchissent sous
vos rames ; Jupiter veut peut-être
que notre vie soit le prix de vos
grands efforts. Et vous, Pilote,
puisque vous avez en main le gou-
vernail, & que c'est à vous à nous
conduire, éloignez toujours vo-
tre vaisseau de l'endroit où vous
voyez cette fumée & les flots a-
moncelés, ayez toujours la vue
attachée sur le rocher qui est à
gauche, tâchez d'en approcher,
& prenez bien garde que les cou-
rans ne vous entraînent insensible-
ment de l'autre côté, & que par-là
vous ne nous précipitiez dans
une mort certaine.

» Ils obéirent tous avec un mer-
» veilleux courage , mais je me gar-
» dai bien de leur nommer Scylla ,
» de peur que ce seul nom ne les
» jettât dans le désespoir, & qu'aban-
» donnant leurs rames ils n'allassent
» tous se cacher. Alors je ne me
» souvins plus de l'ordre trop dur
» que Circé m'avoit donné ; j'endof-
» fai mes armes , & prenant en main
» deux bons javelots , je m'avançai
» sur la proue , & là de pied ferme
» j'attendois de voir paroître cette
» monstrueuse Scylla qui devoit dé-
» vorer mes Compagnons , mais je
» ne pûs jamais l'appercevoir. J'é-
» tois si appliqué à regarder dans tou-
» tes les ouvertures de cette caverne
» obscure , que mes yeux en étoient
» fatigués. Nous passâmes ainsi ce
» petit détroit entre Scylla & Cha-
» rybde. Cette dernière engloutif-
» soit avidement les flots. Quand
» elle les rejettoit , le bouillonne-

ment de ces eaux semblable à celui
d'une cuve pressée par un feu vio-
lent, faisoit retentir les rivages,
& l'écume montoit jusqu'à la ci-
me de ces affreux rochers, &
quand elle les retiroit on enten-
doit des mugissemens terribles,
tout le rocher en retentissoit, &
l'on voyoit à découvert le sable
noir de ces abîmes. Mes Comp-
gnons sont saisis de frayeur. Pen-
dant que nous avons les yeux at-
tachés sur cette monstrueuse Cha-
rybde pour éviter la mort dont el-
le nous menaçoit, la cruelle Scyl-
la enleva de mon vaisseau six de
mes Compagnons qu'elle choisit
les meilleurs & les plus forts; atti-
ré par le bruit je tournai la vûe
de leur côté. Je vis encore leurs
pieds & leurs mains qui s'agi-
toient en l'air comme elle les en-
levoit, & je les entendis qui m'ap-
pelloient à leur secours. Mais ce

» fut pour la dernière fois que je les
» vis & que je les entendis. Comme
» un pêcheur qui se tenant sur la
» pointe d'un rocher avancé, jette
» dans la mer sa ligne dont il a garni
» l'hameçon d'un appât trompeur,
» au dessous de la corne qui le cou-
» vre, & enleve un petit poisson
» tout palpitant qu'il jette sur le sa-
» ble, Scylla enleve de même mes
» six Compagnons dans son rocher
» & les devore à l'entrée de sa ca-
» verne. Ces malheureux jettoient
» des cris qui me perçoient le cœur,
» & ils me tendoient les mains pour
» implorer mon assistance. Vous
» pouvez juger de mon état. De tout
» ce qui m'est arrivé de plus sensible
» & de plus affligeant dans mes
» courses, voilà ce que j'ai trouvé
» de plus cruel.

» Quand nous eûmes passé ces
» cruelles roches, Scylla & Cha-
» rybde, nous arrivâmes inconti-
» nent

D'HOMERE. *Liv. XII. 25*
nent à l'isle du Soleil où païssoient
les bœufs & les moutons de ce
Dieu. Avant que d'aborder, j'en-
tendis les meuglemens & les bê-
lemens de ces troupeaux. Je me
ressouvins d'abord de ce que m'a-
voit dit le devin Tiresias, & de
l'ordre que m'avoit donné la
Déesse Circé, qui m'avoit recom-
mandé sur toutes choses d'éviter
l'isle du Soleil qui fait la joie des
hommes. Je me resolus donc de
parler à mes Compagnons quoi-
que j'eusse le cœur ferré de trif-
tesse : Mes amis, leur dis-je, é-
coutez l'avis que j'ai à vous don-
ner, & que les fatigues dont vous
êtes accablés ne vous rendent pas
indociles. J'ai à vous déclarer les
oracles que j'ai reçus de Tiresias
& de Circé. Ils m'ont ordonné
d'éviter sur-tout l'isle du Soleil qui
fait la joie & le bonheur des hom-
mes, & ils m'ont prédit que si j'y

„ entrais, il nous y arriveroit à tous
 „ un très-grand malheur. Eloignez-
 „ en donc le vaisseau le plus qu'il
 „ vous fera possible.

„ Ces paroles leur abattirent le
 „ courage & les remplirent de dou-
 „ leur. Euryloque se levant avec
 „ précipitation, me répondit d'un
 „ ton fort aigre : Ulyffe, vous êtes
 „ le plus impitoyable & le plus dur
 „ de tous les hommes, vous n'êtes
 „ jamais las de travaux, rien ne
 „ vous fatigue, il faut que vos en-
 „ trailles soient toutes de fer. Vous
 „ voyez vos Compagnons accablés
 „ de sommeil & de lassitude, &
 „ vous ne pouvez souffrir qu'ils re-
 „ lâchent à une isle où ils touchent
 „ déjà, & où ils pourroient trouver
 „ quelque repos & les rafraîchisse-
 „ mens qui leur sont nécessaires,
 „ mais vous voulez qu'ils s'aban-
 „ donnent encore à la mer, & qu'ils
 „ errent pendant la nuit en s'éloi-

gnant d'une terre qui leur offre
un asyle. C'est pendant la nuit que
se levent les vents les plus ora-
geux ; si nous sommes accueillis
d'une tempête , où voulez-vous
que nous nous retirions ? Que le
vent de midi, ou le violent Zéphy-
re se levent , nous sommes perdus
sans ressource , car ces vents là re-
gnent dans ces mers avec tant
d'empire , que les meilleurs vaif-
seaux ne peuvent leur résister , &
qu'ils périssent tous malgré les
Dieux mêmes. A l'heure qu'il est
obéissons à la nuit , descendons à
terre , préparons le souper près de
notre vaisseau sur le rivage , & de-
main dès la pointe du jour nous
nous remettrons en mer.

Ce discours fut approuvé de
tous ses Compagnons. Je recon-
nus alors qu'un Dieu ennemi me
préparoit de nouveaux malheurs.
Reprenant donc la parole , je lui

» dis : Euryloque , je ne puis vous
 » résister , car je suis seul contre
 » tous. Mais avant que nous abor-
 » dions , promettez-moi & confir-
 » mez votre promesse par le plus
 » grand des sermens , que si vous
 » trouvez à terre des bœufs & des
 » moutons , aucun de vous n'aura la
 » folie d'en tuer un seul , & que
 » vous vous contenterez de manger
 » les provisions que Circé nous a
 » données.

» Ils jurent tous en même tems.
 » Ce serment fait nous entrons dans
 » le port , nous arrêtons notre vais-
 »seau près d'un lieu qu'arrosait une
 » belle fontaine. Mes Compagnons
 » descendent & commencent à pré-
 »parer leur souper. Quand ils eu-
 »rent soupé , le souvenir de la perte
 » de leurs Compagnons , que Scylla
 » avoit enlevés & dévorés à nos
 » yeux , leur arracha des larmes
 » qu'un doux sommeil vint bientôt
 » tarir.

La nuit étoit fort avancée & les
 astres penchoient vers leur cou-
 cher, lorsque Jupiter excita une
 furieuse tempête mêlée d'horri-
 bles tourbillons, & couvrit la terre
 & la mer d'épais nuages, qui en
 nous déroband la clarté des astres,
 redoublèrent l'obscurité de la nuit.
 Quand l'aurore nous eut rendu la
 lumière, nous cherchâmes un abri
 pour notre vaisseau sous un antre
 avancé qui étoit dans le port, &
 dans lequel les Nymphes de la
 mer se retiroient & faisoient leurs
 danfes. Là j'assemblai mes Com-
 pagnons, & je leur dis : Mes a-
 mis, nous avons dans notre vaif-
 seau toutes les provisions de bou-
 che qui nous sont nécessaires, ne
 touchons donc ni aux bœufs ni
 aux moutons de cette isle, de
 peur qu'il ne nous arrive quelque
 grand malheur, car ils appartiennent à un Dieu terrible, au Soleil

» qui voit tout & qui entend tout.
» Touchés de mes paroles , ils me
» promirent tout ce que je voulois.
» La tempête excitée par le vent de
» midi continua un mois entier sans
» relâche , & à ce vent de midi se
» joignit le vent du levant qui ren-
» doit la tempête plus furieuse. Pen-
» dant que mes Compagnons ne
» manquerent ni de pain ni de vin ,
» ils s'abstinrent de toucher aux
» troupeaux du Soleil , car ils ne
» vouloient que conserver leur vie.
» Mais quand toutes nos provisions
» furent consumées , alors se disper-
» sant par nécessité , ils se mirent à
» chasser & à pêcher à la ligne les
» poissons , les oiseaux marins &
» tout ce qui pouvoit tomber entre
» leurs mains , car ils étoient pres-
» sés d'une faim très-violente. Ce-
» pendant je m'enfonçai dans l'isle
» pour faire mes prieres aux Dieux
» & pour les supplier de vouloir

D' H O M E R E. *Liv. XII. 31*
m'ouvrir quelque voie de retour. ^{ce}
Quand je me vis donc assez loin ^{ce}
de mes Compagnons & dans un ^{ce}
lieu qui étoit à l'abri des vents, je ^{ce}
lavai mes mains, & j'adressai mes ^{ce}
prieres à tous les Dieux qui habi- ^{ce}
tent l'Olympe. J'avois à peine fi- ^{ce}
ni que les Dieux m'envoyèrent un ^{ce}
doux sommeil. ^{ce}

Euryloque profita de l'occasion ^{ce}
pour donner à ses Compagnons ^{ce}
un conseil funeste : Mes amis , ^{ce}
leur dit-il , qui avez essuyé tant de ^{ce}
travaux & tant de miseres , tous ^{ce}
les genres de mort sont terribles , ^{ce}
mais le plus terrible de tous c'est ^{ce}
de mourir de faim. Choisissons ^{ce}
donc parmi les bœufs du Soleil ^{ce}
les plus beaux & les meilleurs , & ^{ce}
faisons un sacrifice aux Dieux im- ^{ce}
mortels ; & si nous sommes assez ^{ce}
heureux pour arriver à Ithaque no- ^{ce}
tre chere patrie , notre premier ^{ce}
soin sera d'élever au Pere du jour ^{ce}

25 un beau temple , que nous enri-
 26 chissons de quantité d'offrandes
 27 très-magnifiques. Que si ce Dieu
 28 irrité de ce que nous aurons pris
 29 ses bœufs , veut faire périr notre
 30 vaisseau & que tous les autres
 31 Dieux y consentent , j'aime mieux
 32 encore mourir au milieu des flots
 33 que de languir misérablement
 34 dans cette isle déserte , & d'y être
 35 consumé par la faim.

36 Ainsi parla Euryloque , & ce
 37 pernicieux conseil fut loué & sui-
 38 vi. Sans perdre un moment ils
 39 vont choisir dans les troupeaux les
 40 bœufs les meilleurs & les plus
 41 gras , & ils n'allèrent pas les cher-
 42 cher bien loin ; car comme ces
 43 bœufs n'étoient point effarouchés,
 44 ils païssoient près de notre vaisseau
 45 même. Ils les immolerent en fai-
 46 sant leurs prieres aux Dieux , &
 47 comme ils n'avoient point d'orge
 48 pour les consacrer selon la coutu-

D' H O M E R E. *Liv. XII. 33*
me, ils prirent des feuilles de chène : leurs prieres étant finies & les victimes égorgées & dépouillées, ils couperent les cuisses, les enveloperent d'une double graisse, mirent par dessus des morceaux de toutes les autres parties, & les poserent sur le feu. Ils manquoient de vin pour faire les aspersions ; dans cette nécessité ils employerent l'eau, qu'ils verserent sur ces parties fumantes. Quand les cuisses furent consumées par le feu, & qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les restes des victimes par morceaux, & on les fit rotir. Le sommeil me quitta dans ce moment, & je repris le chemin de mon vaisseau. Comme j'approchois, une odeur agréable de fumée de sacrifice se répandit autour de moi. Je ne doutai point de mon malheur, & m'adressant aux Dieux, je m'écriai avec de pro-

» fouds foupirs : Grand Jupiter , &
 » tous les autres Immortels qui ha-
 » bitez auffi l'Olympe , c'est donc
 » pour ma perte que vous m'avez
 » fait fermer les paupieres par ce
 » malheureux fommeil ; car mes
 » Compagnons devenus audacieux
 » & rebelles par mon abfence , ont
 » commis un terrible forfait.

» En même tems la belle Lam-
 » petie alla porter au Soleil la nou-
 » velle de cet horrible attentat de
 » mes Compagnons. Le Soleil ou-
 » tré de colere , dit aux Dieux :
 » Grand Jupiter , & tous les autres
 » Immortels qui habitez auffi ce
 » brillant Olympe , vengez - moi
 » des Compagnons d'Ulyffe fils de
 » Laërte , qui avec une infolence di-
 » gne de tous vos châtimens , ont é-
 » gorgé mes bœufs , que je voyois
 » toujours avec un nouveau plaifir
 » quand je montois au ciel pour é-
 » clarer les hommes , ou quand je

D' H O M E R E. *Liv. XII.* 35
descendois du ciel sous la terre ^{ce}
pour faire place à la nuit. Si ces in- ^{ce}
solens ne portent bien-tôt la pei- ^{ce}
ne que merite leur sacrilége , je ^{ce}
descendrai dans l'Erebe & je n'é- ^{ce}
clairerai plus que les morts. ^{ce}

Le maître du tonnerre lui ré- ^{ce}
pond : Soleil , continuez de faire ^{ce}
part de votre lumiere aux Dieux , ^{ce}
& aux hommes qui sont répandus ^{ce}
sur la surface de la terre , & repo- ^{ce}
sez-vous sur moi de la punition de ^{ce}
ces audacieux. Bien-tôt je briserai ^{ce}
leur vaisseau d'un coup de foudre ^{ce}
au milieu de la vaste mer. ^{ce}

Et cette conversation des Dieux, ^{ce}
je l'appris de la belle Calypso , qui ^{ce}
me dit la tenir de Mercure même. ^{ce}

Quand j'eus regagné mon vaif- ^{ce}
seau , je fis à mes Compagnons de ^{ce}
très-severes reprimandes. Mais ^{ce}
tout cela n'apportoit aucun reme- ^{ce}
de à nos maux , les bœufs du So- ^{ce}
leil étoient tués. Les Dieux ne tar- ^{ce}

20 derent pas d'envoyer à ces mal-
 20 heureux des signes de leur colere ;
 20 les peaux de ces bœufs se mirent
 20 à marcher ; les chairs , qui rôtif-
 20 soient sur les charbons , commen-
 20 cerent à mugir ; celles qui étoient
 20 encore crues répondoient à leurs
 20 mugiffemens , & nous croyions
 20 entendre les bœufs mêmes.

20 Malgré ces prodiges mes Com-
 20 pagnons passerent six jours entiers
 20 à faire bonne chere , & dès que
 20 Jupiter eut fait luire le septième
 20 jour , la tempête , qui jusques-là
 20 avoit été si furieuse , cessa tout
 20 d'un coup. Pour ne pas perdre un
 20 tems si favorable , nous nous rem-
 20 barquâmes sur l'heure , & après
 20 avoir dressé le mât & déployé nos
 20 voiles , nous nous mîmes en mer.

20 Dès que nous eûmes perdu l'If-
 20 le de vûe , que nous ne décou-
 20 vrions plus aucunes terres & que
 20 nous ne pouvions plus voir que la

mer & le ciel, alors Jupiter fit lever audeffus de notre vaisseau un nuage noir, qui couvrit tout à coup la mer d'épaisses ténébres. Ce nuage ne courut pas long-tems, car bientôt de ses flancs sortit le violent Zephyre accompagné d'un déluge de pluie & d'affreux tourbillons. L'effort du vent rompit d'abord les deux cordages du mâst, qui tomba avec ses voiles & ses antennes dans la Sentine, & en tombant il fracassa la tête à notre pilote qui tenoit le gouvernail. Ce malheureux tomba de sa poupe dans la mer la tête la première comme un plongeur. En même tems Jupiter fit retentir les airs du bruit d'un horrible tonnerre & lança sa foudre sur notre vaisseau. La secouffe que causa le trait de ce Dieu, fut si violente, que tout le vaisseau en fut ébranlé, une odeur de souffre le remplit & tous

mes Compagnons furent précipi-
tés dans les flots. Ils flottoient sur
les vagues comme des oiseaux
marins, faisant tous leurs efforts
pour regagner leur navire, mais
toute voie de salut leur étoit fer-
mée par l'ordre de Jupiter. Dans
cette extrémité je courois d'un
bout à l'autre du vaisseau pour tâ-
cher de le gouverner, mais un
horrible coup de vent ayant em-
porté les deux côtés, il n'y eut
plus que le fonds qui resta entier,
& qui étoit le jouet des flots & de
la tempête. Un second coup de
vent, beaucoup plus fort, vint bri-
ser mon mât par le pied; mais
comme il étoit garni d'une espece
de cable fait de cuir de bœuf, je
me servis de ce cable pour lier ce
mât avec la quille du vaisseau &
le rendre plus ferme & plus soli-
de, & porté sur cette quille forti-
fiée par le mât, je m'abandonnai

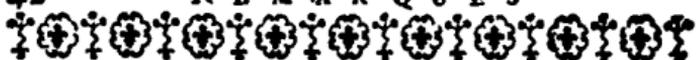
D' H O M E R E. *Liv. XII. 39*

au gré des vents. Dans ce moment
le violent Zephyre tomba tout
d'un coup & fit place au vent de
midi, qui étoit mille fois plus ter-
rible pour moi, car il me portoit
dans les gouffres de Charybde.
Toute la nuit se passa ainsi dans un
danger continuel de ma vie. Le
lendemain, comme le soleil se le-
voit, je me trouvai entre Scylla
& la terrible Charybde, & ce fut
justement dans le moment que
celle-ci engloutissoit les flots. Ce
reflux m'auroit entraîné dans ses
gouffres, si en me haussant sur les
pieds je ne me fusse pris à ce fi-
guier sauvage dont je vous ai par-
lé, je me tins fortement attaché
à ses branches avec les mains
comme un oiseau de nuit, le reste
du corps suspendu en l'air, sans
pouvoir trouver à appuyer les
pieds, car ses racines étoient fort
loin dans le rocher & ses branches

longues & fortes étoient avancées
dans la mer & ombrageoient tout
cet abîme. Je demeurai donc ain-
si suspendu en attendant que le
monstre en rejetant les flots me
renvoyât mon mât. Enfin mon im-
patience fut satisfaite, car dans le
tems que le juge, après avoir ju-
gé quantité de procès, quitte son
tribunal pour aller dîner, je vis
sortir mon mât de cet abîme ;
comme il passoit sous moi je me
laissai aller, je tombai un peu à
côté avec un grand bruit, &
l'ayant accroché, je m'assis au mi-
lieu & je nageai avec les pieds &
les mains qui me servoient de ra-
mes. Le Père des Dieux & des
hommes ne permit pas que je re-
passasse près de Scylla, car jamais
je n'aurois pû éviter la mort. Je fus
porté en cet état au gré des flots
& des vents neuf jours entiers, &
la dixième nuit les Dieux me fi-

D'HOMERE. *Liv. XII.* 41
rent aborder à l'isle-d'Ogygie , où
habite la belle Calypso , qui me
reçut avec beaucoup de bonté &
de politesse. Mais pourquoi vous
redirois - je presentement ce qui
se passa dans son Palais , je vous
en fis hier le récit , à vous , grand
Roi , & à la Reine ; la répétition
ne pourroit que vous être en-
nuyeuse , & je n'aime point à re-
dire ce qui a été déjà dit.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XII.

Page 3. **Q**Uand notre vaisseau eut surmonté les courants du grand Océan] Je ne suis pas assez habile pour entendre ce que Cratès dit sur ce passage dans le 1. liv. de Strabon , que par ces courans de l'Océan, ῥόον ἀκεταγόνιο, il faut entendre un marais, un golphe qui s'étend depuis le tropique d'hiver jusqu'au pole meridional, Car, dit-il, quand on est sorti de ce golphe, on est encore dans l'Océan, au lieu que quand on est sorti de l'Océan, on ne peut pas dire qu'on entre dans l'Océan, θάλασσα, la mer, & ἀκίανος, l'Océan, étant ici une seule & même chose. A mon avis c'est embrouiller & obscurcir le texte au lieu de l'expliquer. Il ne faut point chercher tant de finesse pour ce passage, & il peut être entendu tout simplement, il ne faut que se représenter le lieu d'où Ulyffe part ; il vient des Enfers, c'est-à-dire, du bout du monde, des lieux où le soleil se couche. Dans cette pente les courants de l'Océan devoient être très-violens & très-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XII. 43
rapides, il fallut les surmonter. Quand cela fut fait, qu'Ulyffe eut quitté ces courans, *πρόν ἀικιανῶν*, il arriva au flot de la mer, *ἔκισθ' κῦμα θαλάσσης*, c'est-à-dire, qu'il arriva en pleine mer, qu'il gagna la haute mer. Cela me paroît sensible.

Nous arrivâmes à l'île d'Ææa, où sont les chœurs & les danses de l'Aurore] Homere étoit parfaitement instruit du voyage de Jason dans le pays d'Ææa, c'est-à-dire, dans la Colchide où regnoit Æetes pere de Medée, car il en va parler tout-à-l'heure dans ce même Livre. Comme Medée & Circé étoient deux fameuses enchanteresses, sur cette conformité de mœurs & de profession, il les fait parentes; car il feint que Circé étoit sœur d'Æetes, comme il l'a dit dans le x. Liv. quoiqu'elles habitassent des pays bien éloignés; car Circé habitoit sur les côtes de l'Italie, & Medée dans la Colchide au bout du Pont Euxin. Mais comme il n'étoit ni vraisemblable ni possible qu'Ulyffe à son retour de Troye, étant arrivé à la ville de Lamus, qui est Formies, eût été de-là porté dans la Colchide, Homere selon sa coutume déplace ces pays à sa fantaisie. Il transporte Ææa sur les côtes d'Italie, au promontoire Circeï, car tout ce qu'il dit ici convient dans la verité à ce promontoire, & non content de cela, il dépayse encore davantage ce pays d'Ææa, ce promontoire de Circeï, & le place dans l'Océan. Deux choses lui ont servi à faire tout ce remuement avec quelque sorte de vraisemblance. La premiere,

la Tradition constante que Jason avoit été sur les côtes d'Italie. Voilà la raison du transport d'Æxa de la Colchide au promontoire de Circeï. Et la seconde, l'opinion qui re-
 gnoit alors que le Pont Euxin passoit pour l'Océan, & que ceux qui avoient été jus-
 ques-là étoient regardés comme sortis de
 notre mer, aussi bien que ceux qui avoient
 passé les colonnes d'Hercule, c'est pourquoi
 même on lui avoit donné le nom de *Pont*,
 qui veut dire l'Océan. Et voilà la raison du
 transport de cette prétendue île d'Æxa dans
 l'Océan, comme je l'ai déjà dit. Ainsi pour
 bien entendre ce passage, il faut reporter
 cette île en son véritable lieu, qui est le
 promontoire de Circeï sur les côtes du La-
 tium où Ulyse put aborder véritablement.
 Mais, dira-t-on, comment accorder ce
 qu'Homere dit ici des chœurs & des danses
 de l'Aurore & du lever du soleil, avec la
 situation de ce promontoire, qui est absolu-
 ment tourné au couchant ? Cela n'est pas
 bien difficile : Homere transporte à Circeï
 l'Æxa de la Colchide avec toute sa lumière
 & sa clarté, comme il a transporté sur les
 côtes de la Campanie les Cimmeriens du
 Bosphore avec toutes leurs tenebres. D'ail-
 leurs ce Poëte paroît parfaitement instruit
 des contes des Pheniciens. Il va nous dire
 qu'Ulyse enterra Elpenor, un de ses Com-
 pagnons, sur le rivage de cette île à la pointe
 du promontoire. Or il est constant qu'il fut
 enterré au promontoire de Circeï, & que
 ce promontoire fut appelé de son nom *El-
 penor*. Sur cela, comme Bochart l'a décou-

Vert, les Pheniciens qui vouloient rapporter à leur langue tous les noms, dirent que ce promontoire n'étoit pas appelé *Elpenor*, du nom de ce Compagnon d'Ulyffe, mais du mot *hilbinor*, qui signifie, *ubi albescit lux matutina*, où l'aube du jour paroît. Parce que comme ce promontoire est fort avancé, la premiere pointe de l'aube y paroît, & il reçoit les premiers rayons de l'Aurore. Cette tradition, dont Homere étoit sans doute informé, lui a fourni cette idée des danses & des chœurs de l'Aurore, & des premiers rayons du soleil, & cette idée est d'autant plus heureuse, qu'elle ne convient pas moins à la véritable *Æxa* de la Colchide qu'à l'île d'*Æxa* prise pour le promontoire de Circei. Car comme les Anciens avoient pris le Phafe, fleuve de la Colchide, pour les dernieres bornes de la terre habitable vers l'Orient, *Æxa* qui étoit la capitale du Roi *Æetes* sur le Phafe a été prise avec raison pour le lieu où le soleil se leve, & par conséquent pour un lieu situé sur l'Océan, puisqu'ils convenoient que l'Océan environne la terre. C'est pourquoi Mimnerme a écrit,

Ἄπει πόλιν, τόθι τ' ἀκίος ἠελίοιο
 Ἀκτῆς χρυσῆς κίματι ἐν θαλάμῳ
 Ὄκλαιος ὄψε' ἠέλιος ἢ ἄχτο θεῖος Ἴηων.

A la ville d'*Aetes* où les rayons du soleil paroissent dans un lit d'or sur les bords de l'Océan, où aborda autrefois le divin Jason.

Cela prouve qu'Homere avoit une profonde connoissance de l'Antiquité, & que, comme Strabon l'a établi en plusieurs endroits, ses fictions les plus étonnantes ont toujours une verité pour fondement.

Nous nous couchâmes sur le rivage] Comme ils étoient arrivés en un jour de Circeï chez les Cimmeriens, ils retournerent le lendemain du pays des Cimmeriens à Circeï. Et la nuit, qui sépara ces deux jours, fut remplie par ce qu'il vient de raconter.

Page 5. *Deux fois victimes de la mort*] Le Grec dit en un seul mot *διεθνήτε*. Et Eustathe remarque que comme les longues plaisanteries ne conviennent point à une personne grave & de dignité dans des occasions serieuses, Circé ne dit qu'un seul mot, & finit la plaisanterie, *ἀστύμα*, sur cette double mort.

Page 6. *Vous trouverez sur votre chemin les Sirenes*] C'étoient des courtisanes qui habitoient trois petites îles appellées de leur nom *Sirenusæ*, près de Caprées vis-à-vis de Surrentum, & qui attiroient les passans par le charme de leur voix & les retenoient toujours auprès d'elles. J'en ai parlé plus au long dans mes Remarques sur Dictys.

Page 7. *Où l'on ne voit que monceaux d'ossements de morts & que cadavres que le soleil acheve de sécher*] Quelle heureuse fiction pour marquer le danger qu'il y a d'appro-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XII. 47
cher de ces personnes perduës ! la mort habite auprès d'elles. Je ne connois rien au dessus de cette peinture que celle que Salomon fait de la même chose dans le 9. chap. de ses Proverbes. *Ces femmes insensées appellent ceux qui passent près d'elles & qui continuent leur chemin : Quo les petits, disent-elles, se détournent pour venir à nous. Elles chantent aux fous, les eaux dérobées c'est-à-dire les plaisirs dérobés, sont plus douces, & le pain qu'on mange en secret est le plus agréable. Et ces fous ignorent que près d'elles sont les Geans, & que leurs convives sont dans le plus profond de l'Enfer.* Ne diroit-on pas que cette image d'Homere a été tirée de celle de ce sage Roi ?

Pour vous, vous pouvez les entendre]
Le Sage, que les bons préceptes ont muni contre l'appât de la volupté, peut entendre en passant le chant des Sirenes, pourvû qu'il ait eu la précaution de se faire bien lier les pieds & les mains, c'est-à-dire pourvû qu'il soit assuré qu'il est incapable de faire ni la moindre action ni la moindre démarche contre les regles de la sagesse. Les autres, que la Philosophie n'a pas fortifiés, n'ont d'autre parti à prendre que de se bien boucher les oreilles, c'est-à-dire, de se mettre hors d'état d'entendre ce qui les perdrait infailliblement.

Page 8. Il y a deux roches fort hautes]
Scylla & Charybde à l'entrée du détroit de la Sicile du côté du Pelore. Scylla sur la côte

d'Italie, & Charybde sur la côte de Sicile. Par la description qu'Homere fait de ces deux roches, il paroît qu'il étoit instruit de la tradition des Pheniciens; car l'un fut appelé *Scylla*, du mot Punique *scol*, qui signifie *ruine*, *perte*. Et l'autre fut appelé *Charybde*, du mot *chorobdam* qui signifie *abyme de perdition*. Dans ces anciens tems ces écueils étoient fort dangereux, à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors. Mais aujourd'hui nos vaisseaux se moquent de ces monstres, comme des Officiers de Marine me l'ont assuré.

Les Dieux immortels les appellent les roches errantes] C'est, à mon avis, pour dire qu'en les voyant de loin elles semblent jointes, & qu'en approchant on les trouve séparées par le détroit, ainsi il semble qu'elles aillent & viennent; mais ce n'est pas encore là tout. Strabon a fort bien vû qu'Homere attribue ici aux roches de Scylla & de Charybde ce qu'on avoit dit avant lui des roches Cyanées, qui sont deux petites îles vis-à-vis l'une de l'autre à l'entrée du Pont Euxin au Bosphore de Thrace, l'une du côté de l'Asie & l'autre du côté de l'Europe, & qui étoient appellées *Symplegades*, parce qu'on disoit qu'elles s'approchoient & se froissoient, apparemment par la raison que je viens de dire. Homere, dit cet excellent Geographe, a imaginé ces roches errantes sur les roches Cyanées, tirant toujours le fonds de sa fable de quelque histoire connue. Car il feint que ces roches étoient difficiles & dangereuses,

dangereuses, comme on le disoit des Cyanées qui étoient appellées Symplegades par cette raison. Et ce transport que le Poëte fait de ces roches Cyanées aux écueils de Scylla & de Charybde, étoit d'autant plus aisé, que la tradition portoit que Jason, qui avoit passé entre ces deux roches Cyanées, étoit venu aussi dans la mer d'Italie, & Homere a suivi cette tradition.

*Et les colombes mêmes qui portent l'ambrosie à Jupiter ne les passent point impunément] Cette fiction des colombes qui portent l'ambrosie à Jupiter & qui passent sur ces roches qui en abattent toujours quelqu'une, a paru fort singulière & fort mystérieuse, & on a fort souhaité d'en découvrir le sens. Je suis charmée qu'une femme ait la première approfondi cette fiction, & qu'elle en ait développé tout le mystère. C'est une femme de Byzance appellée Moero, Elle dit donc au rapport d'Athènes, liv. 1. chap. 12. que dans le vers d'Homere le mot *peleides*, qu'on a toujours expliqué *colombes*, est pour *pleiades*, pour les Pleiades filles d'Atlas. Cette constellation par son lever & par son coucher marque les saisons, le tems des semailles, de la recolte & de la maturité des fruits, c'est pourquoy Homere a dit qu'elles portoient l'ambrosie à Jupiter; car ce sont les saisons & la recolte des fruits qui fournissent les libations & les sacrifices. Quand le Poëte ajoûte que ces roches abattent toujours quelqu'une de ces étoiles, est une hyperbole poétique pour faire*

croire que quand ces étoiles se couchent , ce sont ces roches qui à cause de leur excessive hauteur les ont abattues , & que quand elles reparoissent , c'est Jupiter qui en substitue d'autres ; car leur nombre est toujours complet. Il faut avouer que cette explication est aussi ingénieuse que l'idée d'Homere est poétique. Elle est même d'autant plus vraisemblable , que Simonide , Pindare , Eschyle & Theocrite ont dit comme notre Poète *peleïades* pour *pleïades*. Je sai bien que Bochart a prétendu que c'est une fable Phenicienne née des mots *heman* & *emam* , dont le premier signifie des *colombes* , & l'autre , *un prêtre , une prêtresse*. Ainsi quand ils disoient que des colombes nourrissoient Jupiter , ils parloient des prêtres & des prêtresses qui lui offroient des sacrifices , que l'Écriture sainte même appelle la *viande* , la *nourriture de Dieu* , *cibum Dei*. Mais de cette maniere que deviendra le reste de la fiction ? Comment ces roches abattent-elles de ces prêtresses , & comment Jupiter en substitue-t-il d'autres en leur place ? Il faut que cela demeure sans explication , à moins que l'on ne dise qu'Homere a joint les deux idées , comme ce sont les Pleiades qui nourrissent Jupiter par les raisons qu'on a vues , il les a appelées *peleïades* , *colombes* , en faisant allusion à l'équivoque Phenicienne , & en la confirmant même dans sa langue ; car la même équivoque qui est entre *heman* , *colombes* , & *emam* , prêtresses , est entre *pleïades* & *peleïades*. Ainsi il ne faut rien changer dans la Tradu-

Alon. Je suis étonnée que Longin ait traité une fiction si grave & si noble de niaiserie qui marque l'affoiblissement de l'esprit d'Homere. Cette critique n'est pas digne de lui. J'en ai parlé dans la Préface.

Page 9. *C'est la celebre navire Argo, qui chargée de la fleur des heros de la Grece]* J'ai voulu rendre toute la force & toute l'étendue du sens que renferme l'épithete qu'Homere donne à la navire Argo *πασσίουλου*, proprement, *qui fait le soin de tout le monde*, ce qui signifie deux choses, *qui est celebre par tout le monde, & à laquelle tout le monde prend intérêt.* Comme elle portoit la fleur des heros de la Grece, tout le monde avoit intérêt à sa conservation.

Si Junon ne l'eût conduite] Car Junon étant la patronne des Rois, elle ne pouvoit pas manquer d'avoir soin d'un vaisseau qui portoit tant de Princes. D'ailleurs, comme Junon c'est l'air, Homere dit poétiquement que les Argonautes eurent un beau tems pour passer ces roches. Apollodore dit que la navire Argo échappa par le secours que Thetis & les Nereides lui donnerent à la priere de Junon.

L'un porte sa cime jusques aux cieux] La peinture que fait Homere de ces deux rochers comme de deux monstres affreux sont admirables. Mais, dit-on, tous ces épisodes de Circé, des Sirenes, d'Antiphate, de Polypheme, de Scylla & de Charybde font-ils

vraisemblables? Le merveilleux doit regner dans le Poëme Epique, cela est vrai, mais il ne doit pas détruire la vraisemblance, quoiqu'il passe les bornes de la raison. Aristote nous donne une regle pour justifier tous ces endroits, & pour nous faire entendre la grande adresse d'Homere. *Le Poete, dit-il, doit plutôt choisir les choses impossibles, pourvu qu'elles soient vraisemblables, que les possibles qui sont incroyables avec toute leur possibilité.* Poëtiq. chap. 15. J'en fais qu'employer ici la Remarque de M. Dacier sur cet endroit de la Poétique. L'Iliade, l'Odyssée & l'Eneïde sont pleines de choses humainement impossibles, & qui ne laissent pas d'être vraisemblables. Or il y a deux sortes de ces impossibilités qui sont pourtant dans les regles de la vraisemblance. Les premières, qu'on peut appeler les plus grandes & les plus incroyables, sont celles qui exigent toute la vraisemblance Divine, comme le cheval qui parle dans l'Iliade, la metamorphose du vaisseau d'Ulyse en une pierre dans l'Odyssée, & celle des vaisseaux d'Enée en autant de Nymphes, dans l'Eneïde. Celles-là ne doivent pas être trop fréquentes dans le Poëme, & un Poëte n'en doit pas abuser. Les autres sont celles qui étant impossibles, ne laissent pas d'être vraisemblables humainement, soit par elles-mêmes, soit par la crédulité de ceux à qui on les débite.

C'est de cette dernière maniere qu'Homere a fait rentrer dans la vraisemblance humaine ce qui n'est point vraisemblable hu-

mainement , comme l'histoire de Circé, d'Antiphate, de Polypheme, de Scylla, de Charybde, des Sirenes, &c. Car Homere a feint très-ingenieusement qu'Ulyffe débite ces aventures aux Pheaciens, qui étoient des peuples sans esprit, simples & crédules, & qui plongés dans une grande molesse & dans une grande oisiveté, n'aimoient rien tant que les fables. Ce Poète nous a marqué par avance le caractère de ces peuples, en nous avertissant au commencement du liv. vi. qu'ils habitoient loin des demeures des gens d'esprit. Mais comme cette vraisemblance, qui se tire de la simplicité de ces peuples, ne devoit pas dispenser ce Poète de conserver dans ces mêmes fables une autre sorte de vraisemblance pour les Lecteurs raisonnables & pour les savans, c'est à quoi il a pourvû avec beaucoup d'adresse, en cachant des vérités physiques ou morales sous ces allegories miraculeuses, & par-là il a réduit dans la vérité & dans la vraisemblance poétique toutes ces merveilles. Horace l'avoit bien compris, car il les appelle des *miracles éclatans*. Art. poët. v. 144.

..... *Ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope
Charybdin.*

Longin les appelle *des songes*, mais *des songes de Jupiter*. Eustathe a fort bien parlé sur la beauté de cette Poësie.

Page 10. *Dont l'ouverture est tournée vers le couchant & vers l'Erebe*] C'est-à-dire, vers l'Empire des Morts, & c'est pour faire

entendre qu'on ne peut passer près de-là sans se perdre.

Ni les Dieux mêmes ne peuvent soutenir la vue] C'est une hyperbole poétique pour rendre la chose plus terrible.

Page 11. *Et pêche habilement les dauphins, les chiens marins*] Polybe avoit fait voir qu'Homere en décrivant cette pêche de Scylla, a en vue une pêche qui se faisoit effectivement dans ce détroit près de cette roche, & qu'on appelloit la *pêche des Galectes*, ou *chiens marins*. On peut voir Strabon liv. 1. qui rapporte la description même que ce grand Historien en avoit faite, & qui a beaucoup de rapport avec ce qu'Homere dit ici.

On y voit un figuier sauvage dont les branches chargées de feuilles] Ces particularités, qui ne paroissent d'aucune conséquence, servent beaucoup à la vraisemblance, & font croire que ce qu'on dit n'est pas une fable, mais une vérité. Car qui est-ce qui s'aviserait de placer là un figuier sauvage s'il n'y étoit pas effectivement? Homere se sert admirablement de cette adresse. Je l'ai déjà fait remarquer ailleurs. Au reste ce figuier n'est pas imaginé ici en vain. Il sera d'un fort grand secours à Ulysse. Le Poëte dit que ses branches sont chargées de feuilles, pour faire entendre que la saison n'étoit pas encore fort avancée & qu'on étoit en automne, comme je l'ai déjà dit.

Page 12. *Car chaque jour elle les engloutit par trois fois, & par trois fois elle les rejette*] Strabon se sert avec raison de ce passage, pour faire voir qu'Homere a connu le flux & reflux de l'Océan. *Une marque du soin qu'Homere a eu de s'instruire de toutes choses,* dit-il, *c'est qu'il n'a pas ignoré le flux & reflux de l'Océan, car il l'appelle à Ψοππῶν, qui s'en retourne, & il dit ici de Charybde que trois fois elle engloutit les eaux, & que trois fois elle les rejette; ce qui ne se peut entendre que des marées réglées. Et quand il dit qu'elle les engloutit & les rejette trois fois, quidi-qu'on sache qu'il n'y a par jour que deux marées, c'est ou une faute de copiste qui a mis trois, trois fois, pour dis, deux fois, ou un oubli. On pourroit croire aussi que c'est une exagération de la Déesse, qui pour rendre la chose plus terrible ajoute à la vérité.*

Tâchez plutôt de passer du côté de Scylla] C'est-à-dire, qu'au passage de ce détroit il vaut mieux côtoyer l'Italie que la Sicile, parce qu'il y a moins de danger.

Ne pourrai-je pas venger sur cette dernière la mort de mes six Compagnons?] Voilà toujours le héros qui se déclare. Circé a beau lui dépeindre le plus affreux danger, il cherche à l'affronter pour venger ses Compagnons. Aussi la Déesse ne manque pas de relever cette intrepidité & cette magnanimité d'Ulyffe.

Page 13. *Appellez à votre secours la*

Déesse Cratée] On prétend que cette Déesse Cratée est la même qu'Hecate ; or Hecate est la Déesse des sorciers & des enchanteurs ; elle préside aux enchantemens & aux sortilèges. Je m'imagine donc que lorsque Circé dit à Ulysse que pour échapper à ce monstre , il faut recourir à celle qui l'a enfanté , elle lui dit énigmatiquement que comme c'est la magie qui forme ce monstre , c'est aussi à la magie à l'affoiblir & à en garantir. Cette magie , c'est la Poésie d'Homere , la plus grande enchanteresse qui fut jamais , elle crée des monstres , mais quand elle est bien entendue , elle les détruit , ou elle les affoiblit ; car quand on sépare la vérité d'avec l'enchantement que l'art y a ajoûté , ces monstres n'ont plus rien de redoutable.

Page 14. *Où paissent un grand nombre de bœufs & de moutons*] La fable qu'Homere conte ici de ces troupeaux immortels consacrés au soleil, est fondée sur deux vérités constantes. La première, qu'il y avoit dans ces anciens tems des troupeaux entiers qui étoient consacrés aux Dieux , & qui par-là étoient sacrés & inviolables ; & la seconde, que cette partie de la Sicile du côté du Pelore , autour de Myles , étoit un terroir très-gras qui avoit d'excellens pâturages. Comme les troupeaux qui y païssoient , étoient fort épargnés & fort respectés , Homere a tiré de-là l'idée de leur immortalité. Bochard a crû que cette fable de ces bœufs consacrés au soleil est encore une fable Phenicienne , née de la conformité de ces deux mots Hebraïques *cheres* , qui

signifie le soleil, & chores, qui signifie laboureur. Car sur cette conformité les Pheniciens se servoient apparemment du même mot, pour dire *bœuf qui laboure*, & *bœuf du Soleil*, & cette défense de toucher aux bœufs du Soleil, n'est que l'ancienne loi qui défendoit de sacrifier le bœuf qui servoit au labourage.

La belle Phaëtuse & la charmante Lampetie] L'une est pour signifier la lumière du Soleil, & l'autre la lumière de la Lune, ce sont les deux bergeres de ces troupeaux, parce qu'ils païssoient & le jour & la nuit. Elles sont filles du Soleil & de la Déesse Néeré, qui signifie la jeunesse, parce qu'elles ne vieillissent jamais, & que la lumière est toujours la même & a toujours le même éclat.

Page 15. *La Déesse reprit le chemin de son Palais, & moi je retournai à mon vaisseau*] Homere ne s'amuse point ici à rapporter les adieux de Circé & d'Ulysse en se séparant.

Un vent favorable qui donna le tems à nos rameurs de se soulager] Je n'ai pu conserver le terme de l'original, il a fallu me contenter d'en rendre le sens. Le Grec dit : *Nous envoya au vent à pleines voiles, brave compagnon*, ἰσθλὸν ἱπῆρον. Et cela est heureusement dit, le bon vent est un bon rameur & vaut mieux qu'un grand nombre de rameurs.

Page 16. *Je vais vous en informer tous*] Il y a pourtant une chose qu'il leur cachera.

Il ne leur dira rien de ce que Circé lui a prédit, que Scylla lui engloutiroit six de ses Compagnons, car cela ne serviroit qu'à les jeter dans le désespoir.

Page 18. *Et aussi-tôt élevant leur voix elles se mirent à chanter*] Car ces bonnes personnes étoient fort savantes & grandes Musiciennes. Et c'est delà même qu'elles ont été appellées *Sirenes*. Car, selon Bochard, *sir* est un mot Punique qui signifie *chant*, de sorte que *Sirene* signifie proprement un *monstre qui chante*, *monstrum canorum*. Ce qui convient fort bien aux personnes dont il parle.

Approchez de nous, genereux Ulysse] Elles nomment Ulysse par son nom, pour lui faire voir qu'elles savent toutes choses. Homere veut montrer par-là que la Poësie est une divination, une inspiration. Il y a un naturel merveilleux dans ce chant des Sirenes, & on doit appliquer à la Poësie d'Homere ce que ces Nymphes disent de leurs chants : *Jamais personne ne les a entendus sans les admirer, & sans y avoir appris une infinité de choses*. On peut voir sur cet endroit une Remarque de M. Dacier dans ses Commentaires d'Horace, épit. 11. liv. 1. tom. 8. pag. 156. Je n'en rapporterai que la fin, *Cicéron étoit si touché, dit-il, de la beauté de cet endroit, qu'il l'a voulu traduire dans son 5. liv. de Finibus, où il nous fait remarquer une grande adresse du Poëte, qui voyant que sa fiction ne seroit jamais approu-*

vée s'il faisoit qu'un aussi grand homme qu'Ulysse pût être retenu par la seule douceur de quelques petites chansons, lui fait promettre la science, qui sans miracle pouvoit faire oublier à Ulysse l'amour qu'il avoit pour son pays; car il n'y a rien de si fort dans l'esprit des hommes que la curiosité & l'envie de tout savoir. Au reste si quelqu'un veut se donner la peine de conferer la Traduction que Cicéron a faite en vers de ce passage d'Homère, avec les vers de l'original, je suis presque sûre qu'il avouera qu'il est difficile, même aux plus grands hommes, car quel plus grand homme que Cicéron? de traduire en vers ces excellens originaux, & d'opposer Poësie à Poësie.

Page 19. Pour ne pouvoir plus entendre ni les sons ni la voix de ces enchanteresses] C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer ces deux mots du texte, *oudi φολῆς, oudi aoidῆς*. φολῆς se dit du son des instrumens, & aoidῆς de la voix. Car de ces Sirenes, l'une chantoit, l'autre jouoit de la flûte, & la troisième jouoit de la lyre. *Harum una voce, altera tibiis, alia lyrâ canebat*, dit Servius.

Page 20. Mes amis, nous ne sommes point novices à souffrir de grands maux] Naturellement il auroit fallu dire, mes amis, leur disois-je, &c. mais Ulysse supprime ce mot leur disois-je, qui fait languir le discours. Homère s'accommode toujours au tems, & bien loin d'employer des paroles

inutiles, il en retranche à propos de nécessaires pour suivre le mouvement de celui qu'il fait parler. Ce discours d'Ulyffe est parfait; il y a une grande éloquence dans ce qu'il dit, & beaucoup d'adresse dans ce qu'il supprime.

Page 21. *Par ma prudence, par mon courage & par mon adresse nous nous tirâmes de ce terrible danger*] Plutarque en parlant des occasions où il est permis aux grands hommes, aux hommes d'Etat, qui manient de grandes affaires, de se louer & de parler magnifiquement d'eux-mêmes, n'oublie pas celle où se trouve ici Ulyffe. Il voit, dit-il, ses Compagnons effrayés de la fumée & des vagues, & du grand bruit qui sortoient des gouffres de Charybde & de Scylla. Il les rassure en les faisant ressouvenir de sa prudence, de son courage & de son adresse qui lui avoient fait trouver de si grandes ressources dans des dangers encore plus grands. Ce n'est point par vanité qu'il se donne ces grands éloges, c'est pour rendre le courage à ceux qu'il voit étonnés, & il leur donne sa vertu, sa capacité, son courage pour gages de la confiance qu'ils doivent avoir en lui. Voilà comme parle un homme sensé. J'ai donné à cette matiere un plus grand jour dans mon *Traité des Causes de la Corruption du Gout*, page 116. &c.

Eloignez toujours votre vaisseau de l'endroit où vous voyez cette fumée] Il veut qu'ils s'éloignent de la roche de Charybde qui est à la droite sur la côte de Sicile, &

SUR L'ODYSSÉE. Livre XII. 61
qu'ils s'approchent de Scylla qui est à la
gauche sur la côte d'Italie.

Page 22. *Alors je ne me souvins plus de l'ordre trop dur que Circé m'avoit donné, j'endossai mes armes*] Circé lui avoit dit de ne pas prendre ses armes contre ce monstre de Scylla, parce qu'il étoit immortel & invincible. Mais un heros oublie cet ordre, & ne suit que ce que lui inspire son courage, qui veut qu'il se mette en état de défendre ses Compagnons menacés d'un si grand péril. Il se met même à l'endroit le plus exposé.

Quand elle les rejettoit, le bouillonnement de ces eaux, semblable à une cuve pressée par un feu violent] Je vois que ce passage a fait de la peine aux anciens Critiques, car pour l'expliquer ils ont voulu violenter les termes. Il n'y a rien de plus naturel que ce qu'Homere dit ici. Il attribue la cause du flux & reflux de la mer à Charybde. Expliquons ces termes, afin qu'il ne reste aucune difficulté. *Ὅτ' ἐπιπύου*, quand Charybde rejette, revomit les eaux, c'est-à-dire, dans le flux, lorsque la mer monte, c'est alors que les vagues s'élevent jusqu'à la cime des rochers de Scylla; car la mer s'éleve sur la côte, & alors le bouillonnement de ces eaux est fort bien comparé à celui de l'eau d'une cuve que le feu fait monter & déborder; voilà le flux. *Ὅτ' ἀναβόηεν*, lorsque cette même Charybde attire & engloutit les eaux qu'elle avoit revomies, c'est-à-dire, lorsque

la mer s'en retourne, qu'elle descend & se retire, alors on entend des mugissemens horribles, & le sable des environs de Scylla paroît à découvert, car le sable ne paroît que quand la mer se retire. Et voilà le reflux fort bien expliqué. Il faut toujours se souvenir qu'Homere parle comme tous ces lieux étant dans l'Océan. Il n'y a rien de plus fort ni de mieux peint que tous ces tableaux, & on n'y apperçoit nullement la vieillesse d'Homere.

Page 23. *Attiré par le bruit, je tournai la vue du côté de mes Compagnons*] Car comme il étoit sur la proue & qu'il avoit toujours les yeux attachés sur la roche de Charybde, il ne voyoit pas ce qui se passoit derrière lui.

Page 24. *Comme un pêcheur qui se tenant sur la pointe d'un rocher avancé*] Cette comparaison douce empruntée d'un art agréable & employée pour une aventure horrible, fait ici un très-bon effet, & adoucit heureusement le ton atroce qui regne dans cette narration. Homere fait varier ses tons avec une adresse merveilleuse.

Dont il a garni l'hameçon d'un appat trompeur au dessous de la corne qui le couvre] Ce passage est assez expliqué par ce que j'ai dit sur un passage tout semblable du xxiv. Liv. de l'Iliade, tom. 4. p. 515.

Nous arrivâmes incontinent à l'île du So-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XII. 63
Jeil] C'est-à-dire, en Sicile, du côté du Pe-
lore aux environs de Messine.

Page 26. *Vous êtes le plus impitoyable &
le plus dur de tous les hommes*] Homere est,
je crois, le premier qui ait trouvé l'art de
faire servir les reproches aux plus grands élo-
ges. Ce qu'Euryloque en colere dit ici à
Ulyffe renferme un éloge parfait. Et un éloge
que fait un homme en colere ne peut pas
être soupçonné de faux. Nous avons vû un
exemple semblable dans le 111. Liv. de l'I-
liade, où Paris dit à Hector que *la trempe
de son cœur est comme celle du fer, &c.*

*Il faut que vos entrailles soient toutes de
fer*] Nous disons encore de même qu'un
homme a un corps de fer, que c'est un corps
de fer, quand il résiste à de grands travaux
sans en paroître fatigué.

Page 30. *Car ils ne vouloient que conser-
ver leur vie*] C'est, à mon avis, le seul vé-
ritable sens de ce mot *λιλαόμενοι βίβειο*. Et
c'est ce même passage qu'Hesychius avoit
en vue quand il écrivoit *βίβειο, τῆς ζωῆς*. Pen-
dant qu'ils purent conserver leur vie, sans
toucher à ces troupeaux, ils obéirent à
Ulyffe, mais dès que les provisions leur man-
querent, & qu'ils se virent en état de mou-
rir de faim, la tentation fut si violente,
qu'ils ne purent y résister. Cependant cette
extremité ne les justifia point. Il n'y a point
d'état qui dispense d'obéir aux ordres des
Dieux.

Les poissons , les oiseaux marins] Ces oiseaux marins peuvent être regis par le mot *chasser*. On peut les faire regir aussi par le mot *pêcher* ; car les oiseaux , & sur-tout les oiseaux marins , comme l'a remarqué Eustathe, se prennent fort bien à l'hameçon , à cause de l'appât dont ils sont friands.

Cependant je m'enfonçai dans l'île] Il falloit bien trouver un prétexte vraisemblable pour faire éloigner Ulysse ; car s'il eût été présent , ses Compagnons n'auroient jamais osé lui défobéir en face , & le prétexte le plus raisonnable , c'étoit d'aller faire ses prières aux Dieux.

Page 31. *Et faisons un sacrifice aux Dieux immortels]* Euryloque veut porter ses Compagnons à commettre un sacrilège , & pour y réussir il donne à ce crime une couleur de piété ; *Faisons, dit-il, un sacrifice aux Dieux immortels.* Euryloque ignore que Dieu aime mieux l'obéissance que le sacrifice. Homere connoissoit bien les hommes , ils cherchent des prétextes pour autoriser leurs crimes , & ils se flattent que Dieu sera satisfait de ces vaines couleurs.

Aux Dieux immortels] Il ne veut pas sacrifier au Soleil seul , mais à tous les Dieux , afin que les autres Dieux gagnés par ce sacrifice , s'opposent au Soleil s'il veut les punir.

Notre premier soin sera d'élever au Pen-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XII. 65
du jour un beau temple.] Après avoir tâché de gagner tous les Dieux par un sacrifice, il veut prendre le Soleil même par l'intérêt; il lui voue un temple; car tout est à bon marché pour les hommes, quand il ne leur en coûte que des vœux pour satisfaire leur passion.

Page 32. *Que nous enrichirons de quantité d'offrandes très-magnifiques]* Eustathe a fort bien vû qu'ici ἀγάλματα ne signifie pas des statues, mais des offrandes, ἀναθήματα, qui sont les ornemens des temples, car ἀγάλμα signifie ἀγαλλιάματα, ἀγλαίσματα, toutes les choses dont on se pare, comme dans ce passage du IV. Liv. de l'Iliade, où en parlant de l'ivoire teint en pourpre, Homere dit, βασιλῆι κίττω ἀγάλμα: Il est réservé pour la parure d'un Roi. Sur quoi Hesychius a très-bien dit, ἀγάλμα, πᾶν ἑφ' ᾧ τις ἀγάλλεται, ὅτι οἷς ἢ συνήθη τὸ ἕοικεν. Ἀγάλμα signifie tout ce dont on se pare, & non pas une statue, comme on l'emploie ordinairement.

Et comme ils n'avoient point d'orge pour le consacrer, selon la coutume, ils prirent des feuilles de chêne] Quand on manquoit de quelque chose nécessaire pour le sacrifice, on y suppléoit en faisant servir au même usage les choses les plus communes qu'on avoit sous la main.

Page 34. *En même tems la belle Lampetie alla porter au Soleil la terrible nouvelle]* Puisque le Soleil voit tout, qu'est-il besoin qu'un

courier aille lui porter cette nouvelle ? Mais ce courier n'est autre que sa lumiere même.

Vengez-moi des Compagnons d'Ulyffe fils de Laerte] Le Soleil prie les autres Dieux de le venger , parce qu'il ne peut pas se venger lui-même , car il n'a d'autres armes que sa lumiere & sa chaleur , qui lui sont inutiles contre ces sacrileges.

Page 35. *Je descendrai dans l'Erebe & je n'éclairerai plus que les morts*] Ce passage me paroît considerable. Il semble qu'Homere avoit entendu parler du miracle de Josué , lorsqu'à sa parole le soleil s'arrêta au milieu du ciel. *Stetit itaque sol in medio cali ; & non festinavit occumbere spatio unius diei.* Jos. 10. 13. Si le soleil peut s'arrêter un jour entier au haut du ciel , ne pourra-t-il pas s'arrêter aussi sous la terre ?

Et cette conversation des Dieux , je l'appris de la belle Calypso] Il faut que dans le Poëme Epique il n'y ait rien sans fondement. Ce qu'Ulyffe rapporte ici de cette conversation des Dieux auroit paru une fable incroyable & hors de toute vraisemblance , s'il n'avoit dit de qui il la tenoit ; car Ulyffe ne pouvoit pas être informé par lui-même de ce qui se passoit dans le ciel. Voilà pourquoi il nomme ses auteurs. Et par cette adresse le Poëte donne à sa fable tout l'air de la verité.

Qui me dit la tenir de Mercure même]

Car Calypso, toute Déesse qu'elle étoit, ne pouvoit pas savoir cette conversation, si quelqu'un des grands Dieux ne la lui avoit apprise.

Page 36. *Les chairs qui rotissoient sur les charbons commencerent à mugir*] Voici un grand prodige ; mais que ne peut pas se permettre la Poësie sur le fait des prodiges, lorsque l'Histoire même en rapporte de tout pareils ? Herodote à la fin de son dernier livre nous raconte que les Grecs ayant mené à Seste quelques prisonniers qu'ils avoient faits de l'armée de Xerxès, & entre autres un de ses généraux appelé Attayetes & son fils ; un de ceux qui les gardoient faisant griller un jour des poissons pour son dîner, tout à coup ces poissons se mirent à bondir & à palpiter comme des poissons vivans. Ceux qui étoient presens étant étonnés, Attayetes appella son garde, & lui dit : *Ne s'allarme point de ce prodige, il ne te regarde point, il ne regarde que moi ; c'est Protefilas qui m'avertit que quoique mort & embaumé, il a le pouvoir de me punir.* Si ce prodige arrive pour Protefilas, dont Attayetes avoit pillé le temple, que ne doit-il pas arriver pour le Soleil contre lequel on a commis un si grand sacrilege ?

Mes Compagnons passerent six jours entiers à faire bonne chere] Il dit : *Mes Compagnons passerent, &c.* pour faire entendre qu'il ne prit aucune part à cette bonne chere, pour ne pas participer au sacrilege

dont cette bonne chere étoit le fruit.

Page 38. *Mais toute voie de salut leur étoit fermée par l'ordre de Jupiter*] Tout ce passage présente une leçon cachée qu'il est bon de développer. Tous les Compagnons d'Ulyffe étoient coupables, ils périrent tous; Ulyffe étoit seul innocent, il fut seul sauvé.

Un second coup de vent beaucoup plus fort vint briser mon mât par le pied] Et ce fut le salut d'Ulyffe, car ce mât étant brisé, il s'en servit pour fortifier & pour doubler, s'il est permis de parler ainsi, la quille de son vaisseau, qui par-là fut plus en état de résister à l'effort des vagues.

Page 39. *Et ce fut justement dans le moment que celle-ci engloutissoit les flots*] C'est-à-dire, dans le tems que la mer baïssoit & qu'elle se retiroit des côtes de Scylla, & c'est-à-dire, pendant le reflux. On s'est infiniment trompé à ces passages où il est parlé des marées. On a pris ici le reflux pour le flux, & plus bas on a fait tout le contraire.

Comme un oiseau de nuit] Car on prétend que cet oiseau de nuit, *νυκτερος*, la chauve-souris, ne se perche pas sur les branches, mais qu'elle s'y pend, comme on le verra à la fin de ce Poëme.

Page 40. *En attendant que le monstre, en rejetant les flots*] Comme dans le passage rapporté dans la Remarque qui est avant la

précédente, on a pris le reflux pour le flux, ici en continuant la même faute on a pris le flux pour le reflux. Ce fut dans le tems du reflux, c'est-à-dire, lorsque la mer baissoit, qu'Ulysse se trouva entre Scylla & Charybde, & qu'il pensa être entraîné dans cette dernière par le courant, alors il se prit aux branches du figuier, & ainsi suspendu il attendit que Charybde revomît les flots, c'est-à-dire, que la mer remontât vers les côtes de Scylla, & par conséquent il attendit le flux.

Car dans le tems que le Fuge après avoir jugé quantité de procès] Rien ne fait plus d'honneur à Homere que les fausses critiques qu'on a faites contre lui. Cet endroit en a fourni une qui mérite d'être rapportée. L'Auteur moderne, qui entr'autres grands desseins avoit entrepris de rendre Homere ridicule, n'a fait que se couvrir de ridicule lui-même. Ce grand Critique a crû trouver ici une très grosse impertinence, mais elle n'y est que dans la Traduction. Ulysse, dit-il, étant porté sur son mât brisé vers la Charybde, justement dans le tems que l'eau s'élevoit, & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redescendre, il se prit à un figuier sauvage qui sortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauve-souris, où il attendoit ainsi suspendu, que son mât, qui étoit allé à fond, revînt sur l'eau, ajoutant que lorsqu'il le vit revenir, il fut aussi aise qu'un Fuge qui se leve de dessus son siege pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs procès.

Il triomphe de cette comparaison bizarre de la joie d'Ulysse avec la joie d'un Juge qui va dîner. Il défie ses adversaires de lui montrer qu'il n'a pas fidèlement traduit le texte d'Homere. *Est-ce que je ne traduis pas fidèlement le texte d'Homere ?* A quoi le President répond : *C'en est bien la substance, mais il faudroit voir comment cela est énoncé dans le Grec.* Le Chevalier, aussi fin que le President, ajoute, *N'y a-t-il pas dans le Grec des mots Grecs qui répondent aux mots François ?* Et après quelques railleries très-fadés, le même Chevalier finit par cette belle conclusion : *Dès le moment qu'Homere, tout Homere qu'il est, veut trouver de la ressemblance entre un homme qui se rejouit de voir son mât revenir sur l'eau, & un Juge qui se leve pour aller dîner après avoir jugé plusieurs procès, il ne sauroit dire qu'une impertinence.* Il a raison, mais l'impertinence ne vient pas d'Homere, elle vient de lui, comme M. Despreaux l'a fort bien fait voir dans ses Réflexions sur Longin, Refle. 6. *Ce mauvais Critique, dit-il, fait ici une des plus énormes beuves qui ayent jamais été faites, prenant une date pour une comparaison.* En effet il n'y a aucune comparaison dans ce passage, & il n'y a personne qui ne voie que c'est une date toute simple : *Dans le tems que le Juge après avoir jugé plusieurs procès.* C'est comme s'il disoit, *vers les deux heures après midi.* Ce pauvre Critique ne savoit pas que dans ces anciens tems le jour n'étoit pas encore partagé en heures, car on ne connoissoit les heures que pour les saisons, &

que l'on datoit par les fonctions de la journée, quand le Juge entroit à son tribunal, quand il en sortoit, &c. En voici une preuve bien claire, par un passage d'Hippocrate que M. Dacier m'a fourni, & qui est précisément la même date que celle d'Homere. Ce grand personnage parle d'un homme qui ayant été blessé le matin d'un javelot dans le foie, mourut le jour même un peu avant le tems dont Homere parle; ἴθαυτε, dit-il, πρὶν ἀγρῶν λυθῆναι. Il mourut avant que le Juge levât le siege, avant que l'assemblée fût congédiée. Ou comme d'autres l'expliquent, avant que le marché fût fini. On trouve une pareille date dans Xenophon: καὶ ἔδη π λωῖ ἀμφὶ ἀγορῶν πληθύνουσι. lib. 1. de exped. Cyr. Dans le tems que le marché étoit plein de gens. Mais ce n'est pas la seule bevue que cet Auteur ait faite sur ce passage, il a encore confondu les marées. Ulysse, dit-il, porté sur son mât brisé justement dans le tems que l'eau se levoit. Cela est faux & ne sauroit être, ce ne fut point dans le tems du flux, mais dans celui du reflux, qu'Ulysse porté sur ce mât craignit d'être entraîné dans la Charybde, le flux au contraire l'en éloignoit, & il ne craignit pas non plus de tomber au fond quand l'eau viendroit à redescendre. Ce n'est qu'un put galimatias. Ulysse pour éviter que le reflux ne l'entraînât dans le gouffre de Charybde, se prit au figuier, & ainsi suspendu il attendit, non que l'eau vint à redescendre, mais au contraire que l'eau vint à remonter, c'est-à-dire, qu'il attendit que Charybde revomit les eaux, & c'étoit-là le flux. Je suis

fâchée que M. Despreaux n'ait pas relevé ces fautes, & plus encore, que lui-même y soit tombé, car il a pris aussi le flux pour le reflux. *Dans l'esperance*, dit-il, *que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau.* Il falloit dire le flux venant. En effet le flux étoit lorsque la Charybde revomissoit les eaux; car c'étoit alors que la mer montoit vers la côte. Cela est assez prouvé, & j'espere qu'il paroîtra sensible à tout le monde.

Je vis sortir mon mât] On ne peut pas déterminer précisément le tems qu'Ulysse demeura suspendu à son figuier, car cela dépend du moment du reflux où il s'y attacha. Dans un jour lunaire il y a deux marées, c'est-à-dire, que la mer monte & descend deux fois par jour. Ainsi elle est environ six heures à monter & autant à descendre. Ulysse s'attacha à son figuier quand elle descendoit, & y demeura jusqu'à ce qu'elle remontât. Il suffit qu'Homere nous dit que ce fut justement lorsque le Juge quittoit son siége, & ce n'étoit que vers la huitième heure du jour, c'est-à-dire, vers nos deux heures après midi.

Et je tombai un peu à côté avec un grand bruit] La prudence n'abandonne jamais Ulysse. Il ne se laisse pas tomber sur le mât, car il pouvoit s'y blesser, mais il tombe un peu à côté, *πρὸς*, vis-à-vis du milieu, & à portée de l'accrocher.

Le pere des Dieux & des hommes ne permit pas que je repassasse près de Scylla] C'étoit une faveur bien évidente, car le flot, c'est-à-dire la mer qui montoit, le portoit surcette côte.

Je fus porté en cet état au gré des flots & des vents neuf jours entiers, & la dixième nuit les Dieux me firent aborder à l'île d'Ogygie] Il fut donc baloté sur ce mât dix jours entiers, & par consequent sans prendre aucune nourriture. Longin a trouvé cela si peu vraisemblable, qu'il le traite de badinerie qui marque que l'esprit d'Homere commençoit à s'éteindre. En quoi il s'est infiniment trompé, comme je l'ai montré dans la Préface, où j'ai fait voir que des hommes battus de la tempête ont été plus de dix jours sans manger.



Argument du Livre XIII.

Alcinoüs & toute sa cour ont pris tant de plaisir à entendre le récit des aventures d'Ulyffe, qu'ils lui font de nouveaux presens. Ils mettent en foule dans son vaisseau tout ce qui est nécessaire pour son voyage. Ulyffe prend congé du Roi, & s'embarque. Ceux qui le conduisent le descendent à terre sur le rivage d'Ithaque pendant qu'il est endormi, & s'en retournent. A leur retour, Neptune change en pierre leur vaisseau. Minerve s'apparoît à Ulyffe sur le rivage; elle lui donne ses conseils sur la maniere dont il doit se conduire pour tuer les Poursuivans, l'oblige à retirer dans une grotte voisine toutes ses richesses, & le metamorphose en vieillard.



L' O D Y S S E E

D' H O M E R E.

L I V R E XIII.

ULYSSE finit ainsi le récit de ses aventures. Le silence regne dans l'assemblée des Pheaciens, & tous ceux qui sont dans cette salle magnifique ne sont occupés que du plaisir qu'ils ont eü à l'entendre. Enfin Alcinoüs prenant la parole, dit : Ulyffe, puis-^{ce} que vous êtes venu dans mon Pa-^{ce}lais, je ne croi pas qu'à votre dé-^{ce}part de cette isle vous vous éga-^{ce}riez de votre chemin, & que vous éprouviez les mêmes traverses^{ce} que vous avez éprouvées avant^{ce}

„ que d'y arriver. Et s'adressant en-
 „ suite aux Princes de sa cour, il
 „ leur dit : Princes qui êtes reçus
 „ tous les jours à ma table, & qui
 „ avez le plaisir d'entendre ce chan-
 „ tre divin, écoutez l'ordre que j'ai
 „ à vous donner. Nous avons déjà
 „ régalé notre hôte d'habits magni-
 „ fiques, de beaucoup d'or en masse
 „ & de plusieurs autres présens que
 „ vous, qui par vos conseils m'ai-
 „ dez à gouverner mes peuples, lui
 „ avez donnés liberalement. Mais
 „ que chacun de nous lui donne en-
 „ core un trépied & une cuvette, &
 „ dans la premiere assemblée du
 „ peuple nous retirerons par une
 „ imposition générale la dépense
 „ que nous aurons faite, car il n'est
 „ pas juste qu'elle tombe sur un seul.

Tous les Princes approuverent
 l'ordre d'Alcinous & l'expédient
 qu'il ouvroit, & en même tems
 ils se retirèrent chacun dans son

D'HOMERE. *Liv. XIII. 77*

Palais pour aller prendre quelque repos. Le lendemain dès que l'étoile du matin eut fait place à l'aurore, ils vont tous porter leurs cuvettes & leurs trépieds dans le vaisseau. Le Roi s'y rendit aussi, & il voulut prendre la peine de placer & de ranger lui-même tous ces vases sous les bancs, afin que les rameurs n'en pussent être incommodés dans leur manœuvre. L'assemblée retourne ensuite au Palais, où l'on prépara un grand festin. Alcinoüs offrit en sacrifice un taureau au Dieu qui regne sur les Dieux & sur les hommes: Quand on eut fait brûler les cuisses sur l'autel selon la coutume, on se mit à table, & le chantre Demodocus, que les peuples honoroient comme un Dieu, rendit le repas délicieux par ses chants admirables. Mais Ulysse tournoit souvent la tête pour voir le soleil

dont la course lui paroissoit trop
 lente. Il auroit souhaité que cet
 astre eût hâté son coucher pour
 seconder l'impatience qu'il avoit
 de partir. Comme un laboureur ,
 qui du soc de sa charrue a fendu
 le sein d'un gueret, & y a tracé de
 pénibles sillons toute la journée ,
 voit avec plaisir le soleil se pré-
 cipiter dans l'Océan & amener
 l'heure du souper , il s'en retourne
 avec joie , la lassitude lui faisant
 presque manquer les genoux ; le
 coucher du soleil fait le même
 plaisir à Ulysse. Sans perdre un
 moment il adresse la parole aux
 Pheaciens , & sur-tout au Roi , à
 » qui il parle en ces termes : Alci-
 » noüs , que l'éclat de la majesté fait
 » aisément reconnoître pour le maî-
 » tre de ces peuples , & vous , Prin-
 » ces des Pheaciens, faites prompte-
 » ment , je vous prie , vos libations ,
 » afin que vous me renvoyiez dans

D' H O M E R E. *Liv. XIII. 79*

l'heureux état où vous m'avez mis, «
& que je vous dise les derniers «
adieux. Tout ce que je désirois de «
vous est exécuté, & votre géné- «
rosité a surpassé toutes mes espé- «
rances. Non seulement vous me «
fournissez tout ce qui est néces- «
saire pour mon voyage, mais vous «
m'avez comblé de présens, veuil- «
lent les Dieux les rendre heureux «
pour moi. Que je retrouve dans «
mon Palais ma femme telle que je «
la désire, & tous mes amis en par- «
faite santé. Et pour vous, puissiez- «
vous être ici long-tems la consola- «
tion & la joie de vos femmes & de «
vos enfans, & que les Dieux vous «
donnent toutes les vertus, qu'ils «
répandent sur vous à pleines mains «
toutes sortes de prospérités, & «
qu'ils détournent tous les maux de «
dessus vos peuples. »

Ce compliment plut merveil-
leusement au Roi & à toute sa

D iv

cour. Sur l'heure on donne ordre que tout fût prêt pour le départ. Et le Roi s'adressant au heraut Pontonoüs, lui dit : Pontonoüs, remplissez une urne du plus excellent vin & presentez-en dans des coupes à tous ceux qui sont ici présents, afin qu'après qu'ils auront tous fait les libations, nous laissons partir notre hôte, & qu'il s'embarque sans perdre un moment pour s'en retourner dans sa chere patrie.

Pontonoüs obéit. Il remplit une urne de vin & en verse dans les coupes à toute l'assemblée ; chacun sans se lever de son siège fait les libations aux Dieux immortels qui habitent le brillant Olympe ; Ulysse seul se leva, & présentant sa coupe à la Reine, il lui parla en ces termes : Grande Princesse, soyez toujours heureuse au milieu de vos Etats, & que ce ne

soit qu'au bout d'une longue vieillesse que rassasiée de jours vous payiez le tribut que tous les hommes doivent à la Nature. Je m'en retourne dans ma patrie comblé de vos bienfaits. Que la joie & les plaisirs n'abandonnent jamais cette demeure, & que toujours aimée & estimée du Roi votre époux & des Princes vos enfans, vous receviez continuellement de vos sujets les marques d'amour & de respect qu'ils vous doivent.

En achevant ces mots, Ulysse sortit de la salle. Alcinoüs lui donna un heraut pour le conduire à son vaisseau, & la Reine Areté lui donna plusieurs de ses femmes pour porter les présens & les provisions. L'une étoit chargée des tuniques & des manteaux, l'autre portoit la cassette, une troisième portoit le pain & le vin.

Quand on fut arrivé au port,

ceux qui devoient conduire Ulyffe , embarquent les provisions & dressent un lit pour lui sur le tillac, où ils étendent des peaux & des étoffes pour servir de couvertures. Ulyffe monte & se couche, les rameurs se placent sur leurs bancs en bon ordre , détachent le cable qui arrêtoit le vaisseau à un rocher , & en se courbant & se renversant , ils font blanchir la mer sous l'effort de leurs rames.

Cependant le sommeil s'empare des paupieres d'Ulyffe , mais un sommeil si doux & si profond , que ce Prince ressembloit moins à un homme endormi qu'à un homme mort. Comme on voit un quadrigé partir de la barrière au premier signal , & fendre rapidement les airs , la tête des chevaux toujours relevée ; le vaisseau d'Ulyffe fendoit la mer avec la même rapidité , la poupe toujours haute , &

D' H O M E R E. *Liv. XIII.* 83
laissoit derrière lui de longs sillons
de flots tout blancs d'écume ; le
vol de l'épervier même , qui est le
plus vite des oiseaux , n'auroit pu
égaler sa vitesse , si grande étoit la
légereté de ce vaisseau , qui por-
toit un homme dont la sagesse
étoit égale à celle des Dieux. Jus-
ques-là ce Prince avoit essuyé des
maux infinis , soit dans les guer-
res qu'il avoit heureusement ter-
minées , soit sur la mer ; mais alors
plongé dans un profond som-
meil il oublioit toutes ses peines.
Quand la brillante étoile qui an-
nonce l'arrivée de l'aurore se le-
va , le vaisseau aborda aux terres
d'Ithaque. Il y a dans cette côte
un port qu'on appelle le port du
vieillard Phorcycne un des Dieux
marins ; il est entre deux grandes
rades hérissées de rochers qui ar-
vancent extrêmement dans la
mer , & qui le mettent à l'abri des

vents. Dès que les vaisseaux y sont entrés , ils n'ont rien à craindre , & ils y sont en sûreté sans être attachés. Ce port est couronné d'un bois d'oliviers , qui par leur ombre y entretiennent une fraîcheur agréable , & près de ce bois est un antre profond & délicieux consacré aux Nymphes qu'on appelle Nayades. Tout autour de l'antre en dedans on voit de grandes urnes & des cruches de belle pierre qui servent de ruches à des essains d'abeilles qui y font leur miel. On y voit aussi de grands métiers taillés dans la pierre , sur lesquels les belles Nymphes travaillent à des étoffes de pourpre qui sont la merveille des yeux. Ce lieu charmant est arrosé par des fontaines dont l'eau ne tarit jamais. Pour y entrer il y a deux portes , l'une au septentrion toujours ouverte aux hommes , & l'autre

D'HOMERE. *Liv. XIII.* 85
au midi plus divine , car elle n'est
ouverte qu'aux Dieux.

Les rameurs d'Ulyffe entrent
dans ce port qu'ils connoissoient
depuis long-tems , & leur vaisseau
avance dans les terres jusqu'à la
moitié de sa longueur , si grand
étoit le mouvement qu'ils lui a-
voient imprimé par la force de
leurs rames. Ils descendent à ter-
re , élevent Ulyffe tout endormi
avec son lit , & l'exposent sur le
rivage sans qu'il s'éveille. Ils pren-
nent toutes les hardes & tous les
beaux présens que les Pheaciens
lui avoient faits , par l'inspiration
de la généreuse Minerve. Ils les
mettent au pied d'un olivier hors
du chemin , de peur qu'ils ne fuf-
sent exposés au pillage si quelque
voyageur venoit à passer par-là a-
vant son réveil. Cela étant fait ,
ils se rembarquent & reprennent
le chemin de Scherie.

Neptune n'oublia pas les menaces qu'il avoit faites à Ulyffe, & s'adressant à Jupiter, comme pour interroger sa providence, il lui

» dit : Grand Jupiter, pere des
 » Dieux & des hommes, je ne serai
 » donc plus honoré parmi les Dieux
 » immortels, puisque des mortels
 » comme les Pheaciens, qui même
 » sont descendus de moi, me mé-
 » prisent. Je me persuadois qu'Ulyf-
 » se ne retourneroit dans sa patrie
 » qu'après avoir souffert encore bien
 » des peines & soutenu les nou-
 » veaux travaux que je lui prépa-
 » rois, car je ne lui avois pas abso-
 » lument fermé toutes les voies de
 » retour, depuis que vous lui aviez
 » promis qu'il arriveroit chez lui &
 » que vous lui aviez confirmé cette
 » promesse par un signe de tête, qui
 » est le sçeau assuré de l'infailibilité
 » de tout ce que vous promettez.
 » Bien-loin qu'il ait souffert à ce re-

tour le moindre travail , la moindre peine , les Pheaciens l'ont conduit sur la vaste mer , l'ont posé tout endormi sur les côtes d'Ithaque & l'ont comblé de présens , car ils lui ont donné tant d'airain , tant d'or & une si grande quantité d'habits , qu'il n'en auroit jamais tant emporté de Troye , s'il étoit arrivé heureusement dans son Palais avec tout son butin.

Le maître du tonnerre lui répond : Dieu puissant qui ébranlez quand il vous plaît, les fondemens de la terre , quels discours venez-vous de tenir ? Les Dieux immortels ne cesseront jamais de vous honorer. Il seroit difficile de mépriser un Dieu aussi ancien que vous , aussi grand & aussi respectable. Que s'il y a quelque mortel qui malgré sa foiblesse ait l'insolence de vous refuser l'honneur qui vous est dû , les voies de la ven-

» geance ne vous font-elles pas tou-
 » jours ouvertes ? Faites donc ce
 » que vous trouverez à propos ; sa-
 » tisfaites-vous & que rien ne vous
 » retienne.

» Je me satisferai très prompte-
 » ment, repartit Neptune, comme
 » vous m'en donnez la permission.
 » Mais je crains toujours de vous
 » offenser, & je redoute votre co-
 » lere. Pour plus grande sûreté je
 » vais donc vous communiquer
 » mon dessein. Je veux faire périr
 » ce beau vaisseau des Pheaciens au
 » milieu de la mer pendant qu'il
 » s'en retourne, afin qu'instruits par
 » cet exemple, ils renoncent à re-
 » mener désormais les hommes qui
 » aborderont chez eux, & je veux
 » couvrir leur ville d'une haute
 » montagne qui menacera toujours
 » de l'écraser.

» Eh bien, répondit le maître
 » des Dieux, voici de quelle ma-

niere je croi que vous devez ex-
 ecuter cette vengeance ; Quand
 tout le peuple sera sorti de la ville
 pour voir arriver ce beau vaisseau ,
 & qu'on le verra voguer à plei-
 nes voiles , changez - le tout à
 coup en un grand rocher près de
 la terre , & conservez-lui la figure
 de vaisseau , afin que tous les hom-
 mes soient émerveillés & étonnés
 de ce prodige ; ensuite couvrez
 leur ville d'une haute montagne ,
 qui ne cessera jamais de les ef-
 frayer.

Neptune n'eut pas plutôôt en-
 tendu cet avis , qu'il se rendit très
 promptement à l'isle de Scherie ,
 qui est la patrie des Phéaciens , &
 attendit là le retour du vaisseau. Il
 n'eut pas le tems de s'impatier ,
 car dans le moment on vit ce vais-
 seau qui fendoit les ondes avec
 une merveilleuse legereté. Nep-
 tune s'en approche , & le pouffant

du plat de la main , il le change en un grand rocher auquel il donne de profondes racines , qui en l'arrétant sur les flots , appuyent ses fondemens dans les abîmes.

Ce Dieu s'éloigna en même tems.

Les Pheaciens , qui étoient tous sortis de la ville , étonnés de ce prodige , se disoient l'un à l'autre :

« Grands Dieux , qui est-ce qui a
 « lié notre vaisseau sur la mer à la
 « fin de sa course ? car le vaisseau
 « paroïssoit tout entier. Ils tenoient
 tous le même langage & aucun
 ne savoit comment cela étoit arrivé , lorsqu'Alcinoüs s'avancant au milieu d'eux , leur parla en ces termes.

« Mes amis , voici l'accomplissement des anciens oracles que mon
 « pere m'avoit annoncés. Il me disoit toujours que Neptune étoit
 « irrité contre nous de ce que nous
 « étions les meilleurs pilotes qu'il y

éût au monde, & que nous ne re-
levions point de lui. Et il ajoutoit
qu'un jour ce Dieu feroit périr au
milieu des flots un de nos meil-
leurs vaisseaux qui reviendrait de
conduire un mortel dans sa patrie,
& qu'il couvrirait notre ville d'u-
ne montagne qui nous effrayeroit
toujours. Voilà les anciennes pro-
pheties que m'annonçoit ce bon
vieillard, & les voilà à moitié ac-
complies. Mais allons executons
tous l'ordre que je vais donner;
renoncez tous désormais à con-
duire les étrangers qui arriveront
chez nous, promettez que vous
n'en conduirez jamais aucun, &
immolons à Neptune douze tau-
reaux choisis pour tâcher de l'ap-
paifer, & pour l'empêcher d'a-
chever sa vengeance, en cou-
vrant notre ville de cette haute
montagne dont nous sommes en-
core menacés.

Ainsi parla le Roi. Les peuples furent saisis de frayeur & préparèrent le sacrifice.

Pendant que les Princes & Chefs des Pheaciens faisoient leurs prieres à Neptune autour de son autel, Ulyffe, qui étoit profondément endormi sur sa terre natale, se réveilla de son somme ; il ne reconnut point du tout cette terre chérie, il en étoit absent depuis trop long-tems, & la Déesse Minerve l'enveloppa sur le champ d'un épais nuage, afin qu'il ne pût la reconnoître, & qu'elle eût le tems de l'avertir de tout ce qu'il avoit à faire. Car il falloit qu'il ne fût reconnu ni de sa femme ni de ses amis, ni de ses citoyens, avant qu'il eût tiré vengeance de l'injustice & de l'insolence des Pour suivans. Voilà pourquoi cette Déesse fit que toute la face du pays lui parut changée, les grands che-

mins , les ports , la plage , les rochers qui s'avançoient dans la mer , & les arbres mêmes ; en un mot , rien n'étoit reconnoissable pour lui. Il se leva plein d'étonnement , jettant sa vûe de tous côtés , & frappant ses cuisses , il dit avec de profonds soupirs : Ah ! malheureux que je suis , dans quel pays me trouvai-je ? Vais-je tomber entre les mains d'hommes cruels & sauvages , ou entre les mains d'hommes hospitaliers & pieux ? Où vais-je porter toutes les richesses que j'ai avec moi ? Où vais-je moi-même m'égarer & me perdre ? Plût aux Dieux que je fusse demeuré parmi les Pheaciens , ou que j'eusse été à la cour de quelqu'autre Prince qui m'auroit bien reçu & m'auroit renvoyé dans mes Etats. Présentement je ne sai où cacher tous ces présens pour les mettre en sûreté , car il n'y a pas

» d'apparence de les laisser ici , ils
 » deviendroient bien-tôt la proie du
 » premier passant. Grands Dieux !
 » les Princes & les Chefs des Phea-
 » ciens n'étoient donc pas si sages
 » ni si justes que je pensois. Ils m'a-
 » voient promis de me ramener à
 » ma chere Ithaque , & ils m'ont
 » exposé sur une terre étrangere !
 » Que Jupiter protecteur des sup-
 » plians , & dont les yeux sont tou-
 » jours ouverts sur les voies des
 » hommes pour punir ceux qui font
 » mal , punisse la perfidie de ces
 » malheureux qui m'ont trompé.
 » Mais il faut que je compte tous
 » mes trésors , & que je voye si ces
 » perfides , en se retirant , ne m'en
 » ont pas emporté une partie.

En finissant ces mots il fait une
 revue exacte de ses trépieds , de
 ses cuvettes , de ses barres d'or &
 de ses habits , & il trouve qu'il
 n'y manquoit rien. Délivré de

cette inquiétude, il ne fait plus que soupirer après sa chere patrie, en parcourant le rivage de la mer. Pendant qu'il est plongé dans ses tristes pensées, Minerve s'approche de lui sous la figure d'un jeune berger, beau, bien fait, de bonne mine, & tel que peuvent être les fils des plus grands Rois. Il avoit sur ses épaules un manteau d'une belle étoffe très-fine, à ses pieds de beaux brodequins, & un long javelot à la main. Ulyffe fut ravi de sa rencontre, & l'abordant, il lui parla ainsi.

Berger, puisque vous êtes le premier que je trouve dans cette terre étrangere, je vous salue de tout mon cœur, & je vous prie de ne point former contre moi de mauvais desseins; sauvez-moi toutes ces richesses & sauvez-moi-même, je vous adresse mes prieres comme à un Dieu, &c.

» j'embrasse vos genoux comme vo-
 » tre suppliant. Mais avant toutes
 » choses dites - moi , je vous prie ,
 » sans me rien déguiser , quelle est
 » cette terre , quel est son peuple ,
 » & quels sont les hommes qui
 » l'habitent ? Est - ce une isle ? ou
 » n'est-ce ici que la plage de quel-
 » que continent ?

» Il faut que vous soyez bien peu
 » instruit , lui répondit Minerve , ou
 » que vous veniez de bien loin ,
 » puisque vous me demandez quelle
 » est cette terre. Ce n'est pas un pays
 » inconnu. Il est célèbre jusques
 » dans les climats qui voyent lever
 » le soleil , & dans ceux qui le
 » voyent se précipiter dans l'onde.
 » Véritablement c'est un pays âpre
 » & qui n'est pas propre à nourrir
 » des chevaux ; mais s'il n'a pas de
 » plaines fort spacieuses , il n'est pas
 » non plus stérile & sec. Cette ter-
 » re porte du froment & du vin
 en

en abondance, elle a les pluies nécessaires dans les saisons & les rosées qui réjouissent les plantes. Les chevres & les bœufs y trouvent des pâturages excellens; il y a toutes sortes de bois & de forêts, & elle est arrosée de quantité de sources dont les Nymphes ne laissent jamais tarir les eaux dans la plus grande sécheresse. Enfin, étranger, le nom d'Ithaque est surtout connu dans les campagnes de Troye, quoique cette isle soit fort loin de l'Achaïe.

A ces paroles Ulysse sentit une joie qu'on ne peut exprimer, de se retrouver dans sa patrie, selon le rapport que lui venoit de faire la fille de Jupiter. Il répondit à cette Déesse, non pas dans la pure vérité, mais en forgeant sur le champ une fable, & en conservant toujours le caractère d'homme rusé & dissimulé: J'ai fort en-

rendu parler d'Ithaque, lui dit-il ,
dans l'isle de Crete , qui est fort
éloignée & au milieu de la mer.
Je suis venu ici avec toutes ces ri-
chesses , j'en ai laissé autant à mes
enfants , & je cherche ici un asile ,
ayant été obligé de prendre la fui-
te , à cause d'un meurtre que j'ai
commis , en tuant le fils d'Idome-
née , le brave Orsiloque , qui étoit
si léger à la course , que dans les
plaines de Crete il surpassoit ceux
qui avoient acquis le plus de ré-
putation. Notre querelle vint de
ce qu'il vouloit m'ôter ma part du
butin qui m'étoit échue à Troye ,
& que j'avois acquise par tant de
travaux & de dangers que j'avois
essuyés & à la guerre & sur la mer,
car il conservoit contre moi quel-
que ressentiment de ce qu'à Troye
je refusois d'obéir à son pere , &
que je voulois commander sepa-
rément mes Compagnons. Je le

perçai d'un coup de pique dans un chemin où je lui avois dressé une embuscade assisté d'un de mes amis. La nuit étoit fort obscure, personne ne nous vit, & je le tuai sans être apperçu. Dès le lendemain à la pointe du jour je trouvai heureusement un vaisseau de Phœnicie qui étoit prêt à faire voile, je priai ces Phœniciens de me recevoir & de me rendre ou à Pylos, ou en Elide, où regnent les Epéens, & pour les y engager je leur donnai une partie de mon butin, mais les vents contraires les éloignèrent toujours de ces côtes, quelques efforts qu'ils fissent pour y aborder, car ils n'avoient aucune mauvaise intention; nous fûmes jettés hier pendant la nuit sur cette plage; nous avons eû beaucoup de peine à gagner ce port, & nous étions si accablés de travail & de lassitude, que nous ne pensâmes

pas seulement à prendre un léger
repas, quoique nous en eussions
grand besoin, mais étant tous descendus du vaisseau nous nous couchâmes sur le rivage. J'étois si las que je fus bien-tôt enseveli dans un profond sommeil. Les Phoeniciens, pour profiter du vent qui venoit de changer, ont débarqué ce matin toutes mes richesses, les ont fidèlement mises près du lieu où j'étois endormi, & s'étant embarqués ils ont fait voile vers Sidon. C'est ainsi que je suis demeuré seul dans cette terre étrangère, livré à de cruelles inquiétudes, dont je n'attends le soulagement, que de votre secours.

Ainsi parla Ulysse. La Déesse fôurit de voir sa dissimulation, elle le prit par la main, ce n'étoit plus sous la figure d'un pasteur, mais sous celle d'une femme d'une excellente beauté, d'une taille ma-

jeſteuſe & telle que ſont les perſonnes qui ont été bien élevées. Elle lui parla en ces termes :

Celui-là ſeroit bien fin & bien ſubtil qui vous ſurpaſſeroit en toutes ſortes de diſſimulations & de ruſes. Un Dieu même y ſeroit embarrasſé. O le plus diſſimulé des mortels , homme inépuisable en feintes , en détours & en fineſſes. Dans le ſein même de votre patrie vous ne pouvez vous empêcher de recourir à vos fables & à vos déguiſemens qui vous ſont familiers dès votre naiſſance. Mais laifſons-là les tromperies , que nous connoiſſons ſi bien tous deux ; car ſi vous êtes le premier des mortels pour imaginer des fables pleines d'invention & de prudence , je puis dire que parmi les Dieux j'ai la réputation d'exceller dans ces reſſources que la ſageſſe peut fournir. Ne reconnoiſſez-vous point

» encore la fille de Jupiter, la Déesse
» Minerve , qui vous assiste , qui
» vous soutient & qui vous conser-
» ve dans tous vos travaux , & qui
» vous a rendu si agréable aux yeux
» des Pheaciens , que vous en avez
» reçu toutes sortes d'assistances ?
» Présentement je suis venue ici
» pour vous donner les conseils
» dont vous avez besoin , & pour
» mettre en sûreté tous ces beaux
» présens dont les Pheaciens vous
» ont comblé à votre départ par
» mes inspirations secrètes. Je veux
» aussi vous apprendre tous les cha-
» grins & tous les périls auxquels
» la destinée va encore vous expo-
» ser dans votre propre Palais. C'est
» à vous de vous munir de force
» pour les supporter courageuse-
» ment puisque c'est une nécessité.
» Gardez - vous bien sur - tout de
» vous faire connoître à personne ,
» ni à homme ni à femme , & de

découvrir vos desseins. Souffrez
 dans le silence tous les maux , tous
 les affronts & toutes les insolences
 que vous aurez à essuyer des
 Pour suivans & de vos sujets mêmes.

Grande Déesse, repartit Ulysse,
 il seroit bien difficile à l'homme
 le plus clairvoyant de vous recon
 noître quand vous voulez vous ca
 cher , car vous prenez , comme il
 vous plaît, toutes sortes de figures.
 Je sai fort bien , & je ne l'oubli
 erai jamais , que vous m'avez été
 toujours favorable pendant que
 nous avons combattu sous les
 murs d'Ilion. Mais dès le moment
 qu'après avoir saccagé cette su
 perbe ville nous nous fûmes em
 barqués & que Dieu eut dispersé
 tous les Grecs , vous ne vous êtes
 plus montrée à moi , & je ne vous
 ai plus vûe sur mon vaisseau vous
 tenir près de moi pour me garan

10 tir des maux dont j'étois conti-
11 nuellement affailli ; mais aban-
12 donné à moi-même , j'ai été er-
13 rant toujours accablé de travaux
14 & le cœur rongé de chagrins , jus-
15 qu'à ce moment que les Dieux
16 ont enfin daigné me délivrer de
17 toutes ces miseres. Il est vrai que
18 lorsque je gagnai les côtes des
19 Pheaciens , vous m'encourageâtes
20 par vos paroles , & vous eûtes la
21 bonté de me conduire vous mê-
22 me jusques dans le Palais d'Alci-
23 nous. Aujourd'hui j'embrasse vos
24 genoux , & je vous conjure au
25 nom de votre pere de me dire s'il
26 est vrai que je sois de retour dans
27 ma patrie , car je me défie de ce
28 bonheur , & je crains que ce ne
29 soit encore ici quelque terre étran-
30 gere , & que vous ne m'ayez par-
31 lé comme vous avez fait que pour
32 vous mocquer de moi & pour m'a-
33 buser par de vaines espérances ;

D' H O M E R E. *Liv. XIII.* 105
dites-moi donc, je vous prie, s'il
est bien vrai que je sois sur les ter-
res d'Ithaque.

Vous êtes toujours le même, re-
partit Minerve, & voilà de vos
suspçons. Mais je ne veux pas
vous abandonner & vous précipi-
ter par-là dans des malheurs iné-
vitables. Car je vois que vous êtes
un homme sage, d'un esprit tou-
jours present & plein de modéra-
tion & de prudence, & voilà les
gens qui sont dignes de ma pro-
tection. Tout autre qui reviendrait
d'un voyage aussi long, auroit de
l'impatience de revoir sa femme &
ses enfans. Et vous, bien-loin d'a-
voir cette impatience, vous ne
voulez pas seulement aller appren-
dre de leurs nouvelles avant que
d'avoir éprouvé la fidélité de vo-
tre femme. Sa conduite est telle
que vous pouvez la désirer, car el-
le est toujours enfermée dans votre

» Palais, & passe tristement les jours
» & les nuits à soupirer & à répan-
» dre des larmes. Si je ne vous ai
» pas secouru depuis votre embar-
» quement, c'est que je n'igno-
» rois pas que vous vous tireriez de
» tous ces dangers; je savois fort
» bien qu'après avoir perdu tous vos
» Compagnons, vous retourneriez
» enfin dans votre patrie, & je n'ai
» pas voulu sans nécessité m'oppo-
» ser au Dieu de la mer qui est mon
» oncle, & qui a conçu contre vous
» une haine implacable, parce que
» vous avez aveuglé son cher fils.
» Mais pour vous faire voir que je
» ne vous trompe point, je vais vous
» faire reconnoître les lieux & vous
» montrer Ithaque telle que vous
» l'avez laissée. Voilà le port du
» vieillard Phorcyme un des Dieux
» marins; le bois d'oliviers qui le
» couronne, c'est le même que vous
» y avez toujours vû; voilà près de

ce bois l'autre obscur & délicieux
 des Nymphes qu'on appelle Naya-
 des, c'est le même où vous avez
 offert tant de fois à ces Nymphes
 des hecatombes parfaites ; cette
 montagne couverte d'une forêt,
 c'est le mont Nerite.

En achevant ces mots, la Déesse
 dissipa le nuage dont elle l'avoit
 environné, & dans l'instant il re-
 connut la terre qui l'avoit nourri.
 On ne sauroit exprimer les trans-
 ports de joie qu'il sentit en re-
 voyant cette terre chérie, il la
 baïsa, & en élevant ses mains, il
 adressa aux Nymphes cette prière.
 Belles Nayades, filles de Jupiter,
 je n'esperois pas d'être assez heu-
 reux pour vous revoir de ma vie ;
 puisque j'ai ce bonheur, conten-
 tez-vous présentement, douces
 Nymphes, des vœux sinceres que
 je vous présente. Bien-tôt, si la
 grande Minerve, qui préside aux

10 assemblées des peuples , continue
 11 de me favoriser & qu'elle conser-
 12 ve ma vie & celle de mon fils , je
 13 vous offrirai , comme je faisois au-
 14 trefois , des sacrifices qui vous
 15 marqueront ma joie & ma recon-
 16 noissance.

17 Ne doutez point de mon se-
 18 cours , repartit Minerve , & qu'au-
 19 cune défiance ne vous inquiète ,
 20 Retirons d'abord dans le fond de
 21 l'ancre toutes ces richesses , afin
 22 que vous les conserviez , & nous
 23 délibérerons ensuite sur le parti
 24 que nous devons prendre ,

25 En parlant ainsi elle entre dans
 cette caverne obscure , & cherche
 dans tous les coins une cache fi-
 dèle. Ulysse la suivoit & portoit
 tout l'or , le cuivre & les habits
 que les Pheaciens lui avoient don-
 nés. Il les met dans l'endroit que
 Minerve lui montra , & en for-
 tant , la Déesse ferma elle-même

L'entrée de la caverne avec une grosse pierre. Ils s'assirent tous deux ensuite au pied d'un olivier, & se mirent à consulter sur les moyens qu'ils devoient choisir pour punir l'insolence des Pour-suivans. Minerve parla la première, & dit : Divin fils de Laërte, sage Ulysse, c'est ici qu'il faut employer tout votre esprit pour trouver les moyens de faire mordre la poussière à ces insolens, qui depuis trois années regentent dans votre Palais, & poursuivent votre femme, en lui offrant tous les jours de nouveaux présens. Elle ne fait que soupirer après votre retour; elle les amuse tous, & se promet à chacun, en leur envoyant très souvent des messages. Mais ses pensées ne répondent guere à ces démonstrations.

Grands Dieux! s'écria Ulysse, un sort aussi funeste que celui d'A-

20 gamemnon m'attendoit donc dans
 20 mon Palais , si vous n'aviez eu la
 20 bonté de m'avertir de tout ce qui
 20 se passe ! continuez-moi , grande
 20 Déesse , votre protection. Ensei-
 20 gnez - moi comment je dois me
 20 prendre à châtier ces insolens , te-
 20 nez - vous près de moi , inspirez-
 20 moi la même force & le même
 20 courage que vous m'inspirâtes
 20 lorsque nous saccoageâmes la su-
 20 perbe ville de Priam. Car si vous
 20 daignez m'assister de même , gran-
 20 de Minerve , fussent-ils trois cens,
 20 je les attaquerai seul , & je suis sûr
 20 de les vaincre.

20 Je vous assisterai sans doute ,
 20 reprit Minerve , & je ne vous per-
 20 drai pas de vûe un moment quand
 20 nous executerons ce grand ex-
 20 ploît , & je pense que bien-tôt
 20 quelqu'un de ces Pourfuitvans , qui
 20 consument votre bien & qui se
 20 nourrissent de vaines esperances ,

inondera de son sang la salle du festin. Mais avant toutes choses je vais vous rendre méconnoissable à tous les mortels. Je vais dessécher & rider votre peau, faire tomber ces beaux cheveux blonds, vous couvrir de haillons si vilains, qu'on aura de la peine à les regarder, & ces yeux si beaux & si pleins de feu, je vais les changer en des yeux éteints & éraillés, afin que vous paroissiez difforme à ces Poursuivans, à votre femme & à votre fils. Ainsi changé, la première chose que vous devez faire, c'est d'aller trouver votre fidelle Eumée à qui vous avez donné l'intendance d'une partie de vos troupeaux; c'est un homme plein de sagesse, & qui est entièrement dévoué à votre fils & à la sage Penelope. Vous le trouverez au milieu de ses troupeaux qui paissent sur la roche Co-

racienne près de la fontaine d'Aréthuse, où ils se nourrissent du fruit des chênes, qui est la nourriture la plus propre pour les engraisser. Demeurez-là près de lui, & faites-vous instruire de tout ce que vous devez savoir, pendant que j'irai à Sparte pour faire venir votre fils, qui est allé chez Menelas pour tâcher d'apprendre de vos nouvelles, & de découvrir si vous êtes encore vivant.

Mais, sage Minerve, répondit Ulyffe, permettez-moi de vous demander pourquoi vous ne l'avez pas informé de ce qui me regarde, vous qui savez toutes choses. Est-ce pour le faire errer comme moi sur la vaste mer avec des peines infinies, pendant que ses ennemis, profitant de son absence, consumeront son bien ?

Ne soyez point en peine de votre fils, répondit la sage Minerve,

je lui ai fait entreprendre ce voyage, & je l'ai conduit moi-même, afin qu'il se fit une bonne réputation. Il n'est exposé à aucun danger ; il est en repos dans le Palais du fils d'Atrée, où il est traité avec beaucoup de magnificence, & où il a tout à souhait. Il est vrai que ces jeunes Princes qui commettent tant de désordres dans votre maison, l'attendent au passage sur un vaisseau, & lui ont dressé une embuscade pour le tuer à son retour, mais leur pernicieux dessein leur sera funeste.

En finissant ces mots elle le toucha de sa verge, & d'abord sa peau devint ridée, ses beaux cheveux blonds disparurent, ses yeux vifs & pleins de feu ne parurent plus que des yeux éteints, en un mot ce ne fut plus Ulysse, mais un vieillard accablé d'années & hideux à voir. La Déesse changea

ses beaux habits en vieux haillons enfumés & rapetassés qui lui servoient de manteau, & par dessus elle l'affubla d'une vieille peau de cerf dont tout le poil étoit tombé, elle lui mit à la main un gros bâton, & sur ses épaules une besace toute rapiécée, qui attachée à une corde, lui pendoit jusqu'à la moitié du corps. Après que la Déesse & lui eurent pris ensemble ces mesures, ils se separerent, & Minerve prit le chemin de Sparte pour lui ramener son fils.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XIII.

Page 75. **N**E sont occupés que du plaisir qu'ils ont eu à l'entendre] Car le plaisir que donnent ces contes bâtis avec tant d'art sur la vérité, dure encore longtemps après qu'on les a entendus.

Je ne crois pas qu'à votre départ de cette île vous vous égariez de votre chemin] Car il a déjà établi dans le VIII. Liv. que les vaisseaux des Pheæiens sont doués d'intelligence ; qu'ils savent le chemin de toutes les villes, & qu'ils sont les seuls à qui il n'arrive jamais aucun mal dans les plus longues courses.

Page 76. *Princes, qui êtes reçus tous les jours à ma table]* Il y a dans le Grec : *Princes, qui buvez tous les jours à ma table.* Les Grecs se servoient du mot *πινον*, comme nous nous servons de notre mot *boire* pour dire manger. *Quand boirons-nous ensemble ? nous venons de boire avec lui, &c.*

Et qui avez le plaisir d'entendre ce chantre divin] Il parle de Demodocus : la table d'Alcinoüs n'étoit jamais sans musique.

Que vous , qui par vos conseils m'aidez à gouverner mes peuples] Alcinoüs fait bien voir encore ici la superiorité qu'il avoit sur les douze Princes qui composoient son conseil. Ils ne gouvernoient que sous lui , & Alcinoüs avoit la principale autorité , comme je l'ai expliqué sur le VIII. Livre.

Mais que chacun de nous lui donne encore un trepied & une cuvette] En vérité les contes qu'Ulyffe vient de faire valent bien un présent en particulier. Homere fait bien relever le mérite de la Poësie. Il n'y a rien que ces fables , si ingenieusement inventées , n'arrachent à de fins connoisseurs ; mais pour ces gens grossiers dont les oreilles par une cire naturelle sont bouchées à cette douce harmonie , & pour qui les Graces mêmes n'ont point d'appas , ils ne daignent pas les recevoir , ou s'ils les reçoivent par vanité , ils les renvoient sans honneur par ignorance , comme dit Theocrite , ἀδωρήτους ἀποσιμῶσι , & chacun dit :

Ἄντα μοί τι γίνετο , θεοὶ τιμῶσιν αἰοιδούς.

Amassons du bien , & que les Dieux benissent les Poëtes. On peut voir sur cela la 16. Idylle de Theocrite , qui semble plus faite pour notre siecle que pour le sien. Alcinoüs fait ici le procès à tous ces barbates qui n'honorent pas les Poëtes , car après avoir comblé Ulyffe de presens , comme son hô-

te, il lui en fait de nouveaux en particulier pour honorer ses Fables & sa Poësie, & il veut que les présens se fassent aux dépens du public, & que tout le monde y contribue; car comme la Poësie est un bien public, il faut aussi que le public l'honore & la recompense.

Nous retirerons par une imposition générale la dépense que nous aurons faite] Quand il n'a été question que de faire à Ulysse les présens d'hospitalité, le Roi & les Princes de sa cour les ont faits à leurs dépens sans rien exiger du peuple; mais quand il est question d'honorer un homme d'un esprit admirable & qui a des talens merveilleux, le Roi veut que cela se fasse aux dépens du public, qui est instruit & diverti par ses fables. Car ces présens qu'on fait à Ulysse, c'est à Homere même qu'on les fait, c'est sa Poësie qu'on honore. Ce passage presente une coutume bien remarquable pour la forme du Gouvernement. Alcinoüs & les Princes de sa cour font à Ulysse des présens dont ils font payer au peuple sa part sans le consulter, & qu'ils retirent ensuite par une imposition générale.

Page 77. *Rendit le repas délicieux par ses chants*] Homere ne s'amuse pas à rapporter ces chants, comme il auroit fait en une autre occasion, car le tems presse, & cela ne pouvoit s'accorder avec l'impatience qu'Ulysse avoit de partir.

Page 79 *Veillent les Dieux les rendre heureux pour moi*] Homere a donc connu cette vérité, que les Princes ont beau nous faire des présens & nous donner tout ce qui nous est nécessaire, tout cela ne nous sert de rien si Dieu n'y répand sa benediction, & ne les rend heureux pour nous, autrement ils nous seroient funestes.

Et que les Dieux vous donnent toutes les vertus, qu'ils répandent sur vous à pleines mains toutes sortes de prosperités] Homere dit ceci en quatre mots, *θεοὶ δ' ἀρετῶν ὀπίσσω παντοίω.* Que les Dieux vous donnent toute sorte de vertu. Sous le nom de vertu, ἀρετῆς, il comprenoit toutes les sortes de prosperités, παντοσίαν, parce qu'ils les regardoient comme le fruit de la vertu. Je crois que Callimaque a expliqué & étendu cet endroit, quand il a dit dans son Hymne à Jupiter,

Οὐτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλβος ἐπίσταιται ἄνδρας αἰεὶν,
Οὐτ' ἀρετὴ ἀφείοιο. Δίδου δ' ἀρετῶν τε καὶ ὄλβου.

Ni les richesses ne peuvent rendre les hommes heureux sans la vertu, ni la vertu sans les richesses. Donnez-nous donc, grand Dieu, les richesses & la vertu.

Page 80. *Ulysse seul se leva, & présentant sa coupe à la Reine*] Ulysse se leve, & après avoir fait sa libation debout, il presente sa coupe à la Reine pour la prier de boire la premiere, comme c'étoit la coûtume, & c'est ce qu'ils appelloient *προπιεῖν*. Je crois l'avoir déjà remarqué.

Page 81. *En achevant ces mots Ulyffe sortit de la salle*] Je me souviens que la première fois que je lus Homere, & j'étois alors fort jeune, je fus un peu fâchée qu'Ulyffe eût oublié la Princesse Nausicaa, & qu'il n'y eût pas ici un petit mot pour elle. Mais j'ai bien connu depuis, que la Princesse n'étant pas présente, car elle n'assistoit point à ces festins, Ulyffe n'en devoit pas parler, de peur de donner quelque soupçon. D'ailleurs les vœux qu'il fait pour elle sont renfermés dans ceux qu'il fait pour le Roi & pour la Reine dans le compliment admirable qu'on vient de lire.

Page 83. *Quand la brillante étoile, qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva, le vaisseau d'Ulyffe aborda aux terres d'Ithaque*] Ce vaisseau arrive de Corcyre à Ithaque en une nuit, & la véritable distance des lieux fait voir que cela est possible, Homere étoit donc bien instruit. Mais comme il a dépaylé cette île des Pheaciens, & qu'il l'a transportée dans l'Océan, cette diligence seroit incroyable s'il ne l'avoit sauvée, en nous avertissant que les vaisseaux des Pheaciens voloient plus vite que l'épervier, & qu'ils égaloient la rapidité de la pensée.

Appelé le port du vieillard Phorcyné] Phorcyné ou Phorcys, étoit fils de l'Océan & de la Terre; ce port d'Ithaque lui étoit consacré, & il y avoit peut-être un temple. Ce port existoit sans doute du tems d'Homere, & s'il n'est plus aujourd'hui, il en

faut accuser les siècles qui changent tout.

Page 84. *Et près de ce bois est un antre profond & délicieux*] On prétend que cet antre des Nymphes est une allegorie qui renferme un mystere très-profond & très-merveilleux. Le savant Porphyre s'est occupé à l'expliquer dans un Traité qu'il a fait exprès, & je crois que c'est l'antre de Platon qui lui a donné cette idée. Il dit donc que cet antre c'est ce monde ; il est appelé *obscur & agréable*, *νεφεοειδής*, *ινωγος*, *obscur*, parce qu'il est fait d'une matiere qui étoit tenebreuse & sans forme, & *agréable*, parce qu'il est devenu agréable par l'ordre & par l'arrangement que Dieu y a mis : *il est consacré aux Nymphes*, c'est-à-dire, qu'il est destiné pour l'habitation des ames qui viennent à la naissance : *ces urnes & ces cruches de belles pierres*, ce sont les corps qui sont pétris de terre : *les abeilles qui y font leur miel*, ce sont ces ames qui y font toutes leurs opérations, & qui animant ces corps, les empêchent de se corrompre : *cet ouvrage merveilleux que ces Nymphes font sur leurs métiers*, c'est ce tissu admirable de veines, d'arteres & de nerfs qu'elles étendent sur les os comme sur des métiers : *les fontaines qui arrosent cet antre*, ce sont les mers, les rivieres, les étangs, & *les deux portes*, ce sont les deux poles ; celle qui est au septentrion est ouverte aux ames qui descendent à la vie, & celle du midi est ouverte à ces mêmes ames qui s'en retournent au ciel. Voilà un précis de l'explication de Porphyre ; elle est très-ingénieuse

genieuse & très-vraisemblable. Je suis pourtant très-persuadée qu'il y aura bien des gens qui diront que jamais Homere n'a pensé à de si grandes merveilles, & qu'il n'a fait ici que son métier de peintre. Qui ne fait que les peintres peignent souvent d'imagination sans autre dessein que de plaire aux yeux? Cela est vrai, mais ce n'est pas la méthode d'Homere. Pour fonder cette explication de Porphyre on peut dire qu'il est certain que dans ces anciens tems, ces sortes d'allegories étoient fort en vogue; nous n'en pouvons pas douter, puisque Salomon lui-même dans le dernier chapitre de l'Ecclésiaste, en a fait une très-belle sur l'état où l'homme se trouve dans sa vieillesse. Toutes les parties du corps sont désignées par des figures très-justes & qui les expriment parfaitement.

Page 85. *Et leur vaisseau avance dans les terres jusqu'à la moitié de sa longueur*] Et voilà une grande marque qu'ils connoissoient ce port; car s'ils ne l'avoient pas connu, ils n'auroient osé pousser si fort leur vaisseau contre terre pendant la nuit.

Ils descendent à terre, enlèvent Ulysse tout endormi, & l'exposent sur le rivage sans qu'il s'éveille] Cette exposition d'Ulysse tout endormi a été blâmée des Anciens comme peu vraisemblable. Plutarque dans son *Traité comment il faut lire les Poëtes*, nous apprend que les Tyrreniens, pour la fonder en quelque sorte, faisoient des histoires par lesquelles il paroissoit qu'Ulysse étoit na-

tuellement grand dormeur, ce qui faisoit qu'on avoit souvent de la peine à lui parler. Mais comme cela ne leur paroïssoit pas encore suffisant pour justifier ce conte, ils disoient que ce sommeil d'Ulyssé étoit un sommeil feint, car ayant honte de renvoyer les Pheaciens sans les recevoir chez lui & sans leur faire des présens, & ne pouvant le faire sans être reconnu, il fit semblant de dormir pour éviter tous ces inconveniens. Mais de tous les Critiques qui ont parlé de ce passage d'Homere, Aristote est celui qui en a le mieux jugé. *Dans l'Odyssée, dit-il, Poëtiq. chap. 25. l'endroit où Ulyssé est exposé par les Pheaciens sur le rivage d'Ithaque, est plein de ces absurdités qui ne seroient pas supportables si un méchant Poëte nous les eût données; mais ce grand homme les cache toutes sous une infinité de choses admirables dont il assaisonne toute cette partie de son Poëme, & qui sont comme autant de charmes qui nous empêchent d'en appercevoir le défaut.* Et il propose cela pour un exemple du précepte qu'il vient de donner, que le Poëte en dressant le plan de son sujet, doit éviter tout ce qui paroît déraisonnable; mais que si le sujet est fait de maniere qu'on ne puisse éviter quelqu'un de ces endroits qui paroissent absurdes, il faut le recevoir, sur tout s'il peut contribuer à rendre le reste plus vraisemblable, & il faut l'embellir par tous les ornemens qu'il est capable de recevoir. Et c'est ce qu'Homere fait ici. Il a bien vû que cette exposition avoit quelque chose d'absurde, mais il n'a pourtant pas été rebuté de cette

absurdité, & ne pouvant la changer, il s'en est servi pour rendre le reste vraisemblable, car il falloit nécessairement qu'Ulysse abordât seul à Ithaque, afin qu'il pût y être caché. S'il eût été éveillé, les Pheaciens auroient été obligés de le suivre, ce qu'Ulysse n'auroit pu ni refuser honnêtement, ni accepter avec sûreté. Homere n'avoit pas d'autre moyen pour denouer heureusement sa fable. Et pour cacher cette absurdité il ramasse tout ce qu'il a de force & d'adresse, & jette dans cette partie de son Poëme tant de choses merveilleuses, que l'esprit du Lecteur enchanté ne peut plus en aucune manière s'appercevoir de ce défaut, il est sur cela aussi endormi qu'Ulysse, & il ne fait non plus que lui comment on l'a mis là. C'est l'endroit d'Homere le plus orné par les fictions, & le plus travaillé pour le style. Si j'avois pu conserver dans ma Prose les beautés de ses vers & faire sentir leur harmonie, je suis sûre qu'il n'y auroit point de Lecteur qui n'avouât qu'Homere est le plus grand enchanteur qui fût jamais. Pour y suppléer, on n'a qu'à lire les Remarques de M. Dacier sur cet endroit de la Poétique, où il rassemble toutes les merveilles qui y sont, & fait très-bien sentir toute l'adresse du Poëte en cet endroit. Le jugement d'Aristote est admirable, & le précepte qu'il tire de cette pratique d'Homere est très-important & d'une très-grande utilité. *Il faut réserver, dit-il, tous les ornemens de la diction pour les endroits foibles; ceux qui renferment de beaux sentimens ou des mœurs n'en ont au-*

cun besoin, une expression éclatante & lumineuse leur nuit au contraire, & ne sert qu'à les cacher.

Page 89. *Quand tout le peuple sera sorti de la ville pour voir arriver ce vaisseau]* Il y a un air de vérité merveilleux dans la manière dont se fait ce prodige; c'est Jupiter qui ordonne lui-même comme il doit se faire, & c'est à la vue de tout un peuple que Neptune fait cette métamorphose. Peut-on douter d'une chose qui a un si grand nombre de témoins ? Voilà l'adresse du Poëte pour rendre croyables ces contes. Il y a de l'apparence que cette fable est fondée sur ce qu'il y avoit peut-être près de Corcyre quelque rocher qui avoit à peu près la figure d'un vaisseau.

Et conservez-lui la figure de vaisseau, afin que tous les hommes dans tous les tems] Car c'est cette figure qui le mettra en état d'étonner & d'instruire toute la postérité, parce que tous ceux qui le verront, frappés de cette figure, ne manqueront pas d'en demander la raison.

Et le poussant du plat de la main, il le change en un grand rocher] Voici une métamorphose bien merveilleuse, mais est-elle vraisemblable ? oui sans doute, après toutes les mesures qu'Homere a prises pour en fonder la vraisemblance & pour en établir la vérité. Aristote, Poëtiq. chap. 25. nous apprend que dans le Poëme Epique on a la li-

berté de pousser le merveilleux au-delà des bornes de la raison. *Il faut, dit-il, jeter le merveilleux dans la Tragedie, mais encore plus dans l'Épopée, qui va en cela jusqu'au déraisonnable.* Et il en ajoute la raison, *Car comme dans l'Épopée on ne voit pas les personnes qui agissent, tout ce qui passe les bornes de la raison est très-propre à y produire l'admirable & le merveilleux.* Si un Poète tragique exposoit à nos yeux un vaisseau changé en rocher, cela seroit ridicule, car nos yeux le démentiroient dans le moment. Mais dans l'Épopée il n'est point démenti, parce qu'on ne voit pas la chose & qu'on ne l'apprend que par le récit. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, comme M. Dacier l'a remarqué dans ses Commentaires, qu'Aristote conseille aux Poètes de mettre dans le Poëme Epique des choses évidemment impossibles ou incroyables, & qu'il leur donne une pleine licence de les porter à un excès qui détruise ouvertement la vraisemblance & qui choque la raison. Comme dans la Tragedie le vraisemblable doit l'emporter sur le merveilleux, sans l'en bannir, dans le Poëme Epique le merveilleux doit l'emporter sur le vraisemblable sans le détruire, & il ne le détruit point si le Poète a l'adresse de conduire son Lecteur, & de le préparer à ce merveilleux par une longue suite de choses qui tiennent elles-mêmes du miracle, & qui l'empêchent de s'appercevoir de la tromperie qu'on lui fait, & c'est ce qu'Homere a fort bien observé. Virgile, qui écrivoit dans un siècle plus approchant du nôtre, n'a pas

fait difficulté de l'imiter, car comme Homere fait changer le vaisseau des Pheaciens en rocher, il fait changer les vaisseaux d'Enée en autant de Nymphes de la mer. Il y a de l'apparence que la Tradition des metamorphoses miraculeuses que nous lisons dans l'Ecriture sainte, comme d'une baguette changée en serpent & de ce serpent changé en baguette, de la femme de Lot convertie en statue de sel, s'étant répandue en Grece, avoit donné aux Payens une grande idée de la Divinité, & à Homere l'audace d'imiter dans sa fiction une vérité qui avoit pour fondement le pouvoir infini de Dieu-même. Mais quoique la nature de l'Epopée permette & souffre ces sortes de metamorphoses, le Poète ne doit pas en abuser, & elles doivent être rares. Il me semble qu'il n'y en a qu'une dans Homere & une dans Virgile. Il faut encore, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du *Traité du Poème Epique*, que toutes ces machines, qui exigent la vraisemblance divine, soient dégagées de l'action du Poème, de telle sorte que l'on puisse les en retrancher sans détruire cette action; mais celles qui sont nécessaires à l'action, & qui en sont des parties essentielles, doivent être fondées sur la vraisemblance humaine & non sur la simple puissance de Dieu.

Page 91. *Et les voilà à moitié accomplies. Mais allons, executons tous l'ordre que je vais donner*] Voici un oracle formel qui contient deux menaces. La premiere est ac-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XIII. 127
complie par le changement du vaisseau en rocher. L'autre n'est pas moins sûre, mais Alcinoüs croit qu'on pourra la prévenir, en désarmant la colere du Dieu qui est irrité. Alcinoüs, c'est-à-dire Homere, connoissoit donc cette vérité certaine, que Dieu n'accomplit pas toujours ses menaces, & qu'il se laisse fléchir par le repentir de ceux qui l'avoient offensé.

Page 92. Pendant que les Princes & Chefs des Pheaciens faisoient leurs prieres à Neptune autour de son autel] Homere ne nous dit point ici si le sacrifice de ces Princes fut agréé, si leurs prieres furent exaucées, & si Neptune fut appaisé, mais il le fait entendre par son silence : il ne nous dit point que la seconde menace fut effectuée, & il nous l'auroit dit si elle l'avoit été. Il fait entendre que Dieu se laisse fléchir, & que lors même qu'il a commencé à punir, par un retour à lui, on peut arrêter son bras prêt à frapper les derniers coups de sa vengeance. Les Payens avoient ces sentimens, comme l'Ecriture même nous l'apprend par l'exemple des Ninivites, & cette histoire est à peu près du tems d'Homere. Quand Jonas leur eut annoncé de la part de Dieu que dans quarante jours leur ville seroit détruite, ils firent penitence, s'humilierent, & dirent, *Quis scit si convertatur & ignoscat Deus, & revertatur à furore iræ suæ, & non peribimus. Qui scit si Dieu ne se repentira point, s'il ne pardonnera point, s'il ne renoncera point à la fureur de sa colere, & s'il ne*

nous empêchera pas de périr. Jonas 3. 9.

Il en étoit absent depuis trop long-tems] Vingt ans ne suffissent pas pour rendre une terre méconnoissable à un homme qui y est né, & qui avoit déjà quelque âge quand il l'a quittée. Mais cela rend le miracle de ce changement plus aisé & plus vraisemblable.

La Déesse Minerve l'enveloppa sur le champ d'un épais nuage, afin qu'il ne pût la reconnoître] Il me paroît que ces derniers mots, *afin qu'il ne pût la reconnoître*, ont été mal pris par les Interpretes : le Grec dit, ὄφρα μὴ αὐτὸν ἀγνώσκον τεύξεν. Et on l'a expliqué, *afin de l'empêcher d'être reconnu. Et illum ipsum ignotum faceret.* Ce n'est point du tout là le sens. Minerve n'enveloppe point Ulysse d'un nuage pour le rendre inconnu, mais pour lui rendre sa terre méconnoissable, pour l'empêcher lui de la reconnoître. Ce nuage étoit pour lui comme un verre qui changeoit la face des objets. Les Interpretes ont fait cette faute, pour ne s'être pas apperçu qu'ici ἀγνώσκω n'est pas seulement passif, mais aussi actif, c'est-à-dire, qu'il ne signifie pas seulement *qui n'est point connu*, mais aussi *qui ne connoît point*; ἀγνώσκω est comme ἀγνώσκω, qui est actif & passif, comme nous l'assure le Scholiaste de Sophocle sur l'Oedipe, ἰστὶν δὲ ὅτι τὸ ἀγνώσκω καὶ αὐτὸ ἔστι μὴ γνωσκίδως εὐρηται, καὶ αὐτὸ ἔστι μὴ γνωσκόν. Il faut savoir, dit-il, que le mot ἀγνώσκω se trouve employé pour dire celui qui

est inconnu, & pour celui qui ne connoît point. Et une marque sûre que ἀγνῶστας a ici la signification active, c'est qu'Homere nous dira dans la suite : *La Déesse dissipe le nuage dont elle l'avoit enveloppé, & à l'instant il reconnoît la terre qui l'avoit nourri.* On a fait des fautes infinies en cette langue pour n'avoir pas pris garde à cette double signification de certains mots.

Voilà pourquoi cette Déesse fit que toute la face du pays lui parut changée] Car s'il l'avoit reconnue, il seroit peut-être allé droit à la ville sans aucun menagement, & sans prendre les mesures nécessaires pour tirer vengeance des Poursuivans. Il auroit été reconnu, & par-là ses affaires étoient ruinées.

Page 94. *Grands Dieux, les Princes & Chefs des Pheaciens n'étoient donc pas si sages ni si justes !*] Le Grec dit, *n'étoient pas si prudens ni si justes*, *νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι.* Et cela me paroît remarquable, Homere fait toujours entendre que la prudence veut toujours que l'on soit juste. En effet on n'est jamais injuste que par ignorance, par imprudence.

Mais il faut que je comôte tous mes trefors, & que je voye si ces perfides] Ulysse ne compte pas ses trefors par un esprit d'avarice dans la crainte d'en avoir perdu une partie, cela seroit trop misérable, sur-tout dans l'état où il est. Mais il fait cette revue

pour avoir des preuves certaines de la mauvaise foi ou de la fidélité des Pheaciens ; car s'ils ont emporté une partie de ces richesses , il n'a plus à douter de son malheur ; & s'ils ne lui ont rien pris , il doit suspendre son jugement , & attendre d'être éclairci d'un mystere qu'il n'entend point ; *En quoi* , dit Plutarque , *il n'use pas de mauvais indices , & sa prudence en ce fait est digne de grande louange.*

Page 95. Sous la figure d'un jeune berger , beau , bien fait , de bonne mine , & tel que peuvent être les fils des plus grands Rois] Cette image n'étoit point outrée pour un siecle comme celui-là , où les fils des Rois païssoient les troupeaux , comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

Il avoit sur ses épaules un manteau d'une belle étoffe très fine] Homere ajoûte *διπλον* , ce qui ne signifie pas double , mais assez ample pour être mis en double en le portant ; car les Grecs appeloient *διπλοῖδα* , *δίπλακα* , *διπλῶ* , & *διπλον χλαῖναν* , *lanam duplicem* , un habit d'une grande ampleur , & qui , en cas de besoin , pouvoit être mis en double ; car , comme je l'ai remarqué sur le dixième Livre de l'Iliade , tome 2. page 504. il ne paroît pas que les anciens Grecs ayent connu l'usage de doubler les habits. Hesychius pour empêcher qu'on ne se trompât à ce mot , l'a fort bien expliqué. *Δίπλακα* , dit-il , *διπλῶ* , *μεγάλῳ διπλοῖδα* , *ὡς διπλῆ χεῖρας* . On appelle *δίπλακα* & *διπλῶ* un manteau

double, un manteau fort ample & qu'on peut porter en double. Il dit la même chose sur *διπλοῖδα*, car il définit par *διπλοῦν κλαμίδα* *ἐν τῷ φορεῖσθαι*, un manteau qu'on peut mettre en double en le portant. Cela paroît incontestablement par un passage du xxii. Liv. de l'Iliade, où Homere dit qu'Andromaque travailloit sur le métier à un ouvrage de broderie, & il appelle cet ouvrage *διπλοῦν μαρμαρίων* double & brillant. Un ouvrage sur le métier est-il double ?

Page 96. *Quelle est cette terre, quel est son peuple, & quels sont les hommes qui l'habitent*] *Quelle est cette terre, c'est-à-dire, est-elle de l'Europe ou de l'Asie ? Quel est son peuple, c'est-à-dire, quelle nation est-ce ? Quels sont les hommes ?* sont-ce des hommes polis ou sauvages, justes ou injustes, &c.

Page 97. *Les chevres & les bœufs y trouvent des pâturages excellens*] Minerve exagere un peu en parlant de la bonté de l'île, & cette peinture est flattée. Il y avoit de bons pâturages pour les chevres, car elles paissent sur les rochers, mais il n'y en avoit point pour les bœufs, & il falloit que ceux d'Ulyse fussent dans le continent voisin.

Enfin, Etranger, le nom d'Ithaque est sur-tout connu dans les campagnes de Troye] *Quelle politesse il y a ici, & quelle louange fine pour Ulyse !*

Quoique cette île soit fort loin de l'A.
E vj.

chaie] Car elle est au couchant du Peloponnese. Quoique cette île fût presque la plus éloignée par rapport à Troye, elle étoit pourtant plus celebre que tous les autres pays qui avoient envoyé des troupes à cette expédition, si grande étoit la gloire d'Ulyffe.

Page 98. *A cause d'un meurtre que j'ai commis, en tuant le fils d'Idomenée*] Les Anciens font remarquer ici une grande finesse d'Ulyffe, qui dans la vue de s'attirer la protection des Poursuivans, feint qu'il a tué le fils d'Idomenée, grand ami d'Ulyffe, car les Poursuivans ne manqueront pas de protéger un homme qu'Ulyffe doit haïr. Mais il me semble qu'Ulyffe s'attribue ici une action bien horrible, un assassinat. Est-ce pour peindre les mœurs de Crete ?

Car il conservoit contre moi quelque ressentiment de ce qu'à Troye je refusois d'obéir à son pere] Il y a apparence qu'à Troye il s'étoit passé quelque chose entre Ulyffe & Idomenée pour le rang des troupes. Comme les Cretois se piquoient d'avoir l'empire de la mer, Idomenée avoit sans doute prétendu avoir quelque superiorité sur les autres commandans des troupes des îles, & leur donner l'ordre comme le General des Athéniens le donnoit à ceux qui commandoient les vaisseaux de Salamine.

Page 100. *Les ont fidelement mises près du lieu où j'étois endormi*] Il vante la fidélité

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIII. 133
de ces Pheaciens pour piquer d'honneur ce
berger.

Page 101. *Bien élevées*] Le Grec dit :
Instruites dans les plus beaux ouvrages.
Mais comme cela ne peut pas paroître à
une première vue , & que ce n'est qu'une
présomption , j'ai mis *bien élevées* , car la
bonne éducation ne laisse pas de paroître à
un premier abord.

*Mais laissons-là ces tromperies que nous
connoissons si bien tous deux ; car si
vous êtes le premier des mortels*] Homere,
pour faire entendre que cette dissimulation
perpetuelle d'Ulyssé qui se cache toujours,
est une dissimulation de prudence , & que
ce caractere est très-estimable & très-loua-
ble , fait que Minerve elle-même le loue &
qu'elle le prend , car elle se déguise ici en
berger , comme Ulyssé se déguise en Cretois.
La Déesse se découvre la première , & loue
Ulyssé de ce que ces déguisemens lui étoient
si aisés & si naturels. Tous les déguisemens,
que la prudence fournit , & qui sont d'une
nature à être autorisés & loués par la Déesse
même de la sagesse , font honneur à celui
qui s'en sert. Il y a dans ce passage beaucoup
d'adresse , & ce qui me paroît ici très-admi-
rable , c'est l'éloge le plus ingénieux & le
plus adroit qu'on ait jamais fait de ces fables,
de ces contes ; car c'est Minerve elle-même
qui dit que ce sont des inventions que la sa-
gesse & la prudence suggerent , qui sont d'u-
ne grande utilité , & dans lesquelles cette

Déesse se vante de surpasser tous les Dieux ;
comme Ulyffe y surpasse tous les hommes.
Qui ne voit qu'Ulyffe est ici Homere lui-même , & que cet éloge lui appartient véritablement ?

Page 105. *Car je voi que vous êtes un homme sage, d'un esprit toujours présent & plein de moderation & de prudence*] Voilà donc selon Homere les gens que Minerve cherche pour leur accorder sa protection , ceux qui ont de la sagesse, de la prudence & un esprit vif & présent , les autres ne doivent pas prétendre aux faveurs de cette Déesse.

Tout autre qui reviendrait d'un voyage aussi long] Voilà une grande marque que Minerve donne de la sagesse & de la prudence d'Ulyffe , le peu d'impatience qu'il a d'aller apprendre des nouvelles de sa maison après une si longue absence.

Sa conduite est telle que vous pouvez la désirer , car elle est toujours enfermée dans votre palais] Homere est le premier homme du monde pour faire des éloges simples & naturels, qui sont à mon avis les plus grands de tous les éloges. Quel éloge de Penelope ! & par qui ? par Minerve même.

Page 107. *En achevant ces mots , la Déesse dissipa le nuage dont elle l'avoit environné , & dans l'instant il reconnut sa terre*] Il paroît donc par-là que le nuage dont Minerve avoit enveloppé Ulyffe , n'étoit pas pour

l'empêcher d'être reconnu , mais pour l'empêcher de reconnoître le pays d'Ithaque , & cela confirme ma remarque sur le vers , ὄφρα μιν αὐτὸν ἀγνώσκῃ τεύχεσσιν , pour l'empêcher de reconnoître cette terre.

Page 109. Car si vous daignez m'assister de même , grande Minerve , fussent-ils trois cens , je les attaquerai seul , & je suis sûr de les vaincre] Qui est-ce qui peut s'étonner après cela qu'Ulysse avec le secours de Minerve , & soutenu de son fils & de deux autres de ses domestiques , vienne à bout des Pour suivans , qu'il attaque à son avantage , & qui sont bien moins de trois cens ? Voilà comme Homere fonde la vraisemblance de la défaite des Pour suivans , & prépare son Lecteur à la voir sans aucune surprise. Les Anciens ont fort bien remarqué que ce n'est point une hyperbole. C'est Ulysse qui parle , c'est ce même Ulysse que nous avons vû dans le XI. Liv. de l'Iliade resté seul dans une bataille après la déroute des Grecs , soutenir tout l'effort des bandes Troyennes dont il étoit enveloppé , les attaquer , en faire un grand carnage , & tout blessé qu'il étoit , se battre en retraite & faire mordre la poussiere aux plus hardis , & donner le tems à Ajax de venir le dégager. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce passage , c'est ce sentiment d'Homere. Il a connu cette grande verité , qu'un homme assisté par un Dieu , non seulement n'a rien à craindre , mais qu'il est même sûr de triompher de toutes les forces humaines qui.

s'uniront contre lui. C'est la même chose que ce que David dit plus fortement encore : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversum me praelium, in hoc ego sperabo. Si une armée étoit rangée en bataille contre moi, je ne la craindrois point. Si elle m'attaquoit, j'espérerois de la vaincre.* Psalm. 26. 3.

Quand nous exécuterons ce grand exploit] Elle ne dit pas *quand vous exécuterez*, mais *quand nous exécuterons*. La Déesse se met elle-même de la partie, afin que le Lecteur ne soit pas surpris. Il y a bien de l'art dans tous ces traits.

Page 111. *La sale du festin]* Je n'approuve pas ici la remarque d'Eustathe, qui veut qu'on explique ἄσπις οὐδὲς, *la terre d'Ithaque*, τὴν ἰπειρον, *parce*, dit-il, *qu'une salle est trop petite pour être appelée ἄσπις, immense.* C'est une erreur; ἄσπις ne signifie que *spacieuse, vaste*; une salle où tant de Princes faisoient leurs banquets pouvoit fort bien être appelé. *vaste ἄσπις, λίαν πλὴν, μέγας.* Hesych.

Votre fidèle Eumée à qui vous avez donné l'intendance de vos troupeaux] Les intendants des troupeaux étoient des hommes considérables, comme nous le voyons dans l'Écriture sainte. J'en ai fait ailleurs une Remarque que je ne repèterai point ici.

Sur la roche Coracienne] Ainsi nommée à cause de l'accident d'un jeune homme appelé *Corax*, qui s'y tua en poursuivant un lièvre. Sa mere *Arethuse* au desespoir de la mort de son fils, se jetta dans une fontaine voisine où elle se noya, & la fontaine fut appelée de son nom.

Page 113. *La Déesse changea ses beaux habits en vieux haillons*] Homere pour nous peindre ce déguisement d'*Ulyse*, nous remet sans doute devant les yeux l'équipage des gueux de ce tems-là. C'est un portrait fait d'après nature.

Page 114. *Et Minerve prit le chemin de Sparte pour lui ramener son fils*] Voilà Homere revenu à *Telemaque* qu'il a laissé à *Sparte* chez *Menelas* à la fin du iv. Liv. les neuf Livres suivans jusqu'au xiv. ne sont que pour instruire le Lecteur de tout ce qui avoit précédé jusqu'au moment de l'ouverture du Poëme. Et ces neuf Livres comprennent toutes les aventures & les erreurs d'*Ulyse*, & tout ce qui lui est arrivé depuis son départ de *Troye* jusqu'à ce moment, c'est-à-dire, huit ans & demi, qu'il réduit à peu de jours par le moyen de la narration. Et toutes ces aventures ne sont point des parties détachées & des pieces étrangères, mais elles sont avec le reste tout le sujet du Poëme, puisque l'*Odyssée* n'est autre chose, selon l'exposition d'Homere même, que le récit des aventures de cet homme prudent, qu'après avoir ruiné la sacrée ville de *Troye*,

fut errant plusieurs années en différens pays ; visita les villes de plusieurs peuples, & souffrit des peines infinies sur la mer, pendant qu'il travailloit à sauver sa vie, & à procurer à ses Compagnons un heureux retour. Et c'est en quoi il faut admirer l'art du Poëte. L'action de l'Odyssée étoit trop longue pour être continuée naturellement & tout du long comme celle de l'Iliade qui est fort courte ; c'est pourquoi Homere a eu recours à l'ordre artificiel, en commençant son Poëme par les incidens de son action qui sont arrivés les derniers selon les tems, & en rappelant ensuite par la narration tous les autres qui ont précédé.

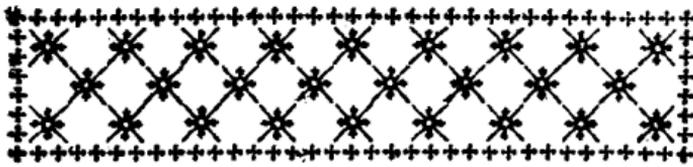
Il ne prend pour la matiere de sa narration que ce qu'il y a de continu dans la fin de son action, & ensuite il fait naître quelque occasion naturelle & vraisemblable de reprendre les choses considerables & nécessaires qui ont précédé ces commencemens, & de les faire raconter naturellement par le heros même de son Poëme. Mais ces deux parties de l'action, dont l'une est racontée par le Poëte, qui la traite amplement & avec toute la pompe & la magnificence que son art lui peut fournir ; & l'autre, qui est beaucoup plus ample par le nombre des incidens & pour le tems, mais qui est racontée par le heros d'une maniere plus serrée, ne composent qu'une seule & même action qui fait le sujet du Poëme. Ainsi ces neuf Livres depuis le iv. jusqu'au xiv. qui nous remettent devant les yeux tout ce qui s'est passé avant l'ouverture du Poëme, ne

SUR L'ODYSSEË. Livre XIII. 139
sont pas moins le sujet de l'Odysseë que tout
ce que le Poëte raconte lui-même. Et l'on
peut dire que le véritable art du Poëme
consiste dans cet ordre artificiel qu'Horace
a fort bien expliqué, & que Virgile a suivi.



Argument du Livre XIV.

U Lyſſe ayant quitté Minerve , prend le chemin de la maison d'Eumée , & en arrivant il court un grand danger , qu'il évite par ſa prudence & par le ſecours de ce paſteur. L'état où il trouve ce ſerviteur fidèle ; le bon accueil qu'il en reçoit , & l'entretien qu'ils ont enſemble. Ulyſſe feint qu'il eſt de Crete ; il raconte ſes aventures , toutes ſuppoſées , & lui expoſe comment il eſt arrivé à Ithaque. Eumée fait un ſacrifice en ſa faveur & pour demander le retour d'Ulyſſe ; le repas dont ce ſacrifice eſt ſuivi. Après le ſouper ils vont ſe coucher. La nuit eſt froide ; Ulyſſe , qui meurt de froid demande un manteau pour ſe couvrir , en faiſant une petite hiſtoire d'une aventure qui lui étoit arrivée devant Troye. Vigilance d'Eumée pour les troupeaux de ſon maître , & l'équipage dans lequel il ſort de la maison pour aller paſſer la nuit en raſe campagne.



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE XIV.

MAIS Ulyffe en s'éloignant du port, où il s'étoit entretenu avec Minerve, marche par des chemins raboteux au travers des bois & des montagnes pour aller au lieu où la Déesse lui avoit dit qu'il trouveroit l'intendant de ses troupeaux, qui avoit soin de tous les autres pasteurs & de ses domestiques. Il le trouva sous un des portiques qui regnoient tout autour d'une belle maison bâtie de grosses pierres dans un lieu fort découvert. Ce serviteur fidelle l'a-

voit bâtie de ses épargnes , sans en parler ni à Penelope , ni au bon vieillard Laërte , au milieu d'une basse - cour fort vaste qu'il avoit environnée d'une haye vive fortifiée en dehors d'espace en espace de gros pieds de chêne qu'il avoit taillés. Dans cette basse - cour il avoit fait douze belles étables pour les femelles qui avoient des petits : dans chacune il y en avoit cinquante ; les mâles couchoient dehors , & ils étoient moins nombreux que les femelles , car les Pour suivans en diminuoient journellement le nombre , l'intendant étant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gras pour leurs sacrifices & leurs festins. Il n'y en avoit plus que trois cens soixante. Quatre gros chiens d'une grandeur prodigieuse & semblables à des bêtes feroces , veilloient à la garde des trou-

peaux ; l'intendant les nourrissoit de sa main , & alors il étoit assis sous ce portique , travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers étoient allés mener leurs troupeaux en différens pâturages , & le quatrième , il l'avoit envoyé à la ville porter à ces fiers Pour suivans le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens appercevant tout d'un coup Ulysse , se mirent à aboyer & à courir sur lui. Ulysse pour se garantir , se couche à terre & jette son bâton ; ce Prince étoit exposé - là au plus grand de tous les dangers & dans sa maison même , si ce maître pasteur ne fût accouru promptement. Dès qu'il eut entendu l'aboi des chiens , son cuir lui tomba des mains , il sortit du portique & courut en diligence à l'endroit où il entendoit le bruit. A force

de cris & de pierres il écarta enfin ces chiens , & ayant délivré Ulyffe , il lui parla en ces termes : Vieillard , il s'en est peu fallu que mes chiens ne vous ayent dévoré ; vous m'aurez exposé à une douleur très-sensible & à des regrets éternels. Les Dieux m'ont envoyé assez d'autres déplaisirs sans celui-là. Je passe ma vie à pleurer l'absence , & peut-être la mort de mon cher maître , que sa bonté & sa sagesse égaloient aux Dieux , & j'ai la douleur de fournir pour la table de ses plus mortels ennemis tout ce que j'ai de plus beau & de meilleur , pendant que ce cher maître manque peut-être des choses les plus nécessaires à la vie dans quelque terre étrangere , si tant est même qu'il vive encore , & qu'il jouisse de la lumiere du soleil. Mais , bon homme , entrez , je vous prie , dans ma maison , afin
qu'après

qu'après vous être rafraîchi, & après avoir repris vos forces par quelque nourriture, vous m'appreniez d'où vous êtes & tout ce que vous avez souffert.

En achevant ces mots, il le fait entrer & le conduit lui-même. Dès qu'ils sont dans la maison, il jette à terre quelques brossailles tendres qu'il couvre d'une grande peau de chevre sauvage où il le fait asséoir. Ulysse est ravi de ce bon accueil & lui en témoigne sa reconnoissance : Mon hôte, lui dit-il, que Jupiter & tous les autres Dieux accomplissent tout ce que vous désirez, pour vous récompenser de la bonne réception que vous me faites.

Divin Eumée, vous lui répondîtes : Bon homme, il ne m'est pas permis de mépriser un étranger, non pas même quand il seroit dans un état plus vil & plus méprisable

» que celui où vous êtes , car tous
» les étrangers & tous les pauvres
» viennent de Jupiter. Je ne suis pas
» en état de leur faire de grandes
» charités , il faut me contenter de
» leur donner peu. C'est-là le de-
» voir des bons domestiques , ils
» doivent être toujours dans la crain-
» te , sur-tout quand ils ont de jeu-
» nes maîtres dont ils doivent me-
» nager le bien. J'aurois plus de li-
» berté si mon cher maître étoit ici ,
» mais les Dieux lui ont fermé tou-
» te voye de retour. Je puis dire
» qu'il m'aimoit : il m'auroit donné
» une maison , un héritage & une
» femme honnête & vertueuse , en
» un mot tout ce qu'un bon maître
» peut donner à un domestique af-
» fectionné & fidelle , qui lui a ren-
» du tous les services qui ont dé-
» pendu de lui , & dont Dieu a be-
» ni le labour , comme il a beni le
» mien dans tout ce qui m'a été

confié. Certainement j'aurois tiré de grands avantages de l'affection de ce Prince, s'il avoit vieilli dans son Palais. Mais il ne vit plus. Ah, plût aux Dieux qu'Helene fût perie avec toute sa race, ou qu'elle n'eût jamais vû la lumiere du jour, car elle a été cause de la mort d'une infinité de grands personnages. Mon maître alla comme les autres faire la guerre aux Troyens, & aider Agamemnon à tirer vengeance de l'injure qu'il avoit reçûe.

Ayant ainsi parlé, il releva sa tunique à sa ceinture, & courut promptement à une des étables, & il en apporta deux jeunes cochons; il les égorgea, les prépara, les mit par morceaux, & après les avoir fait rôtir, il les servit à Ulyffe avec les broches mêmes & les saupoudra de fleur de farine: il mêla ensuite l'eau & le vin dans une urne, & s'étant assis vis-à-vis

d'Ulyffe, il le presse de manger :

» Etranger, lui dit-il, mangez de
» cette viande qu'on donne ici aux
» pasteurs ; nos cochons engraisés
» sont réservés pour les Pourfui-
» vans, gens sans considération &
» sans misericorde. Cependant les
» Dieux n'aiment point les injusti-
» ces, ils punissent les violences &
» récompensent les bonnes actions.
» Les pirates mêmes les plus cruels
» & les plus féroces, qui vont à
» main armée faire des descentes
» dans les pays étrangers, & qui a-
» près les avoir ravagés & avoir fait
» un grand butin, s'en retournent
» sur leurs vaisseaux, on les voit tous
» les jours, frappés de la crainte des
» Dieux, chercher à se mettre à
» couvert de la vengeance divine.
» Mais les Pourfuivans perseverent
» dans leurs violences sans aucuns
» remords. Assurément ils ont eu
» des nouvelles de la mort d'Ulyffe,

où ils l'ont apprise par quelque réponse des Dieux , voilà pourquoi ils ne veulent point demander la Reine dans les formes , ni s'en retourner chez eux ; mais ils demeurent dans ce Palais à consumer & à dissiper les biens de mon maître avec insolence & sans aucun ménagement , car & tous les jours & toutes les nuits ils ne se contentent pas d'offrir une ou deux victimes , ils font un dégât prodigieux , notre meilleur vin est au pillage , en un mot ils vivent à discrétion. Mon maître avoit des richesses immenses avant leur arrivée ; il n'y avoit point de Prince si riche ni ici à Ithaque ni dans le continent ; les richesses de vingt de nos plus riches Princes n'égalotent pas les siennes , & je m'en vais vous en faire le détail. Il avoit dans le continent voisin douze troupeaux de bœufs ,

• autant de troupeaux de mou-
 • tons , autant de troupeaux de
 • cochons & autant de troupeaux
 • de chevres. Tous ces troupeaux
 • étoient sous la conduite de ses ber-
 • gers & de bergers étrangers ; &
 • ici dans cette isle il avoit onze
 • grands troupeaux de chevres qui
 • païssoient à l'extrémité de cette
 • isle sous les yeux de bergers fidel-
 • les. Chacun d'eux est obligé d'en-
 • voyer tous les matins à ces Pour-
 • suivans le meilleur chevreau qu'ils
 • ayent dans leur bergerie. Et moi ,
 • qui vous parle , je veille sur les
 • bergers qui gardent ces troupeaux
 • de cochons , & je suis forcé com-
 • me les autres de leur envoyer tous
 • les jours le cochon le plus gras de
 • mes étables.

Pendant qu'il parloit ainsi, Ulyf-
 se continuoit son repas , & pen-
 soit aux moyens de se venger de
 ces Princes insolens & superbes.

Après qu'il fut rassasié, il prit la coupe où il avoit bû, la remplit de vin & la présenta à Eumée, qui la reçut avec joye, ravi de l'honnêteté que lui faisoit cet étranger. Alors Ulysse prenant la parole, lui dit : Mon cher hôte, comment appelez-vous cet homme si vaillant & si riche qui a eu le bonheur de vous acheter pour vous donner l'intendance de ses troupeaux, & que vous dites que la querelle d'Agamemnon a fait périr ? Apprenez-moi son nom, afin que je voye si je ne l'aurois point connu. Jupiter & les autres Dieux savent si je ne pourrai pas vous en donner des nouvelles, & si je ne l'ai pas vû, car j'ai parcouru diverses contrées.

Ah, mon ami, répondit l'intendant des bergers, ni ma maîtresse, ni son fils n'ajouteront plus de foi à tous les voyageurs qui se

vanteront d'avoir vû Ulyffe ; on
fait que les étrangers , qui ont be-
soin d'assistance , forgent des men-
songes pour se rendre agréables ,
& ne disent presque jamais la vé-
rité. Tous ceux qui passent ici ne
cherchent qu'à amuser ma mai-
tresse par leurs contes. Elle les re-
çoit , les traite le mieux du monde ,
& passe les jours à les questionner ;
elle écoute leurs discours , les boit
avec avidité , s'arrête sur tout ce
qui la flatte , & pendant qu'ils par-
lent on voit son beau visage bai-
gné de pleurs , comme c'est la cou-
tume des femmes vertueuses dont
les maris sont morts éloignés d'el-
les. Et peut-être que vous même ,
bon homme , vous inventeriez de
pareilles fables si on vous donnoit
de meilleurs habits à la place de
ces haillons. Mais il est certain
que l'ame de mon maître n'anime
plus son corps , & que ce corps est

D'HOMERE. *Liv. XIV.* 153
quelque part la proie des chiens
ou des oiseaux ; peut-être même
qu'il a servi de pâture aux poissons
dans le fond de la mer , & que ses
os sont sur quelque rivage éloigné
ensevelis sous des monceaux de
sable. Sa mort est une source de
douleurs pour tous ses amis , &
surtout pour moi. Car quelque part
que je puisse aller , jamais je ne
trouverai un si bon maître , non pas
même quand je retournerois dans
la maison de mon pere & de ma
mere qui m'ont élevé avec tant de
soin. La douleur que j'ai de ne plus
voir ces chers parens , quelque
grande qu'elle soit , ne me coûte
point tant de larmes , & je ne la
supporte pas si impatiemment
que celle de ne plus voir mon
cher Ulysse. Et je vous assure ,
mon bon homme , que tout absent
qu'il est , je me fais encore un scrupule & je me reproche de le nom-

20 mer par son nom ; il m'aimoit si
 20 tendrement , il avoit tant de bonté
 20 pour moi , & je conserve pour lui
 20 tant de respect , que je l'appelle
 20 ordinairement mon pere.

20 Mon ami , quoique vous refu-
 20 siez de croire à mes paroles , lui
 20 répondit le divin Ulysse , & que
 20 vous persistiez dans votre défian-
 20 ce , en vous opiniâtrant à soutenir
 20 que jamais Ulysse ne reviendra ,
 20 je ne laisse pas de vous assurer , &
 20 même avec serment , que vous le
 20 verrez bien-tôt de retour. Que la
 20 récompense pour la bonne nou-
 20 velle que je vous annonce , soit
 20 prête tout à l'heure dès qu'il arri-
 20 vera. Je vous demande que vous
 20 changiez ces haillons en magnifi-
 20 ques habits , mais je ne le deman-
 20 de qu'après qu'il sera arrivé , quel-
 20 que besoin que j'en aye , je ne les
 20 recevrais pas auparavant , car je
 20 hais comme la mort ceux qui cé-

dant à la pauvreté, ont la bassesse d'inventer des fourberies. Je prends donc ici à témoin, premièrement le souverain des Dieux, ensuite cette table hospitalière où vous m'avez reçu & le sacré foyer d'Ulysse où je me suis retiré, que tout ce que je viens de vous dire s'accomplira. Ulysse reviendra dans cette même année : oui il reviendra à la fin d'un mois, & au commencement de l'autre vous le verrez dans sa maison, & il se vengera avec éclat de tous ceux qui osent traiter sa femme & son fils avec tant d'insolence.

Eumée peu sensible à ces belles promesses, répondit : Bon homme, je n'espère pas de vous donner jamais la récompense de ces bonnes nouvelles que vous m'annoncez, car je ne verrai jamais de retour mon cher Ulysse ; mais buvez en repos, parlons de

« toute autre chose, & ne me rap-
« pillez point un si triste souvenir.
« Je n'entends jamais parler de ce
« Roi si bon, si respectable, que mon
« cœur ne soit accablé de douleur.
« Laissons-là vos sermens, & qu'U-
« lyssé revienne comme je le désire
« & comme le désirent Penelope,
« le vieillard Laërte & le jeune Te-
« lemaque. Le malheur de ce jeune
« Prince réveille mon affliction; a-
« près les soins que les Dieux a-
« voient pris de lui, en l'élevant
« comme une jeune plante, j'espé-
« rois que nous le verrions entrer
« dans le monde avec distinction &
« avec éclat, & que dans toutes les
« qualités de l'esprit & du corps il
« égaleroit son pere; mais quelque
« Dieu ennemi, ou quelque hom-
« me mal intentionné lui a renversé
« l'esprit, car il est allé à Pylos
« pour apprendre des nouvelles de
« son pere, & ces fiers. Poursuivans

lui dressent des embûches à son ^{ce}
 retour , pour faire périr en lui tou- ^{ce}
 te la race du divin Arcefius. Mais ^{ce}
 ne prévenons point les malheurs ^{ce}
 qui le menacent , peut-être périra- ^{ce}
 t-il , peut-être aussi qu'il se tirera ^{ce}
 heureusement de ces pièges , & ^{ce}
 que Jupiter étendra sur lui son bras ^{ce}
 puissant. Bon homme , racontez- ^{ce}
 moi toutes vos aventures , & di- ^{ce}
 tes-moi fans déguifement qui vous ^{ce}
 êtes , d'où vous êtes , quelle est ^{ce}
 votre ville , quels font vos parens , ^{ce}
 fur quel vaisseau vous êtes venu , ^{ce}
 comment vos matelots vous ont ^{ce}
 amené à Ithaque , & quels ma- ^{ce}
 telots ce font , car la mer est le ^{ce}
 seul chemin qui puisse mener dans ^{ce}
 une ifle. ^{ce}

Le prudent Ulyffe lui répondit :
 Mon hôte, je vous dirai dans la pu- ^{ce}
 ré vérité tout ce que vous me de- ^{ce}
 mandez , mais croyez que quand ^{ce}
 nous ferions ici une année entière ^{ce}

à table , & que tous vos gens
iroient cependant vaquer à leurs
affaires , ce tems-là ne me suffiroit
pas pour vous raconter tous les
malheurs que j'ai effuyés par la
volonté des Dieux.

Je suis de la grande isle de Cre-
te , & fils d'un homme riche. Nous
sommes plusieurs enfans ; tous les
autres sont nés de femmes légiti-
mes , & moi je suis fils d'une étran-
gere que mon pere avoit achetée ,
& dont il avoit fait sa concubine.
Mais mon pere , qui avoit nom
Castor , fils d'Hylax , me regar-
doit & m'aimoit comme tous
ses autres enfans nés d'un vérita-
ble mariage. Voilà pour ce qui
concerne mon pere , qui étoit
honoré comme un Dieu par tous
les peuples de Crete , à cause de
sa fortune , de ses richesses & de
ce grand nombre d'enfans tous
fort estimés. Mais après que la Par-

que cruelle l'eut précipité dans le Palais de Pluton, mes freres firent un partage de ses biens, tirent les lots au fort & ne me laisserent que très peu de chose avec une maison. J'eus le bonheur d'épouser une femme d'une famille riche, & dont le pere & la mere assez contens de ma bonne mine & de ma réputation, voulurent bien me choisir pour gendre, car je n'étois pas mal fait, & je passois pour un homme qui ne fuyois pas dans les batailles; présentement l'âge m'a ravi toutes ces bonnes qualités. Mais je me flatte qu'encore, comme dit le proverbe, le chaume vous fera juger de la moisson, & qu'à m'examiner vous ne laisserez pas de démêler ce que j'ai pû être dans ma jeunesse; quoique je vous paroisse accablé de misere & d'infirmité, je puis dire que Mars & Minerve

» m'avoient inspiré une force & une
» audace qui paroissent dans tou-
» tes les occasions , sur-tout lorf-
» qu'avec des hommes choisis &
» déterminés je dressois à mes en-
» nemis quelque embuscade. Ja-
» mais mon courage ne m'a laissé
» envisager la mort , mais la lance à
» la main me jettant le premier au
» milieu des ennemis , je leur faisois
» lâcher le pied ou mordre la pouf-
» fiere. Voilà quel j'étois à la guer-
» re ; tout autre genre de vie ne me
» touchoit point , je n'ai jamais ai-
» mé le travail , ni le labourage , ni
» l'œconomie domestique qui don-
» ne le moyen de nourrir & d'éle-
» ver ses enfans. Mais j'ai aimé les
» vaisseaux bien équipés , la guerre ,
» les javelots , les flèches , toutes
» choses qui paroissent si tristes & si
» affreuses à tant d'autres ; je ne pre-
» nois plaisir & je ne m'occupois
» uniquement qu'aux choses pour

lesquelles Dieu m'avoit donné de
l'inclinaïon , car les goûts des
hommes sont différens , celui-ci se
plaît à une chose , & celui-là à une
autre. Avant que les Grecs entre-
prissent la guerre contre Troye ,
j'avois déjà commandé en chef à
neuf expéditions de mer contre
des étrangers , & le succès en a-
voit été aussi heureux que j'avois
pû le désirer. Comme général j'a-
vois choisi pour moi ce qu'il y a-
voit de plus précieux dans le bu-
tin , & j'avois encore partagé le
reste avec mes troupes. J'avois ac-
quis de grandes richesses , ma mai-
son devenoit tous les jours plus
opulente , j'étois un personnage
considérable , & tout le monde
m'honoroit & me respectoit. Mais
après que Jupiter eut engagé les
Grecs à cette funeste entreprise ,
qui a coûté la vie à tant de heros ,
on me força de conduire les vais-

seaux de Crete à Iliou avec le célèbre Idomenée. Je n'avois aucun prétexte plausible de refuser cet honneur, & je craignois les reproches du peuple, car la réputation d'un homme de guerre est une fleur que la moindre chose ternit. Nous fimes la guerre dans les plaines d'Iliou neuf ans entiers, & la dixième année, après avoir saccagé cette superbe ville de Priam, nous nous embarquâmes pour retourner dans nos maisons. A ce retour Jupiter dispersa notre flotte, & me destina dès ce moment à des malheurs infinis. J'arrivai heureusement à Crete, mais à peine avois-je été un mois à me délasser, à me réjouir avec ma femme & mes enfans, & à jouir de mes richesses, que l'envie me prit d'aller faire une course sur le fleuve Ægyptus. J'armai neuf vaisseaux, & je nommai

ceux qui devoient me suivre. «
Ces troupes furent rassemblées très «
promptement. Avant que de par- «
tir nous passâmes six jours à faire «
bonne chere, & je leur fournis «
quantité de victimes pour faire des «
sacrifices aux Dieux, & pour con- «
sumer le reste à leurs tables. Nous «
nous embarquâmes le septième «
jour & nous nous éloignâmes du «
rivage de Crete, portés par le Bo- «
rée qui nous étoit très favorable ; «
nous voguions aussi doucement «
que si dans une riviere nous n'a- «
vions fait que suivre le courant de «
l'eau. Aucun de mes vaisseaux ne «
fut endommagé, & je n'eus pas «
un seul malade; le vent & l'adres- «
se de mes pilotes nous menerent «
si droit, que le cinquième jour «
nous arrivâmes dans le fleuve. «
J'arrêtai là ma flotte, & j'ordonnai «
à mes compagnons de demeurer «
sur leurs vaisseaux & de chercher «

» un abri sur la rive. J'en choisiss fe-
» lement un petit nombre pour les
» envoyer découvrir le pays. Ces
» imprudens se laissant emporter à
» leur férocité & à leur courage ,
» au lieu d'exécuter mes ordres , se
» mirent à piller les fertiles champs
» des Egyptiens , à emmener leurs
» femmes & leurs enfans , & à fai-
» re main-basse sur tout ce qui s'op-
» posoit à leur furie. Le bruit affreux
» que ce grand désordre causoit re-
» tentit jusques dans la ville voisine ;
» les citoyens attirés par les cris ,
» parurent en armes au point du
» jour. Toute la campagne fut plei-
» ne d'infanterie & de cavalerie , &
» elle paroissoit en feu par l'éclat de
» l'airain dont elle étoit toute cou-
» verte. Là le maître du tonnerre
» souffla la terreur & la fuite parmi
» mes compagnons : aucun n'eut le
» courage de se défendre , car ils é-
» toient enveloppés de toutes parts.

Les Egyptiens en tuerent un grand nombre , & firent les autres prisonniers , & les réduisirent en un triste esclavage. Dans cette extrémité Jupiter m'inspira une pensée , que ne mourus-je plutôt sur la place ! car de grands malheurs m'attendoient encore ; je détache mon casque , je le jette à terre , j'abandonne mon bouclier & ma pique , & m'approchant du char du Roi , j'embrasse ses genoux. Il eut pitié de moi & me sauva la vie ; il me fit même monter sur son char près de lui & me mena dans son Palais. En chemin nous fûmes souvent environnés de soldats , qui la pique baissée , vouloient se jeter sur moi pour me tuer , tant ils étoient irrités de l'acte d'hostilité que j'avois osé commettre ; mais le Roi me garentit , & craignit la colere de Jupiter qui préside à l'hospitalité & qui punit

» severement ceux qui la violent. Je
» demeurai dans son Palais sept an-
» nées entieres , & j'amassai beau-
» coup de bien , car tous les Eryp-
» tiens me faisoient des présens.
» Quand la huitième année fut ve-
» nue , il se présenta à moi un Phe-
» nicien très-instruit dans toutes for-
» tes de ruses & de fourberies , infi-
» gne fripon , qui avoit fait une in-
» finité de maux aux hommes. Cet
» imposteur me séduisant par ses bel-
» les paroles me persuada d'aller
» avec lui en Phenicie, où il avoit sa
» maison & son bien. Je demeurai
» chez lui un an entier. Quand l'an-
» née fut révolue , il me proposa de
» passer avec lui en Libye , & for-
» gea mille mensonges dans la vue
» de me porter à faire les avances
» pour la charge de son vaisseau ; son
» dessein étoit de me vendre en Li-
» bye & de faire un grand profit.
» Quoique ses grandes promesses

commençaient à m'être suspec-
tes, je le suivis par nécessité. Nous
voilà donc embarqués; notre vais-
seau couroit par un vent de nord
qui le porta à la hauteur de Crete:
Jupiter avoit résolu la perte de ce
vaisseau. Dès que nous fûmes é-
loignés de cette isle & que nous
ne vîmes plus que les flots & le
ciel, le fils de Saturne assembla
au-dessus de nous un nuage noir
qui couvrit la mer d'une affreuse
obscurité; ce nuage fut accompa-
gné de tonnerres & d'éclairs, & ce
Dieu irrité lança sur notre vaisseau
sa foudre enflammée; le coup fut
si violent que tout l'assemblage
du vaisseau en fut ébranlé; une
odeur de soufre le remplit, tout
l'équipage tomba dans l'eau, &
l'on voyoit tous ces malheureux
portés sur les flots, comme des
oiseaux marins, faire leurs efforts
pour se sauver, mais toute voie de

salut leur étoit fermée. Jupiter
touché de mon affliction , fit tom-
ber entre mes mains le grand mâ-
t du navire , afin que je m'en servisse
pour me tirer de ce danger. J'em-
brassai ce mâ-
t de toute ma force ,
& je fus en cet état le jouet des
vents neuf jours entiers. Enfin le
dixième jour pendant une nuit fort
noire le flot me poussa contre la
terre des Thesprotiens. Le heros
Phidon , qui étoit Roi de cette
terre , me reçut avec beaucoup de
générosité & ne me demanda
point de rançon , & son fils étant
arrivé sur le rivage , & m'ayant
trouvé demi mort de froid & de
fatigue , me mena dans son Palais
en me soutenant lui-même ; car je
n'avois presque pas la force de
marcher. Le Roi me fit donner
des habits magnifiques. Là j'en-
tendis beaucoup parler d'Ulysse ,
& le Roi lui-même me dit qu'il
l'avoit

l'avoit reçu & traité dans son Pa-
lais comme il passoit chez lui pour
s'en retourner dans sa patrie. Il me
montra même toutes les richesses
qu'Ulysse avoit amassées dans ce
voyage , l'airain , l'or , le fer , &
j'en vis une si grande quantité ,
qu'elle pourroit suffire à nourrir
pendant dix générations deux fa-
milles comme la sienne. Sur ce
que je parus étonné que tous ces
trésors fussent - là sans lui , il me
dit qu'Ulysse les avoit laissés pour
aller à Dodone consulter le ché-
ne miraculeux , & recevoir de lui
la réponse de Jupiter même , pour
savoir comment il devoit retour-
ner à Ithaque après une si longue
absence , & s'il devoit y entrer
ouyertement , ou sans se faire con-
noître. Ce Prince jura même en
me parlant à moi-même & au mi-
lieu des libations , que le vaisseau
& les rameurs qui devoient le mè-

ner dans sa patrie étoient prêts. Je
n'eus pas le tems d'attendre, car
la commodité d'un vaisseau de
Thesprotie, qui partoit pour Du-
lichium s'étant offerte, il me ren-
voya sur ce vaisseau, & ordonna
au patron de me remettre fidelle-
ment entre les mains du Roi
Acaste. Ce patron & ses compa-
gnons loin d'exécuter cet ordre,
conçurent un méchant dessein
contre moi pour me rendre enco-
re le jouet de la fortune. Dès que
le vaisseau fut assez loin de la ter-
re, ils commencerent par m'ôter
la liberté, ils me dépouillerent de
mes habits & me donnerent ces
vieux haillons tout rapiécés que
vous voyez sur moi. Etant arrivés
le soir sur les côtes d'Ithaque, ils
me lierent avec une bonne corde
au mât du vaisseau, & me laissant
là, ils descendirent à terre & se
mirent à souper. Les Dieux rom-

pirent facilement mes liens. Je
 mis mes haillons autour de ma tête,
 & me laissant aller le long du
 gouvernail, je me jettai dans l'eau
 & nageai de toute ma force. Je
 me trouvai bien-tôt assez loin de
 ces scélérats pour oser prendre
 terre; j'abordai dans un endroit
 près d'un beau bois où je me ca-
 chai. Ces barbares fort affligés fi-
 rent quelque legere perquisition,
 mais ils ne jugerent pas à propos
 de me chercher plus long-tems &
 avec plus d'exactitude, ils se rem-
 barquerent promptement. C'est
 ainsi que les Dieux m'ont sauvé de
 leurs mains, & qu'ils m'ont con-
 duit dans la maison d'un homme
 sage & plein de vertu. Car c'est
 l'ordre du Destin, que je conser-
 ve encore la vie.

Ah, malheureux étranger, re-
 partit Eumée, que vous m'avez
 touché par le recit de vos tristes

avantures ! la seule chose où je ne
faurois vous croire , c'est dans ce
que vous avez dit d'Ulyffe. A quoi
bon un homme comme vous à vo-
tre âge blesse-t-il ainsi la vérité, en
contant des fables très-inutiles. Je
suis sûr que les Dieux se sont op-
posés au retour de mon cher maî-
tre. Ils n'ont voulu ni le faire tom-
ber sous les coups des Troyens ,
ni le faire mourir entre les bras de
ses amis , après qu'il a eu terminé
si glorieusement cette guerre ; car
tous les Grecs lui auroient élevé
un tombeau magnifique , & la
gloire du pere auroit rejailli sur
le fils , mais ils ont permis qu'il
ait été sans honneur la proie des
Harpyes. Pour moi j'en suis si af-
fligé , que je me suis confiné dans
cette ferme ; & je ne vais jamais à
la ville que lorsque la sage Pene-
lope me mande pour me faire part
des nouvelles qu'elle a reçues de

quelqu'endroit. Dès qu'on me voit^{ce}
dans le Palais, on m'environne en^{ce}
foule pour me demander ce que^{ce}
j'ai appris. Les uns s'affligent de^{ce}
la longue absence de ce cher maî-^{ce}
tre, & les autres s'en réjouissent,^{ce}
parce qu'ils consomment impuné-^{ce}
ment son bien. Pour moi je n'en^{ce}
demande plus de nouvelles depuis^{ce}
que j'ai été trompé par un Éto-^{ce}
lien, qui obligé de prendre la fuite^{ce}
pour un meurtre qu'il avoit com-^{ce}
mis, après avoir erré dans plu-^{ce}
sieurs contrées, arriva dans ma^{ce}
maison, où je le reçus le mieux^{ce}
qu'il me fut possible. Il me dit qu'il^{ce}
avoit vû Ulysse chez Idomenée^{ce}
dans l'isle de Crete, où il radouboit^{ce}
ses vaisseaux qui avoient été mal-^{ce}
traités par la tempête, & m'assura^{ce}
qu'il reviendrait sur la fin de l'été^{ce}
ou au commencement de l'autom-^{ce}
ne avec tous ses Compagnons,^{ce}
& comblé de richesses. Et vous,^{ce}

bon homme , qui avez tant souffert , puisque les Dieux vous ont conduit chez moi , ne me flattez point & ne m'abusez point comme lui par des contes faits à plaisir. Ce ne feront point ces contes qui m'obligeront à vous bien traiter & à vous respecter , ce sera Jupiter qui préside à l'hospitalité , & dont j'ai toujours la crainte devant les yeux , ce sera la compassion que j'ai naturellement pour tous les miserables.

Il faut que vous soyez le plus défiant & le plus incrédule de tous les hommes, répondit Ulyffe, puisqu'après tous les sermens que je vous ai faits , je ne puis ni vous persuader ni vous ébranler. Mais faisons, je vous prie, un traité vous & moi, & que les Dieux, qui habitent l'Olympe, en soient témoins : si votre Roi revient dans ses Etats, comme je vous l'ai dit, vous me

D'HOMERE. *Liv. XIV. 175*
donnez des habits & vous m'en-
voyez sur un vaisseau à Duli-
chium, d'où j'irai par-tout où il
me plaira; & s'il ne revient pas,
vous exciterez contre moi tous
vos domestiques, & vous leur or-
donnez de me précipiter de ces
grands rochers, afin que ce châti-
ment apprenne à tous les pauvres
qui arriveront chez vous à ne pas
vous abuser par leurs vaines fables.

Etranger, répondit Eumée, que
deviendrait la réputation que j'ai
acquise parmi les hommes & pour
le présent & pour l'avenir? Que
deviendrait ma vertu, qui est en-
core plus précieuse que la réputa-
tion, si après vous avoir reçu dans
ma maison, & vous avoir fait tous
les bons traitemens qui ont dé-
pendu de moi, & que demande
l'hospitalité, j'allois vous ôter cet-
te même vie que je vous ai con-
servée? Après une action si bar-

» bare , de quel front oferóis - je
 » adresser mes prieres au Dieu qui
 » protége les étrangers ? Mais l'heu-
 » re du souper approche , & nos
 » bergers seront bien-tôt ici pour
 » prendre avec moi un leger repas.

Pendant qu'ils s'entretiennent
 ainsi , les bergers arrivent avec
 leurs troupeaux qu'ils enferment
 dans les étables ; toute la basse-
 cour retentit des cris de toutes
 ces bêtes qu'on ramene des pâtu-
 rages : alors Eumée crie à ses ber-
 » gers , Amenez-moi promptement
 » la victime la plus grasse que vous
 » ayez dans votre troupeau , que
 » j'offre un sacrifice à Jupiter en fa-
 » veur de cet étranger qui est notre
 » hôte , & que nous en profitons
 » en même tems , nous qui avons
 » tous les jours tant de fatigues à gar-
 » der ces troupeaux , pendant que
 » d'autres se nourrissent tranquille-
 » ment des fruits de nos peines.

Ayant ainsi parlé, il fendit du bois pour le sacrifice. Les bergers amenerent la victime la plus grasse; c'étoit un cochon de cinq ans, & la presenterent à l'autel. Eumée n'oublia pas alors les Dieux, car il étoit plein de piété. Il prend les foyes du haut de la tête de cette victime & les jette dans le feu comme les prémices, & demande à tous les Dieux par des vœux très-ardens, qu'Ulyffe revienne enfin dans son Palais. Sa priere finie, il assomme la victime avec le tronc du même chêne dont il avoit coupé le bois pour l'autel, & qu'il avoit réservé pour cette fonction. La victime tombe sans vie; les bergers l'égorgent en même tems, la font passer par les flammes & la mettent en quartiers. Eumée prend des petits morceaux de tous les membres, les met sur la graisse dont il avoit enveloppé

les cuisses , & après avoir répandu dessus de la fleur de farine , il les jette au feu pour les faire brûler. Le reste fut ensuite coupé par morceaux , mis en broche & rôti avec soin. On les mit sur des tables de cuisine , & le maître pasteur se leva pour faire lui-même les portions , car il étoit plein d'équité. Il en fit sept parts , il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa , en accompagnant son offrande de prieres. Ses trois bergers & lui eurent aussi chacun leur part, & Ulysse fut régalé de la partie la plus honorable , qui étoit le dos de la victime. Ulysse ravi de cette distinction , en témoigne sa reconnoissance en ces termes.

* Eumée , daigne le grand Jupi-
 » ter vous aimer autant que je vous
 » aime pour le bon accueil que vous
 » me faites , en me traitant avec tant
 » d'honneur , malgré l'état miséra-
 » ble où je me trouve.

Eumée lui répondit, Etranger, ^{ce}
 que j'honore comme je dois, fai- ^{ce}
 tes bonne chere des mets que je ^{ce}
 puis vous offrir ; Dieu nous don- ^{ce}
 ne une chose & nous en refuse ^{ce}
 une autre , mêlant notre vie de ^{ce}
 biens & de maux comme il lui ^{ce}
 plaît ; car il est tout-puissant. ^{ce}

En finissant ces mots , il jette
 au feu les prémices de sa portion,
 & prenant la coupe pleine de vin,
 après en avoir fait les libations,
 il la présente à Ulyffe sans se le-
 ver de sa place. Un esclave ,
 qu'Eumée avoit acheté de quel-
 ques marchands Taphiens depuis
 le départ de son maître , & qu'il
 avoit acheté de son argent sans le
 secours de Penelope ni du bon
 vieillard Laërte , servit le pain.
 Quand ils eurent mangé & bû,
 & qu'ils furent rassasiés , l'esclave
 desservit , & peu de tems après
 ils allerent se coucher. La nuit

fut très-froide & très-obscur. Ju-
 piter versa un déluge d'eaux, &
 le Zephyre, toujours chargé de
 pluies, fit entendre ses souffles
 orageux. Ulyffe adressant la paro-
 le à ces bergers pour piquer Eu-
 mée, & pour voir s'il ne lui don-
 neroit point, ou s'il ne lui feroit
 pas donner quelque bon habit qui
 pût le défendre du froid, car il
 avoit grand soin de lui : Eumée,
 dit-il, & vous, bergers, écoutez-
 moi, je vous prie, & permettez
 que je me vante un peu devant
 vous, le vin sera mon excuse,
 il a la vertu de rendre les hommes
 fous ; il fait chanter, rire & dan-
 ser le plus sage, & tire des cœurs
 des secrets qu'on feroit souvent
 beaucoup mieux de cacher. Je
 vais vous dire aussi des folies, &
 puisque la parole est lâchée je
 continuerai. Ah ! plût aux Dieux
 que j'eusse encore la vigueur &

la force que j'avois quand nous dressâmes une embuscade aux Troyens sous les remparts de Troye. Ulysse & Menelas étoient les chefs de cette entreprise, & ils me firent l'honneur de me choisir pour partager avec eux ce commandement. Quand nous fûmes près des murailles, nous nous cachâmes sous nos armes dans des brossailles & des roseaux d'un marais qui en étoit proche. La nuit il se leva tout à coup un vent de nord si froid qu'il glacoit, & il tomba beaucoup de neige qui se geloit en tombant, en un moment nos boucliers furent herissés de glace. Les autres avoient de bonnes tuniques & de bons manteaux, & dormoient tranquillement les épaules couvertes de leurs boucliers. Mais moi, j'avois eu l'imprudence de laisser dans ma tente mon manteau, ne pensant point

que la nuit dût être si froide , &
j'avois marché avec ma seule tunique
ceinte & mes armes. Vers la
troisième veille de la nuit , lorsque
les astres commencèrent à
pencher vers leur coucher , je
poussai du coude Ulyffe qui étoit
couché près de moi , il se reveilla
promptement , & je lui dis : Généreux
Ulyffe, vous pouvez compter que je ne
serai pas long-tems en vie , je suis pénétré
de froid , car je n'ai point de manteau ,
un Dieu ennemi m'a induit à venir ici
en tunique , & voilà un tems auquel
il m'est impossible de résister.
Dans le moment Ulyffe trouva le
moyen de me secourir ; comme il étoit
homme de grande ressource, & aussi bon
pour le conseil que pour les combats,
voici ce qui lui vint dans l'esprit :
il s'approcha de mon oreille & me dit
tout bas : Taisez-vous , de peur que quel-

qu'un des Grecs ne vous enten-
de, & en même tems la tête ap-
puyée sur son coude, il haussa un
peu la voix & dit, Mes amis, é-
coutez ce que j'ai à vous dire,
pendant mon sommeil un songe
s'est apparu à moi de la part des
Dieux. Nous voilà fort éloignés
de nos vaisseaux, & nous som-
mes en petit nombre, que quel-
qu'un aille donc promptement
prier Agamemnon de nous en-
voyer un renfort.

A ces mots Thoas fils d'Andre-
mon, se leva, & sans attendre un
autre ordre, il jette à terre son
manteau de pourpre & se met à
courir. Je pris ce manteau, &
m'étant rechauffé, je dormis tran-
quillement jusqu'au point du jour.
Plût aux Dieux donc que j'eusse
aujourd'hui la même jeunesse & la
même vigueur, & que quelqu'un
des bergers qui sont ici me don-

« nât un bon manteau & par amitié
« & par respect pour un homme de
« bien , mais ils me méprisent à
« cause de ces vieux haillons.

« Bon homme , lui répondit Eu-
« mée , vous nous faites-là sur un su-
« jet véritable un apologue très-in-
« genieux , vous avez très-bien parlé
« & votre discours ne sera pas inuti-
« le , vous ne manquerez ni de man-
« teau pour vous couvrir cette nuit ,
« ni d'aucune des choses dont on
« doit faire part à un étranger qu'on
« a reçu dans sa maison , & qui a be-
« soin de secours. Mais demain dès
« le matin vous reprendrez vos
« vieux haillons , car nous n'avons
« pas ici plusieurs manteaux ni plu-
« sieurs tuniques de rechange ; cha-
« cun de nos bergers n'en a qu'un.
« Quand notre jeune Prince , le fils
« d'Ulysse fera de retour , il vous
« donnera des tuniques , des man-
« teaux & toutes sortes de bons ha-

D'HOMERE. *Liv. XIV.* 185
bits, & il vous renvoyera par tout
où vous voudrez aller.

En finissant ces mots il se leva, approcha du feu le lit d'Ulyffe & y étendit des peaux de brebis & de chevres, & Ulyffe s'étant couché, il le couvrit d'un manteau très-ample & très-épais qu'il avoit de rechange pour se garantir du froid pendant l'hyver le plus rude. Les jeunes bergers se coucherent près de lui, mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arrêter-là à dormir loin de ses troupeaux, il se prépara pour aller dehors. Ulyffe étoit ravi de voir les soins que ce bon pasteur prenoit de son bien pendant son absence. Premièrement il mit sur ses épaules son baudrier d'où pendoit une large épée; il mit ensuite un bon manteau qui pouvoit le défendre contre la rigueur du tems, il prit aussi une grande peau de chevre, & arma

186 L' O D Y S S E'E &c.

son bras d'un long javelot pour s'en servir contre les chiens & contre les voleurs. En cet équipage il sortit pour aller dormir sous quelque roche à l'abri des souffles du Borée près de ses troupeaux.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XIV.

Page 141. **C**E serviteur fidèle l'avoit bâtie de ses épargnes, sans en parler ni à Penelope ni au bon vieillard Laërte] Voici un grand & beau modèle d'œconomie qu'Homere donne aux intendans des grandes maisons. C'est Eumée, qui de ses épargnes avoit bâti une grande maison & une basse-cour pour les troupeaux de son maître. Depuis le siecle d'Homere cela est un peu changé ; on voit bien des intendans qui des épargnes d'un bien qui ne leur appartient pas, bâtissent des maisons, mais ce n'est pas pour leurs maîtres.

Page 143. *Travaillant à se faire une chausure de cuir de bœuf avec tout son poil*] Car quoiqu'il fût l'intendant & le maître des autres pasteurs, il ne laissoit pas de travailler de ses mains ; les Princes même travailloient, comme nous l'avons souvent vû dans l'Iliade & dans l'Odyssée, & c'est cette bonne & louable coûtume qui avoit mis Ulysse

en état de faire dans la nécessité ce qui le sauva. Ce maître pasteur avoit taillé lui-même les chênes dont il avoit fortifié sa haie, & il se fait ici une chaussure, c'est-à-dire, une sorte de botine nécessaire à un homme soigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller sur ses troupeaux. La peinture qu'Homere fait de l'état où est ce pasteur quand Ulysse arrive chez lui, est très-naturelle & très-agréable, aussi-bien que le récit du danger qu'Ulysse courut, & il n'y a qu'un goût corrompu qui puisse s'en moquer comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ce heros, dit-il, va trouver Eumée son porcher, qui étoit assis devant sa porte, & qui raccommodoit ses souliers. Les chiens d'Eumée aboyerent fort, & firent grande peur au heros, qui se coucha par terre & laissa tomber son bâton. Le porcher en se levant pour chasser les chiens, laissa tomber le cuir qu'il coupoit, &c.* Voilà un heureux talent pour défigurer les images les plus naturelles & les plus sages.

Ulysse pour se garentir se couche à terre & jette son bâton] Ulysse savoit que le moyen le plus sûr de se défendre contre les chiens & autres bêtes ferores, c'est de se coucher à terre, de jeter les armes qu'on peut avoir à la main, & de faire le mort. Au-reste dans la vie d'Homere j'ai dit qu'il y avoit de l'apparence que ce poëte donne ici à Ulysse une aventure qui lui étoit arrivée à lui-même, lorsqu'ayant été exposé sur le rivage de Chio par des pêcheurs qui l'avoient mené sur un radeau, & étant allé

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIV. 189
du côté qu'il entendoit des chevres, il fut
attaqué par des chiens qui l'auroient dévoré
si le berger Glaucus n'eût couru à son se-
cours. Ce berger, après l'avoir délivré, le
mena dans sa cabane, & le regala le mieux
qu'il lui fut possible. Le Poète tâcha de di-
vertir son hôte, en lui racontant ce qu'il
avoit vû de plus curieux dans ses voyages.
Quand je vois Ulyffe s'entretenir avec Eu-
mée, je prens plaisir à m'imaginer que je
vois Homere s'entretenir avec Glaucus.

Page 144. *Vieillard, il s'en est peu fallu que
mes chiens ne vous ayent dévoré*] Rien ne
marque mieux qu'Eumée étoit un homme
de conséquence & qui avoit été bien élevé,
que les discours qu'il fait ici à Ulyffe & tout
ce qu'il lui dit ensuite dans la conversation
qu'il a avec lui. Il y a une éloquence très-
naturelle & très-naive & beaucoup de sa-
gesse ; aussi voit-on dans le Livre suivant
qu'il étoit fils d'un Prince qui avoit regné
dans l'île de Scyros. Je ne releverai point
ici les froides railleries que de petits Au-
teurs modernes ont faites sur cette qualifica-
tion qu'Homere lui donne de *divin porcher*.
Cela marque leur bon esprit.

*Je passe ma vie à pleurer l'absence, &
peut-être la mort de mon cher maître*] Quel-
le joie pour Ulyffe ! quel plaisir pour le lec-
teur que cette situation ! Aristote a fort bien
dit qu'Homere est le premier qui ait fait des
imitations dramatiques ; car, comme M.
Dacier l'a fait voir dans ses Commentaires

sur la Poétique, l'Iliade & l'Odyssée peuvent passer pour de véritables tragedies à cause de l'action, de la disposition & de l'œconomie du sujet, du mélange admirable des épisodes, de la nature des catastrophes, de la vivacité des passions, & des situations surprenantes dont ils sont pleins. Aussi Platon dit qu'Homere n'est pas seulement le plus grand des Poètes, mais qu'il est le premier des Poètes tragiques. Dans le Theetet. & dans le livre 10. de la Repub.

Page 145. *Qu'il couvre d'une grande peau de chevre sauvage*] Homere désigne ordinairement par des épithetes la nature des choses dont il parle. Ici en parlant de la chevre sauvage il ajoûte *ιωθάδης*, ce qui signifie proprement *qui a des excrescences qui pendent autour du cou des chevres*, & ces excrescences sont appellées *ιωθῆι*. Notre langue n'a point de terme pour l'exprimer, ou du moins je ne le sai point.

Divin Eumée, vous lui répondîtes] Nous avons vû dans l'Iliade qu'Homere se sert souvent de ces apostrophes, quand ce sont des personnages considerables qui parlent, & qu'au lieu de dire *un tel répondit*, il s'adresse à lui, & lui dit *vous répondîtes*. Cela reveille l'attention du Lecteur, & fait connoître que celui à qui on adresse ainsi la parole, est un homme digne de consideration. Homere employe ici cette apostrophe pour Eumée, marquant par-là l'estime qu'il avoit pour lui.

Bon homme, il ne m'est pas permis de mépriser un étranger, non pas même quand il seroit dans un état plus vil & plus méprisable que celui où vous êtes, car, &c.] Ce passage me paroît admirable ; l'homme du monde qui en a le mieux connu la beauté, & qui a le mieux développé le précepte qu'il renferme, c'est Epictète dont M. Dacier m'a fourni ce passage tiré d'Arrien : *Souviens-toi toujours de ce qu'Eumée dit dans Homère à Ulysse inconnu qui le remercioit des bons traitemens qu'il en avoit reçus : Bon homme, il ne m'est pas permis de mépriser un étranger qui vient chez moi, non pas même quand il seroit dans un état plus vil & plus méprisable que celui où vous êtes, car les étrangers & les pauvres viennent de Jupiter. Dis la même chose à ton frere, à ton pere, à ton prochain : Il ne m'est pas permis d'en user mal avec vous, quand vous seriez encore pis que vous n'êtes, car vous venez de Dieu. En effet nous serions bien heureux si nous en usions avec nos proches, comme Eumée en use avec cet étranger.*

Page 146. *C'est-là le devoir des bons domestiques, ils doivent être toujours dans la crainte, sur-tout quand ils ont de jeunes maîtres*] Eustathe a expliqué cet endroit comme si Eumée par ces *jeunes maîtres* eût voulu parler des Poursuivans ; & qu'il eût voulu dire que quand il y a dans une maison des tirans comme ceux-là, les domestiques sont en crainte & ne peuvent pas faire les charités qu'ils voudroient. Mais je ne

crois pas que ce soit là le sens. Il n'y a pas d'apparence qu'Eumée fasse un précepte général d'une chose qui étoit inouïe & sans exemple. Assurément il parle de ce qui doit se faire ordinairement. Des domestiques qui ont un maître jeune doivent être encore plus attentifs & plus craintifs lorsqu'il s'agit de dépenser, que quand ils ont un maître qui jouit de ses droits & qui gouverne son bien, car alors ils ont, comme on dit, leurs coudées plus franches. Le précepte est bien plus beau; Eumée a un jeune maître, Telemaque, ainsi il doit être plus timide, plus attentif, plus menager.

Et dont Dieu a beni le labour, comme il a beni le mien dans tout ce qui m'a été confié] Homere enseignoit donc que tout le travail des hommes est inutile si Dieu ne le benit. Quand on entend Eumée parler de cette maniere, ne croiroit-on pas entendre Jacob, qui dit à son beaupere Laban : *Benedixit tibi Dominus ad introitum meum : Dieu vous a beni depuis que je vous sers. Et laborem manuum mearum respexit Deus : Dieu a regardé le travail de mes mains ; C'est-à-dire, il l'a beni, il l'a fait prosperer.*

Page 147. *Et courut promptement à une des étables, & il en apporta deux jeunes cochons ; il les égorgea, les prépara]* Il est aisé de reconnoître ici dans ces coutumes des tems heroïques les usages des tems des Patriarches, on n'y faisoit pas plus de façon pour les repas. Quand Abraham reçut chez lui

SUR L'ODYSSE'E. Livre XIV. 193
Qui les trois Anges, il est dit, *Ipse ad armentum cucurrit, & tulit inde vitulum tenerimum & optimum, deditque puero, qui festinavit & coxit illum, &c.*

Et les saupoudra de fleur de farine] C'étoit une fleur de farine rotie. Je crois que quand on servoit des viandes qui n'avoient pas été offertes en sacrifice, on y répandoit de cette fleur de farine, qui tenoit lieu de l'orge sacré avec lequel on consacroit les victimes. Ce qu'Eumée fait ici est une sorte d'acte de Religion.

Page 148. *Nos cochons engraisés sont réservés pour les Pour suivans, gens sans considération & sans miséricorde*] Je crois que c'est ce passage qui a persuadé Eustathe que ces jeunes maîtres, dont Eumée a parlé vingt-deux vers plus haut, étoient les Pour suivans. Mais je persiste dans ma première pensée; ce qu'Eumée dit ici peut fort bien subsister avec le sens que j'ai donné à ce vers, *ὅτ' ἐπικρατίως ἄριστος οἰδέσσιν*. Au reste il paroît par ce passage, que les Anciens mettoient une grande différence entre *χαίρους* & *σιάλους οὔας*, les premiers étoient les cochons ordinaires qu'on faisoit seulement paître sans en prendre d'autre soin; & les autres *σιάλαι*, étoient les cochons que l'on avoit engraisés à l'auge.

Page 149. *Voilà pourquoi ils ne veulent point demander la Reine dans les formes*] Eumée est persuadé que l'unique but des Pour suivans est de demeurer dans le Palais d'Ulysse.

& de manger son bien, en faisant semblant de poursuivre Penelope en mariage, & voici le raisonnement de ce domestique fidelle, qui n'est point si mal fondé : S'ils savoient Ulyffe en vie, ils demanderoient cette Reine dans les formes, parce qu'ils seroient assurés qu'elle ne se remarieroit jamais pendant la vie de son mari, ainsi ils demeureroient-là avec une sorte de prétexte ; mais ils ne la demandent point dans les formes, ils ne pressent point le mariage ; ils ont donc appris sans doute par la renommée, ou par quelque oracle, qu'Ulyffe est mort. Voilà pourquoi ils ne la demandent point, parce que si elle se remarioit, elle ne seroit qu'à un seul, & tous les autres seroient obligés de se retirer. Voilà ce qui a fait dire à Horace que toute cette jeunesse pensoit moins au mariage qu'à la cuisine :

*Nec tantum veneris quantum studiosa
culina.*

Il avoit dans le continent voisin douze troupeaux de bœufs] Voici l'énumération des richesses d'Ulyffe. Elles consistent principalement en troupeaux, comme celles des Patriarches. *Sed & Lot fuerunt greges ovium & armenta.* Genes. 13. 5. *Ditatusque est homo (Jacob) ultra modum & habuit greges multos, ancillas & servos, camelos & asinos.* Genes. 30. 43.

Page 151. Après qu'il fut rassasié, il prit la coupe où il avoit bû, la remplit de vin &

SUR L'ODYSSE'E. Livre XIV. 97
la presenta à Eumée] Il faut bien prendre garde à ce passage, car on s'y trompe ordinairement; on croit d'abord que c'est Eumée qui presente la coupe à Ulyffe, & c'est au contraire Ulyffe qui la presente à Eumée, comme Eustathe l'a fort bien remarqué. J'ai déjà dit ailleurs que pour faire honneur à quelqu'un on lui presentoit sa coupe pour le prier de boire le premier, ce qu'on appelloit *κωμικόν*, c'est de cette coutume que sont venues les fantés qu'on boit aujourd'hui. Mais outre cela il y a ici une politesse qui merite d'être expliquée. C'étoit à la fin du repas qu'on faisoit les libations, & c'est à la fin du repas qu'Ulyffe prend la coupe & qu'il la presente à Eumée pour lui témoigner sa reconnoissance, & comme pour l'associer aux Dieux qui l'ont sauvé. Eumée sent bien tout ce que marque cette honnêteté d'Ulyffe, & c'est pourquoi il est ravi: *χαίρει δὲ δομῶν.*

Page 152. *Elle les reçoit, les traite le mieux du monde, & passe les jours à les questionner*] Le beau portrait qu'Homere fait ici d'une femme vertueuse, qui aimant tendrement son mari, ne trouve d'autre consolation dans son absence, que de demander de ses nouvelles, & que d'écouter tous ceux qui peuvent lui parler de lui.

Et peut-être que vous-même, bon homme, vous inventeriez de pareilles fables] Le Lecteur prend plaisir à voir ce soupçon d'Eumée si bien fondé. Ulyffe étoit le plus grand

Page 153. *Je me fais encore un scrupule & je me reproche de le nommer par son nom*] Il y a ici un sentiment plein de tendresse & de délicatesse. Eumée dit qu'il se fait un scrupule & un reproche de nommer Ulyffe par son nom, car c'est le nom que tout le monde lui donne, tous les étrangers, les gens les plus inconnus l'appellent Ulyffe. Il ne l'appelle pas non plus son Roi, son maître, car tous ses sujets l'appellent ainsi, & un homme qui en a toujours été si tendrement aimé, & qui lui a des obligations si essentielles doit lui donner un nom qui marque un sentiment plus tendre & plus vif; il l'appelle donc *son pere*, ou comme dit le texte *son frere aîné*, ἡδύος. Mais j'ai changé ce nom de *frere* en celui de *pere* qui est plus respectable.

Page 154. *Soit prête tout à l'heure*] Homere mêle des mots intéressans & qui font grand plaisir au Lecteur instruit, tel est ce mot *tout à l'heure*. Il semble que la reconnaissance va se faire, mais il l'éloigne ensuite, en ajoutant *dès qu'il arrivera*.

Page 155. *Ensuite cette table hospitaliere*] M. Dacier est le premier qui ait hazardé ce mot en notre langue, & qui l'ait transporté des personnes aux choses dans sa Traduction de ces deux beaux vers d'Horace.

*Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis.*

Dans ce beau lieu où de grands pins & de grands peupliers joignent amoureusement leur ombre hospitalière. Je sai qu'il y a eu des personnes trop délicates qui ont été choquées de cette expression, mais je prendrai la liberté de leur dire qu'elles ne paroissent pas avoir beaucoup étudié l'usage qu'on peut faire des figures, ni les bornes qu'on y doit garder. Celle-ci est très belle & très heureuse, & il n'y a rien de plus ordinaire, surtout dans la Poësie, que de transporter ainsi les expressions & de la personne à la chose & de la chose à la personne. Les exemples en sont infinis.

Oui, il reviendra à la fin d'un mois, & au commencement de l'autre] Il n'étoit pas possible que le bon Eumée entendît le sens de ce vers,

Τὸς μὲν φθινότεσ μήνας, ἔσ' ἡ ἰσημέροιο.

Il entendoit sans doute qu'Ulyffe reviendrait à la fin d'un mois, ou au commencement d'un autre, & il ne s'imaginait pas que son hôte parloit d'un seul & même jour. Solon fut le premier qui pénétra ce mystere, & qui découvrit le sens de cet enigme, qui marque qu'Homere n'étoit pas ignorant dans l'Astronomie. Je ne saurois mieux l'expliquer qu'en rapportant le passage même de Plutarque qui nous apprend cette particularité: *Solon, dit-il, voyant l'inégalité des mois, & que la lune ne s'accordoit ni avec le lever ni avec le coucher du soleil, mais que souvent*

en un même jour elle l'atteignoit & le passoit; voulut qu'on nommât ce jour-là *en grec* *via*, la vieille & nouvelle lune; & attribua à la fin du mois passé ce qui précédoit la conjonction, & au commencement de l'autre ce qui la suivait. D'où l'on peut juger qu'il fut le premier qui comprit le sens de ces paroles d'Homere, à la fin d'un mois & au commencement de l'autre. Le jour suivant il l'appella le jour de la nouvelle lune, &c. Ulysse veut donc dire qu'il reviendra le dernier jour du mois, car ce jour-là la lune étoit vieille & nouvelle, c'est-à-dire, qu'elle finissoit un mois & commençoit un autre.

Page 156. *Mais quelque Dieu ennemi, ou quelque homme mal intentionné*] Ce voyage de Telemaque avoit allarmé avec raison la tendresse de ce domestique fidelle, car il ne favoit pas qu'il ne l'avoit entrepris que par l'ordre de Minerve. Et voilà comme on juge ordinairement des choses dont on ne connoît ni les causes ni les motifs.

Ou quelque homme mal intentionné] Car les Dieux ne sont pas les seuls qui peuvent renverser l'esprit, les hommes le peuvent aussi très souvent, soit par des breuvages, soit par des discours empoisonnés, plus dangereux encore que les breuvages.

Page 157. *Pour faire périr avec lui toute la race du divin Arcefus*] Arcefus étoit pere de Laërte. Telemaque son arriere petit-fils étoit le seul rejetton de cette race.

Et que Jupiter étendra sur lui son bras puissant] Voilà l'expression de l'Écriture qui dit que *Dieu élève son bras, qu'il étend son bras sur quelqu'un*, pour dire qu'il le sauve de tous les dangers qui l'environnent.

Page 158. *Je suis de la grande île de Crete*] Eumée vient de déclarer qu'il est convaincu que tous les étrangers sont sujets à débiter des fables pour se rendre plus agréables, & il a fait connoître à Ulyffe qu'il le tenoit très-capable de les imiter, en un mot il a paru être extrêmement en garde contre ces conteurs d'histoires fausses, & cependant voici qu'il se laisse surprendre au conte qu'Ulyffe lui fait. Cela marque le pouvoir que les contes ont sur l'esprit des hommes. Il faut avouer aussi que ce conte d'Ulyffe est très-ingenieux. Homere pour le mettre en état d'intéresser tous les hommes qui viendront dans tous les âges, l'affaisonne d'histoires véritables, de descriptions de lieux & de beaucoup d'autres choses importantes & utiles, & il embellit sa narration de tout ce que l'éloquence peut fournir de plus capable de plaire. Par tous les contes différens dont le Poëme de l'Odyssée est orné & égayé, on voit bien que l'imagination du Poëte n'est ni épuisée ni fatiguée, puisqu'elle invente une infinité de sujets tous capables de fournir un long Poëme.

Et moi je suis fils d'une étrangere que mon pere avoit achetée, & dont il avoit fait sa concubine] Nous avons vû dans l'Iliade que

ces sortes de naissances n'étoient point honreuses, & qu'on les avouoit sans rougir. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Ecriture sainte, que Gedeon eut soixante-dix fils de plusieurs femmes qu'il avoit épousées, & que d'une concubine qu'il avoit à Sichem, il eut un fils nommé Abimelec. Jug. 8. 30. 31. Car en ces tems-là il n'étoit point défendu d'avoir des concubines. *Non erat vetitus eo tempore concubinatus, neque concubina à matrona nisi dignitate distabat*, dit Grotius sur ce passage des Juges. Eustathe veut que l'on remarque ici la finesse d'Ulyse, qui se dit fils d'une concubine, pour attirer la bienveillance d'Eumée qui avoit une naissance toute pareille, mais cette remarque est très-mal fondée; Eumée n'étoit nullement fils d'une esclave, il étoit très-légitime, comme on le verra dans le Livre suivant.

M'aîmoit comme tous ses autres enfans nés d'un véritable mariage] C'est ce que signifie le mot *isayimot*, enfans légitimes, qui sont nés d'un véritable mariage. Car pour les concubines il n'y avoit ni conventions matrimoniales, ni tolemnité, au lieu qu'il y en avoit pour les femmes.

Et de ce grand nombre d'enfans, tous sont estimés] Car le grand nombre d'enfans, & sur-tout d'enfans vertueux & braves, sert beaucoup à faire honorer & respecter les peres. C'est ce que David fait entendre, quand après avoir dit que les fils sont l'héritage que le Seigneur donne, il ajoute : *Sicut*

*Sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum.
Beatus vir qui implevit desiderium suum ex
ipsis, non confundetur, cum loquetur cum
inimicis suis in porta. Pl. 126. 4. 5.*

Page 159. *Mes freres firent un partage de
ses biens, tirerent les lots au sort*] Voilà l'an-
cienne maniere de partager la succession des
peres. On faisoit les lots avec le plus d'éga-
lité qu'il étoit possible, & on les tiroit au
sort. Et cela ne se pratiquoit pas seulement
dans les maisons des particuliers, mais dans
les maisons des Princes mêmes, puisque
nous voyons dans le xv. Liv. de l'Iliade, que
Neptune dit, *Que l'Empire du monde fut
partagé entre Jupiter, Pluton & lui; qu'on
en fit trois lots, qui ne furent point donnés
par rapport à l'ordre de la naissance, que
l'âge ne fut point respecté, qu'on tira au sort,
& que la fortune décida de ce partage.* Ce-
pendant le droit d'aînesse étoit généralement
reconnu dès ce tems-là, puisque nous
voyons dans le même Livre qu'Homere dit
que Dieu a donné aux aînés les noires Furies
pour gardes, afin qu'elles vengent les affronts
que leur feront leurs cadets. En quoi consis-
toit donc ce droit? Il consistoit dans l'hon-
neur & dans le respect que les cadets étoient
obligés de rendre aux aînés, & dans l'auto-
rité que les aînés avoient sur leurs cadets.

*Et ne me laisserent que très-peu de chose
avec une maison*] Car les enfans des concu-
bines n'heritoient point & ne partageoient
point avec les enfans légitimes, ils n'avoient

que ce que leurs freres vouloient bien leur donner.

Mais je me flate qu'encore, comme dit le proverbe, le chaume vous fera juger de la moisson] J'aurois bien pû trouver en notre langue des équivalens pour ce proverbe, mais il m'a paru si sensé & si naturel, que j'ai crû le pouvoir conserver dans la Traduction. Comme un beau chaume fait juger que la moisson a été belle, de même une vieillesse forte & vigoureuse fait juger que les fruits de la jeunesse ont été fort bons. Ce qu'il y a de remarquable dans le vers d'Homere, c'est que le proverbe n'est pas achevé; le Grec dit seulement, *mais je me flate qu'en voyant le chaume, vous connoissez*, ce qui fait voir qu'en Grece on avoit des proverbes dont on ne rapportoit que les premiers mots, & qui ne laissoient pas d'être entendus. Nous en avons de même en notre langue.

Page 160. *Sur-tout lorsqu'avec des hommes choisis & déterminés je dressois à mes ennemis quelque embuscade*] Car c'étoit la maniere de faire la guerre qui leur paroissoit la plus périlleuse, & où les braves & les lâches étoient le mieux reconnus. C'est ce qu'Idoménée dit dans le XIII. Livre de l'Iliade: *C'est, comme vous savez, dans cette sorte de guerre que les hommes paroissent le plus ce qu'ils sont; car les lâches y changent à tout moment de couleur; ils n'ont ni vertu ni courage, leurs genoux tremblans ne peuvent les soutenir, ils tombent de foiblesse, le cœur leur*

bat de la peur qu'ils ont de la mort, tout leur corps frissonne, au lieu que les braves ne changent point de visage, &c. On peut voir là les Remarques, tome 3. pag. 244.

Je n'ai jamais aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'œconomie domestique] J'ai suivi ici les anciens Critiques, qui ont dit qu'Homere a employé le mot ἔργον, travail, labourage, & σιχοφιλίην pour les occupations plus douces & plus lucratives, comme l'œconomie domestique, qui comprend le commerce, la marchandise. C'est pourquoi il ajoute, qui donne le moyen de bien élever ses enfans. Plutarque cite ce passage d'Homere dans la comparaison de Caton le Censeur avec Aristide, & il nous avertit que ce Poëte a voulu nous enseigner par-là que c'est une nécessité que ceux qui négligent l'œconomie & le soin de leur maison, tirent leur entretien de la violence & de l'injustice. C'est une maxime très-certaine. Mais je ne sai si Homere y a pensé, car dans ces tems heroïques la piraterie ni les guerres ne passoient point pour injustice. Le précepte est toujours très-bon.

Qui paroissent si tristes & si affreuses à tant d'autres] Voilà un trait de satire contre une infinité de gens à qui les armes font peur.

Pour lesquels Dieu m'avoit donné de l'inclination] Il y a dans le Grec, que Dieu m'avoit mis dans l'esprit. Homere reconnoît ici que le choix, que les hommes font des

professions qu'ils embrassent, vient de Dieu ; quand ils consultent & qu'ils suivent le penchant naturel qui les y porte. Car on ne voit que trop souvent des hommes qui choisissent des emplois & des professions auxquelles la providence ne les avoit pas destinés, & qu'ils n'embrassent que par leur folie.

Page 161 *Avant que les Grecs entreprissent la guerre contre Troie*] Il y a dans le Grec : *Avant que les Grecs montassent à Troie*. Car les Grecs disoient monter de tous les voyages qu'on faisoit au Levant, comme cela a déjà été remarqué.

Comme Général, j'avois choisi pour moi ce qu'il y avoit de plus précieux] C'étoit le droit du Général, il choissoit dans le butin ce qu'il y avoit de plus précieux qu'il prenoit par préférence, & partageoit le reste avec ses troupes. Mais je crois qu'Ulysse parle ici plutôt en capitaine de corsaires, qu'en Général d'une véritable armée, car nous ne voyons point dans l'Iliade que les Généraux prissent rien pour eux avant le partage, ils portoient tout en commun, & s'ils avoient quelque chose en particulier, c'étoient les troupes qui le leur donnoient.

Page 163. *Portés par le Borée*] Ce n'est pourtant pas le Borée, le véritable vent du Nord qui porte de Crete en Egypte, c'est le Nord-Ouest. Mais Homere appelle Borée le vent qui vient de toute la plage septentrionale.

Aussi doucement que si dans une riviere nous n'avions fait que suivre le courant de l'eau] Homere dit cela en trois mots, *ὡς τι καὶ ποταμῶν*, comme dans le courant, & c'étoit une espèce de proverbe, pour dire *heureusement, facilement, à souhait*. Il a fallu l'entendre pour l'expliquer.

Que le cinquième jour nous arrivâmes dans le fleuve] Homere est si instruit de la distance des lieux dont il parle, que quand il l'augmente on voit bien que c'est à dessein, pour rendre ses contes plus merveilleux & par-là plus agréables. Ici il n'ajoute rien à la verité, car de Crete on peut fort bien arriver le cinquième jour en Egypte. Strabon marque précisément que du promontoire Samonium qui est le promontoire oriental de l'île, il y a jusqu'en Egypte quatre jours & quatre nuits de navigation: *ἀπὸ δὲ τῆς Σαμωνίης πρὸς Αἴγυπτον τετραρῶν ἡμερῶν καὶ νυκτῶν πλοῦς*. Homere y ajoute une partie du cinquième jour, parce qu'il étoit parti apparemment d'un port un peu plus reculé.

Page 166. *Je demeurai dans son Palais sept années entieres*] C'est ainsi qu'il déguise son sejour dans l'île de Calypso.

Il se presenta à moi un Phenicien très instruit dans toutes sortes de ruses] Les Pheniciens ont été fort décriés dans tous les tems pour leurs ruses & pour leurs friponneries. Grotius remarque que c'est eux que le Prophète Ozée a désignés sous le nom de *Cha-*

naan, quand il a dit chap. 12. 7. *Chanaan*, *in manu ejus statera dolosa, calumniā dilexit*. Et Philostrate dit à un Phenicien, *Vous êtes fort décriés pour voire commerce comme gens avarés & grands trompeurs.*

Je demurerai chez lui un an entier.] Il place chez ce fripon le séjour qu'il fit chez Circé, où il nous a dit qu'il fut un an.

Quoique ces grandes promesses commençassent à m'être suspectes, je le suivis par nécessité] Homere marque bien ici ce qui n'arrive que trop ordinairement quand on est une fois engagé avec des fripons; quoiqu'on s'en défie on ne peut pas toujours rompre avec eux, & une fatale nécessité oblige de les suivre.

Page 167. *Notre vaisseau couroit par un vent de Nord qui le porta à la hauteur de Crete*] Il appelle encore ici Borée nord, le vent nord-est, car le Borée ne pouvoit pas porter de Phenicie en Crete. C'étoit proprement le vent nord-est.

Page 168. *Enfin le dixième jour, pendant une nuit fort obscure, le flot me poussa contre la terre des Thesprotiens*] Voilà comme il déguise son arrivée à l'île de Scherie chez Alcinoüs. Il met ici à la place la terre des Thesprotiens, qui habitoient la côte de l'Épire, vis-à-vis de l'île des Pheaciens, de Corfou. Et il mêle ici l'histoire de son arrivée dans cette île de Corfou, en changeant les

noms. Il met un Prince nommé Phidon , au lieu du Roi Alcinoüs , & au lieu de Nausicaa fille d'Alcinoüs , il met un jeune Prince fils de ce Phidon.

Page 169. *Pour aller à Dodone consulter le chêne miraculeux , & recevoir de lui la réponse de Jupiter*] J'ai déjà parlé de cet oracle de Dodone dans mes Remarques sur le xv. Liv. de l'Iliade. Et j'ai promis de traiter cette matiere plus à fond sur cet endroit de l'Odyssée. Dodone étoit anciennement une ville de la Thesprotie ; les limites ayant changé dans la suite , elle fut du pays des Molosses , c'est-à-dire qu'elle étoit entre l'Épire & la Thessalie. Près de cette ville il y avoit un mont appelé *Tomarus & Tmarus* ; sous ce mont il y avoit un Temple , & dans l'enceinte de ce Temple un bois de chênes qui rendoient eux-mêmes des oracles aux prêtres , & ces prêtres les rendoient à ceux qui les consultoient. Ce Temple étoit le plus ancien de la Grece , & il fut fondé par les Pelasges. D'abord il fut déservi par des prêtres appelés *Selles*. Dans la suite des tems la Déesse Dioné ayant été associée à Jupiter , & son culte ayant été reçu dans ce temple , au lieu de prêtres il y eut trois prêtresses fort âgées qui le déservoient. On prétend que les vieilles femmes étoient appelées *πίλαιαι* dans la langue des Molosses , comme les vieillards étoient appelés *πίλαιοι* ; & comme *πίλαιαι* signifie aussi des colombes , c'est , dit-on , ce qui donna lieu à la fable , que des colombes étoient les prophetesses de ce temple. Mais

dans ma Remarque sur ce vers du XLV. Liv. de l'Odyss. *Et les colombes mêmes qui portent l'ambrosie à Jupiter*, je crois avoir fait voir que cette fable avoit une autre origine. Quoi qu'il en soit, ce temple avoit une chose bien merveilleuse, c'est que Jupiter rendoit ses oracles par la bouche des chênes mêmes, s'il est permis de parler ainsi. Après avoir cherché long-tems ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable si étonnante, je crois en avoir trouvé enfin le véritable fondement; c'est que les prêtres de ce Temple se tenoient dans le creux de ces chênes quand ils rendoient leurs oracles, c'étoit là leur trepied; ainsi quand ils répondoient, on disoit que les chênes avoient répondu. C'est pourquoi Hésiode a dit de cet oracle qu'il habite dans le creux du chêne, *ναῖον ἐν πύθμει φησὶ*, & que de ce creux tous les hommes en rapportent les réponses dont ils ont besoin.

Ἐν δὲν ἐπιχθόνιοι μανθία πάντα φέρονται.

Comme nous le voyons par le beau fragment rapporté par le Scholiaste de Sophocle sur le vers 1183. des Trachines.

Page 170. *Qui partoît pour Dulichium*] Une des îles Echinades, entre Ithaque & la côte du Peloponèse.

Page 171. *Et qu'ils m'ont conduit dans la maison d'un homme sage*] L'expression Grecque est remarquable, il y a à la lettre, dans

la maison d'un homme instruit, ἀνδρὸς ἐπιστά-
μινου, c'est-à-dire, d'un homme sage, d'un
homme vertueux. Ce qui prouve ce que j'ai
déjà dit plusieurs fois, qu'Homere a crû que
les vertus s'apprennent par l'éducation ;
que c'étoient des sciences, mais des sciences
que Dieu seul enseigne ; qu'il n'y a que les
vertus qui soient la véritable science de
l'homme, & que l'homme sage & vertueux
est le seul que l'on doit appeller *savant &*
instruit. Platon a enseigné cette vérité & l'a
démontrée, & c'est une chose admirable,
que ce qui fait encore aujourd'hui tant
d'honneur à ce Philosophe, ait été tiré d'Ho-
mere, & que ce soit dans ses Poèmes qu'il
l'a puisé.

Page 172. *Mais ils ont permis qu'il ait été
sans honneur la proie des Harpyes*] C'est-à-
dire, qu'il ait été enlevé sans qu'on sache
ce qu'il est devenu. On peut voir ce qui a été
remarqué sur cette expression dans le 1. Liv.
tom. 1. pag. 89.

Page 175. *Que deviendroit la reputation
que j'ai acquise*] Eumée est étonné de la
proposition que lui fait Ulysse, de le faire
précipiter du haut d'un rocher, en cas qu'il
se trouve menteur. Et il nous enseigne que
toutes les conditions qu'on nous offre, &
qui peuvent nous engager à violer la justice,
ne doivent jamais être écoutées par ceux qui
ont soin de leur réputation.

Et pour le present & pour l'avenir] Ce

maître pasteur ne se met pas seulement en peine de la réputation qu'il aura pendant sa vie, mais encore de celle qu'il aura après sa mort ; par-là Homere combat le sentiment insensé de ceux qui soutiennent que la réputation après la mort n'est qu'une chimere.

Page 176. *Et nos bergers seront bien-tôt ici*] Le texte dit *mes compagnons*. Quoique maître de ces bergers, & fort supérieur à eux par sa naissance, il ne laisse pas de les appeller *ses compagnons*, mais en notre langue je doute que *compagnons* & *camarades* puisse se dire de bergers.

Page 177. *Car il étoit plein de pieté*] Le Grec dit, *Car il avoit bon sens, bon esprit*. J'ai déjà fait remarquer ailleurs qu'Homere dit ordinairement qu'un homme a bon esprit, pour dire qu'il a de la pieté, & qu'il n'a pas bon esprit, pour dire qu'il est impie. Car la pieté est la marque la plus sûre & la plus infaillible du bon esprit.

Eumée prend de petits morceaux de tous les membres] Toutes les ceremonies de sacrifices ont été assez expliquées dans les Remarques sur le 1. Livre de l'Iliade tome 1. pag. 88.

Page 178. *Et après avoir répandu dessus de la fleur de farine*] Cette fleur de farine renoit lieu de l'orge sacré mêlé avec du sel que l'on répandoit sur la tête de la victime pour la consacrer, & c'est ce que l'on appelloit *immoler*.

Car il étoit plein d'équité] Ainsi il faisoit les parts avec égalité, sans favoriser l'un plus que l'autre.

Il en fit sept parts, il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maia] Voici une coutume dont nous n'avons point encore vû d'exemple dans les sacrifices dont Homere nous a parlé jusqu'ici, mais c'est ici un sacrifice rustique, & à la campagne on suit des coutumes anciennes qu'on ne pratique ni à la ville ni à l'armée. Eumée offre une part aux Nymphes, parce que ce sont les Nymphes qui président aux bois, aux fontaines & aux rivières, rendent les campagnes fécondes & nourrissent les troupeaux. Et il en offre une autre à Mercure, parce que c'est un des Dieux des bergers, qu'il préside aux troupeaux & qu'il les fait prospérer & croître. C'est pourquoi on mettoit ordinairement un bellier au pied de ses statues, quelquefois même on le representoit portant un bellier sur ses épaules ou sous son bras. On peut voir ma Remarque sur la fin du XIV. Liv. de l'Iliade, tome 3. pag. 325. Au reste cette coutume de donner une part aux Nymphes me rappelle celle qu'on pratique aujourd'hui dans le partage qu'on fait du gâteau des Rois. C'est ainsi que des cérémonies Religieuses ont souvent succédé à des cérémonies profanes, & que l'esprit de vérité a purifié & sanctifié ce que l'esprit de mensonge avoit introduit sous un faux prétexte de Religion.

*Et Ulyffe fut regalé de la partie la plus honorable , qui étoit le dos de la victime] C'est ainsi que dans le VII. Liv. de l'Iliade Agamemnon sert à Ajax le dos de la victime. On peut voir là les Remarques , tome 2. page 261. J'ajouteroi seulement que cette coutume de donner la portion la plus honorable à ceux qu'on vouloit distinguer étoit de même parmi les Hebreux. Samuel voulant faire honneur à Saül , qu'il alloit sacrer pour Roi , lui fit servir l'épaule entiere de la victime , qui étoit regardée comme la plus honorable , parce que Dieu l'avoit donnée à Aaron. *Levavit autem cocus armum & posuit ante Saül. Le cuisinier leva l'épaule entiere de la victime & la servit devant Saül. 1. Rois 9.**

Page 179. *Etranger , que j'honore comme je dois , faites bonne chere des mets que je puis vous offrir]* Eumée s'excuse d'abord de la petite chere qu'il fait à son hôte , & en même tems il le console sur son infortune , en le faisant souvenir que Dieu mêle notre vie de biens & de maux , & qu'il faut recevoir tout ce qui nous vient de sa main.

Un esclave qu'Eumée avoit acheté de quelques marchands Taphiens] L'île de Taphos au-dessus d'Ithaque vis-à-vis de l'Acarnanie. Homere nous a dit dans le premier Livre qu'elle obéissoit à un Roi nommé Mentès , & que ses habitans ne s'appliquoient qu'à la marine , & dans le Livre suivant il les appelle *ληϊστῆρας* , des corsaires. Car en ce tems-là

SUR L'ODYSSEË. Livre XIV. 213
 le métier de Pirate n'étoit pas infame , comme il l'est aujourd'hui. C'est même ce métier-là qui leur avoit donné ce nom , car, comme Bochart nous l'apprend, du mot *taph* , que les Pheniciens disoient pour *hathaph* , & qui signifie *enlever, ravir*, cette île avoit été appelée *Taphos*, c'est-à-dire, *l'île des voleurs*, & ses peuples *Taphiens*, c'est-à-dire, *voleurs, ravisseurs*.

La nuit fut très-froide & très-obscurc, car la lune approchoit du tems de la conjonction }
 C'est ainsi que selon les anciens Critiques il faut expliquer ce vers,

Νύξ δ' ἄρ' ἐπὶ λῆθι καὶ ἠσκόλαμος.

ἠσκόλαμος, signifie *une nuit obscure*, parce que la lune est près de la conjonction, car elle s'obscurcit à mesure qu'elle s'en approche, jusqu'à ce qu'étant conjointe, elle soit entièrement & totalement obscurcie. Homère nous a déjà avertis qu'Ulysse devoit arriver à Ithaque à la fin du mois, le dernier jour du mois, lorsque la lune a entièrement perdu sa lumière. Ici il nous fait souvenir que nous voilà près de ce jour-là; que la lune est sur la fin de son dernier quartier; & qu'elle va être bien-tôt en conjonction. Nous allons voir l'usage qu'Ulysse va faire de cette nuit obscure & froide. Il n'y a rien de mieux imaginé que l'histoire qu'il va faire & qu'il tourne en apologue.

Page 180. *Pour piquer Eumée* } C'est ce

que signifie ici ce mot *αἰσχρολογία*, pour piquer, & comme nous dirions pour agacer *Eumée*.

Page 181. *Ne pensant point que la nuit dût être si froide*] Il faut se souvenir que dans ces pays-là, après des journées fort chaudes, il survient tout-à-coup des nuits très-froides & des neiges même contre l'ordre des saisons; c'est ce qui justifie Ulysse d'avoir laissé son manteau dans sa tente. Il n'auroit pas été si imprudent si on eût été en hiver, ou que la saison eût été avancée.

Page 183. *Nous voilà fort éloignés de nos vaisseaux, & nous sommes en petit nombre*] Il rapporte à ses compagnons le sens de ce que le songe lui avoit dit, sans s'amuser à faire parler le songe.

Page 184. *Et par amitié & par respect pour un homme de bien, mais ils me méprisent à cause de ces vieux haillons*] Homere renferme beaucoup de sens en peu de paroles. Deux choses doivent porter à secourir les gens de bien, l'amitié, car on doit aimer les vertueux; & le respect dû à la vertu, car la vertu est respectable. Mais les hommes sont faits de manière, que la vertu est presque toujours méprisée quand elle n'est affublée que de haillons.

Vous nous faites-là sur un sujet véritable un apologue très-ingenieux] La plaisante vue d'un interprete qui a pris ici *αἴνος* pour

louanges ! Aïnos est une fable, un apologue, lorsqu'on applique à un fait present un sujet feint, ou une histoire veritable. Et cette sorte d'apologue diffère des fables & des apologues ordinaires, en ce qu'après le récit on n'ajoute pas d'ordinaire l'application, parce qu'on veut que celui qui l'entend la fasse lui-même. Ainsi c'est contre les regles de cette sorte d'apologue qu'Ulyffe à la fin de son récit a ajouté l'application, en disant : *Plût aux Dieux donc qu'aujourd'hui quel qu'un des bergers qui sont ici me donnât un bon manteau, &c.* Il devoit laisser faire cette application aux bergers. Mais comme il se défioit de leur pénétration, il a mieux aimé aller au plus sûr & leur expliquer ce qu'ils n'auroient peut-être pas entendu.

Mais demain dès le matin vous reprendrez vos vieux haillons, car nous n'avons pas ici plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange] Si les bergers n'avoient eu que l'habit qu'ils portoient, cela n'auroit pas été digne de la prudence d'Eumée, & s'ils en avoient eu plusieurs, cela auroit été contraire à la sage œconomie de ce fidèle serviteur. Il falloit donc qu'ils eussent quelque habit de rechange & qu'ils n'en eussent qu'un, & c'est ce qu'Homere fait ici. Eumée lui-même n'a que deux manteaux, dont il prête l'un à Ulyffe pour cette nuit-là, & il prend l'autre pour sortir. Et Eumée se sert de cette raison pour dire à Ulyffe que le lendemain dès le matin il faudroit qu'il reprît ses haillons, car il ne peut pas lui don-

per ni lui prêter pour long-tems un habit dont les bergers ou lui peuvent avoir affaire à toute heure, & en même tems il lui fait entendre par-là que son apologue sera accompli de point en point & deviendra une histoire veritable. Car comme sous les remparts de Troye il n'eut le manteau de Thoas que pour cette nuit-là seulement, & que le matin au retour de cet officier il fut obligé de le rendre; de même ici il n'aura ce manteau que pour cette nuit, & il reprendra ses haillons dès le matin, ainsi l'évenement rendra son apologue entierement juste. Cela est bien imaginé, pour faire qu'Ulysse paroisse avec son équipage de gueux, car il faut necessairement qu'il soit vû en cet état à Ithaque.

Vous reprendrez vos vieux haillons] Rien n'approche de la beauté & de la richesse de la langue Grecque; en un seul mot elle exprime des choses qu'on ne sauroit faire entendre que par de longs discours. Le mot *διωπαλίζεις*, dont Homere se sert ici, exprime en même tems & la nature des haillons & l'embaras de celui qui les porte, & qui est obligé de les changer & de les remuer pour couvrir une partie qui se découvre à mesure qu'il en couvre une autre, ou même pour les cacher, pour ne faire paroître que ce qu'ils ont de moins affreux, & ne les montrer que du meilleur côté, & c'est ainsi que l'a expliqué Hesychius: *διωπαλίζεις οἶνον ἀνήσκει τῆς χερσὶ, καὶ ἐκπνάζεις, οἱ γὰρ πλάχοι ἐκπνύουσιν οὐ ράκη.* Le mot *διωπαλίζεις*, dit-il, signifie *vous*

vous remuerez, vous agiterez avec les mains, car les gueux tâchent de cacher leurs haillons. Le même Hésychius dit qu'Homere s'est servi deux fois de ce mot, & il a raison. Ce Poëte l'a employé dans le IV. Liv. de l'Iliade vers 472.

.....Αὐτὸν δὲ ἀνδρὶ ἰδὸν παλιζέειν.

Mais il est ici dans un sens figuré, pour dire, terrasser, tuer.

Plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange] Ἐπιμειβοὶ χιτῶνες est ici la même chose que ce que l'Écriture sainte appelle ἀλλασκεμίνες πελάς, des manteaux, des robes de rechange, doubles, dont on peut changer, & dont on prend l'une en quittant l'autre, mutatoria vestimenta, vestes mutatorias. 4. Rois, 5. 22,

Quand notre jeune Prince, le fils d'Ulysse, sera de retour, il vous donnera des tuniques, des manteaux] Le Lecteur instruit prend grand plaisir à ces sortes de promesses, qui sont autant d'oracles que celui qui les prononce n'entend point.

Page 185. Mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arrêter à dormir loin de ses troupeaux] Homere enseigne fort bien ici que ceux qui sont au-dessus des autres, doivent avoir plus de soin que les autres. Eumée, qui est intendant, sort à la campagne pendant que les pasteurs qui sont sous lui, dorment.

à couvert à la maison. Plus la nuit est obscure, plus il se croit obligé de sortir pour veiller à la garde de ses troupeaux.

Il prit aussi une grande peau de chevre] Cette peau étoit à deux fins ; en marchant elle servoit à le couvrir & à le défendre de la pluie & de la neige, & quand il étoit arrêté, elle lui servoit de lit & l'empêchoit d'être incommodé de l'humidité de la terre.

Page 126. *Et contre les voleurs]* Car les voleurs sont plus à craindre pendant les nuits obscures, parce qu'elles leur sont très-favorables, & qu'ils veulent en profiter.

En cet équipage il sortit pour aller dormir sous quelque roche à l'abri des souffles du Borée près de ses troupeaux] Car Homere nous a fait entendre qu'Eumée laissoit la nuit en pleine campagne les mâles de ses troupeaux. Au reste, voici une nouvelle bevue très-ridicule, où l'envie de critiquer a précipité l'Auteur du Parallele. *Le divin porcher, dit-il, fit souper le divin Ulysse, & le mit coucher avec les pourceaux aux dents blanches.* Homere n'a jamais dit cela. C'est le bon Eumée qui va coucher près de ses cochons qui étoient dehors, mais il fait coucher Ulysse dans sa maison, puisqu'Homere dit qu'*il approcha son lit du feu.* Quelle pitié de n'avoir pas même sù bien lire les endroits qu'il vouloit tourner en ridicule ! Mais, dira-t-on ; comment cela se peut-il faire qu'on attribue à un Poëte ce qu'il n'a pas dit ? Je ne suis pas

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIV. 217
obligée de découvrir comment cela se fait & il suffit que cela s'est fait. Voici pourtant la methode de ces grands Critiques. Comme ils ne lisent point l'original , qu'ils n'entendent point, ils parcourent la Traduction latine , qu'ils ne lisent pas même entière. C'est lui-ci ayant trouvé à la fin de ce XIV. Liv.

Perrexit autem ire dormiturus ubi sues.

sans autre examen il a attribué à Ulysse ce que le Poëte dit d'Eumée.



Argument du Livre XV.

MInerve apparoit à Telemaque pendant la nuit, pour l'exhorter à s'en retourner à Ithaque. Ce jeune Prince, après avoir pris congé de Menelas & en avoir reçu de grands présens, part de Lacedemone sur un char avec le fils de Nestor & va coucher à Pheres. Le lendemain il arrive à Pylos, mais il n'entre point dans la ville, de peur d'être retenu par Nestor, & il s'embarque. Il reçoit dans son vaisseau un devin d'Argos appelé Theoclymene, obligé de quitter son pays pour un meurtre. Cependant Ulysse & Eumée s'entretiennent, & Eumée raconte comment des corsaires Pheniciens l'ayant enlevé de l'île de Syrie, le vendirent à Laërte. Le vaisseau de Telemaque arrive pendant ce tems-là aux côtes d'Ithaque. Le Prince renvoie à la ville le vaisseau qui l'avoit porté, & il va à pied à la maison d'Eumée dont il connoît la fidélité.



L'ODYSSE'E

D'HOMERE.

LIVRE XV.

MINERVE, qui venoit de quitter Ulyffe sur le rivage d'Ithaque, se rend à Lacedemone pour faire souvenir Telemaque de s'en retourner, & pour le presser de partir. Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Nestor couchés sous un portique dans le Palais de Menelas. Le fils de Nestor étoit plongé dans un doux sommeil, mais Telemaque n'avoit pas fermé les paupieres, car les inquiétudes & les chagrins que lui caufoient les nouvelles incertaines qu'il a-

voit de son pere le tenoient souvent éveillé. La Déesse s'approchant de son lit, lui parla en ces termes.

Telemaque, il n'est pas honnête que vous demeuriez plus long-tems éloigné de vos Etats, & que vous laissiez ainsi tout votre bien en proie à des gens pleins d'insolence & qui acheveront de le consumer, ou qui le partageront entre eux pendant que vous faites un voyage fort inutile. Levez-vous, & sans perdre un moment, pressez le vaillant Menelas de vous renvoyer, si vous voulez trouver encore votre mere dans les mêmes sentimens où vous l'avez laissée. Déjà son pere même & ses freres font tout ce qu'ils peuvent pour l'obliger d'épouser Eurymaque, qui, comme le plus riche des Poursuivans, fait les presens les plus magnifiques & offre une plus

grosse dot. Prenez donc bien garde qu'elle ne fasse sortir de votre maison la plus grande partie de votre bien. Vous connoissez l'humeur des femmes ; elles font tout pour l'avantage d'un second mari, & oublient très-promptement le premier, & ruinent les enfans qu'elles en ont eus. Quand vous serez de retour chez vous, vous confierez toutes choses aux soins de la plus fidelle domestique que vous ayez, jusqu'à ce que les Dieux vous aient donné une femme prudente & habile qui puisse gouverner votre maison. J'ai encore un avis à vous donner, gravez-le bien dans votre esprit : les plus déterminés des Pour suivans vous ont dressé une embuscade sur votre chemin entre l'isle d'Ithaque & l'isle de Samos, résolus de vous tuer à votre passage ; mais j'espere qu'avant qu'ils aient exécuté leur

» pernicieux deſſein , quelqu'un de
 » ces perfides deſcendra dans la
 » ſombre demeure de Pluton. Eloï-
 » gnez votre vaiſſeau de ces en-
 » droïts qui vous ſeroient funeſtes ,
 » ne voguez que la nuit. Celui des
 » Dieux qui vous garde & qui veille
 » à votre sûreté , vous enverra un
 » vent favorable. Dès que vous ſerez
 » arrivé à la première pointe d'Itha-
 » que , ne manquez pas de renvoyer
 » ſur l'heure à la ville votre vaiſſeau
 » avec tout l'équipage , & ſans vous
 » arrêter à qui que ce ſoit , allez
 » trouver l'intendant de vos trou-
 » peaux , votre cher Eumée , qui
 » eſt toujours le plus fidelle & le
 » plus affectionné de tous vos ſervi-
 » teurs. Après avoir paſſé la nuit
 » chez lui , vous l'enverrez au Pa-
 » lais porter en diligence à la ſage
 » Penelope la bonne nouvelle que
 » vous êtes de retour de Pylos & en
 » parfaite ſanté.

En finissant ces mots la Déesse s'éleva dans les airs & s'en retourna dans l'Olympe. Elle n'eut pas plutôt disparu, que Telemaque poussant le fils de Nestor, l'éveille & lui dit : Pisistrate, levez-vous, je vous prie, & allez promptement atteler votre char, afin que nous nous mettions en chemin.

Pisistrate lui répondit : Mon cher Telemaque, quelque impatience que nous ayons de partir, nous ne saurions nous mettre en chemin pendant une nuit si obscure; l'aurore va bien-tôt se montrer. Attendez-donc, & donnez le tems au généreux Menelas de faire porter dans votre char les presens qu'il vous destine, & de vous faire toutes sortes d'honnêtetés & de caresses en vous disant adieu. Les étrangers conservent toujours un agréable souvenir des hôtes qu'ils ont reçus chez eux, quand ils leur

ont donné toutes les marques d'amitié que l'hospitalité demande.

Il parla ainsi ; & peu de tems après , l'aurore sur un char tout éclatant d'or vint annoncer le jour.

Menelas, quittant la couche de la belle Helene arrive près de ces Princes. Dès que le fils d'Ulyffe l'apperçut , il met promptement une tunique d'une grande beauté, jette sur ses épaules un grand manteau très-magnifique & va au devant de Menelas , il le reçoit à la porte , & après les premières civilités , il lui dit : Fils d'Atrée , que Jupiter fait régner avec tant de gloire sur ses peuples , permettez que je parte pour m'en retourner chez moi ; des affaires pressantes demandent ma présence.

Telemaque, répondit Menelas, je ne vous retiendrai pas plus long tems chez moi malgré vous dans l'impatience que vous avez de

vous en retourner. Et je ne ferois approuver ces hôtes excessifs & dans l'empressement & dans l'indifférence qu'ils témoignent à ceux qu'ils ont reçus chez eux. Il est mieux de garder en tout de justes bornes, & je trouve qu'il y a la même impolitesse à congédier ceux qui désirent de rester, qu'à faire des violences pour retenir ceux qui veulent partir. Il faut aimer & bien traiter ceux qui veulent demeurer avec nous, & laisser la liberté à ceux qui veulent nous quitter. Mais attendez au moins que j'aye fait porter dans votre char les présens qu'on doit faire à ses hôtes, & que j'aye le plaisir que vous les voyiez de vos yeux. Cependant je vais ordonner aux femmes de mon palais de vous préparer à dîner de ce qui se trouvera dans la maison. On ne doit pas se mettre en chemin sans avoir

mangé; la politesse & l'honnêteté
 de l'hôte ne le peuvent souffrir, &
 le besoin des voyageurs s'y oppo-
 se. Si vous vouliez, pour vous di-
 vertir, vous détourner & traverser
 la Grece & le pays d'Argos, je
 ferois atteler mon char pour vous
 accompagner & pour vous con-
 duire moi-même dans toutes nos
 belles villes; il n'y en a pas une
 seule où nous ne fussions très bien
 reçus, & qui ne vous fit présent de
 quelque trepied, de quelque cu-
 vette, de quelque couple de mu-
 lets, ou de quelque coupe d'or.

Le sage Telemaque répondit :
 Grand Roi, je suis obligé de m'en
 retourner promptement; je n'ai
 laissé personne chez moi pour
 prendre soin de mes affaires, & j'ai
 tout sujet de craindre que pendant
 que je cours inutilement pour ap-
 prendre des nouvelles de mon pe-
 re, je ne me sois perdu moi-même.

D'HOMERE. *Liv. XV. 229*
me, & que je ne me trouve ruiné.

Menelas ayant entendu ses raisons, donne ordre à Helene & à ses femmes de préparer le dîner. En même tems arrive le fidelle Eteonée fils de Boëthus, qui ne quittoit jamais Menelas. Le Roi lui ordonne d'allumer du feu & de faire promptement rôtir les viandes. Et lui cependant descend avec Helene & son fils Megapenthes dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux; dans ce cabinet étoit tout ce qu'il avoit de plus précieux & de plus rare en meubles & en toutes sortes de vases les mieux travaillés. Il prend une belle coupe à deux fonds & fait prendre à son fils une urne d'argent, & Helene ayant ouvert un de ses coffres où étoient les voiles en broderie qu'elle avoit travaillés de ses belles mains, elle choisit le plus grand,

le plus magnifique & celui qui étoit d'un deſſein le plus beau & le plus varié; il étoit brillant comme l'aſtre du jour, & il ſe trouva au deſſous de tous les autres. Chargés tous trois de ces preſens, ils retournent trouver Telemaque, & Menelas lui dit, en l'abordant, Prince, que Jupiter, mari de la respectable Junon, vous ramene dans votre patrie auſſi heureuſement que vous le pouvez deſirer. Mais recevez, je vous prie, ces preſens, qui ſont ce que j'ai de plus beau & de plus précieux dans tous mes meubles, c'eſt une double coupe d'argent, mais dont les bords ſont de l'or le plus fin. Elle eſt d'un très-beau travail, c'eſt un ouvrage de Vulcain même. Le Roi des Sidoniens m'en fit preſent quand il me reçut chez lui à mon retour de Troye, & je ne ſaurois en faire un meilleur uſage que de vous le donner.

En finissant ces mots il lui remet la coupe entre les mains. Megapenthes s'avance, & met aux pieds du Prince l'urne d'argent. La belle Helene se presente ensuite, tenant entre ses mains le voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-même, elle le presente à Telemaque, & lui dit : Mon cher fils, je vous fais aussi ce present, qui vous fera toujours souvenir du travail d'Helene; il vous servira le jour de vos noces à orner la Princesse que vous épouserez; jusqu'à ce jour si désirable vous le donnerez à garder à la Reine votre mere. Je vous souhaite un heureux voyage. Daignent les Dieux vous conduire eux-mêmes dans vos Etats.

Elle lui remet en même tems ce voile entre les mains. Telemaque le reçoit avec toutes les marques de joie & de reconnoissance, & le Prince Pisistrate le prenant

des mains de Telemaque, le serre dans une cassette, & ne peut se lasser d'admirer la beauté de ces presents. Menelas menie ensuite les Princes dans la sale, où ils s'asseoyent sur de beaux sièges; une belle esclave porte sur un bassin d'argent une aiguiere d'or pour donner à laver, & dresse une table très-propre & très-polie; la maîtresse de l'office la couvre de ce qu'elle a de plus exquis. Eteonée coupe les viandes & sert les portions, & le fils de Menelas fait l'office d'échanson & presente le vin dans des coupes.

Après que la bonne chere & la diversité des mets eurent chassé la faim, Telemaque & le fils de Nestor monterent dans leur char, & poussant leurs chevaux, ils traversèrent la cour & sortirent des portiques. Menelas les suivit jusqu'à la porte, tenant à la main une cou-

pe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partissent qu'après avoir fait des libations. Il se mit au devant de leur char, & leur présentant la coupe, il leur dit : Jeunes Princes, rendez-vous toujours Jupiter favorable. Dites à Nestor, qui gouverne si justement ses peuples, que je prie les Dieux de lui envoyer toutes sortes de prospérités ; il a toujours eu pour moi une bonté de pere pendant que nous avons combattu sous les remparts d'Ilion.

Le prudent Telemaque lui répondit : Grand Roi, quand nous serons arrivés à Pylos nous ne manquerons pas de dire à Nestor toutes les amitiés que vous nous faites pour lui. Plût aux Dieux qu'étant de retour à Ithaque, je puisse aussi conter à Ulysse toutes les marques de bonté & de générosité que j'ai reçues de vous, &

lui montrer les beaux préfens dont
vous m'avez honoré.

Comme il difoit ces mots un aigle vola à fa droite, tenant dans fes ferres une oye domestique d'une grosseur prodigieuse, qu'il avoit enlevée du milieu d'une basse-cour. Un nombre infini d'hommes & de femmes le suivoient avec de grands cris. Cet aigle volant du côté des Princes, & toujours à leur droite, vint fondre au devant des chevaux. Ce signe leur parut favorable & la joie s'empara de leur cœur.

Le fils de Nestor, le sage Pifistrate, prenant alors la parole, dit à Menelas : Grand Prince, je vous prie d'examiner ce prodige, & de déclarer si Dieu l'a envoyé pour vous ou pour nous, car il nous regarde assurément les uns ou les autres.

Menelas se met en même tems

D' H O M E R E. *Liv. XV. 235*
à penser profondément en lui-même comment il expliqueroit ce signe. Mais la belle Helene ne lui en donna pas le tems, car le prévenant, elle dit par une subite inspiration : Princes, écoutez-moi, je vais vous déclarer l'explication de ce signe, telle que les Dieux me l'inspirent, & l'événement la justifiera. Comme cet aigle parti d'une montagne où il est né & où il a laissé ses aiglons, a enlevé d'une basse-cour cette oye domestique; de même Ulysse, après avoir souffert beaucoup de maux & erré dans plusieurs contrées, retournera dans sa maison, & punira les Pourfuivans aussi facilement que cet aigle a déchiré l'oye qu'il a enlevée. Peut-être même qu'à l'heure que je parle, Ulysse est déjà chez lui, & qu'il prend les mesures pour se venger de ces infolens.

Telemaque , ravi d'entendre cette prophétie , s'écria en s'adressant à Helene , Ah , que le maître du tonnerre accomplisse ainsi votre prédiction , & je vous promets que dans Ithaque je vous adresserai mes vœux comme à une Déesse.

En finissant ces mots il poussa ses vigoureux coursiers , qui ayant bien-tôt traversé la ville , prirent le chemin de Pylos. Ils marcherent le reste du jour avec beaucoup de diligence , & après le coucher du soleil , lorsque les chemins étoient déjà couverts de ténèbres , ils arriverent à Pheres dans le Palais de Diocles fils d'Orsiloque né sur les bords de l'Alphée , ils passerent la nuit chez lui , & en reçurent tous les bons traitemens qu'exige l'hospitalité.

Le lendemain dès que l'aurore eut fait voir ses premiers rayons ,

D' H O M E R E. *Liv, XV.* 237
ils prirent congé de Diocles , &
étant montés sur leur char , ils tra-
verserent la cour & continuerent
leur voyage. Ils arriverent bien-tôt
aux portes de Pylos ; alors Tele-
maque dit au fils de Nestor , Mon
cher Pisistrate , voulez-vous m'o-
bliger ? promettez - moi que vous
m'accorderez la priere que je vais
vous faire. Nous sommes depuis
longtems unis de pere en fils par
les sacrés liens de l'hospitalité ;
nous sommes de même âge , & le
voyage , que nous venons de fai-
re ensemble , va encore serrer da-
vantage les nœuds de notre ami-
tié ; je vous conjure donc de ne
pas m'obliger à m'éloigner de
mon vaisseau , laissez-moi ici &
souffrez que je m'embarque & que
je n'entre point dans la ville , de
peur que votre pere ne veuille me
retenir pour me donner de nou-
velles marques de son affection ,

» quelque pressé que je fois de m'en
 » retourner ; vous savez que mes
 » affaires demandent que j'arrive
 » promptement à Ithaque.

Pisistrate , ne pouvant le refu-
 ser , pensa en lui-même comment
 il devoit faire pour lui accorder
 ce qu'il demandoit. Enfin il trou-
 va que le plus sûr étoit de le con-
 duire lui-même sur le rivage ;
 il détourne ses chevaux & prend
 le chemin de la mer. Dans le mo-
 ment il fait embarquer les presens
 que Menelas lui avoit faits , l'or,
 l'argent & le voile précieux que
 la belle Helene lui avoit donné ;
 alors le pressant de partir , il lui
 » dit : Mon cher Telemaque , mon-
 » tez sans différer sur ce vaisseau ;
 » & ordonnez à vos rameurs de s'é-
 » loigner promptement de la côte
 » avant que je fois de retour chez
 » mon pere , & que je lui aye ap-
 » pris votre départ ; car connoissant

son humeur comme je la connois, je suis sûr qu'il ne vous laisseroit point embarquer ; il viendroît lui-même pour vous retenir, & je ne pense pas que toute votre résistance pût rendre son voyage vain, car si vous le refusiez, il se mettroit véritablement en colere.

En finissant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, & bien-tôt il arrive dans le Palais de Nestor.

Cependant Telemaque s'adresse à ses compagnons, & leur dit ; Mes amis, préparez vos rames, déployez mes voiles, & fendons promptement le sein de la vaste mer. Ils obéissent, on prépare tout pour le départ, & Telemaque de son côté offre sur la poupe un sacrifice à Minerve pour implorer son secours.

Dans ce moment il se présente à lui un étranger, obligé de quitter

Argos pour un meurtre qu'il avoit commis. C'étoit un devin, descendu en droite ligne du célèbre Melampus qui demouroit anciennement dans la ville de Pylos, qui nourrit de si beaux troupeaux, où il possédoit de grandes richesses & habitoit un superbe Palais; mais ensuite il avoit été forcé de quitter sa patrie & de se retirer dans un autre pays, pour s'éloigner de Nélee son oncle, qui étoit le plus fier & le plus glorieux des mortels, & qui lui ayant enlevé des biens infinis, les retint un an entier. Ce pauvre malheureux alla à la ville de Phylacus pour executer une entreprise très-difficile à laquelle il s'étoit engagé, mais il fut retenu prisonnier dans le Palais de Phylacus, où il souffrit beaucoup de maux à cause de la fille de Nélee, & de la violente impression que les terribles Furies avoient
faite

D'H O M E R E. *Liv. XV. 241*
faite sur son esprit. Mais enfin il évita la mort, & il fit par son habileté ce qu'il n'avoit pû faire par la force; il emmena les bœufs de Phylacus à Pylos, & voyant que Nelée ne vouloit pas lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, il le vainquit dans un combat singulier, & le força de lui donner sa fille pour son frere Bias, après quoi il se retira à Argos, où le Destin vouloit qu'il regnât sur les peuples nombreux des Argiens. Il s'y maria, & y bâtit un magnifique Palais. Il eut deux fils, Antiphate & Mantius, tous deux pleins de valeur; d'Antiphate sortit le magnanime Oïclée, & d'Oïclée vint le brave Amphiaräus, à qui Jupiter & Apollon donnerent à l'envi des marques de l'affection la plus singuliere. Il ne parvint pas jusqu'à la vieillesse, car encore jeune il périt à Thèbes; le present qu'on

fit à sa femme Eriphyle avança sa mort. Cet Amphiaräus eut deux fils , Alcmeon & Amphiloque ; Mantius en eut aussi deux, Polyphide & Clitus. Ce dernier fut enlevé par la belle Aurore pour sa grande beauté , dont la terre n'étoit pas digne ; elle voulut le faire asseoir avec les Immortels : & le magnanime Polyphide , Apollon le rendit le plus éclairé de tous les devins après la mort d'Amphiaräus. Ce Polyphide irrité contre Mantius son pere , se retira à Hyperesie , ville du pays d'Argos , où il faisoit ses prédictions à tous ceux qui alloient le consulter.

L'étranger , qui se présenta à Telemaque pendant qu'il faisoit ses libations à Minerve , étoit fils de ce dernier , & il s'appelloit Theoclymene. Il s'approcha du
 • fils d'Ulysse , & lui dit : Puisque je
 • suis assez heureux pour vous trou-

ver au milieu de vos prieres & de
 votre sacrifice , je vous conjure
 par ce même sacrifice , au nom
 de la Divinité à laquelle vous l'of-
 frez , par votre tête qui doit être si
 chere à vos peuples , & par le sa-
 lut de tous vos compagnons , ré-
 pondez-moi sans aucun déguise-
 ment à une chose que j'ai à vous
 demander : dites-moi qui vous ê-
 tes , de quel pays vous êtes , &
 quels sont vos parens.

Le sage Telemaque lui répond,
 Etranger , je vous dirai la vérité
 toute pure sans aucun déguise-
 ment : Je suis d'Ithaque ; mon pe-
 re se nomme Ulysse , s'il est vrai
 qu'il soit encore en vie , car je
 crains bien qu'il ne soit mort de-
 puis longtems ; c'étoit pour en ap-
 prendre des nouvelles que j'avois
 quitté mes Etats , & que je m'é-
 tois embarqué avec mes compa-
 gnons , mais j'ai fait un voyage
 inutile.

„ J'ai aussi été obligé de quitter
 „ ma patrie, répondit Theoclyme-
 „ ne, pour avoir tué un de mes com-
 „ pagnons, qui a dans Argos beau-
 „ coup de freres & de parens, tous
 „ les plus puissans de la Grece. Je
 „ cherche à me mettre à couvert de
 „ leur ressentiment, & à fuir la mort
 „ dont ils me menacent, car c'est ma
 „ destinée d'errer dans tous les cli-
 „ mats. Ayez donc la bonté de me
 „ recevoir dans votre vaisseau, puis-
 „ que dans ma fuite je suis devenu
 „ votre suppliant. Vous auriez à
 „ vous reprocher ma mort si je tom-
 „ bois entre leurs mains, car ils ne
 „ manqueront pas de me poursui-
 „ vre.

„ Je n'ai garde de vous refuser
 „ une chose si juste, répondit le sa-
 „ ge Telemaque; montez dans mon
 „ vaisseau, nous vous y recevrons
 „ le mieux qu'il nous sera possible.

En finissant ces mots il prend la

D'HOMERE. *Liv. XV.* 245
pique de Theoclymene, la couche
le long du vaisseau où il l'aide à
monter, & s'étant assis sur la pou-
pe, il le fait asseoir près de lui.

En même tems on délie les ca-
bles, & Telemaque ordonne à ses
compagnons d'appareiller; on
dresse le mât, on déploie les voi-
les sur les antennes, & Minerve
leur envoie un vent très-favorable
qui les fait voguer rapidement sur
les flots de la vaste mer. Ils passent
les courans de Crune & de Chal-
cis qui a de si belles eaux; & après
le coucher du soleil, lorsque la
nuit eut répandu ses sombres voi-
les sur la terre, le vaisseau arriva à
la hauteur de Phée, & de-là il co-
toya l'Elide près de l'embouchure
du Penée, qui est de la domina-
tion des Epéens.

Alors Telemaque, au lieu de
prendre le droit chemin à gauche
entre Samos & Ithaque, poussa

vers les isles appellées pointues , qui font partie des Echinades , pour arriver à Ithaque par le côté du septentrion , & pour éviter par ce moyen l'embuscade qu'on lui dressoit du côté du midi dans le détroit de Samos.

Pendant ce tems-là Ulysse & Eumée étoient à table avec les bergers. Le souper étant fini, Ulysse pour éprouver Eumée & pour voir s'il avoit pour lui une véritable affection , & s'il voudroit le retenir plus longtems , ou s'il seroit bien aise de se défaire de lui & de l'envoyer à la ville , lui parla en ces termes : Eumée , & vous bergers , j'ai envie d'aller demain à la ville dès le matin mendier mon pain , pour ne vous être pas ici plus longtems à charge ni à vous ni à vos bergers. C'est pourquoi je vous prie de ne me pas refuser vos avis , & de me donner un bon

guide pour me conduire. Puisque
la nécessité me réduit à ce misera-
ble état, j'irai par toute la ville
demander de porte en porte quel-
que reste de vin ou quelque mor-
ceau de pain. J'entrerais dans le Pa-
lais d'Ulysse pour tâcher de don-
ner de bonnes nouvelles à la sa-
ge Penelope. J'aurai même l'au-
dace d'aborder les fiers Pursui-
vans, pour voir s'ils voudront bien
me donner quelques restes de tant
de mets qu'on sert sur leur table,
& je m'offrirai à leur rendre tous
les services qu'ils pourront exiger
de moi, car je vous dirai une cho-
se, je vous prie de l'entendre & de
ne pas l'oublier, c'est que par une
faveur toute particuliere de Mer-
curé, qui, comme vous sçavez, est
le Dieu qui répand sur toutes les
actions des hommes cette grace
qui les fait réussir, il n'y a per-
sonne de si adroit ni de si prompt

» que moi , soit à allumer du feu ou
 » à fendre du bois , soit à faire la
 » cuisine ou à servir d'écuyer tran-
 » chant ou même d'échançon , en
 » un mot tout ce que les riches peu-
 » vent attendre du service des pau-
 » vres , je le fais mieux que per-
 » sonne.

A cette proposition Eumée en-
 » tra dans une véritable colere. Eh ,
 » bon homme , lui dit-il , quelle pen-
 » sée est-ce qui vous est venue dans
 » l'esprit ! Avez-vous donc envie de
 » périr à la ville sans aucun secours ,
 » puisque vous vous proposez d'ap-
 » procher de ces fiers Pourfuivans,
 » dont la violence & l'insolence
 » montent jusqu'aux cieux ? Vrai-
 » ment les esclaves qui les servent
 » ne sont pas faits comme vous ; ce
 » sont de beaux jeunes hommes qui
 » ont des tuniques magnifiques &
 » des manteaux superbes , & qu'on
 » voit toujours brillans d'essences &

parfumés des meilleurs parfums. «
 Voilà les gens qui les servent, & «
 leurs tables sont toujours chargées «
 des mets les plus délicats, & on y «
 sert les vins les plus exquis. Je «
 vous assure que vous n'êtes à char- «
 ge ici, ni à moi, ni à aucun de «
 mes compagnons, & que nous «
 vous y voyons avec une extrême «
 joie. Quand le fils d'Ulysse fera «
 venu, il vous donnera des habits «
 tels que vous les devez avoir, & il «
 vous fournira les moyens d'aller «
 par-tout où vous voudrez. «

Ulysse, ravi de ces marques
 d'affection, lui en témoigne sa re-
 connoissance en ces termes: Mon «
 cher Eumée, je souhaite de tout «
 mon cœur que Jupiter vous favo- «
 rise autant que je vous aime, pour «
 la charité que vous avez eue de «
 me retirer chez vous & de mettre «
 fin à ma misere. C'est le plus «
 grand de tous les malheurs pour «

les hommes que la mendicité.
 Quand on est réduit en cet état, la
 misere, la faim & le froid forcent
 à faire & à souffrir les choses les
 plus indignes. Mais puisque vous
 voulez me retenir, & que vous
 me forcez à demeurer chez-vous,
 dites-moi, je vous prie, des nou-
 velles de la mere d'Ulyffe & de
 son pere, qu'à son départ il laissa
 dans un âge déjà assez avancé ;
 apprenez-moi donc s'ils jouissent
 encore de la lumiere du soleil, ou
 s'ils sont descendus tous deux dans
 la nuit éternelle ?

Je vais satisfaire votre curiosi-
 té, répondit Eumée ; le bon vieil-
 lard Laërte vit encore, & il ne
 cesse d'adresser tous les jours ses
 prieres aux Dieux pour leur de-
 mander la fin de sa vie, car il n'a
 pû recevoir de consolation depuis
 le départ de son fils ; & la mort de
 sa femme survenue depuis ce tems

D'HOMERE. *Liv. XV. 251*
là, a mis le comble à son affliction
& précipité sa vieillesse. Cette
pauvre femme ne pouvant suppor-
ter l'absence de son fils, a fini en-
fin une malheureuse vie par une
mort plus malheureuse. Qu'une
pareille mort n'arrive jamais à
ceux qui habitent en cette isle, qui
me sont chers & qui m'ont fait du
bien. Pendant tout le tems que
son affliction l'a laissée en vie, je
n'avois pas de plus grand plaisir
que d'être auprès d'elle pour l'en-
tretenir & pour tâcher de la con-
soler, car elle avoit eu la bonté
de permettre que je fusse élevé
avec la belle Crimene, la plus jeu-
ne de ses filles, & je puis dire
qu'elle n'avoit gueres moins de
tendresse pour moi que pour cette
Princesse.

Mais après que nous fûmes tous
deux sortis de l'enfance, son pere
& sa mere la marierent à Samos,

» & reçurent des présens infinis de
 » leur gendre. Et pour moi , après
 » m'avoir bien équipé de toutes
 » choses , la Reine m'envoya dans
 » cette terre , & son affection pour
 » moi a toujours augmenté. Je sens
 » bien la perte que j'ai faite , & les
 » secours dont je suis privé. Mais
 » les Dieux ont bemi mon applica-
 » tion & mon travail assidu dans les
 » choses qui m'ont été confiées , &
 » j'ai eu par leur bonté de quoi me
 » nourrir & de quoi assister ceux qui
 » m'ont paru dignes de secours.
 » Pour ce qui est de ma maîtresse Pe-
 » nelope , je ne prends plus plaisir ni
 » à en parler , ni à en entendre par-
 » ler ; une calamité affreuse est tom-
 » bée sur sa maison ; une foule de
 » Princes insolens & superbes se
 » sont attachés à elle & la ruinent ;
 » elle en est toujours si obsédée ,
 » que ses fidelles serviteurs n'ont la
 » liberté ni de lui parler , ni de l'a-

vertir de ce qui se passe , ni de recevoir ses ordres , à peine ont-ils de quoi fournir à leur entretien , bien loin de pouvoir nous envoyer ici quelque douceur pour nos domestiques.

Helas ! mon cher Eumée , c'est donc depuis votre enfance que vous êtes éloigné de votre patrie & de vos parens. Racontez-moi , je vous prie , vos aventures , & dites-moi , si c'est que la ville où habitoient votre pere & votre mere a été saccagée par vos ennemis , ou si des pirates vous ayant trouvé seul dans les pâturages à la tête de vos troupeaux , vous ont enlevé dans leurs navires, vous ont amené à Ithaque , & vous ont vendu à Laërte tout ce qu'ils ont voulu , & beaucoup moins que vous ne valez.

Etranger , puisque vous voulez savoir mes aventures , repartit Eu-

» mée, je ne vous refuserai pas ce
» plaisir. Ecoutez - moi donc avec
» attention sans quitter la table ; les
» nuits sont fort longues , on a le
» tems de dormir & de se divertir
» à faire des contes , il ne faut pas
» vous coucher de si bonne heure ,
» le trop dormir lasse & fait mal. Si
» quelqu'un de ces bergers a envie
» de se coucher , il peut sortir , car
» il faut que demain à la pointe du
» jour il ait déjeuné & qu'il mene
» ses troupeaux aux pâturages. Mais
» pour nous demeurons ici à table ,
» à boire & à manger , & à nous di-
» vertir en racontant l'histoire de
» nos malheurs ; car tout homme
» qui a beaucoup couru & beaucoup
» souffert dans ses courses , prend
» un plaisir singulier à s'en souvenir
» & à en parler. Je m'en vais donc ,
» puisque vous le voulez , vous ra-
» conter les particularités les plus
» remarquables de ma vie.

D' H O M E R E. *Liv. XV. 255*

Au de-là de l'isle d'Ortygie est une isle appelée Syrie, si jamais vous avez entendu ce nom. C'est dans cette isle que se voyent les conversions du soleil. Elle n'est pas fort considerable pour sa grandeur, mais elle est fort bonne, car on y nourrit de grands troupeaux de bœufs & de nombreux troupeaux de moutons, & elle porte beaucoup de vin & une grande quantité de froment. Jamais la famine n'a désolé ses peuples, & les maladies contagieuses n'y ont jamais fait sentir leur venin. Ses habitans ne meurent que quand ils sont parvenus à une extrême vieillesse, & alors c'est Apollon lui-même, ou sa sœur Diane qui terminent leurs jours avec leurs douces flèches. Il y a dans cette isle deux villes qui partagent tout son territoire. Mon pere Ctesius, fils d'Ormenus sem-

» blable aux Immortels , en étoit
 » Roi. Un jour quelques Pheni-
 » ciens, gens célèbres dans la marine
 » & grands trompeurs , aborderent
 » à nos côtes, portant dans leur vais-
 » seau quantité de choses curieuses
 » & rares.

» Il y avoit alors dans le Palais
 » de mon pere une femme Pheni-
 » cienne , grande , belle & très-ha-
 » bile à toutes sortes de beaux ou-
 » vrages. Ces Phéniciens décûrent
 » cette femme par leurs insinuations
 » & par leurs fourberies. Un jour
 » qu'elle lavoit des hardes à la fon-
 » taine , l'un d'eux obtint d'elle les
 » dernieres faveurs & se rendit abso-
 » lument maître de son esprit ; mal-
 » heur ordinaire aux personnes mê-
 » mes les plus habiles qui se font
 » laissé abuser. Il lui demanda donc
 » qui elle étoit & d'où elle étoit.
 » Elle lui enseigna d'abord le Par-
 » lais de mon pere, & lui dit qu'elle

étoit de l'opulente ville de Sidon & fille d'Arybas homme très-riche & très-puissant ; que des corsaires Taphiens l'avoient enlevée comme elle revenoit de la campagne, & l'avoient menée dans l'isle de Syrie, où ils l'avoient vendue à mon pere qui en avoit donné un grand prix. Mais, lui répondit le Phenicien, qui l'avoit abusée, voudriez-vous venir avec nous pour vous retrouver dans votre maison & revoir votre pere & votre mere, s'ils vivent encore & s'ils sont aussi riches que vous nous l'assurez.

Je le voudrois de tout mon cœur, repartit cette femme, si tous vos matelots me promettent avec serment de me remener chez moi sans me faire nul outrage.

Tous les matelots lui firent en même tems le serment qu'elle demandoit, après quoi elle leur dit :

» Tenez, je vous prie , ce complot
» secret , & qu'aucun de votre trou-
» pe ne s'avise de m'aborder , ni de
» me parler , soit dans les chemins
» ou à la fontaine , de peur que
» quelqu'un ne le voye & ne coure
» au Palais le rapporter à notre
» vieillard , qui entrant d'abord en
» quelque soupçon , ne manqueroit
» pas de me charger de chaînes ,
» & de trouver les moyens de vous
» faire tous périr. Gardez bien le se-
» cret & hâtez-vous d'acheter les
» provisions pour le voyage. Quand
» votre vaisseau sera chargé , vous
» n'aurez qu'à m'envoyer un messa-
» ger pour m'en donner avis. Je
» vous apporterai tout l'or qui se
» trouvera sous ma main. Je tâche-
» rai même de vous payer un prix
» encore plus grand pour mon pas-
» sage , car j'éleve dans le Palais le
» jeune Prince , qui est déjà fort
» avisé , & qui commence à mar-

cher & à sortir dehors , pourvû «
qu'on le tienne. Je n'oublierai rien «
pour vous l'amener. En quelque «
contrée que vous vouliez l'aller «
vendre , vous en aurez un prix «
infini. «

En finissant ces mots , elle les «
quitte & s'en retourne dans le Pa- «
lais. Ces Pheniciens demeurèrent «
encore un an entier dans le port , «
d'où ils venoient tous les jours à «
la ville vendre leurs marchandises «
& acheter des provisions. Quand «
le vaisseau eut sa charge & qu'il «
fut en état de s'en retourner , ils «
dépêcherent un de leurs matelots «
à cette femme pour l'en avertir. «
C'étoit un homme-très fin & très- «
rusé , qui vint dans le Palais de «
mon pere comme pour y vendre «
un beau collier d'or qui avoit de «
beaux grains d'ambre. Toutes les «
femmes du Palais , & ma mere «
même , ne pouvoient se lasser de «

le manier & de l'admirer , & en
offroient une certaine somme. Ce-
pendant le fourbe fit signe à notre
Phenicienne , & le signe fait &
apperçû , il s'en retourne promp-
tement dans son vaisseau.

En même tems cette femme
me prend par la main , & me me-
ne dehors comme pour me pro-
mener. En sortant elle trouve dans
le vestibule des tables dressées &
des coupes d'or sur le buffet , car
les officiers de mon pere pré-
paroient le souper , & par ha-
zard ils étoient sortis , attirés par
quelque rumeur qu'on avoit en-
tendue devant le Palais. Elle ne
perdit pas l'occasion , elle cacha
sous sa robe trois coupes & con-
tinua son chemin ; je la suivois
avec innocence sans connoître
mon malheur. Après le soleil cou-
ché , & les chemins étant déjà
couverts de ténèbres , nous arri-

vâmes au port où étoit le vaisseau des Pheniciens. Ils nous font embarquer promptement & mettent à la voile, poussés par un vent favorable que Jupiter leur envoya. Nous voguâmes en cet état six jours & six nuits. Le septième jour Diane décocha ses flèches sur cette femme Phenicienne, qui mourut tout d'un coup & tomba au pied du mât. On la jeta d'abord dans la mer, où elle servit de pâture aux poissons. Je fus fort étonné & affligé de me voir seul entre les mains de ces corsaires. Sur le soir le même vent nous poussa à Ithaque, où Laërte n'épargna rien pour m'acheter. Voilà de quelle maniere j'ai été porté dans cette isle.

Mon cher Eumée, lui dit Ulyse, le recit que vous m'avez fait de tout ce que vous avez souffert si jeune encore, m'a sensiblement

* touché. Mais Jupiter a eu la bon-
 * té de faire succeder à tous ces
 * maux un grand bien , puisque
 * vous êtes arrivé dans la maison
 * d'un homme en qui vous avez
 * trouvé un maître fort doux , qui
 * vous aime & qui vous fournit a-
 * vec soin la nourriture, les habits
 * & tout ce dont vous avez besoin ,
 * de sorte que vous menez ici une
 * vie fort douce. Mais moi , après
 * avoir erré dans plusieurs contrées,
 * j'arrive ici dans l'état où vous me
 * voyez.

C'est ainsi que s'entretenoient
 Ulyffe & Eumée. Ils n'eurent pas
 beaucoup de tems pour dormir ,
 car l'aurore vint bien-tôt sur son
 char d'or annoncer la lumiere aux
 hommes.

Cependant Telemaque & ses
 compagnons arrivent au port ,
 plient les voiles , abattent le mât ,
 & à force de rames ils font entrer

leur vaisseau dans le port ; ils jettent l'ancre , arrêtent le vaisseau avec les cables , & descendent sur le rivage où ils préparent leur dîner. Quand ils eurent fait leur repas , le prudent Telemaque leur dit : Mes compagnons , remenez le vaisseau à la ville , je vais seul visiter une petite terre qui est près d'ici & voir mes bergers ; sur le soir après avoir vû comment tout se passe chez moi , je vous rejoindrai , & demain pour notre heureuse arrivée je vous donnerai un grand dîner , où la bonne chere & le bon vin vous feront oublier toutes vos fatigues.

Mais , mon cher fils , repartit le devin Theoclymene , où irai - je cependant ? dans quelle maison d'Ithaque pourrai - je me retirer ? puis - je prendre la liberté d'aller tout droit dans le Palais de la Reine votre mere ?

» Dans un autre tems, lui répon-
» dit le sage Telemaque, je ne souf-
» frirois pas que vous allassiez ail-
» leurs que dans mon Palais, & rien
» ne vous y manqueroit, on vous y
» rendroit tous les devoirs que l'hof-
» pitalité exige. Mais aujourd'hui
» ce seroit un parti trop dangereux,
» car outre que je ne serois point
» avec vous, vous ne pourriez voir
» ma mere, qui ne se montre que
» très-rarement aux Pour suivans &
» qui se tient loin d'eux dans son
» appartement, toujours occupée à
» ses ouvrages. Je vais vous ensei-
» gner une maison où vous pour-
» rez aller, c'est chez Eurymaque fils
» du sage Polybe. Tous les peuples
» d'Ithaque le reverent comme un
» Dieu, & c'est de tous les Pour sui-
» vans celui qui a le plus de merite.
» Aussi espere-t-il d'épouser ma me-
» re, & de monter sur le trône d'U-
» lyffe. Mais Jupiter, qui habite les
» cieux,

cieux, sçait seul s'il ne fera point
perir tous ces Pourſuivans avant
ce prétendu mariage.

Comme il diſoit ces mots , on
vit voler à ſa droite un autour , qui
eſt le plus vîte des meſſagers d'A-
pollon ; il tenoit dans ſes ferres
une colombe , dont il arrachoit les
plumes , qu'il répandoit à terre en-
tre Telemaque & ſon vaiſſeau.

Theoclymene tirant en même
tems ce jeune Prince à l'écart, lui
met la main dans la ſienne , & lui
dit : Cet oiseau qui vole à votre
droite , n'est point venu ſans l'or-
dre de quelque Dieu. Je n'ai pas
eu plutôt jetté les yeux ſur lui, que
je l'ai reconnu pour un oiseau des
augures. Il n'y a point dans Itha-
que de race plus royale que la vô-
tre. Je vous prédis donc que vous
aurez toujours le deſſus ſur tous
vos ennemis.

Que votre prédiction s'accom-

» plisse , Theoclymene, lui répondit
 » Telemaque , vous recevrez de
 » moi toute sorte d'amitié & de pré-
 » sents si considérables , que tous
 » ceux qui vous verront vous diront
 » heureux.

Il adresse en même tems la pa-
 » role à son fidelle compagnon Pi-
 » rée fils de Clytius : Mon cher Pi-
 » rée , lui dit-il , de tous mes com-
 » pagnons qui m'ont suivi à Pylos ,
 » vous m'avez toujours paru le plus
 » attaché à moi & le plus prompt à
 » executer mes ordres ; je vous prie
 » de mener chez vous cet hôte que
 » je vous confie, ayez de lui tous les
 » soins & faites-lui tous les honneurs
 » qu'il merite jusqu'à ce que je sois
 » de retour à Ithaque,

» Le vaillant Pirée lui répond :
 » Telemaque , vous pouvez vous
 » assurer que quelque long séjour
 » que vous fassiez ici , j'aurai soin de
 » l'hôte que vous me confiez , &

D'HOMERE. *Liv. XV.* 267
qu'il ne manquera chez moi d'au-
cune des choses que demande
l'hospitalité.

En finissant ces mots il monte dans son vaisseau, & commande à ses compagnons de s'embarquer & de délier les cables ; ils obéissent & se placent sur les bancs.

Cependant Telemaque met ses brodequins, arme son bras d'une bonne pique, & pendant que ses compagnons remencent le vaisseau à la ville, comme il l'avoit ordonné, il se met en chemin pour aller visiter ses nombreux troupeaux, sur lesquels le bon Eumée, toujours plein d'affection pour ses maîtres, veilloit avec beaucoup d'attention & de fidélité.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

L I V R E X V.

Page 221. **M***Inerve, qui venoit de quitter Ulyffe sur le rivage d'Ithaque]* C'est ce qu'on vient de lire dans le Livre précédent, qui ne contient que le reste de ce jour-là & la nuit qui le suit. Minerve quitta Ulyffe assez tard, car le jour étoit déjà avancé, & elle se rendit à Lacedemone la nuit même qu'Ulyffe faisoit ce bel apologue à Eumée & à ses bergers. Cette remarque est nécessaire pour faire entrer dans la suite & dans l'économie du Poëme.

Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Nestor couchés sous un portique] Homere a quitté Telemaque dans le Palais de Menelas à la fin du 14. Liv. Ce Prince a donc été à Lacedemone depuis ce tems-là, c'est-à-dire, depuis que Mercure est allé porter l'ordre à Calypso de laisser partir Ulyffe. Il y a encore été les quatre jours qu'Ulyffe fut avec Calypso depuis l'arrivée de Mercure, les vingt jours qu'il employe à arriver de l'île

SUR L'ODYSSÉE. Livre XV. 269
d'Ogygie à celle des Pheaciens, & le tems
qu'il fut là à conter ses aventures, & à at-
tendre le vaisseau qu'on lui avoit promis.

Page 222. *Il n'est pas honnête que vous de-
meuriez plus long-tems éloigné de vos Etats*]
En effet ce séjour avoit été assez long, &
presentement qu'il n'y a plus aucune nou-
velle à attendre d'Ulyse, qui est déjà arrivé
à Ithaque, il faut que Telemaque pense à
revenir.

Déjà son pere même & ses freres] Il est
très-vraisemblable qu'Icarius, pere de Pe-
nelope, las de voir ces Poursuivans consu-
mer son bien, la pressoit de se déterminer,
& d'épouser le plus riche de ces Princes.

Et ses freres] Car on assure qu'Icarius
eut de sa femme Peribée cinq fils, Thoas,
Damalippe, Imeusimus, Aletes & Perilaüs,
& une seule fille, qui est Penelope.

Et offre une plus grosse dot] J'ai déjà assez
parlé de cette coûtume, & de la dot que les
mariés donnoient à leurs femmes.

Page 223. *Elles font tout pour l'avantage
d'un second mari & oublient très prompte-
ment le premier, & ruinent les enfans qu'elles
en ont eus*] Est-il possible que les femmes du
tems d'Homere ressemblassent si fort à quel-
ques-unes que nous voyons aujourd'hui ?
Mais je voudrois qu'Homere nous eût dit
si de son tems les hommes remariés se souve-

noient beaucoup de leur première femme ; & s'ils étoient plus justes envers leurs enfans du premier lit.

Jusqu'à ce que les Dieux vous aient donné une femme prudente & habile qui puisse gouverner votre maison] Homère étoit donc persuadé qu'une femme prudente & habile est un présent du ciel, & que c'est la femme prudente & habile qui fait les maisons, & la fole qui les détruit. *Sapiens mulier ædificat domum*, dit Salomon, Proverb. 14. 1. Et l'auteur de l'Ecclesiastique, après avoir dit que le mari d'une femme prudente est heureux, que les années de sa vie sont doubles, ajoute, *Pars bona, mulier bona, in partimentium Deum dabitur viro pro factis ejus.* 26. 1. 2. Notre siècle en connoît plusieurs que Dieu a données à ceux dont il a voulu récompenser la vertu.

Les plus déterminés des Poursuivans vous ont dressé une embuscade] Comme nous l'avons vû à la fin du IV. Liv.

Page 224. *Ne manquez pas de renvoyer sur l'heure à la ville votre vaisseau avec tout l'équipage*] Car comme c'étoit un vaisseau qu'il avoit emprunté, il étoit juste qu'il le renvoyât ; & d'ailleurs étant chez Eumée, il n'avoit plus besoin ni du vaisseau ni de ses compagnons qui l'avoient suivi.

Vous l'envoyerez au Palais porter en diligence à la sage Penelope la bonne nouvelle.]

Minerve ne manque à rien. Quelle auroit été la douleur de Penelope , si elle avoit oui dire que le vaisseau étoit revenu sans son fils ! Tout ce que l'équipage lui auroit dit pour la rassurer auroit été inutile.

Page 225. *Pisistrate , lèvez-vous , je vous prie , & allez promptement atteler votre char*] Tout ce que j'ai dit si souvent de la simplicité des mœurs de ces tems heroïques , doit empêcher , à mon avis , qu'on ne soit surpris de voir qu'un jeune Prince comme Pisistrate aille lui-même atteler son char , & que Telemaque & lui voyagent sans gardes , sans valets.

Nous ne saurions nous mettre en chemin pendant une nuit si obscure] C'est la même nuit dont il a dit dans le Livre précédent , *La nuit fut très-froide & très-obscur , Jupiter versa un déluge d'eaux , & le Zephyre toujours chargé de pluies , fit entendre ses souffles orageux*. C'est la même nuit où Ulysse fit ce bel apologue , pour avoir de quoi se couvrir & se garentir du froid.

Page 227. *Et je ne saurois approuver ces hôtes excessifs & dans l'empressement & dans l'indifférence qu'ils témoignent à ceux qu'ils ont reçus chez eux*] Il y a dans le Grec : *Je ne saurois souffrir ces hôtes qui aiment excessivement & qui haïssent de même ceux qu'ils ont reçus chez eux*. Mais il est aisé de voir qu'en cet endroit Homere a mis *amitié pour empressement , & haine pour indifférence*.

Comme quelquefois dans l'Écriture sainte le mot de *haine* se prend en ce sens-là. Le précepte que Menelas donne ici pour régler le milieu qu'il faut tenir avec ceux qu'on reçoit chez soi est admirable ; l'empressement excessif est incommode, & l'indifférence outrée est injurieuse & désobligeante pour celui à qui on la témoigne, & impolie à celui qui la marque. Il faut politesse & liberté.

Il est mieux de garder en tout de justes bornes] C'est ce vers d'Homère, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, qui a donné lieu au proverbe que les Philosophes ont enseigné après lui, *μηδὲ ἄγαν*, *nequid nimis*, rien de trop.

Page 229. *Donne ordre à Helene & à ses femmes de préparer le dîner*] Car ce soin regardoit particulièrement les femmes. J'ai vû des gens qui ne pouvoient souffrir que Menelas donne à sa femme un ordre comme celui-là ; mais ils sont trop délicats, & ils ne se souviennent pas que les mœurs des tems heroïques sont les mêmes que celles des Patriarches. C'est ainsi qu'*Abraham* courant à sa tente, dit à Sara : *Dépêchez-vous, patrissez trois mesures de farine, & faites des gâteaux. Festinavit Abraham in tabernaculum ad Saram, dixitque ei : Accelera, tria fata simile commisce, & fac subcinericios panes.* Genes. 18. 6.

Dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux] C'est ainsi qu'il a

SUR L'ODYSSE'E. Livre XV. 273
dit d'Hecube dans le VI. Livre de l'Iliade :
*Cette Princesse descend dans un cabinet par-
fumé de toutes sortes d'odeurs les plus exqui-
ses, où elle avoit quantité de meubles pré-
cieux. Et sur ces cabinets parfumés, on peut
voir la Remarque, tom. 2. pag. 195.*

*Prend une belle coupe à deux fonds] C'est
ainsi que j'ai expliqué ἀμφικύπελλον. Une dou-
ble coupe dont l'une sert de base à l'autre.
J'en ai fait une Remarque au 1. Livre de
l'Iliade, page 97.*

Page 230. *Il étoit brillant comme l'astre
du jour, & il se trouva au-dessous de tous
les autres] Comme il a dit du tapis, dont
Hecube veut faire présent à Minerve dans
le sixième Livre de l'Iliade : Il se trouva sous
tous les autres ; il étoit éclatant comme le so-
leil. Ce qu'il y a de plus précieux est d'ordi-
naire le plus caché, & Homere ajoûte cette
particularité pour marquer le soin que ces
Princesses avoient de choisir ce qu'elles
avoient de plus beau & de plus magnifique
dans tous ces voiles, & pour cela il falloit
les visiter tous.*

*C'est une double coupe d'argent] Homere
donne ici le même nom à la coupe que Me-
nelas met entre les mains de Telemaque, &
à l'urne que Megapenthes met à ses pieds,
car il appelle l'une & l'autre κρητήρα. Mais il
les distingue fort bien, en appelant ensuite
la première ἀμφικύπελλον, une double coupe.*

Le Roi des Sidoniens m'en fit présent quand il me reçut chez lui à mon retour de Troie] Menelas nous a dit qu'à son retour de Troie il fut porté à Cypre, en Phenicie & en Egypte.

Page 231. *Tenant entre ses mains le voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-même]* Car Helene travailloit admirablement en broderie, comme Homere nous l'apprend dans le troisieme Liv. de l'Iliade, où il dit qu'*Iris la trouva dans son Palais, qui travailloit à un merveilleux ouvrage de broderie; c'étoit un grand voile brodé par dessus & par dessous, tout brillant d'or, & où étoit employé tout l'art de Minerve. Cette Princesse y representoit tous les grands combats que les Troyens & les Grecs livroient pour elle sous les yeux mêmes du Dieu Mars. Il faut être bien habile pour exécuter un si grand dessein.*

Page 232. *Et le fils de Menelas fait l'office d'échançon]* Les fils des plus grands Princes ne dédaignoient pas de faire cette fonction.

Page 233. *Il se mit au devant de leur char, & leur presentant la coupe, il leur dit]* Lorsque Priam partit pour aller racheter le corps de son fils & qu'il fut sur son char, Hecube s'approcha de lui, tenant dans sa main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'avant son départ il fit ses libations & se rendit Jupiter favorable. Elle se tint à la tête de ses chevaux, & lui dit : *Priam, ne partez pas sans avoir fait vos libations à Jupiter, &c. Iliad.*

SUR L'O DYSSÉE. Livre XV. 275
Liv. XXIV. Menelas fait ici la même chose à ces princes. Les libations qu'on avoit faites à la fin du repas n'étoient pas suffisantes, il falloit en faire encore sur le moment du départ.

Page 234. *Le sage Pisistrate prenant alors la parole, dit à Menelas*] Pisistrate & son ami Telemaque étoient trop jeunes pour entreprendre d'expliquer ce signe. La raison & la bienséance vouloient donc qu'ils en demandassent l'explication à Menelas, qui ayant plus d'expérience, pouvoit mieux en découvrir le sens.

Menelas se met en même tems à penser profondément, mais la belle Helene ne lui en donna pas le tems] Pendant que Menelas pense fortement & médite pour trouver l'explication de ce prodige, Helene la trouve tout d'un coup, non par la force & par la pénétration de son esprit, mais, comme elle l'assûre elle-même, par une inspiration subite. Par-là Homere enseigne fort clairement que les lumières des hommes sont courtes; que d'eux-mêmes ils ne sauroient expliquer les prodiges, & que comme ce sont les Dieux qui les envoient, c'est aussi à eux à en reveler le sens. C'est ce que Daniel dit au Roi Nabucodonosor, *Le mystere dont le Roi demande l'explication, ni les sages, ni les mages, ni les devins, ni les aruspices ne peuvent le déclarer au Roi, mais il y a un Roi dans le ciel qui revele les mysteres.* Et ensuite inspiré par ce Dieu il lui déclare le songe qu'il avoit oublié & lui en donne l'explication.

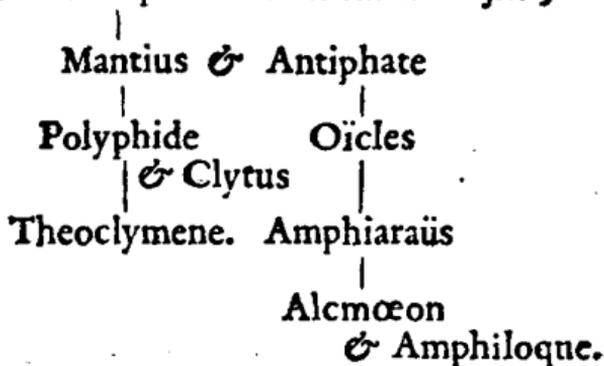
Page 235. *Comme cet aigle parti d'une montagne*] Nous avons déjà vû dans le second Livre deux aigles partis de la montagne signifier Ulyffe & Telemaque. On peut voir là l'explication de ce prodige. C'est ici la même chose. L'aigle parti de la montagne, c'est Ulyffe qui, après avoir été long-tems errant, arrive à sa maison de campagne & de-là à Ithaque, & cette oye domestique qu'il tient dans ses ferres, ce sont les Poursuivans. Comme cette oye ne fait que manger dans la basse-cour & est enfin tuée, de même les Poursuivans, après avoir passé plusieurs années à faire bonne chere dans le Palais, seront enfin tués par Ulyffe.

Page 236. *Et je vous promets que dans Ithaque je vous adresserai mes vœux comme à une Déesse*] Car si la prophétie s'accomplit, Telemaque juge que celle que les Dieux daignent inspirer, mérite d'être invoquée comme une Déesse.

Page 237. *Souffrez que je m'embarque & que je n'entre point dans la ville*] Il semble que Telemaque pèche ici contre la politesse, de passer à Pylos sans aller prendre congé de Nestor. Mais outre qu'il donne à cette action un prétexte très-obligeant pour ce Prince, il a des raisons très-fortes de ne pas s'arrêter. Premièrement l'ordre de Minerve, en second lieu le prodige & l'explication qu'Helene lui a donnée, qui a ranimé ses esperances, en lui faisant envisager qu'Ulyffe pouvoit être de retour.

Page 239. *En finissant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, & bien-tôt il arrive dans le Palais de Nestor*] Homere ne s'amuse pas à nous dire ici ce que Pisistrate dit à Nestor pour excuser Telemaque, ni le déplaisir de Nestor, de ce que ce Prince étoit parti sans le voir. Cela est étranger à son sujet, & il va toujours à ce qui l'appelle.

Page 240. *C'étoit un devin qui descendoit en droite ligne du celebre Melampus*] Il étoit son arriere petit-fils, & voici sa généalogie. De Cretheus naquit Amythaon qui fut Roi de Pylos. Cet Amythaon eut deux fils, Bias & Melampus : celui-ci eut deux fils,



Pour s'éloigner de Nelée son oncle] Melampus étoit neveu de Nelée par Tyro fille de Salmonée, qui ayant été aimée de Neptune, en eut Nelée avant que d'épouser Crethée pere d'Amythaon, ainsi Amythaon & Nelée étoient freres uterins. Au reste j'ai un peu éclairci cette histoire dans la Traduction ; car Homere la raconte si brièvement,

qu'elle ne seroit pas intelligible. Du tems de ce Poëte tout le monde étoit instruit de cette histoire qui étoit très-importante , à cause des grandes maisons qu'elle regardoit, mais aujourd'hui elle est trop ignorée pour être laissée sans éclaircissement. Homere en a déjà dit quelque chose dans l'onzième Livre.

Et qui lui ayant enlevé des biens infinis, les retint un an entier] Il lui enleva ses biens pour l'obliger à aller enlever les bœufs d'Iphiclus à Phylacé en Theffalie.

Alla à la ville de Phylacus] Ce Phylacus étoit fils de Dejonée Roi de la Phocide & pere d'Iphiclus. Il avoit donné son nom à la ville de Phylacé où il regnoit.

Il fut retenu prisonnier dans le Palais de Phylacus] Il fut pris comme il emmenoit ces bœufs & retenu en prison, selon que l'oracle le lui avoit prédit. On peut voir ce qui en a été dit dans le XI. Liv.

A cause de la fille de Nelée] A cause de Pero qu'il vouloit faire épouser à son frere Bias, c'est pourquoi il s'étoit chargé de cette entreprise si terrible d'aller enlever les bœufs d'Iphiclus.

Et de la violente impression que les terribles Furies avoient faite sur son esprit] Ce passage est remarquable. Melampus pour servir le ressentiment de son oncle Nelée, &

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XV. 279*
pour faire épouser sa fille Pero à son frere
Bias , se chargea d'aller en Theffa-
lie les bœufs d'Iphiclus , & il s'en chargea
quoiqu'il fût les maux qui lui en devoient
arriver. Et c'est ce qu'Homere appelle un
dessein suggeré par les Furies , car il n'y
avoit qu'un furieux qui pût se charger d'une
pareille entreprise. Mais ainsi s'accomplis-
soient les décrets de Jupiter , qui vouloit
que ce Melampus allât enseigner à Phylacus
les remedes nécessaires pour mettre son fils
Iphiclus en état d'avoir des enfans. Et Dieu
se sert également de la sagesse & de la folie
des hommes pour l'exécution de ses desseins.

Page 241. *Et il fit par son habileté ce qu'il
n'avoit plu faire par la force*] Car ayant pro-
mis à Phylacus qu'il lui enseigneroit com-
ment son fils Iphiclus pourroit avoir des
enfans, moyennant qu'il lui donnât les bœufs
qu'il s'étoit chargé d'emmenner , & Phylacus
ayant accepté ce parti , Melampus donna à
Iphiclus des remedes qui eurent tout le suc-
cès qu'il en attendoit , car Iphiclus eut un
fils qui fut appellé Podarces. *Voyez Apollo-
dore , liv. 1.*

Le brave Amphiaraüs] Car il donna de
bonne heure des marques de son courage ,
il alla avec Jason à l'expédition des Argo-
nautes.

*A qui Jupiter & Apollon donnerent à l'en-
vi des marques de l'affection la plus singu-
liere*] Jupiter en le rendant un très-grand

Prince , très-considéré & très-respecté ; & Apollon en le rendant un très-grand devin. Voilà les premières marques qu'il reçut de l'affection de ces Dieux. Homere ne les explique pas , il ne fait mention que de la dernière que nous allons voir.

Il ne parvint pas jusqu'à la vieillesse] De toutes les faveurs qu'Amphiaraus reçut de Jupiter & d'Apollon , la seule qu'Homere explique , c'est qu'il mourut jeune. Il regarde cela comme la plus grande , parce que la vie des hommes étant ici-bas un tissu de miseres & de calamités , c'est une grace que Dieu fait d'en retirer de bonne heure. Aussi Platon dans l'Axiochus , s'il est vrai que ce dialogue soit de lui , assure que les Dieux ayant une connoissance parfaite des choses humaines , retirent promptement de la vie ceux qu'ils aiment le plus , & il rapporte à ce sujet deux histoires qui en sont des preuves très-évidentes. La première est celle d'Agamede & de Trophonius , qui après avoir bâti le temple d'Apollon à Pytho , demanderent à ce Dieu pour récompense ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes , & le lendemain ils furent trouvés morts dans leur lit. La seconde , celle de la Prêtresse de Junon à Argos , qui ayant prié sa Déesse de récompenser ses deux fils de la piété qu'ils avoient temoignée en s'attellant eux-mêmes à son char pour la mener au temple , ses chevaux tardant trop à venir , la Déesse l'exauça , ses deux fils moururent la nuit même. Après quoi Platon rapporte ce

SUR L'ODYSSÉE. Livre XV. 281
passage d'Homere comme un témoignage
respectable de la vérité de ce sentiment. *Plat.*
tom. 3. pag. 367.

Page 242. *Pour sa grande beauté dont la terre n'étoit pas digne ; elle voulut le faire asseoir parmi les Immortels*] Voici un grand éloge de la beauté ; une beauté parfaite n'est pas pour la terre, elle doit être dans le ciel, où se trouvent les véritables beautés ; dans ce monde il n'y a que des beautés imparfaites , des ombres de beauté.

Ce Polyphide irrité contre Mantius son pere] On trouve dans Homere des exemples de tout ce qui se passe dans la vie , jusqu'aux querelles qu'un malheureux intérêt , ou quelque passion injuste , font souvent naître entre les peres & les enfans.

Puisque je suis assez heureux pour vous trouver] Il y a dans le Grec , ὁ φίλος , *mon ami* , ce qui nous paroît étrange en notre langue , & selon nos mœurs , qui ne permettent pas que nous abordions avec tant de familiarité des gens considérables. Mais dans ces heureux tems on n'y faisoit pas tant de façon , & ce qui passe aujourd'hui pour une familiarité trop grande & blamable , étoit pris alors pour une politesse & pour une marque d'honnêteté. Ce compliment de Theoclymene me paroît admirable.

Page 243. *Dites-moi qui vous êtes , de quel pays vous êtes , & qui sont vos parens*]

Il fait toutes ces interrogations pour découvrir si ce jeune Prince n'est point parent de celui qu'il a tué, car en ce cas, au lieu de demander d'aller avec lui, il le fuiroit par les raisons qu'il va dire.

Page 244. *Je cherche à me mettre à couvert de leur ressentiment, & je fais la mort dont ils me menacent*] Parmi les Hebreux les parens de celui qu'on avoit tué de propos délibéré ou autrement, avoient le droit de tuer le meurtrier quelque part qu'ils le trouvaient jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une des villes qui avoient été données pour asyle. *Propinquus occisi homicidam interficiet, statim ut apprehenderit eum interficiet.* Num. 35. 19. *Si interfector extra fines urbium, quæ exulibus deputatæ sunt, fuerit inventus, & percussus ab eo qui ultor est sanguinis, absque noxa erit qui eum occiderit.* Ibid. 26. Les Grecs avoient presque la même jurisprudence. Les parens du mort avoient aussi le droit de tuer le meurtrier jusqu'à ce qu'il se fût purgé, en accomplissant le tems de l'exil, ou qu'il eût été expié de quelque autre manière.

Car c'est ma destinée d'errer dans tous les climats] Car le meurtrier devoit se condamner lui-même à l'exil pendant un certain tems marqué.

Page 245. *Ils passent les courans de Crunes & de Chalcis qui a de si belles eaux*] C'est

un vers qui manque dans toutes les éditions d'Homere, & dont Eustathe même n'a fait aucune mention. Il est pourtant nécessaire, & il faut le rétablir, car Strabon le reconnoît, après le vers 294. Il faut donc rapporter celui-ci comme Strabon nous le presente dans son 8. liv.

Βάν δὲ τῶν Κρυνούς καὶ Χαλκίδαι καλλιπέδιρον.

Homere marque fort clairement la navigation de Telemaque, & je me suis attachée à l'expliquer après Strabon, qui dit que Telemaque courut d'abord tout droit vers le septentrion jusqu'au de-là de Phées & de la hauteur des côtes d'Elide, & que de-là au lieu de détourner à gauche, c'est-à-dire, au couchant, pour côtoyer l'île de Samos, ou Cephallenie, qui étoit le chemin le plus court pour arriver à Ithaque, il prit à droite du côté du levant, pour éviter l'embuscade qu'on lui avoit dressée entre Ithaque & Cephallenie, comme Minerve l'en avoit averti, & poussa droit vers les îles qui sont au-dessus de Dulichium, & qui font partie des Echinades, & qu'ainsi ayant passé Ithaque, qu'il avoit derriere lui au midi, il détourna tout d'un coup à gauche comme pour aller vers l'Acarnanie, & aborda à Ithaque par le côté du septentrion, au lieu de celui du midi, qui regardoit la mer de Cephallenie, où les Poursuivans étoient embusqués.

Les courans de Crunes & de Chalcis]
Crunes est un lieu de la côte du Pelopon-

nese, ainsi appelé, comme nous dirions *les fontaines*. Chalcis est un fleuve voisin & un bourg sur ce fleuve. Strab. *Après cela on trouve le fleuve Chalcis, le lieu appelé Cru- nes, & le bourg de Chalcis, &c.*

Le vaisseau arriva à la hauteur de Phées] C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut lire, & non pas Pheres, qui est trop loin de-là, & au milieu des terres, au lieu que Phées ou Phefe est sur la côte au bas de l'Elide, au-dessus de l'embouchure de l'Alphée.

Page 246. *Pendant ce tems-là Ulyffe & Eumée étoient à table avec les bergers] Depuis la nuit froide & obscure où Ulyffe a demandé par un apologue de quoi se garantir du froid, il s'est passé deux jours, car le matin qui a suivi cette nuit, Telemaque est parti de Lacedemone & est allé coucher à Pheres, & le lendemain il est parti de Pheres, est arrivé de bonne heure à son vaisseau près de Pylos, s'est embarqué & est arrivé la nuit suivante à Ithaque dans le tems qu'Ulyffe & Eumée sont à table avec les bergers. Le matin à la pointe du jour il arrive chez Eumée dans le moment qu'Ulyffe & ce fidèle Pasteur achevent de déjeuner.*

Page 247. *C'est que par une faveur toute particuliere de Mercure, qui, comme vous savez, est le Dieu qui répand sur toutes les actions des hommes] Comme Mercure est le serviteur & le ministre des Dieux, on a feint qu'il étoit le patron & le Dieu de tous ceux*

SURL'ODYSSE'E. Livre XV. 285
qui étoient au service des autres, & que
c'étoit par sa faveur que chacun réussissoit
dans toutes les fonctions de son état.

Page 248. *Acette proposition Eumée entra
dans une véritable colere*] Il ne se contente
pas de rejeter la proposition d'Ulyffe, il se
met véritablement en colere, ce qui mar-
que bien la charité de ce pasteur, & l'affec-
tion sincere qu'il avoit pour les étrangers
qui arrivoient chez lui.

*Dont la violence & l'insolence montent jus-
qu'aux cieux*] Dont la violence & l'insolen-
ce sont si grandes, qu'elles ne respectent pas
les Dieux, & qu'elles attaquent le ciel mê-
me. Grotius l'explique autrement : il veut
que cette maniere de parler, *montent jus-
qu'aux cieux*, soit pour dire qu'elles mon-
tent aux oreilles de Dieu, que Dieu les en-
tend, comme Dieu lui-même dit de Sodome
& de Gomorrhe, *Descendam & videbo
utrum clamorem, qui venit ad me, opere
sopleverint.* Genes. 18. 21.

*Ce sont de beaux jeunes hommes qui ont
des tuniques magnifiques & des manteaux
superbes, & qu'on voit toujours brillans
d'essences*] Homere veut qu'on juge du luxe
& de la débauche de ces Princes par la ma-
gnificence de leurs valets. En effet des valets
entretenus comme ceux-ci ne conviennent
qu'à des gens dans le désordre, & qui ne
gardent ni mesures ni bornes. Les sages ont
des valets propres, & les fous en ont de
magnifiques.

Page 251. *A fini une malheureuse vie par une mort plus malheureuse*] Il faut louer la discretion d'Eumée, il n'explique point le genre de mort, parce qu'il étoit honteux & infame ; car elle s'étoit pendue de désespoir.

Page 252. *Je sens bien la perte que j'ai faite*] C'est à mon avis le sens de ce vers,

Νῦν δ' ἤδη πάντων ἐπιδύομαι.

En perdant de si bons maîtres, il a perdu tous les secours qu'ils lui fournissoient, & il a fallu qu'il y ait suppléé par son travail.

Et j'ai eu par leur bonté de quoi me nourrir, & de quoi assister ceux qui m'ont paru dignes de secours] On ne sauroit faire une plus grande injure à un Poète que celle qu'ont fait à Homere quelques Poètes qui sont venus après lui, & qui ont détourné à un sens infame un vers plein de pudeur & qui renferme un grand sentiment de piété. Eumée reconnoît ici que c'est par la benediction que les Dieux ont répandue sur son labour, qu'il a eu de quoi vivre largement, & de quoi assister les gens de bien. *Aidíōion ἔδωκε*, signifie proprement *j'ai donné aux gens dignes de respect & de consideration pour leur vertu. Aidíōion, ἀνδράσιν αἰδοῦς ἀξίως.* Et voici comme Hesychius l'a fort bien expliqué : *αἰδῖος, δίκαιος ἥπιος, αἰδῶς ἀξίος.* *Aidíōs* signifie un homme de bien, honorable, digne de respect. Et il ajoûte : *Homere se sert aussi de ce mot pour dire celui qui a une sorte de*

honte, pour un mendiant. Et c'est-là le sens qu'Homere lui donne dans ce passage. Mais l'un vient de l'autre, les pauvres viennent de Dieu, & par-là ils sont dignes de consideration.

Je ne prends plus plaisir à en parler ni à en entendre parler] C'est le sens de ce vers, où *μείλιχόν ἐστιν ἀκούσαι*, ce n'est pas une douceur pour moi : non dulce est. Car il ne faut pas joindre *μείλιχόν* avec les mots *ἔπος* & *ἔργον* du vers suivant.

Page 253. *C'est donc depuis votre enfance que vous êtes éloigné de votre patrie ?]* Car Eumée vient de dire qu'il fut élevé encore enfant avec la plus jeune des filles de Laerte.

Page 254. *Les nuits sont fort longues]* Homere a toujours soin de faire remarquer la saison où l'on est. Les nuits étoient fort longues, car l'automne étoit déjà fort avancée.

Le trop dormir lasse & fait mal] Le bon Eumée débite ici un aphorisme de medecine, mais un aphorisme que l'experience enseigne. Le trop long sommeil fait le même effet que les trop longues veilles, car il épuise & dissipe les esprits. Hippocrate a dit encore plus fortement qu'Homere, *Le sommeil & les veilles, quand ils sont excessifs, sont une maladie.* Aphorism. liv. 7.

Prend un plaisir singulier à s'en sou-

venir & à en parler] Cela est très-certain , & la cause de ce plaisir est l'idée qu'a celui qui raconte ce qu'il a souffert , qu'il sera loué de sa patience , de sa prudence , & qu'on le regardera comme un homme favorisé du ciel , puisqu'il l'a tiré de tant de dangers où mille autres auroient péri.

Page 255. *Au de-là de l'île d'Ortygie est une île appelée Syrie*] L'île d'Ortygie c'est Delos, une des îles Cyclades dans la mer Egée. Et l'île de Syrie , qui est aussi appelée Syros, est un peu *au de-là* ou *au dessus*, c'est-à-dire, vers l'Orient, par rapport à Eumée qui parle & qui est à Ithaque. C'est pourquoi Homere dit fort bien qu'elle est *Ὀρτυγίης ὑπερῶν*, *au dessus, au de-là d'Ortygie*. Car selon tous les Géographes elle est à l'Orient de Delos, comme on le verra dans la Remarque suivante. Il ne faut pas confondre cette île de Syros avec celle de Scyros, qui est au Nord de l'Eubée.

C'est dans cette île que se voyent les conversions du soleil] Voici un passage très-important. M. Despreaux dans ses *Refléxions sur Longin* a fort bien refuté la ridicule critique que l'Auteur du *Parallele*, homme qui étoit très-ignorant en Grec, en Latin, & sur-tout en Géographie, avoit faite contre Homere, c'est-à-dire, contre le pere de la Géographie, en l'accusant d'être tombé dans la plus énorme bevue qu'un Poète ait jamais faite : *C'est*, dit-il, *d'avoir mis l'île de Syros & la mer mediterrannée sous le tropique ;*
bevue,

bevue, ajoute-t-il, que les Interpretes d'Homere ont tâché en vain de sauver, en expliquant ce passage du Cadran que le Philosophe Pherocide, qui vivoit trois cens ans après Homere, avoit fait dans cette île. Il n'y a rien là qui ne marque l'ignorance grossiere de cet Auteur; car il est également faux & qu'Homere ait placé l'île de Syros sous le tropique, & qu'on ait jamais voulu justifier ce Poëte en expliquant ce passage du Cadran de Pherocide, qui ne fut fait que trois cens ans après. Mais je suis fâchée que M. Despreaux qui réfute cette malheureuse critique avec tant de raison & de solidité, ne soit pas mieux entré lui-même dans le véritable sens de ce passage, & qu'il se soit laissé tromper par une note d'Eustathe, qui lui a persuadé que ces mots ὄθι τροπῆι ἡελίοιο veulent dire que l'île de Syros est au couchant de Delos; car c'est ainsi qu'Eustathe l'a d'abord expliqué, κειμένη πρὸς τροπῆς ἡλίου, ἥτις πρὸς τὴν ὄρτυγιαν, &c. C'est-à-dire que Syros est située au couchant du soleil, au couchant de l'île d'Ortygie. Car τροποῦμαι, se dit du soleil pour ὄνειον se coucher. M. Despreaux devoit voir que cette explication est insoutenable, car il est absolument faux que l'île de Syros soit au couchant de Delos. Aucun Géographe ne l'a jamais dit. Et comment Homere auroit-il pû le dire dans le même vers où il a dit Ὀρτυγίῃς κενύπτεθιν, au dessus de l'île d'Ortygie; ce qui est au dessus ou au de-là de cette île par rapport à Eumée qui est à Ithaque, ne peut jamais être au couchant. Voici comme en parle le

savant Bochart dans sa Chanaan. livre I. chap. XIV. Eustathe se trompe quand il veut que par *ἡλίου τροπῆς*, on entende le couchant, comme si l'île de Syros étoit au couchant de Delos, car au contraire elle est au levant & non au couchant de cette île. C'est la situation que lui donnent les Geographes, & il ne faut que ce vers d'Homere pour prouver que c'est sa véritable position, puisqu'Eumée, qui est à Ithaque, assure que Syros est au dessus, au de-là d'Ortygie, ce qui seroit très-faux si elle étoit au couchant de Delos, Eumée auroit plutôt dû dire en deça. Il falloit donc s'en tenir à la seconde explication qu'Eustathe a ajoutée dans sa même Remarque. D'autres, dit-il, expliquent ce passage en disant que dans l'île de Syros il y avoit un antre qui marquoit les conversions du soleil, c'est-à-dire les solstices, & qu'on appelloit l'antre du soleil par cette raison. Et voilà ce qu'Homere entend par ces mots, où sont les conversions du soleil. Voilà la seule véritable explication ; elle mérite d'être éclaircie. Nous voyons par ce passage même que les Pheniciens avoient fait un long séjour dans l'île de Syros ; il est certain que le nom même de Syros vient des Pheniciens, comme nous le verrons plus bas, & nous savons d'ailleurs que les Pheniciens étoient très-savans en Astronomie, c'est de-là qu'il faut tirer l'explication de *τροπῆς ἡλίου*, & il est aisé de voir que c'est *ἡλιοτρόπιον*, l'heliotrope, c'est-à-dire, le Cadran, & par-là Homere nous apprend que les Pheniciens avoient fait dans cette île un Cadran dont le style ou l'aiguille

par le moyen de son ombre marquoit les solstices. Et comme c'étoit une chose fort rare & fort merveilleuse dans ces tems-là, Homere fort curieux & fort instruit de tous ces points d'antiquité, la marque comme une aurore qui distinguoit cette île. Bien-tôt après les Cadrans furent plus communs. Environ six vingts ans après Homere, l'écriture sainte fait mention d'un Cadran qui étoit à Jerusalem, & qu'on appelloit le *Cadran d'Achas*, sur lequel Dieu fit en faveur d'Ezechias que l'ombre retrograda de dix degrés. Ce Cadran marquoit les heures & non les solstices. Il y avoit donc des Cadrans avant celui de Pherecide, qui ne fit le sien à Syros que deux cens ans après celui d'Achas, & trois cens ans après celui des Pheniciens, & par conséquent pour expliquer ce passage d'Homere, on n'a eu recours qu'à ce cadran des Pheniciens, & nullement à celui de Pherecide qu'Homere n'a jamais connu. Il me semble que cela est prouvé. Mais il y a plus encore, c'est qu'il y a bien de l'apparence que ce Cadran que Pherecide fit à Syros trois cens ans après Homere, ne fut fait que sur les découvertes des Pheniciens, car Hesychius de Milét dans le livre qu'il a fait de ceux qui ont été célèbres par leur érudition, nous assure que *Pherecide qui étoit de Syros même, n'eut point de maître, & qu'il se rendit habile en étudiant quelques livres secrets des Pheniciens qu'il avoit recouvrés.* Je me flate que ce passage d'Homere est assez éclairci, & c'est par le secours que M. Dacier m'a donné.

Rois 4. 20. 22

On y nourrit de grands troupeaux de bœufs & de nombreux troupeaux de moutons] Ce qu'Homere dit ici de la fertilité de cette île & de la bonne temperature de son air qui en bannissoit routes sortes de maladies, prouve que ce Poëte étoit parfaitement instruit de la nature de cette île & de ce qui lui avoit fait donner ce nom de *Syros*; car, comme Bochart l'a fait voir, c'étoient les Pheniciens qui l'avoient ainsi nommée du mot *sira*, comme ils disoient, pour *astira*, qui signifie *riche*: ou plutôt du mot *sura* pour *asura*, qui signifie *heureuse*. L'un & l'autre de ces deux mots marquent également la bonté de son terroir. Et une marque certaine qu'il a connu la véritable origine de ce nom de *Syros*, c'est ce qu'il ajoute du long séjour que les Pheniciens y avoient fait.

Et alors c'est Apollon lui-même, ou sa sœur Diane qui terminent leurs jours] C'est pour dire qu'ils meurent en un moment sans aucune maladie & comme par un doux sommeil.

Page 256. *Un jour quelques Pheniciens, gens célèbres dans la marine & grands trompeurs*] Il paroît par ce passage & par ceux que j'ai déjà remarqués, qu'Homere étoit très-bien instruit des navigations des Pheniciens, qui après l'arrivée des Hebreux dans la terre de Chanaan, où ils furent conduits par Josué, n'ayant plus pour eux que cette lisiere qui est sur la côte, s'adonnerent encore plus

qu'ils n'avoient fait à la marine, coururent toutes les côtes de la méditerranée & les îles, allèrent même jusques dans la mer Atlantique, & envoyèrent des colonies en différens lieux.

Portant dans leur vaisseau beaucoup de choses curieuses & rares] Car les Phéniciens étoient les plus habiles ouvriers du monde en tout ce que demandent le luxe & la magnificence, tant pour les meubles que pour les bijoux; & ils portoient dans toutes les îles & dans tous les ports leurs curiosités dont ils faisoient un très-grand commerce. C'est pourquoi Isaïe dit *Negotiatores Sidonis transfretantes mare.* 13. 2.

Il y avoit alors dans le Palais de mon pere une femme Phénicienne, grande, belle & très-habile] Je ne comprends pas ce qui a pu donner lieu à Eustathe de s'imaginer que cette femme Phénicienne étoit la propre mere d'Eumée; dans toute sa narration il n'y a pas un seul mot qui ne prouve le contraire. Eumée auroit-il avoué si franchement la honte de sa mere, en la faisant paroître non seulement débauchée, mais voleuse? En la montrant par de si vilains côtés, auroit-il osé dire *τίμια μήτηρ*, *veneranda mater*, comme il l'appelle dans la suite? Je sai bien que c'est l'épithete ordinaire que les enfans donnent à leur mere pour marquer le respect qu'exige cette qualité. C'est ainsi que la mere d'Irus est appelée *τίμια*. Mais on

ne s'en serviroit point en parlant d'une personne si vicieuse.

Malheur ordinaire aux personnes mêmes les plus habiles qui se sont laissé abuser] C'est une vérité constante, dès qu'une personne s'est laissé corrompre, elle est livrée à son corrupteur, elle n'a plus de volonté, & quelque habile qu'elle soit d'ailleurs, elle dépend absolument de celui qui l'a abusée.

Page 257. *Et fille d'Aribas*] Aribas nom Phenicien tiré du nom *Azrubaal*, d'où l'on a fait *Asdrubal*. Bochart.

Page 258. *Je vous apporterai tout l'or qui se trouvera sous ma main*] Voilà une franche voleuse domestique. Comment peut-on croire qu'Eumée eût parlé ainsi de sa mere ?

J'éleve dans le Palais le jeune Prince] Ce n'étoit donc pas sa mere, mais sa gouvernante. Comment Eustathe peut-il s'imaginer que si cette Phenicienne eût été la mere d'Eumée, elle eût pû se résoudre à le livrer à ces Pheniciens, afin qu'ils allassent le vendre ?

Page 259. *Et ma mere même*] Cette mere est donc différente de cette Phenicienne; il dit même *πορτικὴ μητρὸς*, *veneranda mater*. Cette épithete si respectueuse convenoit-elle à une femme si méprisable ?

Page 260. *Je la suivois avec innocence*,

SUR L'ODYSSE'E. Livre XV. 295
sans connoître mon malheur] On demande comment Eumée, qui étoit un enfant à la lisière quand il fut enlevé, a pû savoir tout ce qu'il vient de raconter : car il n'étoit pas en état d'avoir la moindre attention à ce qui se passoit, ni de rien remarquer ; cependant voilà une narration fort circonstanciée. On répond que les Pheniciens, qui l'avoient vendu, avoient sans doute conté toute cette histoire à Laërte, & qu'Eumée l'avoit apprise de lui.

Page 261. *Sur le soir le même vent nous poussa à Ithaque*] Ainsi Homere compte que par un bon vent on peut arriver en six jours & demi de l'île de Syros à Ithaque.

Page 262. *Cependant Telemaque & ses Compagnons arrivent au port*] Nous avons vû à la fin du II. Liv. que Telemaque parti d'Ithaque fort tard & long-tems après le coucher du soleil, arrive le lendemain à Pylos après le lever de l'aurore. Et ici le même Prince, arrivé de bonne heure de Pheres au port de Pylos, s'embarque long-tems avant le coucher du soleil, & il n'arrive que le lendemain matin. Il est donc quelques heures de plus à faire ce trajet, mais il faut se souvenir, comme je l'ai déjà dit au commencement du III. Livre, qu'ici il prend un détour pour arriver à la côte septentrionale d'Ithaque & pour éviter les embûches des Pour suivans.

Page 264. *C'est chez Eurymaque fils du*
N iv

sage Polybe] Il croit qu'il sera mieux & plus sûrement chez cet Eurymaque, qui de tous les Pourfuivans étoit celui qui valoit le mieux ; mais il ne persiste pas dans ce sentiment , comme nous l'allons voir dans la suite.

Page 265. *On vit voler à sa droite un autour*] Cet oiseau paroissant tout-à-coup lorsque Telemaque achevoit ce qu'il vient de dire , ne pouvoit pas manquer d'être un augure des plus marqués. On voit bien que la colombe désigne les Pourfuivans timides , & qu'Ulysse est désigné par l'autour.

Theoclymene tirant en même tems ce jeune Prince à l'écart] Car il ne vouloit pas que personne entendît l'explication qu'il alloit donner de cet augure , de peur qu'on ne le divulguât dans la ville , & que les Pourfuivans n'en profitassent pour se mettre à couvert.

Il n'y a point dans Ithaque de race plus royale que la vôtre. Je vous prédis donc] Theoclymene explique en peu de mots cet augure de peur d'être entendu. Voici ce qu'il veut dire. Il y avoit à Ithaque plusieurs Princes , mais la maison d'Ulysse étoit la dominante. Cet autour est une espece d'aigle , & le Roi des oiseaux. Il est donc envoyé pour celui qui a la principale autorité , & par conséquent il n'est envoyé que pour Ulysse. Et comme ce Roi des oiseaux plume la colombe , de même la maison

SUR L'ODYSSE'E. Livre XV. 297
d'Ulyffe aura le dessus sur tous les Pourfui-
vans. Il explique plus clairement cet augure
dans le XVII. Liv. en parlant à Penelope. Car
il lui dit qu'Ulyffe est caché dans Ithaque, &
qu'il se prépare à se venger.

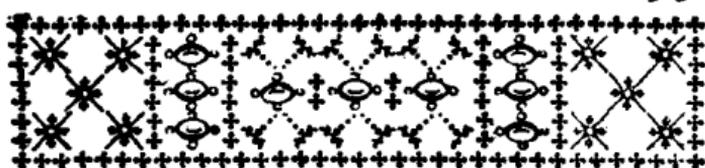
Page 266. *Je vous prie de mener chez vous
cet hôte que je vous confie*] Il vouloit d'abord
l'envoyer chez Eurymaque, mais l'explica-
tion que ce Theoclymene lui a donnée de cet
augure, lui ayant fait connoître que c'est un
grand devin, il change de sentiment, de
peur qu'il ne lui arrive de faire devant cet
Eurymaque quelque prédiction, qui nuirait
à ses affaires, ou qui peut-être même seroit
nuisible à son auteur.



Argument du Livre XVI.

T Elemaque arrive chez Eumée, & envoie ce fidèle serviteur à la ville pour annoncer son retour à Penelope. Il reconnoît son pere par le secours de Minerve. Les Princes qui étoient allé se mettre en embuscade pour attendre Telemaque à son retour, ayant appris qu'il étoit arrivé, quittent leur poste & retournent à Ithaque.





L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE XVI.

A LA pointe du jour Ulyffe & Eumée ayant allumé du feu, préparèrent le déjeuner, & envoyèrent ensuite les bergers avec leurs troupeaux aux pâturages. Comme Telemaque approchoit de la maison, les chiens d'Eumée au lieu d'aboyer se mirent à le caresser & à témoigner leur joye. Ulyffe, qui les vit le premier, & qui entendoit en même tems le bruit de quelqu'un qui marchoit, dit à Eumée: Voici quelqu'un de vos bergers qui vient, ou un autre.

» homme de connoissance , car vos
 » chiens n'aboyent point , & par
 » leurs mouvemens ils marquent
 » de la joie , & j'entends marcher.

A peine avoit-il achevé ces mots , que son cher fils parut à la porte du vestibule. Eumée l'apercevant , se leva avec précipitation & dans une surprise extrême. Les vaisseaux qu'il tenoit pour mêler le vin & l'eau , lui tomberent des mains , il court au devant de son maître , & sautant à son cou , il lui baise la tête , les yeux & les mains , & pleure de joie. Comme un pere , qui après dix années d'absence voit arriver d'une contrée éloignée son fils unique , qu'il aime tendrement , & pour lequel il a eu de mortelles inquiétudes , ne peut se lasser de lui faire des caresses & de l'embrasser ; de même ce fidèle pasteur ne se lassoit point d'embrasser Telemaque , qu'il re-

gardoit comme échappé des bras de la mort. Mon cher Telemaque, lui dit-il, agréable lumière à mes yeux, vous êtes revenu ! Je n'espérois pas de vous revoir de ma vie depuis que vous fûtes parti pour Pylos. Mais entrez, mon cher fils, que je me rassasie de plaisir en vous voyant de retour d'un voyage où vous étiez exposé à tant de dangers. Vous ne venez pas souvent à la campagne voir vos bergers & vos troupeaux, mais vous vous tenez à la ville, & vous trouvez plus à propos d'observer la troupe insolente des Pourfui vans.

Mon cher Eumée, reprit Telemaque, il est important que j'observe de près les menées de ces Princes. Mais avant que d'aller à la ville, j'ai voulu passer ici pour avoir le plaisir de vous voir, & pour savoir de vous si ma mere est encore dans le Palais, si quelqu'un

des Princes ne l'a point épousée ;
 & si la couche d'Ulyffe est desti-
 née à une éternelle viduité.

« Votre mere , reprit le pasteur ,
 demeure toujours dans votre Pa-
 lais avec un courage heroïque ; el-
 le passe les jours & les nuits fort
 tristement , à soupirer & à répan-
 dre des larmes.

En parlant ainsi il prit la pique
 du jeune Prince , qui entre en mê-
 me tems. Ulyffe voulut lui ceder sa
 place , mais Telemaque le retint ,
 & lui dit : Asséyez - vous , étran-
 ger , je trouverai ailleurs un autre
 siege , je suis dans ma maison , &
 voilà un homme qui ne m'en lais-
 sera pas manquer.

Ulyffe se remet à sa place , &
 aussi-tôt Eumée étend à terre des
 broffailles & les couvre de peaux.
 Le fils d'Ulyffe s'assied. Eumée
 leur sert des plats de viandes rôties
 qui étoient restées du jour précé-

dent, leur presente du pain dans des corbeilles, mêle le vin & l'eau dans une urne, & s'assied vis-à-vis d'Ulyffe.

Le repas étant fini, Telemaque prenant la parole, & s'adressant à Eumée, lui dit : Mon cher Eumée, dites-moi, je vous prie, qui est cet étranger ? Comment est-il venu, & qui sont les matelots qui l'ont amené ?

Mon fils, lui dit Eumée, je vous dirai la vérité telle que je l'ai apprise : Cet étranger dit qu'il est de l'isle de Crete, qu'il a été errant dans plusieurs contrées & qu'il a vû plusieurs villes, pour subir la destinée à laquelle il a plû à Dieu de l'assujettir. Il y a deux jours que s'étant sauvé de dessus un vaisseau, qui appartenoit aux Thesprotiens, il arriva dans ma bergerie. Je vous le remets entre les mains, vous en userez comme

il vous plaira, il n'est plus mon
suppliant, mais le vôtre.

Ce que vous me dites-là me
fait beaucoup de peine, repartit
Telemaque; car comment puis-je
recevoir cet hôte dans mon Pa-
lais? je suis jeune, & je n'ai en-
core ni assez d'autorité ni assez de
force pour le mettre à couvert des
insultes auxquelles il va être expo-
sé, & pour le défendre. Et la Rei-
ne ma mere est combattue, & ne
fait si respectant la couche d'Ulyf-
se & sa propre réputation, elle de-
meurera chez moi à avoir soin de
mes Etats comme une bonne me-
re, ou si, prenant le parti de se re-
marier, elle choisira pour mari
celui qui lui fera les plus grands
avantages. Mais puisque cet étran-
ger est venu chez vous, je m'en
vais lui donner de beaux habits,
des brodequins & une épée, & le
faire conduire par-tout où il aura

D' H O M E R E. *Liv. XVI.* 305
dessein d'aller. Ou plutôt gardez-
le ici vous-même, & je lui en-
voyerai de chez moi des habits &
sa nourriture, afin qu'il ne soit à
charge ni à vous ni à vos bergers,
car en un mot je ne souffrirai
point qu'il vienne au milieu de ces
Poursuivans; ils sont d'une trop
grande insolence, ils ne manque-
roient pas de l'affliger par leurs
brocards & de l'insulter même,
ce qui me mettroit au désespoir.
Car l'homme le plus vaillant & le
plus courageux ne pourroit se dé-
fendre contre tant d'ennemis. Il
faut céder à la force.

Ulysse prenant alors la parole,
& s'adressant à Telemaque, dit:
Oh, mon cher Prince, puisque
j'ai la liberté de répondre, je vous
avoue que je souffre & que je suis
très-affligé de vous entendre dire
à vous-même les désordres & les
insolences que commettent ces

« Pourfuivans dans votre maison
« malgré vous à l'âge où vous êtes.
« Dites-moi donc je vous prie , est-
« ce volontairement que vous subif-
« fez le joug ? ou est-ce que vos
« peuples ont de l'aversion pour
« vous , & que prétextant quelque
« oracle des Dieux , ils veulent
« changer de maître ? ou avez-vous
« à vous plaindre de vos freres qui
« ne font pas leur devoir à votre
« égard , car ordinairement l'amitié
« des freres est une grande ressource
« & un grand appui dans les occa-
« sions les plus difficiles ? Plût aux
« Dieux qu'avec le courage que
« j'ai , j'eusse aussi votre âge ! Plût
« aux Dieux que je fusse le fils d'U-
« lyffe , ou Ulyffe lui-même revenu
« de ses voyages ! J'espere qu'il re-
« viendra , il y a encore lieu de l'es-
« perer ; je veux que l'étranger
« m'enleve la tête de dessus les é-
« paules , si arrivant seul dans le Pa-

lais d'Ulyſſe je ne faiſois périr tous ces inſolens. Que ſi j'étois enfin obligé de ceder au nombre, j'aurois encore mille fois mieux mourir dans mon Palais les armes à la main, que de ſouffrir tous les jours des choſes ſi honteuſes, & de voir mes hôtes traités indigne-ment, les femmes de ma maiſon inſultées & traînées avec violence par des eſclaves, & mes biens conſumés ou pillés, & cela ſans fin & ſans remede.

Le ſage Telemaque lui répond, Etranger, je vous dirai la vérité. Mes peuples n'ont point d'averſion pour moi; je ſai que les freres ſont d'un puiffant ſecours dans les occaſions les plus difficiles, mais je n'en ai point, le fils de Saturne n'a donné à notre maiſon qu'un ſeul rejetton d'âge en âge. Arceſius mon bifayeul n'eut de fils que Laërte; Laërte n'eut qu'U-

Ulyffe , & Ulyffe n'a eu que moi ;
 qui n'ai pû lui être d'aucun se-
 cours. Aujourd'hui son Palais est
 rempli d'ennemis , car les plus
 grands Princes des isles voisines ,
 de Dulichium , de Samos , de Za-
 cynthe , & les principaux d'Itha-
 que recherchent ma mere & rui-
 nent notre maison. Ma mere ne
 peut consentir à un mariage qu'elle
 abhorre , mais elle ne les refuse
 pas non plus ; elle les amuse , & ce-
 pendant ils consomment tout mon
 bien , & ils trouveront enfin le
 moyen de me perdre moi-même.
 Mais tout cela est entre les mains
 des Dieux. Mon cher Eumée ,
 allez promptement apprendre à la
 sage Penelope que je suis de re-
 tour de Pylos en parfaite santé.
 Vous reviendrez dès que vous lui
 aurez parlé , mais ne parlez qu'à
 elle seule , & qu'aucun des Princes
 ne le sache , car ils ne cherchent

qu'à me tendre des pièges pour
me faire périr.

J'entends, & je fais ce qu'il faut
faire, répond Eumée, je ne con-
nois que trop toutes vos raisons.
Mais dites-moi, je vous prie, ne
puis-je pas chemin faisant, aller
annoncer cette bonne nouvelle
au malheureux Laërte ? Après le
départ d'Ulysse, ce pere affligé se
retira à la campagne ; là il veilloit
sur le travail de ses laboureurs &
mangeoit avec ses domestiques.

Mais depuis que vous êtes parti
pour Pylos, il ne mange ni ne
boit, & néglige entièrement ses af-
faires ; sa seule nourriture, ce
sont les larmes & les soupirs, ce
n'est plus qu'un spectre, & il n'a
plus que la peau colée sur les os.

Cela est très-fâcheux, dit Te-
lemaque ; mais laissons-le encore
dans sa douleur, quelque affligé
qu'il soit, nous ne pouvons pas

faire tout ce que nous voudrions.
 Si cela étoit nous verrions bien-
 tôt le retour de mon pere. Dès
 que vous aurez parlé à ma mere ,
 revenez promptement & ne vous
 détournez point pour aller trou-
 ver Laërte ; contentez - vous de
 dire à la Reine de lui envoyer se-
 cretement & sans délai , la maî-
 tresse de l'office , qui ne manque-
 ra pas d'aller bien vite lui appren-
 dre cette bonne nouvelle.

Eumée pressé de partir , s'équi-
 pe & se met en chemin. Il n'eut
 pas plutôt passé le seuil de la porte,
 que Minerve s'étant apperçue de
 son départ, approcha de la maison.
 Elle avoit pris la figure d'une fem-
 me d'une merveilleuse beauté &
 d'une taille majestueuse. Elle s'ar-
 rêta devant la porte, ne se laissant
 voir qu'à Ulyse seul ; Telemaque
 ne la vit point & ne s'apperçut pas
 même de sa présence , car les

Dieux ne se manifestent qu'à ceux dont ils veulent être vûs ; Ulyffe seul la vit , ses chiens l'apperçurent aussi , ils n'aboyerent pourtant pas , mais lui rendant hommage par leurs caresses , ils se retirèrent au fond de la chambre. La Déesse fit un signe de ses sourcils ; Ulyffe entendit ce signe , sortit dans la cour & s'arrêta près d'elle. Alors Minerve lui adressa ces paroles : Fils de Laërte , Ulyffe , qui êtes si fécond en ressources dans les extremités les plus difficiles , il n'est plus tems de vous cacher à votre fils ; découvrez-vous à lui , afin qu'après avoir pris ensemble les mesures pour faire périr tous ces fiers Pourfuivans , vous alliez à la Ville ; je ne ferai pas longtems éloignée de vous , & je combattrai à vos côtés.

En finissant ces mots elle le toucha de sa verge d'or ; dans le mo-

ment il se trouva couvert de ses beaux habits , il recouvra sa belle taille , sa bonne mine & sa première beauté ; son teint devint animé , ses yeux brillans & pleins de feu , ses joues arrondies , & sa tête fut couverte de ses beaux cheveux. Après cette metamorphose la Déesse disparut.

Ulysse rentre dans la chambre ; son fils le voit avec étonnement , & saisi de crainte & de respect , il détourne la vûe de peur que ce ne soit un Dieu , & lui adressant la parole avec humilité , il lui parle en ces termes : Etranger , vous m'apparaissez dans un état bien différent de celui où vous étiez tout à l'heure ; vos habits sont changés , votre taille n'est plus la même ; je n'en doute point , vous êtes quelqu'un des Dieux qui habitent l'Olympe. Mais soyez-nous propice , afin que nous vous faisons

tions des sacrifices, & que nous vous présentions des offrandes qui vous soient agréables ; épargnez-nous.

Je ne suis point un Dieu, repar-tit Ulyffe ; pourquoi me regardez-vous comme un des Immortels ? je suis Ulyffe ; je suis votre pere, dont la longue absence vous a couté tant de larmes & de sou-pirs, & vous a exposé aux injures & aux insolences de ces Prin-ces.

En achevant ces mots il em-brasse son fils & le baise tendre-ment ; les larmes coulent le long de ses joues, car jusques-là il a-voit eu la force de les retenir. Mais Telemaque ne peut encore se persuader que ce soit son pere : Non, vous n'êtes point mon pere, vous n'êtes point Ulyffe, lui dit-il ; c'est quelque Dieu qui veut m'abuser par un faux espoir, pour

me précipiter dans une douleur
plus amere. Il n'y a point d'homme
mortel qui puisse par lui-même
operer tous ces miracles , à moins
qu'un Dieu venant à son secours ,
ne veuille se servir de son pouvoir,
& le rendre & vieux & jeune
comme il lui plaît. Tout à l'heure
vous étiez un vieillard & vous n'aviez
que des haillons , & présentement
vous ressemblez parfaitement
aux Dieux qui habitent l'Olympe.

Mon cher Telemaque , lui dit
Ulyse , que votre surprise & votre
admiration cessent , & reprenez
pour votre pere les sentimens
que vous devez avoir. Il ne
viendra point ici d'autre Ulyse ;
il n'y en a point d'autre que moi
qui ai essuyé tant de peines & tant
de travaux , & qui suis enfin
venu dans ma patrie la vingtième
année après mon départ. Le

miracle, que vous voyez ; c'est
 l'ouvrage de Minerve qui préside
 aux assemblées des peuples. Elle
 m'a rendu tel qu'elle a voulu, car
 son pouvoir n'a point de bornes.
 Tantôt elle m'a rendu semblable
 à un mendiant, & tantôt elle m'a
 donné la figure d'un jeune homme
 de bonne mine & vêtu magnifi-
 quement. Il est aisé aux Immor-
 tels, qui habitent le haut Olym-
 pe, d'environner un homme de
 majesté & de gloire, & de le revê-
 tir de misère & de pauvreté.

Après avoir parlé, Ulyffe s'aff-
 sied. Telemaque se jette au cou
 de son pere, & le tenant étroi-
 tement embrassé, il fond en lar-
 mes. Ulyffe pleure de même ; ils
 ne peuvent tous deux se rassasier
 de pleurs. Ils ne s'expriment que
 par leurs sanglots & par leurs
 larmes, & ils poussent des cris,
 comme des aigles ou des éper-

viers à qui des laboureurs ont enlevé leurs petits avant qu'ils puissent se servir de leurs aîles.

Ainsi Ulyffe & Telemaque fondoient en pleurs. Cet état avoit pour eux tant de charmes, que le soleil les y auroit encore trouvés à son coucher, si Telemaque faisant effort sur lui-même, n'eût demandé à Ulyffe sur quel vaisseau il étoit arrivé à Ithaque, & quels
 „ matelots l'avoient conduit, Car,
 „ lui dit-il, mon pere, vous ne pouvez y être venu que par mer.
 „ Je vous dirai la vérité en peu de
 „ mots, répondit Ulyffe. Des Pheaciens gens célèbres dans la marine, & qui ont accoutumé de conduire sur la vaste mer les étrangers qui arrivent chez eux, m'ont amené, & pendant que je dormois ils m'ont descendu à terre sur ce prochain rivage, & ils ont fidèlement mis près de moi les présens

que j'avois reçus de leurs Princes, tout l'airain, tout l'or & tous les habits. Je les ai retirés par le conseil des Dieux dans un antre voisin, & c'est par l'inspiration de Minerve que je suis venu ici, afin que nous consultations ensemble sur les moyens de faire périr les Pour suivans. Mais nommez-les-moi tous, afin que je sache combien ils sont & quels hommes ce sont. Quand vous m'aurez instruit, je verrai si nous pourrons les attaquer nous deux seuls, ou si nous chercherons du secours.

Telemaque étonné de cette proposition, repartit : Mon pere, ce n'est pas sans raison que l'univers est rempli de votre gloire, & que j'ai toujours oui dire que vous étiez aussi invincible dans les combats que supérieur dans les conseils par votre sagesse. Mais vous venez de dire un grand mot, j'en

• suis dans l'admiration & dans la
• surprise; je ne croi pas possible
• que deux hommes seuls combat-
• tent contre un si grand nombre de
• vaillans hommes. Car ils ne sont ni
• dix ni vingt, mais un beaucoup
• plus grand nombre, & vous n'a-
• vez qu'à compter. De Dulichium
• cinquante-deux, tous gens de dis-
• tinction; ils ont avec eux six offi-
• ciers de cuisine. De Samos, vingt-
• quatre. Vingt de Zacynthe, &
• douze d'Ithaque, tous les plus
• braves & les mieux faits. Ils ont
• avec eux le heraut Medon, un
• chantre divin & deux cuisiniers.
• Si nous les attaquons quand ils se-
• ront tous ensemble dans le Palais,
• je crains que vous ne succombiez
• en voulant punir leur insolence.
• Mais voyez si vous ne connoîtrez
• point quelqu'un qui pût venir à
• notre secours & nous soutenir
• dans une entreprise si périlleuse.

Je connois assurément quel-
 qu'un qui pourra nous secourir ,
 reprit Ulyffe , & vous en convien-
 drez. Croyez-vous que la Déesse
 Minerve & son père Jupiter soient
 un assez bon secours , ou si nous
 en chercherons quelque autre ?

Voilà deux merveilleux défen-
 seurs , repartit Telemaque ; quoi-
 qu'assis au-dessus des nuées , ils
 font sentir de-là leur pouvoir à
 tous les hommes & à tous les
 Dieux.

Je vous assure , Telemaque ,
 dit Ulyffe , que ces deux puissans
 défenseurs ne se tiendront pas
 longtems éloignés du combat ,
 dès que Mars aura donné dans
 mon Palais le signal de cette fu-
 rieuse attaque. Demain dès la poin-
 te du jour vous irez à la ville , &
 vous vous tiendrez avec les Pour-
 suivans à votre ordinaire ; je vous
 y suivrai bien-tôt , car Eumée m'y

10 conduira , & j'y paroîtrai sous la
 20 figure d'un vieux mendiant acca-
 30 blé d'années & couvert de hail-
 40 lons. Que si vous voyez que ces
 50 insolens me méprisent & me mal-
 60 traitent , supportez-le avec patien-
 70 ce , quelque chose que j'en puisse
 80 souffrir , quand même ils me traî-
 90 neroient par les pieds hors de la
 100 porte , ou qu'ils me chasseroient à
 110 grands coups ; voyez-le sans vous
 120 emporter , & contentez-vous de
 130 leur remontrer avec douceur , &
 140 de les prier de cesser leurs violen-
 150 ces. Il est sûr qu'ils ne cederont
 160 ni à vos conseils ni à vos prieres,
 170 car ils touchent à leur dernier
 180 moment. J'ai un autre avis à vous
 190 donner , & ne l'oubliez pas : c'est
 200 que dès que Minerve , de qui
 210 viennent tous les bons conseils ,
 220 m'aura envoyé ses inspirations , je
 230 vous ferai un signe de tête ; si-
 240 tôt que vous appercevrez ce si-

gne, vous prendrez toutes les armes qui sont dans l'appartement bas, vous les porterez au haut du Palais; & si ces Princes, qui se verront par-là privés de ces armes, vous demandent pourquoi vous les transportez, vous leur direz avec douceur que vous les ôtez de la fumée, parce qu'elles ne ressemblent plus à ces armes si brillantes qu'Ulyffe avoit laissées en partant pour Troye, & qu'elles sont toutes gâtées de la vapeur du feu. Vous ajouterez à cela une raison plus forte encore; Jupiter, leur direz-vous, m'a inspiré cette pensée pour votre conservation; je crains que dans le vin il ne s'excite entre vous des querelles, que vous n'en veniez aux mains, que vous ne deshonoriez & ne souilliez votre table par le sang, car le fer attire l'homme, & que vous ne ruiniez par-là vos desseins.

20 Voilà ce que vous leur direz. Vous
 20 ne laisserez que deux épées , deux
 20 javelots & deux boucliers , dont
 20 nous nous faisons quand nous
 20 voudrons ; les immoler à notre
 20 vengeance. Minerve & Jupiter
 20 les disposeront à goûter vos rai-
 20 sons. J'ai encore une autre chose à
 20 vous dire , & je vous prie de vous
 20 en bien souvenir , si vous êtes ve-
 20 ritablement mon fils , si vous êtes
 20 de mon sang , gardez-vous bien de
 20 dire à qui que ce soit qu'Ulyffe est
 20 dans le Palais , que personne ne le
 20 sache , ni Laërte , ni Eumée , ni
 20 aucun de nos domestiques , ni Pe-
 20 nelope même ; ne soyons que nous
 20 deux à observer les démarches des
 20 femmes du Palais , & à éprouver
 20 les sentimens de tous vos domes-
 20 tiques , pour connoître ceux qui
 20 conservent dans leur cœur l'a-
 20 mour & le respect qu'ils nous doi-
 20 vent , & ceux qui nous sont infi-

déles , qui à l'âge où vous êtes ,
ofent vous manquer de respect.

Alors le sage Telemaque prenant la parole , dit : Mon pere , j'espere vous faire connoître que je ne deshonore point votre sang , & que je ne suis ni imprudent ni foible. Mais je prendrai la liberté de vous représenter que les moyens que vous proposez pouront bien vous être funestes , & je vous prie d'y penser. Vous perdrez un tems infini à pénétrer les sentimens de chacun & à examiner leur conduite. Cependant vos ennemis tranquilles consomment votre bien avec insolence & sans aucun ménagement. Contentez-vous donc d'examiner les démarches des femmes du Palais , pour distinguer celles qui vous sont infidèles d'avec celles à qui on ne peut rien reprocher , & ne nous

- fées de tous nos domestiques.
- Nous les connoîtrons assez quand
- nous aurons executé notre entre-
- prise, s'il est vrai que vous ayez vû
- un prodige qui vous ait été en-
- voyé par Jupiter.

Pendant cette conversation d'Ulyffe & de Telemaque, le vaisseau qui avoit porté ce jeune Prince à Pylos, arriva à Ithaque avec ses compagnons. Dès qu'ils furent entrés dans le port, ils tirèrent le vaisseau sur le rivage, le désarmèrent, & porterent chez Clytius tous les présens que Telemaque avoit reçus. En même tems ils envoyèrent un heraut au Palais annoncer à la chaste Penelope que son fils étoit arrivé, qu'il étoit resté chez Eumée & qu'il avoit renvoyé son vaisseau. Ils prirent cette précaution, de peur que la Reine voyant revenir ce vaisseau sans son fils, n'en fût allarmée &

D'HOMERE. *Liv. XVI.* 325
ne s'abandonnât à la douleur.

Le heraut & Eumée se rencontrèrent en chemin comme ils alloient porter la même nouvelle. Quand ils furent arrivés dans le Palais & entrés dans l'appartement de Penelope, le heraut lui dit devant toutes ses femmes : Grande Reine, le Prince votre fils est arrivé. Mais Eumée s'approchant de son oreille, lui dit tout ce dont Telemaque l'avoit chargé. Et dès qu'il eut executé ses ordres, il sortit, & s'en retourna à ses troupeaux.

Cette nouvelle, qui fut bientôt répandue, consterna les Pour suivans & les remplit de tristesse. Ils sortent tous du Palais, & s'étant assemblés hors de la cour, ils tiennent là leur conseil devant la porte.

Eurymaque, fils de Polybe, prit la parole, & dit : Certaine-

ment voilà une hardie entreprise
 que ce voyage de Telemaque ;
 nous croyions qu'il n'en revien-
 droit jamais. Dépêchons donc
 promptement un vaisseau à nos
 compagnons qui sont en embus-
 cade , pour leur annoncer qu'ils
 n'ont qu'à revenir.

A peine il achevoit ces mots ,
 qu'Amphinomus s'étant tourné ,
 vit un vaisseau qui étoit déjà dans
 le port & dont on plioit les voi-
 les. Ravi de joie , il dit à ses amis
 en souriant : Il n'est pas nécessai-
 re de dépêcher un vaisseau , voilà
 nos compagnons dans le port.
 Quelque Dieu les a sans doute a-
 vertis , ou bien ils ont vû eux-mê-
 mes passer le vaisseau de Telema-
 que , & ils n'ont pû le joindre.

Il dit. Les Princes se levent en
 même tems & courent au rivage.
 On met le vaisseau à sec , on le
 défarme , & ils s'en retournent

D'HOMERE. *Liv. XVI.* 327
tous pour tenir une assemblée ,
dont ils eurent soin d'exclure tous
ceux qui leur étoient suspects.

Quand l'assemblée fut formée ;
Antinoüs , fils d'Eupeïthes , leur
parla ainsi : Mes amis , je puis
vous assurer que ce sont les Dieux
eux-mêmes qui ont garanti cet
homme des maux qui le mena-
çoient , car tous les jours nous a-
vions grand soin de placer des sen-
tinelles sur tous les caps & sur tou-
tes les pointes de rochers ; & dès
que le soleil étoit couché , nous ne
nous amusions pas à passer la nuit
sur le rivage , nous croisions dans le
détroit jusqu'au jour , attendant
toujours Telemaque sur ce passage
pour le faire périr. Pendant que
nous étions ainsi aux aguets pour le
prendre , quelque Dieu l'a sauvé &
l'a conduit heureusement dans son
Palais. Tendons-lui donc ici tous
ensemble d'autres embûches , &

prenons si bien nos mesures qu'il
 ne puisse échaper. Car pendant
 qu'il sera en vie, je ne croi pas
 que nous réussissions jamais dans
 nos desseins; il est prudent & sa-
 ge, & ses peuples ne sont pas en-
 tièrement pour nous. C'est pour-
 quoi hâtons-nous avant qu'il ait
 appelé tous les Grecs à une as-
 semblée; car ne pensez pas qu'il
 se relâche & qu'il s'adoucisse,
 vous le verrez plus ardent & plus
 irrité que jamais; il ne manquera
 pas de déclarer en pleine assem-
 blée que nous avons été l'attendre
 pour l'assassiner; & que notre em-
 buscade n'a pas réussi, & ses peup-
 les n'approuveront jamais une
 action si noire. Craignons qu'ils ne
 prennent sa défense & qu'ils ne
 nous chassent de notre patrie, &
 que nous ne soyons obligés d'aller
 chercher quelque asile chez les
 étrangers. Prévenons-le, & al-

lons le tuer à sa campagne, ou sur
 le chemin quand il reviendra.
 Partageons entre nous sa dépouil-
 le, & laissons seulement son Pa-
 lais à sa mere & à celui qu'elle
 choisira pour mari. Que si vous
 n'êtes pas de cet avis, & que vous
 vouliez que Telemaque vive &
 qu'il soit heritier de son pere, ces-
 sons donc de nous tenir tous dans
 sa maison à manger son bien, &
 nous retirant chez nous, faisons
 de-là nos poursuites; tâchons de
 gagner la Reine par nos présens,
 & qu'elle épouse celui qui lui fera
 les plus grands avantages, & qui
 lui est destiné.

Il dit, & tous les Princes éton-
 nés gardoient un profond silence.
 Enfin Amphinomus, fils de Ni-
 sus & petit-fils du Roi Aretius,
 qui étoit à la tête des Pourfuivans
 de Dulichium & le moins défa-
 gréable aux yeux de Penelope;

parce qu'il étoit sage & modéré ;
 rompit le premier le silence , &
 dit : Mes amis , je ne ferois nulle-
 ment d'avis de tuer Telemaque ;
 c'est une chose terrible que de
 porter ses mains parricides sur un
 Roi. Sachons auparavant la vo-
 lonté de Jupiter. Si ses oracles
 sacrés approuvent ce meurtre , je
 ferai le premier à l'exécuter , &
 je vous donnerai l'exemple ; mais
 s'ils le condamnent , je vous con-
 seille d'y renoncer.

Ainsi parla Amphinomus , &
 son avis fut goûté de toute l'assem-
 blée. Tous les Princes se leve-
 rent, rentrèrent dans le Palais d'U-
 lyffe , & s'assirent sur de beaux
 sièges dans la salle des festins.

Cependant la sage Penelope
 prit la résolution d'aller trouver
 ces fiers Pourfui vans. Elle avoit
 été avertie des complots qu'on a-
 voit formés contre la vie de son

D'HOMERE. *Liv. XVI.* 331
fils, car le heraut Medon, qui avoit
tout entendu, lui en avoit fait le
rapport. Elle sort de son apparte-
ment suivie de ses femmes. En
arrivant à la salle où étoient les
Poursuivans, elle s'arrête sur le
seuil de la porte, le visage couvert
d'un voile, & adressant la parole
à Antinoüs, elle lui dit : Insolent
& perfide Antinoüs, on vouloit
te faire passer dans Ithaque pour
un homme qui surpassois tous ceux
de ton âge en prudence & en sa-
gesse; qu'on a mal jugé de toi !
Montre, pourquoi machines-tu
la mort de Telemaque sans aucun
respect pour une maison dont
vous êtes les supplians ? Jupiter a
été le témoin de cette alliance ;
cette sainte alliance défend à ceux
qu'elle a unis toutes voies de se
nuire. Tu as donc oublié que ton
pere vint chercher ici un asile
contre le ressentiment de tout un

peuple qui demandoit sa tête , ir-
 rité contre lui de ce qu'en don-
 nant la chasse à des corsaires Ta-
 phiens , il avoit ravagé les terres
 de Thesprotie , qui étoit notre a-
 mie & notre alliée. Ce peuple de-
 mandoit avec de fortes instances
 qu'on le lui livrât , car il vouloit le
 déchirer & le mettre en pièces ,
 ou lui faire payer ses ravages & le
 ruiner. Mais Ulysse le refusa tou-
 jours , & appaisa enfin leur cole-
 re. Pour lui payer un si grand ser-
 vice , tu deshonoras & tu ruinas
 sa maison ; tu poursuivis sa femme ,
 tu assassinas son fils & tu m'accab-
 les de chagrin & de tristesse. Je
 t'ordonne de mettre fin à tes fu-
 reurs , & de contenir les autres
 dans le devoir par ton exemple.

Eurymaque , fils de Polybe ,
 prend la parole , & dit à la Reine ;
 Fille d'Icarius , sage Penelope ,
 ayez bon courage & ne vous affli-

gez point ; il n'y a point d'hom-
me , & il n'y en aura jamais qui
ose mettre la main sur le Prince
votre fils pendant que je serai en
vie & que je jouirai de la lumiere
du soleil , car je le déclare , & je
ne parle point en vain , on verra
bien-tôt couler son sang le long
de ma pique. Je me souviens que
dans mon enfance Ulysse , le des-
tructeur de villes , me prenant sur
ses genoux , me donnoit lui-même
des mets de sa table & me faisoit
boire dans sa coupe , c'est pour-
quoi Telemaque est le plus cher
de mes amis , qu'il ne craigne
point la mort de la part des Pour-
suivans ; mais pour celle que les
Dieux lui enverront , il n'y a
personne qui puisse l'en garantir.

Il parla ainsi pour rassurer Pe-
nelope par de fausses apparences ,
mais dans la verité il préparoit lui-
même la mort à son fils. La Reine

remonte dans son appartement & se met à pleurer son cher Ulyffe, jusqu'à ce que la Déesse Minerve, pour suspendre ses peines, lui eut envoyé un doux sommeil.

Sur le soir le fidèle Eumée arriva auprès d'Ulyffe & de Telemaque. Il les trouva qui préparoient leur souper après avoir immolé un cochon d'un an. Avant qu'il fût entré dans sa maison, Minerve s'étoit approchée d'Ulyffe & l'ayant frappé de sa verge d'or, elle lui avoit rendu sa premiere figure de vieillard, & avoit changé ses beaux habits en ses premiers hillons, de peur que ce pasteur ne le reconnût, & que n'ayant pas la force de garder le secret, il n'allât aussi-tôt annoncer cette bonne nouvelle à Penelope. Telemaque le voyant, lui parla le premier en ces termes : Vous voilà donc revenu, mon cher Eumée; quelles

nouvelles dit-on à la ville? Les
fiers Pourfui vans , qu'on avoit en-
voyés en embuscade , sont-ils re-
venus à Ithaque , ou m'attendent-
ils encore pour executer leurs
mauvais desseins?

Je n'ai pas eu la curiosité , ré-
pondit Eumée , de m'informer de
ce qu'on disoit quand je suis entré
dans la ville. Dès que j'ai eu dit à
la Reine ce que vous m'aviez or-
donné de lui dire , je n'ai eu d'au-
tre empressement que de revenir.
En allant j'ai rencontré en chemin
le heraut que vos compagnons ,
arrivés dans le port , envoioient à
la Reine pour le même sujet.
Nous sommes arrivés ensemble ,
& il a parlé le premier. La seule
chose que je fai & que j'ai vûe de
mes yeux , c'est qu'en m'en reve-
nant , comme je traversois la coli-
ne de Mercure , j'ai apperçû un
vaisseau qui entroit dans le port ,

" il étoit plein d'hommes, de lan-
 " ces & de boucliers. J'ai crû que
 " c'étoient ces Princes qui reve-
 " noient de leur embuscade, mais
 " je n'en fai rien de certain.

Il dit. Telemaque sourit en re-
 gardant son pere, mais il évita d'é-
 tre apperçû par Eumée, de peur
 qu'il n'entrât en quelque soupçon.
 Leur souper étant prêt, ils se mi-
 rent à table, & quand ils eurent
 soupé ils se coucherent & jouirent
 des paisibles dons du sommeil.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

LIVRE XVI.

Page **P** *Reparèrent le déjeuner.* Dans Ho-
 299. mere il n'est fait mention que deux
 fois de ce repas, du *déjeuner* sous le nom
 de *ἀριστον*. La première, c'est dans le dernier
 Liv. de l'Iliade, vers 124. où il est dit que
 les compagnons d'Achille lui préparoient à
 déjeuner. Mais, comme Casaubon l'a re-
 marqué, on n'est pas bien sûr qu'Homère
 veuille parler là du déjeuner. Et la seconde
 fois c'est dans cet endroit où ce mot est ab-
 solument déterminé au déjeuner par ce qu'il
 ajoute, *ἀπὸ ἡσπέρης*, à la pointe du jour. On veut
 prouver par Homère même que les anciens
 Grecs avoient trois sortes de repas: *ἀριστον*,
 le déjeuner, qu'ils appellerent ensuite *ἀναγε-
 νομα*, parce qu'on ne faisoit que tremper
 du pain dans du vin pur; *δέπνον*, le dîner,
 ainsi appelé, parce qu'après ce repas on re-
 tourne au travail, *δὲ πρὸς τὴν ἐργασίαν*; & *δῆπνον*, le
 souper, parce qu'après ce repas il n'y a plus
 de travail, *δὲ πρὸς τὴν ἀργίαν*. Mais ces noms ont
 été souvent mis l'un pour l'autre; de sorte

que pour les bien expliquer, il faut avoir égard au tems dont il est parlé dans les endroits en question; car on voit souvent que ces trois repas n'en font que deux, leur déjeuner, *ἀριστον*, étant le même que le dîner, *δειπνον*, mais pris de meilleure heure. On ne s'est pas contenté de ces trois repas; on en ajoute un quatrième appelé *δειλιόν*. Les uns veulent que ce soit ce que nous appelons le goûter, entre le dîner & le souper, & les autres que ce soit ce repas que l'on faisoit après le souper, & que les Romains appelloient *comessationem*. Mais je crois que ce repas étoit inconnu du tems d'Homere; & que le vers de ce Poëte sur lequel on se fonde, *ὅν σ' ἔρπον δειλιόσας*, qu'on lit dans le liv. suivant doit être expliqué d'une autre maniere, comme on le verra dans la Remarque.

Page 300. Et sautant à son cou, il lui baise les têtes, les yeux.] L'idée qu'on a eue que cet Eumée étoit un simple berger, a fait trouver qu'il en use trop familièrement avec son maître. Mais cette idée est fautive, & comme je l'ai déjà dit, Eumée étoit un homme considerable, non seulement par sa naissance, mais encore par son emploi.

Et pour lequel il a eu de mortelles inquietudes] Je crois que c'est ainsi qu'on doit expliquer ce vers,

. τῷ ἐπ' ἄλγαι πολλά μογήσῃ.

Celle qu'Eustathe lui a donnée , pour lequel il a pris beaucoup de peines , c'est-à-dire , qu'il a fort bien élevé , ne me paroît ni naturelle ni convenable en cet endroit : jamais on n'a appelé *ἀλγία* les peines qu'un pere se donne pour l'éducation de ses enfans.

Page 302. *Et si la couche d'Ulysse est destinée à une éternelle viduité ?*] Il y a dans le Grec : *Et si la couche d'Ulysse vuide de ces époux , sera abandonnée aux toiles d'araignées.* Il y a ici deux choses à expliquer , la coûtume & l'expression. Pour la coûtume , je dirai seulement que chez les Grecs , & cela passa chez les Romains , les mariés avoient un si grand respect pour leur lit , que quand l'un des deux venoit à mourir , le mari ou la femme qui survivoit & qui venoit à se remarier , ne se servoit plus de ce lit pour ce second mariage , & en faisoit tendre un autre. On peut voir la Remarque de M. Dacier sur le *Lectus genialis in aula est ?* de la 1. épît. du 5. liv. d'Horace. Ce lit désert & abandonné a donné lieu à l'expression dont Telemaque se sert ici , *sera abandonné aux toiles d'araignées* , & qui étoit une expression symbolique & proverbiale , pour dire , *ne servira plus , ne sera plus d'aucun usage* , car les araignées font d'ordinaire leurs toiles dans ce qui est ainsi désert & abandonné. Cette expression étoit même alors fort noble & fort expressive. C'est ainsi qu'Hésiode dit ,

ἐκ δ' ἀγρίων ἐλάσσιας ἀργήνια.

Vous chasserez les araignées des vaisseaux ; pour dire , vous aurez si grand soin des vaisseaux , que les araignées n'y feront plus leurs toiles , à cause des fruits dont ils seront remplis. Et l'autre , pour demander la paix aux Dieux , prie que les araignées fassent leurs toiles sur les armes : ἀράχνας ἐπιχάτωι νήμας ὑφάναι τῶς ὀπλοῖς. On voit par-là que les Grecs employoient cette maniere de parler dans le serieux & dans le grand. Les Romains n'en ont pas usé de même , ils ne l'ont employée que dans les petites choses , & en badinant comme Catulle dit dans l'Ode à Fabullus ,

..... *Nam tui Catulli
Plenus sacculus est araneorum.*

Chaque langue a ses expressions & ses idées. Ceux qui ne sont pas instruits de ces différences , tombent dans des Critiques très-ridicules , comme cela est arrivé à l'Auteur du Parallele , qui n'a pas manqué de relever cet endroit comme très-impertinent. *Telemaque* , dit-il , *arrivant chez Eumée , lui demande si Penelope sa mere n'a point épousé quelqu'un de ses Amans.* Et il ajoute que le lit d'*Ulysse* doit être plein d'*araignées* , faute de gens qui y couchent. Peut-on rien voir de plus ridicule que cette exposition ?

Elle passe les jours & les nuits fort tristement à soupirer & à répandre des larmes]
Quel plaisir pour *Ulysse* d'entendre ce rapport fait à son fils ?

Asseyez-vous, Etranger] Telemaque n'est point choqué de voir ce gueux tout couvert de haillons, il ne le rebute point; bien loin de cela, il ne veut pas même prendre sa place. Rien ne marque davantage le grand respect qu'on avoit pour les étrangers.

Page 304. *Il n'est plus mon suppliant, mais le vôtre*] Eumée marque par-là son respect à Telemaque, & en même tems il rend un très-bon office à Ulysse en le mettant sous la protection du jeune Prince.

Et la Reine ma mere est combattue & ne fait] Voilà une parole qui devoit donner bien de l'inquietude à Ulysse, & le porter à prevenir ce malheur par sa diligence, en prenant promptement les mesures necessaires pour se défaire des Poursuivans.

Page 305. *Car l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit se défendre contre tant d'ennemis*] Plus Telemaque trouve difficile & impossible même l'entreprise de résister aux Poursuivans, plus il relève la prudence & la valeur d'Ulysse, qui non seulement leur résistera, mais qui les fera tous périr.

Je vous assure que je souffre & que je suis très-affligé] Il n'y a rien de plus grand & de plus noble que le discours d'Ulysse; rien qui marque un courage plus heroïque. Il est choqué de ce qu'il vient d'entendre dire à son fils, que l'homme le plus vaillant & le

plus courageux ne pourroit défendre son hôte contre cette foule d'ennemis, & qu'il faut céder à la force. Il lui fait sur cela une remontrance très-forte, sans manquer pourtant au respect qu'il lui doit, & il lui fait fort bien voir que dans ces extrémités, qui paroissent si dangereuses, il n'y a rien qu'il ne faille tenter, & qu'un prince à son âge doit plutôt perir les armes à la main, que de souffrir tous les jours de nouveaux outrages, & que de se deshonorer par une tolérance si indigne d'un homme de cœur.

Page 306. *Est-ce volontairement que vous subissez le joug? ou est-ce, &c.*] Ulysse rassemble ici les trois choses qui peuvent porter un jeune Prince comme Telemaque à souffrir les désordres qu'on fait chez lui; la première, une certaine foiblesse d'esprit, une imbecillité qui fait qu'on s'accommode à tout; la seconde, la révolte des sujets qui se déclarent contre lui, qui veulent changer de maître, & qui prétextent des oracles pour justifier leur rébellion; & la troisième, l'abandon de ses frères & de ses proches. Mais dans ces cas-là même il fait voir qu'un homme de courage ne s'abandonne pas lui-même, & que quoique seul il tente toutes les voies de se délivrer & de s'affranchir.

Ou Ulysse lui-même revenu de ses voyages! J'espere qu'il reviendra] Eustathe nous avertit ici que les anciens Critiques ont expliqué ainsi cet endroit, *ou Ulysse lui-même,*

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVI. 343
& qu'ils ont retranché le vers suivant, *revenu de ses voyages, &c.*

Εἴθεσι ἀλητέων, ἐπὶ γὰρ καὶ ἰσπίδες αἴου.

Parce, disoient-ils, que ce vers ne fait qu'int interrompre cet emportement heroïque d'Ulyffe, & qu'ils ont trouvé plus de force à lui faire dire tout de suite : *Plût aux Dieux que je fusse le fils d'Ulyffe, ou Ulyffe lui-même ! Je veux que l'étranger, &c.* Et d'abord cela avoit plû à Eustathe même ; mais dans la suite il a bien vû qu'il y avoit de bonnes raisons pour conserver ce vers. En effet il est très-necessaire ; Ulyffe dans son entretien s'étoit trop avancé ; car en disant, *plût aux Dieux que je fusse le fils d'Ulyffe, ou Ulyffe lui-même !* il avoit donné lieu à quelque soupçon qu'il ne fût véritablement Ulyffe, c'est pourquoi pour détruire cette impression, il ajoûte avec beaucoup de finesse, *J'espère qu'il reviendra, il y a encore lieu de l'esperer.* Et par-là il éloigne adroitement le soupçon que ses premieres paroles avoient pû faire naître.

Je veux que l'étranger m'enleve la tête de dessus les épaules] Il dit l'étranger, pour dire, *un ennemi étranger*, parce que cet ennemi est ordinairement plus feroce, qu'il insulte même aux vaincus après la mort, & que cela marque une calamité plus grande. C'est ainsi que Jeremie dit, Lament. 5. 2. *Hereditas nostra versa est ad alienos ; domus nostra ad extraneos.* C'est ainsi que le Pro-

phète Abdias annonce aux Iduméens qu'ils périront, parce que lorsque les étrangers entrèrent à Jerufalem pour la faccager, ils se joignirent à cet ennemi.

Page 307. *Que si j'étois enfin obligé de ceder au nombre*] Le discours de Telemaque avoit deux parties ; la premiere, *Que l'homme le plus vaillant & le plus courageux ne pourroit se défendre contre tant d'ennemis ;* & la seconde, *Qu'il faut ceder à la force.* Jusqu'ici Ulyffe a répondu à la premiere, & il va répondre à la seconde, en faisant voir que s'il faut ceder à la force, il faut lui ceder, non en se soumettant lâchement à son ennemi, mais en lui résistant, & en mourant l'épée à la main, accablé par le nombre. Voilà la seule maniere honnête de ceder. C'est un sentiment bien heroïque, mais c'est le sentiment que tout homme de courage doit avoir.

Page 308. *Mon cher Eumée, allez promptement apprendre à la sage Penelope*] Telemaque n'oublie pas l'ordre que lui a donné Minerve au commencement du xv. Liv. d'envoyer Eumée annoncer son retour à Penelope, & Minerve a fort bien menagé cela pour éloigner ce fidèle serviteur, & donner lieu à Ulyffe de se faire reconnoître, car il falloit qu'il fût reconnu premierement par Telemaque. Si la reconnoissance s'étoit faite devant Eumée, on auroit perdu celle qui se fera par ce pasteur. Et ce sont ces différentes reconnoissances qui font un des plus grands plaisirs de la Poësie.

Page 309. *Mais laissons-le encore dans sa douleur, quelqu'affligé qu'il soit*] C'est le sens, si on lit ἀχρῦμας πῖρ. Je sai bien qu'on peut justifier cette leçon, mais je sai aussi que cela paroît trop dur pour Telemaque. Pour moi j'en ai d'abord été choquée; & je ne doute pas qu'Homere n'eût écrit ἀχρῦμας πῖρ, *Laiissons-le dans sa douleur, quelque affligés que nous en soyons*. Quelque peine que cela nous fasse, dit Telemaque, laissons-lui ignorer encore ce qui mettroit fin à ses chagrins. Il me semble que c'est ainsi que Telemaque doit parler.

Page 310. *La maîtresse de l'office*] Comme celle qui étoit la plus fidelle à sa maîtresse.

Page 311. *Ses chiens l'apperçurent aussi*] Car comme ils ne pouvoient pas la déceler, elle ne se cacha point à eux, & Homere ajoûte cela pour faire entendre que les animaux mêmes reconnoissent la Divinité.

Elle le toucha de sa verge d'or] Homere donne une verge à Minerve, comme l'écriture sainte en donne quelquefois aux Anges: *Extendit Angelus summitatem virgæ quam tenebat in manu. L'Ange étendit le bout de la verge qu'il avoit à la main.* Jug. 6. 21.

Page 312. *Et saisi de crainte & de respect, il détourna la vue*] Comme Telemaque étoit encore enfant quand Ulysse partit pour Troye, il ne peut le reconnoître. C'est donc avec raison qu'une métamorphose si subite & si

merveilleuse lui persuade que ce n'est pas un homme, mais un Dieu.

De peur que ce ne soit un Dieu] Je m'étonne qu'Eustathe ne soit point entré ici dans le véritable sens de ces paroles. Ce que Telemaque dit est fondé sur la crainte qu'avoient les premiers hommes quand ils voyoient quelqu'un des Dieux. Ils se croyoient si indignes de cette vue, que quand cela leur arrivoit, & Dieu se manifestoit alors assez souvent aux hommes, ils se croyoient menacés de la mort, ou de quelque grand malheur. Nous en avons plusieurs exemples dans l'Écriture sainte; les Israélites disent à Moïse, *Loquere tu nobis & audiemus; non loquatur nobis Dominus ne fortè moriamur.* Exod. 15. 19. Gedeon ayant vû que c'étoit l'Ange du Seigneur qui lui avoit parlé, s'écria: *Hélas, Seigneur mon Dieu, parce que j'ai vû le Seigneur face à face. Et le Seigneur lui dit, Paix pour toi, ne crains point. Vidensque Gedeon quòd esset Angelus Domini, ait: Heu, mi Domine Deus, quia vidi Angelum Domini facie ad faciem. Dixitque ei Dominus, Pax tecum, ne timeas, non morieris.* Jug. 6. 22. Dans le même livre des Juges 13. 22. Manué ayant vû l'Ange monter au ciel avec la flamme qui s'élevoit de l'autel, dit à sa femme, *Morte moriemur, quia vidimus Deum. Nous mourrons, parce que nous avons vû Dieu.* C'est la même crainte qui fait que Telemaque croyant voir un Dieu, détourne la vue, & dit, *soyez-nous propice, & enfin, épargnez-nous.*

Page 313. *Je suis Ulysse, je suis votre pere*] C'est ainsi que dans la reconnoissance de Joseph, lorsqu'il se fait reconnoître à ses freres, il leur dit: *Ego sum Joseph, ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.*

Car jusques-là il avoit eu la force de les retenir] C'est ainsi que Joseph, après s'être retenu long-tems, éclata & fondit en larmes: *Non se poterat ultra cohibere Joseph.* Je suis ravie de voir que les plus beaux traits d'Homere, les traits naturels & les plus touchans, sont ceux qui approchent le plus de ces traits originaux qu'on trouve dans l'Écriture sainte.

Page 314. *A moins qu'un Dieu venant à son secours, ne veuille se servir de son pouvoir, & le rendre & vieux & jeune comme il lui plaît*] Les Payens étoient persuadés que Dieu pouvoit rajeunir l'homme le plus avancé en âge. Il n'y a que Dieu qui puisse dire ce que Moïse dit à Aser dans la benediction qu'il donna aux enfans d'Israël: *Sicut dies juventutis tuæ, ita & senectus tua. Ta vieillesse sera comme les jours de ta jeunesse.* Deuteronom. 33. 25. C'est dans cette même vue que David dit dans le Ps. 102. *Renovabitur ut aquila juvenus tua.*

Page 315. *C'est l'ouvrage de Minerve qui préside aux assemblées des peuples*] C'est ce que signifie cette Epithete *αἰγιόχος*, qu'on donnoit à Minerve, pour faire entendre que

c'est la Providence de Dieu qui conduit les peuples.

Il fond en larmes , Ulyffe pleure de même]
 La joie & la surprise ont leurs larmes, & ces larmes sont la première expression qu'on donne de ses sentimens. Joseph pleure en se faisant reconnoître à ses freres : *Cùmque amplexatus recidisset in collum Benjamini fratris sui , flevit , illo quoque similiter flevit super collum ejus. Et se jettant au sol de son frere Benjamin & l'embrassant il pleura , Benjamin pleurant de même sur le col de Joseph.* Il pleura de même sur tous ses freres en les embrassant. *Genes. 45. 14. 15.*

Et ils pouëssent des cris] Car ces larmes étoient accompagnées de cris. *Elevavitque , (Joseph) vocem cum fletu , quam audierunt Ægyptii omnisque domus Pharaonis. Ibid. 45. 2.*

Page 316. *Des Pheaciens , gens celebres dans la marine]* Pour ne pas fatiguer son Lecteur déjà instruit, Homere réduit à six vers toute l'histoire de son retour qu'il a déjà expliquée.

Page 317. *Mais nommez-les-moi tous , afin que je sache combien ils sont , & quels hommes ce sont]* La prudence veut qu'un homme connoisse les ennemis qu'il a à combattre , & non seulement qu'il en sache le nombre , mais qu'il en connoisse la qualité , afin qu'il prenne sur cela ses mesures.

Page 318. *Je ne crois pas possible que deux hommes seuls combattent un si grand nombre de vaillans hommes*] La proposition d'Ulyffe a effrayé Telemaque, car il a une grande idée de la valeur de ces Pourfuivans. Mais ils ne font pas si braves qu'il se l'imagine.

Ils ont avec eux le heraut Medon, le chantre divin & deux cuisiniers] Ils font donc en tout cent dix-huit, en y comprenant les cuisiniers, le heraut & le chantre. Mais ces deux derniers ne doivent pas être comptés parmi les ennemis d'Ulyffe. Aussi ne périront-ils pas avec les autres.

Page 319. *Quoiqu'assis au-dessus des nuées, ils font sentir de-là leur pouvoir à tous les hommes & à tous les Dieux*] Jupiter & Minerve ne sont ici que le Dieu suprême toujours accompagné de sa sagesse, avec laquelle il conduit tout. Homere releve bien ici la majesté d'un seul Dieu à qui tous les hommes & tous les Dieux obéissent, & en mettant ces paroles dans la bouche d'un jeune Prince comme Telemaque, il fait bien connoître que c'est un sentiment reçu & bien établi.

Dès que Mars aura donné dans mon Palais le signal de cette furieuse attaque] Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Lorsque la force de Mars se décidera dans mon Palais entre les Pourfuivans & nous.* Il appelle la force de Mars le combat même, parce que la force & la valeur y décident de la défaite & de la victoire.

Page 320. *Il est sûr qu'ils ne cederont ni à vos conseils ni à vos remontrances, car ils touchent à leur dernier moment*] Homere dit ici bien clairement que quand les méchans touchent au moment où ils vont être punis de leurs crimes, l'endurcissement volontaire est monté à son comble, & qu'il n'y a plus lieu au repentir.

Dès que Minerve, de qui viennent tous les bons conseils, m'aura envoyé ses inspirations, je vous ferai un signe de tête] Cela ne sera pas nécessaire, car la fortune leur donnera un tems plus favorable qu'Ulyffe n'ose esperer, comme on le verra au commencement du XIX Liv. On peut voir là la premiere Remarque.

Page 321. *Vous prendrez toutes les armes qui sont dans l'appartement bas*] Eustathe nous avertit que tout cet endroit des armes a été marqué par les anciens Critiques d'une pointe & d'une étoile; de l'étoile, pour dire que ces vers sont fort beaux, & de la pointe, pour dire qu'ils sont déplacés & qu'ils appartiennent au commencement du XIX Liv. La raison de ces Critiques est qu'ici Ulyffe ne peut pas savoir si ces armes sont dans l'appartement bas, au-lieu que dans le XIX. Liv. il le voit de ses yeux. Mais cette raison me paroît très-foible. Ulyffe peut savoir que les armes sont en bas, parce qu'il les y a laissées, & que c'étoit leur place ordinaire. C'est donc fort à propos qu'il donne ici cet avis à Telemaque, & que dans le

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVI. 351
XIX. Liv. il lui repete les mêmes choses lorsqu'il est tems de les exécuter.

Car le fer attire l'homme] Cela est parfaitement bien dit & très-vrai ; quand les hommes ont des armes sous la main , il est bien difficile qu'ils ne s'en servent dans la colere ; cela les attire & les porte à s'en servir. Aussi remarque-t-on qu'il périt plus d'hommes par l'épée dans les pays où les hommes vont armés , que dans ceux où ils ne portent point d'armes.

Et que vous ne ruiniez par-là vos desseins] Car Penelope offensée de cette insolence , ne voudroit jamais prendre un mari parmi ces Princes qui auroient versé le sang dans son Palais.

Page 322. *Vous ne laisserez que deux épées ; deux javelots & deux boucliers*] Car Ulysse compte qu'il sera seul avec son fils à attaquer ces Pour suivans. Il se joindra à eux deux domestiques , & alors on pensera aux moyens de leur fournir des armes.

Dont nous nous servions quand nous voudrons les immoler] Au lieu de ἐκιδύσαντες , je crois qu'Homere avoit écrit ἐκιδύσαντες , car il me semble que le sens demande un futur , à moins qu'on n'explique cet ἐκιδύσαντες , quand la fureur se sera emparée de notre esprit.

Si vous êtes de mon sang] Cette expres-

tion est familiere à Homere, & nous l'avons retenue. Il y a dans ce Poëte beaucoup de façons de parler qui ont passé dans notre langue.

Gardez-vous bien de dire à qui que ce soit qu'Ulyffe est dans le Palais] Le secret est la source de tous les grands succès dans les affaires difficiles. Aussi une des grandes qualités d'Ulyffe, qui étoit si éloquent, c'étoit la taciturnité & le secret, & c'est à cette qualité seule qu'il veut reconnoître son fils.

Page 323. *Et que je ne suis ni imprudent ni foible*] C'est ce que signifie proprement

... Οὐ μὲν γὰρ π χαλιφροσύνην μ' ἔχουσιν.

Ce mot χαλιφροσύνην marque la foiblesse d'esprit & l'imprudence, qui sont les deux causes de ce qu'on parle trop & qu'on ne peut garder le secret. L'imprudence fait qu'on ignore l'utilité d'une parole tuë, & les mauvais effets d'une parole lâchée mal à propos, & la foiblesse fait qu'on ne peut taire ce qu'on doit tenir caché.

Mais je prendrai la liberté de vous représenter] Homere fait ici honneur à Telemaque, & montre que ce n'est pas sans raison qu'il l'a appelé sage, car il donne à son pere un meilleur conseil que celui qu'il proposoit. Ce Poëte fait entendre par-là queles hommes âgés & le plus consommés en sagesse & en experience peuvent recevoir des avis uti-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVI. 353
les des plus jeunes & de ceux qui ont le
moins d'expérience.

Contentez-vous donc d'examiner les démarches des femmes du Palais] Car étant toutes ensemble exposées à ses yeux, il pouvoit facilement & sans perdre aucun tems examiner leur conduite, au lieu que les autres domestiques étant dispersés dans les maisons de campagne, il falloit un tems infini pour les tâter.

Page 324. *S'il est vrai que vous ayez vu un prodige]* Car si ce prodige vient de Jupiter, on doit avoir cette confiance qu'il aura son effet, ainsi il n'est pas nécessaire de prendre des mesures si éloignées, il faut s'assurer seulement de ce que la prudence ne permet pas de négliger.

Pendant cette conversation d'Ulysse & de Telemaque, le vaisseau qui avoit porté ce jeune Prince à Pylos ; arriva à Ithaque] Ce vaisseau a donc été le soir du jour précédent, toute la nuit & une partie de la matinée de ce jour-là à aller au port de la ville d'Ithaque du lieu où Telemaque avoit débarqué ; car il faut se souvenir que Telemaque, pour éviter les Poursuivans, avoit pris un grand détour ; qu'il avoit mis pied à terre à la rade septentrionale, & que son vaisseau pour retourner à Ithaque avoit doublé toute l'île du côté du couchant. Voilà pourquoi il n'arrive que le lendemain ; & c'est ce qui fait que le heraut parti du vaisseau & Eumée parti de

la maison de campagne , se rencontrent en chemin, allant tous deux porter à Penelope la nouvelle de l'arrivée de son fils.

Page 325. *Le heraut lui dit devant toutes ses femmes , &c. mais Eumée s'approchant de son oreille*] Homere marque bien la différence des caracteres; le heraut , qui n'étoit pas mal intentionné , mais qui étoit étourdi , parle à la Reine devant tout le monde , mais Eumée , qui étoit sage & prudent , s'approche de son oreille & lui parle bas.

Page 327. *Je puis vous assurer que ce sont les Dieux eux-mêmes qui ont garanti cet homme*] Antinoüs fait à l'assemblée le rapport de son voyage , & en voulant s'excuser & excuser ses compagnons , & faire voir que ce n'est pas leur faute si Telemaque n'est pas tombé dans le piège qu'ils lui avoient tendu , il montre évidemment que ce Prince est aimé des Dieux , & que c'est contre leur volonté même qu'ils le poursuivent. Homere met ici dans un grand jour la folie & l'aveuglement des méchans; ils connoissent l'énormité de leurs crimes , & ils ne laissent pas de les continuer , se flattant toujours qu'ils seront plus heureux qu'ils n'ont été , & que leurs finesses prévaudront sur la sagesse de Dieu même.

Tendons-lui donc ici tous ensemble d'autres embûches] Mais les Dieux qui l'ont sauvé de ces premieres embûches , n'auront-ils pas la force de le sauver encore de celles-ci ? Voilà comme la passion aveugle.

Page 328. *Avant qu'il ait appelé tous les Grecs à une assemblée*] Car ils avoient tout sujet de craindre que dans cette assemblée ceux qui étoient encore fidèles à Telemaque, n'entraînaissent ceux qui avoient embrassé leur parti.

Prévenons-le, & allons le tuer à sa campagne ou sur le chemin] C'étoit sans doute le moyen le plus sûr de se défaire de ce Prince. Mais les Dieux qui vouloient le sauver, empêchent qu'on ne suive cet avis. Homere jette ici son Lecteur dans une véritable alarme, & il lui fait un grand plaisir, en le rassurant par le discours d'Amphinomus.

Page 329. *Cessons donc de nous tenir tous dans sa maison à manger son bien*] Voilà l'avis le plus sage; mais comme les Dieux n'ont pas permis pour le salut de Telemaque que le mauvais avis fût suivi, ils ne permettront pas non plus pour la perte des Pour suivans que le bon soit agréé, car il faut que ces Pour suivans périssent.

Et qu'elle épouse celui qui lui fera les plus grands avantages & qui lui est destiné] Voici encore de ces paroles qui ont un sens caché & prophétique, que celui qui parle n'entend point, & que le Lecteur instruit penetre. Penelope n'épousera qu'Ulysse, qui est seul le mari qui lui a été destiné, & qui lui fera les plus grands avantages, car il la délivrera de ses ennemis & la rétablira Reine & souveraine.

Et le moins désagréable aux yeux de Penelope] Il lui étoit désagréable, parce qu'il étoit du nombre des Pourfuivans, mais il lui étoit moins désagréable que les autres; parce qu'il avoit quelque sorte de justice & de moderation.

Page 330. *C'est une chose terrible que de porter ses mains parricides sur un Roi*] Car les Rois sont sacrés, & c'est attaquer la Divinité que d'attenter à leur personne. Cela ressemble fort à ce que dit David à Abisai, lorsqu'étant entrés tous deux dans le camp de Saül, & ayant trouvé ce Prince endormi au milieu de ses troupes, Abisai voulant le percer de sa pique, *Ne interficias eum*, lui dit ce saint Roi, *quis enim extendet manum suam in christum Domini & innocens erit?* Sam. 1. 26. 9.

Si ses oracles sacrés approuvent ce meurtre] Strabon, liv. 7. nous apprend que les anciens Critiques avoient écrit tout autrement ce vers, & qu'au-lieu de *δέμιστες*, les oracles, ils avoient mis *τῶν ὁρακίων*, entendant par ce mot les Prêtres de Dodone, dont le temple étoit sur le mont Tomare, & qui de-là furent appellés *Tomares*, comme qui diroit *gardiens du mont Tomare*. Ainsi il faudroit traduire, *si les Prêtres de Dodone approuvent ce meurtre*. Car, disoient-ils, il est beaucoup mieux d'écrire *τῶν ὁρακίων* que *δέμιστες*, parce que jamais Homere ne s'est servi du mot *δέμιστες* pour dire *des oracles*, & qu'il l'a toujours employé pour signifier *des conseils*,

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVI. 357
 des résolutions , des loix. Mais il paroît
 que Strabon n'est pas de cet avis , car il
 ajoute qu'il est plus simple & plus naturel
 d'entendre ici par ce mot *θέμιστες*, *la volonté*,
les ordres de Dieu, *ses décisions déclarées par*
des oracles, & qui sont regardées comme
 des loix, *θέμιστες Διός* étant ici ce qu'il appelle
 ailleurs *Διός βουλὴν*, *l'ordre de Jupiter*. En ef-
 fet , pourquoi les oracles ne pourroient-
 ils pas être appellés *θέμιστες* ? Ne sont-ils
 pas les arrêts, les décisions de la justice
 de Dieu ? Mais , comme Casaubon l'a re-
 marqué , ces anciens Critiques se sont
 trompés quand ils ont assuré que jamais Ho-
 mere ne s'est servi de ce mot *θέμιστες* pour
 dire *des oracles* , car il est expressément dans
 l'hymne à Apollon ,

..... Καὶ ἀγέλαστοι θέμιστας.
 Φοίβου Ἀπόλλωνος χρυσιόρου.

Et ils annoncent les oracles d'Apollon , &c.
 On dira que cet hymne n'est pas reconnu
 de beaucoup de Savans pour être d'Homere,
 mais l'Antiquité le lui a attribué , & il est
 certainement très-ancien. D'ailleurs Strabon
 employe le mot *θεμιστεῖαν* , pour dire des ora-
 cles. Dans les oracles qui nous restent , on
 lit souvent *θεμιστεύειν* pour dire *rendre des ora-*
cles. Et dans Elien , liv. 3. chap. 43. & 44.
 οὐ σὲ θεμιστεύσω , signifie , *je ne vous rendrai*
point d'oracle. Aussi Helychius n'a pas fait
 difficulté de marquer , *θέμιστες* , *μαντεῖα* , *ἔγ-*
γραφοὶ , *δικαίαι* , *νόμοι*. Le mot *θέμιστες* signifie *des*
oracles , *des réponses des Dieux* , *des arrêts* ,
des loix.

Je ferai le premier à l'exécuter] Amphinomus ne pouvoit pas ouvrir un meilleur avis pour sauver Telemaque , car il étoit bien sûr que Jupiter n'approuveroit pas ce meurtre , & d'ailleurs pour aller consulter son oracle il falloit du tems.

Cependant la sage Penelope prit la résolution d'aller trouver ces fiers Poursuivans] Penelope ne se monroit à ces Princes que très-rarement , & toujours pour des nécessités pressantes.

Page 331. *Car le heraut Medon qui avoit entendu tout ce qu'Antinoüs avoit dit*] Après ce vers , Eustathe en fait suivre un qui ne paroît pas dans la plupart des éditions & qui m'est fort suspect :

Αὐλῆς ἔκτος ἰών, οἱ δὲ ἐνδοθε μῆτιν ὕφαινον.

Car il étoit hors de la cour , & ils déliberoient dans la cour même. Ou je n'ai pas bien compris la situation des Poursuivans & le lieu où ils tiennent leur conseil , ou ce vers ne peut s'accommoder avec ce que le Poète en a dit : il me semble qu'il a dit plus haut , *Qu'ils sortirent tous du Palais , & qu'ils s'assemblerent hors de la cour ,*

Ἐκ δὲ ἤλθον μετὰρ γοῖο παρὲν μέγα πύχον αὐλῆς.

Mot-à-mot : Ils sortirent du Palais au de-là de la grande muraille de la cour. Et une marque bien sûre qu'ils étoient hors de la cour,

C'est qu'ils virent le vaisseau qui étoit dans le port ; comment l'auroient-ils vû s'ils avoient été dans la cour même derrière cette haute muraille ? Cela étant , il est clair que ce dernier vers , qui dit que Medon étant hors de la cour , entendit les résolutions qu'on prenoit dans la cour même , ne peut subsister , car il contredit le premier. Il est vrai qu'on peut le corriger de cette manière ,

Αὐλῆς ἐὼς εἰν , οἱ δὲ ἔκτοθε μῆτιν ὕφαινον .

Etant dans la cour , car les Pour suivans étoient assemblés hors de la cour . De cette manière la contradiction est ôtée , & il n'y a plus de difficulté .

Sans aucun respect pour une maison dont vous êtes les supplians] J'ai suivi ici le sens plus que les mots . Il y a dans le texte , οὐδ' ἰκέτας ἱμπαζέει , & vous ne respectez pas vos supplians . Expression qui rend d'abord ce passage fort difficile , car on ne voit pas tout d'un coup comment Penelope peut dire à Antinoüs qu'il ne respecte pas ses supplians , puisque c'est lui au contraire qui est le suppliant . Mais il n'y a qu'un mot à dire pour l'expliquer . C'est que le terme ἰκέτης est actif & passif , il signifie également le suppliant & celui qui le reçoit , comme Didyme & Eustathe après lui , l'ont fort bien remarqué . Τὸς προσδεχομένους ἰκέτας ἀνόμισσεν ὁμῶνύμως αὐτοῖς τοῖς ἰκετεύουσιν . Il a appelé ἰκέτας , supplians , ceux qui reçoivent les supplians , comme les supplians eux-mêmes . C'est comme le mot

hôte, qui signifie celui qui est reçu dans une maison & celui qui le reçoit. Homere employe ici *ixétes* dans le dernier sens, pour marquer la maison où le pere d'Antinoüs avoit été suppliant, comme il va l'expliquer. J'ai mis ce passage à la maniere la plus ordinaire.

Jupiter a été le témoin de cette alliance, & cette alliance défend à ceux qu'elle a unis, toutes voies de se nuire] Dès qu'un homme avoit été reçu suppliant chez quelqu'un, cela lioit ces deux maisons par des liens sacrés qui ne permettoient plus aucunes voies de fait entr'elles, comme à Rome entre les patrons & les cliens. Cette alliance contractée par cet état de suppliant ajoütoit à ses propres liens ceux de l'hospitalité qui étoient aussi sacrés.

Page 332. *Tu deshonorés & tu ruines sa maison*] Tout ce discours de Penelope est plein de force. Elle rassemble ici tout ce que le sujet peut fournir de plus vif & de plus touchant. *Tu deshonorés & tu ruines sa maison*, la maison d'un Prince qui a sauvé la tienne. *Tu poursuis sa femme*, la femme de ton bienfaicteur. *Tu assassines son fils*, ce fils que les loix de suppliant & celles de l'hospitalité rendent sacré pour toi, & pour le salut duquel tu dois exposer ta propre vie. *Es-tu m'accables de tristesse & de chagrins*, cela est encore plus fort & marque plus de folie; tu accables de chagrins & de tristesse non seulement une personne que tu dois respec-

ter

ter par les raisons qu'on vient de dire, mais une personne à qui tu veux plaire, que tu veux épouser; cela est inoui qu'un homme offense une femme dont il veut se faire aimer.

Ayez bon courage & ne vous affligez point }
Le discours d'Eurymaque est tout ironique, & a un sens caché bien différent de celui que ses paroles présentent, car il veut dire que Telemaque ne mourra que de sa main, qu'il le tuera lui-même dès que Jupiter se sera déclaré. Homere le confirme lui-même dans la suite.

Page 333. *On verra bien-tôt couler son sang le long de ma pique* } Il semble qu'il dise qu'on verra bien-tôt couler le sang de celui qui attentera à la vie de Telemaque, mais dans la vérité il veut dire que l'on verra bien-tôt couler le sang de Telemaque lui-même.

Je me souviens que dans mon enfance, Ulysse le destructeur de villes me prenant sur ses genoux } Eurymaque dit ceci en se moquant, car il ramasse & fait valoir les petites marques de bonté qu'Ulysse lui avoit données dans son enfance, comme si c'étoient les seules obligations qu'il lui eût, & il ne parle pas des obligations essentielles qu'il avoit à un bon maître comme Ulysse qui traitoit son peuple plutôt en pere qu'en Roi.

Mais pour celle que les Dieux lui envoient
Tome III. Q

ront, il n'y a personne qui puisse l'en garantir] Il semble qu'il dise que Telemaque n'a à craindre que la mort naturelle, & que comme il est ordonné à tous les hommes de mourir, il mourra aussi-bien que les autres quand son heure sera venue ; mais ces paroles ont un sens caché bien différent, & qui, comme Eustathe l'a fort bien vû, a rapport à ce qu'a dit Amphinomus, *Que si les oracles sacrés de Jupiter approuvent le meurtre de Telemaque, il sera le premier à l'exécuter.* Eurymaque entend donc que quand les oracles se seront expliqués, & auront approuvé la mort qu'on prépare à ce jeune Prince, il n'y a personne qui puisse l'en garantir, & qu'on le tuera pour obéir à l'oracle. Ce discours ironique est le discours d'un insensé qui a bonne opinion de lui-même.

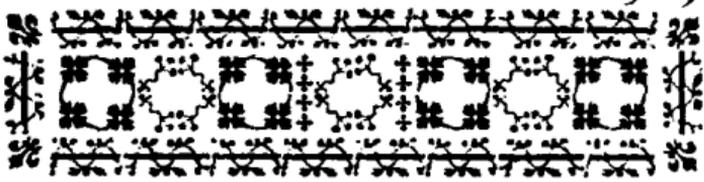
Page 335. *Comme je traversois la coline de Mercure.*] C'étoit une coline près d'Ithaque, & on l'appelloit de *Mercure*, parce que les colines étoient ordinairement consacrées à ce Dieu & étoient appelées de son nom. C'est ainsi que près de Carthage il y avoit un promontoire appelé *Hermea*, ἱερὸν ἄνερος Ἡρακλῆα, dit Strabon. Et l'on prétend que cela est fondé sur ce que Mercure, qui étoit le heraut & le messager des Dieux, avoit nettoyé tous les chemins dans ses fréquens voyages, & que quand il trouvoit des pierres, il les jettoit hors du chemin & en faisoit un monceau, & que de-là tous les monceaux de pierres étoient appelés ἱερὸν, *Mercurii*. C'est de ces monceaux de

SUR L'ODYSSE'E. Liv. XVI. 363
pierres appellés *Mercuré* ; que je crois qu'il
faut entendre cet endroit de Salomon , Pro-
verb. 27. 8. *Sicut qui mittit lapidem in acer-
vum Mercurii , ita qui tribuit insipienti ho-
norem.* Ce sage Roi compare l'action de ce-
lui qui comble d'honneur un fou , à celle
d'un homme qui par dévotion jette une pier-
re sur un de ces monceaux de *Mercuré*. L'un
& l'autre agissent en vain , car le fou n'est
non plus un homme que *Mercuré* est un
Dieu , & l'honneur qu'on fait à un fou lui
est aussi inutile que l'est à *Mercuré* la pierre
que l'on jette sur le monceau qui lui est con-
sacré.



Argument du Livre XVII.

T Elemaque part de la maison d'Eumée & arrive dans son Palais. Il raconte à sa mere les principales particularités de son voyage. Ulysse ensuite est mené à la ville ; pendant qu'Eumée entre dans la salle où les Pursuivans étoient à table ; Ulysse à la porte du Palais est reconnu par son chien, qu'il avoit laissé en partant pour Troye ; & qui meurt de joie d'avoir vû son maître. Eumée s'en retourne chez lui, & Ulysse demeure avec les Princes.



L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE.

LIVRE XVII.

DE's que la belle aurore eut
annoncé le jour, le fils d'U-
lyffe mit ses brodequins, & pre-
nant une pique, il se disposa à se
mettre en chemin pour s'en re-
tourner à la ville. Mais avant que
de partir, il parla ainsi à son fidel-
le Eumée : Mon cher Eumée, je
m'en vais à la ville, afin que ma
mere ait la consolation de me voir,
car je suis sûr que pendant qu'elle
ne me verra point, elle ne mettra
fin ni à ses regrets, ni à ses larmes :
le seul ordre que je vous donne

en partant, c'est de mener votre
 hôte à la ville où il mandiera son
 pain ; les gens charitables lui don-
 neront ce qu'ils voudront , car
 pour moi les chagrins dont je suis
 accablé , & le malheureux état où
 je me trouve , ne me permettent
 pas de me charger de tous les é-
 trangers. Si votre hôte est fâché,
 son mal lui paroîtra encore plus
 insupportable , j'aime à dire tou-
 jours la vérité.

Ulysse prenant la parole , lui ré-
 pondit : Mon Prince, je ne souhai-
 te nullement d'être retenu ici ; un
 mendiant trouve beaucoup mieux
 de quoi se nourrir à la ville qu'à
 la campagne. A mon âge je ne suis
 point propre à être aux champs ,
 & à y rendre les services qu'un
 maître attendroit de moi ; vous
 n'avez qu'à partir ; celui à qui
 vous venez de donner vos ordres,
 aura soin de me mener dès que je

me serai un peu chauffé, & que
 le tems sera adouci vers le haut
 du jour, car je n'ai que ces mé-
 chans habits, & je crains que le
 froid du matin ne me saisisse, car
 vous dites que la ville est assez
 loin d'ici.

Il dit, & Télémaque sort de la
 maison, & marche à grands pas,
 méditant la ruine des Pour-
 suivans. En arrivant dans son Palais,
 il pose sa pique près d'une colom-
 ne & entre dans la salle. Euryclée
 sa nourrice, qui étendoit des
 peaux sur les sieges, l'apperçoit
 la première, & les yeux baignés
 de larmes, elle court au-devant
 de lui. Toutes les femmes du Pa-
 lais l'environnent en même tems
 & l'embrassent en jettant de
 grands cris. La sage Penelope
 descend de son appartement; elle
 ressembloit parfaitement à Diane
 & à la belle Venus. Elle se jette

au cou de son fils, le serre tendre-
 ment entre ses bras, & lui baissant
 la tête & les yeux, Mon cher Te-
 lemaque, lui dit-elle, d'une voix
 entrecoupée de soupirs, vous êtes
 donc venu ! agréable lumière ! Je
 n'esperois pas de vous revoir de
 ma vie depuis le jour que vous
 vous embarquâtes pour Pylos con-
 tre mon sentiment & à mon insçu,
 pour aller apprendre des nouvelles
 de votre pere ? Mais dites-moi, je
 vous prie, tout ce que vous avez
 appris dans votre voyage, & tout
 ce que vous avez vû.

Ma mere, lui répondit le pru-
 dent Telemaque, ne m'affligez
 point par vos larmes, & n'excitez
 point dans mon cœur de tristes
 souvenirs, puisque je suis échap-
 pé de la mort qui me menaçoit.
 Mais plutôt montez dans votre
 appartement avec vos femmes,
 purifiez-vous dans un bain, & a-

D' H O M E R E. *Liv. XVII.* 369

près avoir pris vos habits les plus
propres & les plus magnifiques ,
adressez vos prieres aux Dieux, &
promettez-leur des hecatombes
parfaites, si Jupiter me donne les
moyens de me venger de mes en-
nemis. Je m'en vais à la place pour
faire venir un étranger qui s'est re-
fugié chez moi, & qui m'a suivi à
mon retour de Pylos, je l'ai en-
voyé devant avec mes compa-
gnons, & j'ai ordonné à Pirée de
le mener chez lui, & de le traiter
avec tout le respect & tous les é-
gards que l'hospitalité demande.

Ce discours de Telemaque fit
impression sur l'esprit de Penelo-
pe. Elle monte dans son apparte-
ment avec ses femmes; elle se pu-
rifie dans le bain, & après avoir
pris ses habits les plus magnifi-
ques, elle adresse ses prieres aux
Dieux & leur promet des heca-
ombes parfaites, si Jupiter fait re-

Q v

tomber sur la tête de leurs ennemis toutes leurs violences & leurs injustices.

Cependant Telemaque sort du Palais une pique à la main & suivi de deux grands chiens. Minerve lui donna une grace toute divine. Le peuple, qui le voyoit passer, étoit dans l'admiration. Les Princes s'empresrent autour de lui & lui font leurs complimens dans les termes les plus gracieux & les plus polis, lorsque dans leur cœur ils méditoient sa perte. Telemaque se tira de cette foule, & alla plus loin dans un lieu où étoient Mentor, Antiphus & Halitherse, les meilleurs amis de son pere & les siens. Il s'assit avec eux, & dans le moment qu'ils lui demandoient des nouvelles de son voyage, on vit le brave Pirée qui menoit à la placé l'étranger qui lui avoit été confié. Telemaque se le-

ve promptement & va au-devant de lui ; Pirée , en l'abordant , lui dit , Ordonnez tout à l'heure à des femmes de votre Palais de venir chez moi , afin que je vous envoie les présens que Menelas vous a faits.

Le prudent Telemaque lui répond : Pirée , nous ne savons pas encore ce que tout ceci pourra devenir. Si les fiers Pourfuivans viennent à bout de me tuer en traitres dans mon Palais & de partager mes biens , j'aime mieux que vous ayez ces presens qu'aucun deux , & si j'ai le bonheur de les faire tomber sous mes coups , alors vous aurez le plaisir de les faire porter chez moi , & je les recevrai avec joie.

En finissant ces mots il prit l'étranger Theoclymone & le mena dans son Palais. Dès qu'ils furent entrés ils se mirent au bain. Après

que les femmes les eurent baignés & parfumés d'essences, & qu'elles leur eurent donné des habits magnifiques, ils se rendirent dans la salle & s'assirent sur de beaux sièges; une belle esclave porta une aiguiere d'or sur un bassin d'argent, leur donna à laver, leur dressa une table propre, que la maitresse de l'office couvrit de toutes sortes de mets qu'elle avoit en reserve; Penelope entre dans la salle, s'assied vis-à-vis de la table près de la porte avec sa quenouille & ses fuseaux. Quand le Prince & son hôte Theoclymene eurent fini leur repas, la Reine prenant la parole, dit :

- » Telemaque, je vais donc re-
 » monter dans mon appartement, &
 » je me coucherai ce soir dans cette
 » triste couche, témoin de mes sou-
 » pirs, & que je baigne toutes les
 » nuits de mes larmes depuis le mal-

heureux jour que mon cher Ulyſſe ^{ce}
 a ſuivi les fils d'Atrée à Ilion ; & ^{ce}
 avant que les fiers Pourſuivans re- ^{ce}
 viennent dans ce Palais , vous n'a- ^{ce}
 vez pas encore daigné m'infor- ^{ce}
 mer , ſi vous avez appris quelque ^{ce}
 nouvelle du retour de votre pere. ^{ce}

Je vous dirai tout ce que j'ai ^{ce}
 appris , répondit Telemaque ; ^{ce}
 nous arrivâmes à Pylos chez le ^{ce}
 Roi Neſtor , qui me reçut comme ^{ce}
 un pere reçoit ſon fils unique re- ^{ce}
 venu d'un long voyage ; ce Prince ^{ce}
 me traita avec la même bonté & ^{ce}
 la même tendreſſe. Il me dit qu'il ^{ce}
 n'avoit appris aucune nouvelle ^{ce}
 d'Ulyſſe , & qu'il ne ſavoit ni ſ'il ^{ce}
 étoit en vie , ni ſ'il étoit mort , ^{ce}
 mais en même tems il me conſeil- ^{ce}
 la d'aller chez le fils d'Atrée , chez ^{ce}
 le vaillant Menelas , & me donna ^{ce}
 un char & des chevaux & le Prin- ^{ce}
 ce ſon fils aîné pour me conduire. ^{ce}
 Là j'ai vû Helene , pour laquelle ^{ce}

les Grecs & les Troyens ont livré
 par la volonté des Dieux tant de
 combats & soutenu tant de tra-
 vaux devant les murs de Troye.
 Menelas me reçut avec beaucoup
 de bonté. Il me demanda d'abord
 ce qui m'amenoit à Lacedemo-
 ne ; je lui dis le sujet de mon
 voyage , & voici ce qu'il me ré-
 pondit :

Grands Dieux ! s'écria-t-il, ces
 lâches aspirent donc à la couche
 de cet homme si vaillant & si re-
 nommé ! Il en fera d'eux comme
 de jeunes faons qu'une biche a
 portés dans le repaire d'un lion ;
 après les y avoir posés, comme
 dans un asile , elle s'en va dans les
 pâturages sur les colines & dans
 les vallées ; le lion de retour dans
 son repaire , trouve ces hôtes &
 les met en pièces ; de même Ulys-
 se revenu dans son Palais mettra
 à mort tous ces insolens. Grand

Jupiter, & vous Minerve & Apollon, que ne voyons-nous aujourd'hui Ulyffe tel qu'il étoit autrefois, lorsque dans la ville de Lesbos il se leva pour lutter contre le redoutable Philomelide qui l'avoit défié. Il le terrassa, & réjouit tous les Grecs par cette insigne victoire. Ah, si Ulyffe au même état tomboit tout à coup sur ces Pour suivans, ils verroient bien-tôt leur dernier jour, & ils feroient des noces bien funestes ! Sur toutes les choses que vous me demandez, continua-t-il, je ne vous tromperai point, & je vous dirai sincèrement tout ce que le vieux Dieu marin m'a appris; je ne vous cacherai rien. Il m'a dit qu'il avoit vû Ulyffe accablé de déplaisirs dans le Palais de la Nym phe Calypso qui le retenoit malgré lui. Il ne peut absolument retourner dans sa patrie, car il n'a ni vais-

» feau ni rameurs qui puissent le
 » conduire sur la vaste mer.

» Voilà ce que m'a dit le vaillant
 » Menelas , après quoi je suis parti
 » de chez lui pour revenir à Itha-
 » que. Je me suis rembarqué à Py-
 » los , & les Dieux m'ont envoyé
 » un vent favorable qui m'a conduit
 » très-heureusement.

Ces paroles touchèrent Pene-
 lope, & rallumerent dans son cœur
 quelque rayon d'esperance. Le
 devin Theoclymene se levant a-
 lors , & s'adressant à la Reine , dit :

» Grandé Reine , Menelas n'est pas
 » assez bien informé, écoutez ce que
 » j'ai à vous dire. Je vais vous faire
 » une prophétie que l'événement
 » justifiera : Je prends à témoin Ju-
 » piter avant tous les Immortels ,
 » cette table hospitaliere qui m'a re-
 » çu , & ce foyer sacré où j'ai trou-
 » vé un asile , qu'Ulysse est dans sa
 » patrie , qu'il y est caché , qu'il

voit les indignités qui s'y com-
mettent, & qu'il se prépare à se
venger avec éclat de tous les
Poursuivans. Voilà ce que m'a si-
gnifié l'oiseau que j'ai vû pendant
que j'étois sur le vaisseau & que
j'ai fait voir à Telemaque.

Ah, étranger, repartit la sage
Penelope, que votre prophétie
s'accomplisse comme vous le pro-
mettez, vous recevrez bien-tôt
des marques de ma bienveillan-
ce, & je vous ferai des presens si-
riches, que tous ceux qui vous
verront vous diront heureux.

Pendant qu'ils s'entretenoient
ainsi, les Princes passoient le tems
devant le Palais à jouer au disque
& à lancer le javelot dans la mê-
me cour qui avoit été si souvent
le théâtre de leurs insolences.
Mais l'heure de dîner étant ve-
nue, & les bergers ayant amené
des champs l'élite des troupeaux

selon leur coutume : Medon s'approche d'eux : c'étoit de tous les herauts celui qui leur étoit le plus agréable , & ils lui faisoient l'honneur de l'admettre à leurs festins.

Il leur parla en ces termes : Princes , vous vous êtes assez divertis à ces sortes de jeux & de combats , entrez dans le Palais , afin que nous nous mettions à préparer le dîner. Ce n'est pas une chose si désagréable de dîner quand l'heure est venue.

Tous les Pourfuivans obéissent à cette remontrance ; ils cessent en même tems leurs jeux , entrent dans le Palais , quittent leurs manteaux & se mettent à égorger des moutons , des chevres , des cochons engraisés & un bœuf. Ils offrent les prémices aux Dieux , & le reste est servi pour leur repas.

Cependant Ulyffe & Eumée se préparoient à prendre le chemin

D'HOMERE. *Liv. XVII.* 379.

de la ville. Avant que de partir ,
Eumée dit à Ulyffe. Mon hôte ,
puisque vous fouhaitez d'aller au-
jourd'hui à la ville , je vous y con-
duirai , comme mon maître me l'a
ordonné en nous quittant. Je vou-
drois bien vous retenir ici & vous
donner la garde de mes étables ,
mais je respecte les ordres que j'ai
reçûs ; je craindrois que Telema-
que ne me fit des reproches , & les
reproches des maîtres sont tou-
jours fâcheux : partons donc , car
le soleil est déjà haut , & sur le soir
le froid vous seroit plus sensible.

Je connois votre honnêteté, ré-
pond le prudent Ulyffe , & je sai
tout ce que vous voudriez faire
pour moi , mais mettons-nous en
chemin , je vous prie , foyez mon
guide , & si vous avez ici quelque
bâton , donnez-le moi pour m'ap-
puyer , puisque vous dites que le
chemin est rude & difficile.

En disant ces mots il met sur ses épaules sa besace toute rapiécée , qui étoit attachée à une corde , & Éumée lui mit à la main un bâton assez fort pour le soutenir. Ils partent en cet état. Les bergers & les chiens demeurèrent à la bergerie pour la garder. Eumée sans le savoir conduisoit ainsi à la ville son maître & son Roi , caché sous la figure d'un misérable mendiant & d'un vieillard qui marchoit appuyé sur son bâton & couvert de méchans habits tout déchirés. Après avoir marché long-tems par des chemins très-raboteux , ils arrivèrent près de la ville , à une fontaine qui avoit un beau bassin bien revêtu , où les habitans alloient puiser de l'eau ; c'étoit l'ouvrage de trois freres , Ithacus , Nerite & Polycitor. Autour de cette fontaine étoit un bois de peupliers planté en rond & arrosé de plusieurs canaux,

D'HOMERE. *Liv. XVII.* 381

dont la source tomboit du haut d'une roche ; au-deffus de cette roche étoit un autel dédié aux Nymphes sur lequel tous les paffans avoient accoutumé de faire des sacrifices & des vœux. Ce fut là que Melanthius , fils de Dolius , qui , fuivi de deux bergers , menoit à la ville les chevres les plus grasses de tout le troupeau pour la table des Princes , rencontra Ulyffe & Eumée. Il ne les eut pas plutôt apperçus qu'il les accabla d'injures avec toute sorte d'indignité , ce qui pensa faire perdre patience à Ulyffe. Les voilà , s'écria-t-il ; un fripon mene un autre fripon ; & chacun cherche son semblable. Dis-moi donc , vilain gardeur de cochons , où menes-tu cet affamé , ce gueux dont le ventre vuide engloutira toutes les tables , & qui usera ses épaules contre tous les chambranles des portes dont il

» faudra l'arracher ? Voilà une belle
 » figure que tu menes au Palais par-
 » mi nos Princes ; crois-tu qu'il rem-
 » portera le prix dans nos jeux , &
 » qu'on lui donnera de belles fem-
 » mes ou des trépieds ; il sera trop
 » heureux d'avoir quelques vieux
 » restes ? Tu ferois bien mieux de
 » me le donner pour garder ma ber-
 » gerie , ou pour nettoyer ma basse-
 » cour , & pour porter de la pâture
 » à mes chevreaux ; je le nourrirois
 » de petit lait , & il auroit bien-tôt
 » un embonpoint raisonnable. Mais
 » il est accoutumé à la fainéantise ,
 » & il aime bien mieux gueuser que
 » de travailler. Cependant j'ai une
 » chose à te dire , & elle arrivera
 » assurément , c'est que s'il s'avise
 » d'entrer dans le Palais d'Ulyffe , il
 » aura bien-tôt les côtes rompues
 » des escabelles qui voleront sur
 » lui.

En finissant ces mots il s'appro-

D' H O M E R E. *Liv. XVII.* 383
che d'Ulyſſe, & en paſſant il lui
donne un grand coup de pied de
toute ſa force. Ce coup, quoique
rude, ne l'ébranla point & ne le
pouſſa pas hors du chemin; il dé-
libéra dans ſon cœur ſ'il ſe jette-
roit ſur cet insolent & ſ'il l'afſom-
meroit avec ſon bâton, ou ſi l'éle-
vant en l'air il le froifferoit contre
la terre, mais il retint ſa colere &
prit le parti de ſouffrir. Eumée tan-
ça ſévèrement ce brutal, & levant
les mains au ciel, il fit à haute voix
cette priere aux Nymphes du lieu:
Nymphes des fontaines, filles de
Jupiter, ſi jamais Ulyſſe a fait brû-
ler ſur votre autel les cuiſſes des
agneaux & des chevreaux, après
les avoir couvertes de graiſſe,
exaucez mes vœux, que ce heros
revienne heureuſement dans ſon
Palais, & qu'un Dieu le conduiſe.
S'il revient, il rabaiffera bien-tôt
cet orgueil & ces airs de Seigneur

« que tu te donnes , & l'insolence
 « avec laquelle tu nous insultes sans
 « sujet , quittant ton devoir pour ve-
 « nir te promener dans la ville &
 « fainéanter , pendant que tes mé-
 « chans bergers ruinent les trou-
 « peaux de ton maître.

« Ho , ho , répondit Melanthius ,
 « que veut dire ce docteur avec ses
 « belles sentences ! Puisqu'il est si
 « habile , je l'envoyerai bien-tôt sur
 « un vaisseau loin d'Ithaque trafi-
 « quer pour moi. Plût aux Dieux é-
 « tre aussi sûr qu'aujourd'hui même
 « Apollon tuera le jeune Telema-
 « que dans le Palais avec ses flé-
 « ches , ou qu'il le fera tomber sous
 « les coups des Poursuivans , que je
 « le suis qu'Ulysse est mort & qu'il
 « n'y a plus de retour pour lui.

En finissant ces mots il les quit-
 te & prend les devans. Dès qu'il
 fut arrivé dans la salle il s'assit à ta-
 ble avec les Princes vis-à-vis d'Eu-
 rymaque

D' HOMERE. *Liv. XVII.* 389
rymaqué auquel il étoit particulièrement attaché. Les officiers lui servirent en même tems une portion des viandes , & la maitresse de l'office lui presenta le pain.

Ulyffe & Eumée étant arrivés près du Palais , s'arrêterent ; leurs oreilles furent d'abord frappées du son d'une lyre , car le chantre Phemius avoit déjà commencé à chanter. Ulyffe prenant alors Eumée par la main , lui dit , Eumée , voilà donc le Palais d'Ulyffe ? Il est aisé à reconnoître entre tous les autres Palais. Il est élevé & a plusieurs étages ; sa cour est magnifique , toute ceinte d'une haute muraille , garnie de crenaux , ses portes sont fortes & solides ; elle soutiendrait un siège , & il ne seroit pas aisé de la forcer. Je voi qu'il y a un grand repas , car l'odeur des viandes vient jus-

« les Dieux ont destinée à être la
 « compagne des festins.

« Vous ne vous trompez pas , re-
 « prit Eumée , mais voyons un peu
 « comment nous nous conduirons.
 « Voulez - vous entrer le premier
 « dans ce Palais & vous présenter
 « aux Pour suivans , & j'attendrai ici ?
 « ou voulez - vous m'attendre , j'en-
 « trerai le premier , & vous me sui-
 « vrez bien - tôt après , de peur que
 « quelqu'un en vous voyant seul de-
 « hors ne vous chasse , ou ne vous
 « maltraite ? Voyez ce que vous ju-
 « gez le plus à propos.

« Je connois votre sagesse , re-
 « partit Ulyffe , & je pénètre vos
 « raisons. Vous n'avez qu'à entrer le
 « premier & j'attendrai ici ; ne vous
 « mettez point en peine de ce qui
 « pourra m'arriver. Je suis accoutu-
 « mé aux insultes & aux coups , &
 « mon courage s'est exercé à la pa-
 « tience , car j'ai souffert des maux

infinis & sur la terre & sur la mer; les mauvais traitemens que je pourrai effuyer ici, ne feront qu'en augmenter le nombre. Ventre affamé n'a point d'oreilles; la faim porte les hommes à tout faire & à tout souffrir. C'est elle qui met sur pied des armées, & qui équipe des flottes pour porter la guerre dans les pays les plus éloignés.

Pendant qu'ils parloient ainsi, un chien nommé *Argus*, qu'Ulyse avoit élevé, & dont il n'avoit pû tirer aucun service, parce qu'avant qu'il fût assez fort pour courir, ce Prince avoit été obligé de partir pour Troye, commença à lever la tête & à dresser les oreilles. Il avoit été un des meilleurs chiens du pays, & il chassoit également les lièvres, les daims, les chèvres sauvages & toutes les bêtes fauves; mais alors accablé de vieillesse & n'étant plus sous

les yeux de son maître , il étoit abandonné sur un tas de fumier qu'on avoit mis devant la porte , en attendant que les laboureurs d'Ulyffe vinssent l'enlever pour fumer les terres. Ce chien étoit donc couché sur ce fumier & tout couvert d'ordure ; dès qu'il sentit Ulyffe s'approcher , il le caressa de sa queue & baissa les oreilles , mais il n'eut pas la force de se lever pour se traîner jusqu'à ses pieds. Ulyffe , qui le reconnut d'abord , versa des larmes , qu'il essuya promptement , de peur qu'Eumée ne les apperçût , & adressant la

» parole à ce fidelle berger , Eu-
 » mée , lui dit-il , je m'étonne qu'on
 » laisse ce chien sur ce fumier ; il est
 » parfaitement beau , mais je ne fai
 » si sa legereté & sa vitesse répon-
 » doient à sa beauté , ou s'il étoit
 » comme ces chiens inutiles qui ne
 » sont bons qu'autour des tables , &

que les Princes nourrissent par vanité.

Ce chien , reprit Eumée , appartenoit à un maître qui est mort loin d'ici. Si vous l'aviez vû dans sa beauté & dans sa vigueur , tel qu'il étoit après le départ d'Ulyffe , vous auriez bien admiré sa vitesse & sa force. Il n'y avoit point de bête qu'il n'attaquât dans le fort des forêts dès qu'il l'avoit apperçue , ou qu'il avoit relevé les voies. Présentement il est accablé sous le poids des années & entièrement abandonné , car son maître , qui l'aimoit , est mort loin de sa patrie , comme je vous l'ai dit , & les femmes de ce Palais , négligentes & paresseuses ne se donnent pas la peine de le soigner , & le laissent périr. C'est la coutume des domestiques , dès que leurs maîtres sont absens ou foibles & sans autorité , ils se relâ-

« chent & ne pensent plus à faire
 « leur devoir , car Jupiter ôte à un
 « homme la moitié de sa vertu , dès
 « le premier jour qu'il le rend es-
 « clave.

Ayant cessé de parler il entra
 dans le Palais & s'en va tout droit
 à la salle où étoient les Pour sui-
 vans. Dans le moment le chien
 d'Ulysse accomplit sa destinée , &
 mourut de joie d'avoir revû son
 maître vingt ans après son départ.

Telemaque fut le premier qui
 apperçut Eumée comme il entroit
 dans la salle ; il lui fit signe de s'ap-
 procher. Eumée regarde de tous
 côtés pour chercher un siège , &
 voyant celui de l'officier qui étoit
 occupé à couper les viandes pour
 faire les portions , il le prit, le por-
 ta près de la table où étoit Tele-
 maque & s'assit vis-à-vis. Le he-
 raut lui sert en même tems une
 portion & lui présente la corbeil-
 le où étoit le pain.

Ulyffe entre bien-tôt après lui sous la figure d'un mendiant & d'un vieillard fort cassé, appuyé sur son bâton & couvert de méchans haillons. Il s'assit hors de la porte sur le seuil qui étoit de frêne, & s'appuya contre le chambranle qui étoit de cyprès & fort bien travaillé. Telemaque appelle Eumée, & prenant un pain dans la corbeille & de la viande autant que ses deux mains en pouvoient tenir, Tenez Eumée, lui dit-il, portez cela à cet étranger; & dites-lui qu'il aille demander à tous les Pour suivans. La honte est nuisible à tout homme qui est dans le besoin.

Eumée s'approche en même tems d'Ulyffe, & lui dit, Etranger, Telemaque vous envoie un pain & cette viande, il vous exhorte à aller demander à tous les Pour suivans; & il m'a ordonné

de vous dire que les conseils de la honte sont pernicious à ceux qui se trouvent dans la nécessité.

Le prudent Ulyffe ne lui répondit que par des vœux : Grand Jupiter , s'écrie-t-il , que Telemaque soit le plus heureux des hommes , & que tout ce qu'il aura le courage d'entreprendre réussisse selon ses désirs ! En disant ces mots il reçut dans ses mains ce que son fils lui envoyoit , le mit à ses pieds sur sa besace qui lui servoit de table , & se mit à manger. Il mangea pendant que le chanteur Phemius chanta & joua de la lyre. Son repas fut fini quand le chanteur eut achevé de chanter. Les Pourfui vans s'étant levés , Minerve s'approcha d'Ulyffe & le poussa à aller leur demander à tous la charité , afin qu'il pût juger par-là de leur caractère , & connoître ceux qui avoient de l'humanité & de la

D'HOMERE. *Liv. XVII. 393*
justice, & ceux qui n'en avoient point, quoiqu'il fût résolu qu'il n'en sauveroit aucun. Il alla donc aux uns & aux autres, mais avec un air si naturel, qu'on eût dit qu'il n'avoit fait d'autre metier toute sa vie. Les Poursuivans touchés de pitié lui donnerent tous, & le regardant avec étonnement, ils se demandoient les uns aux autres qui il étoit & d'où il venoit.

Melanthius, qui les vit dans cette peine, leur dit, Poursuivans de la plus célèbre des Reines, tout ce que je puis vous dire sur cet étranger, car je l'ai déjà vû ce matin, c'est que c'étoit Eumée lui-même qui le conduisoit, mais je ne sai certainement ni qui il est, ni d'où il est.

Antinoüs l'ayant entendu, se mit à gronder fortement Eumée; Vilain gardeur de cochons, lui dit-il, & que tout le monde pren-

» dra toujours pour tel , pourquoi
 » nous as-tu amené ce gueux ? n'a-
 » vons-nous pas ici assez de vaga-
 » bonds & assez de pauvres pour
 » affamer nos tables ? Te plains-tu
 » qu'il n'y en ait pas déjà assez pour
 » manger le bien de ton maître , &
 » falloit-il que tu nous amenasses en-
 » core celui-là ?

Eumée , piqué de ce reproche ;
 » lui dit : Antinoüs , vous parlez
 » fort mal pour un homme d'esprit.
 » Qui est-ce qui s'est jamais avisé
 » d'appeller des gueux chez soi ?
 » On y appelle les artisans dont on
 » a besoin , un devin , un medecin ,
 » un menuisier , un chantre divin
 » qui fait un grand plaisir par ses
 » chants. Voilà les gens qu'on ap-
 » pelle chez soi , & vous ne trou-
 » verez personne qui fasse venir des
 » gueux qui ne peuvent qu'être à
 » charge & qui ne font bons à rien.
 » Mais de tous les Pourfuivans vous

Êtes celui qui aimez le plus à faire^{ce}
 de la peine aux domestiques d'U-^{ce}
 lyffe, & sur-tout à m'en faire à moi.^{ce}
 Je ne m'en soucie point pendant^{ce}
 que la sage Penelope & son fils^{ce}
 Telemaque seront vivans.^{ce}

Taisez-vous, Eumée, repartit^{ce}
 Telemaque en l'interrompant, &^{ce}
 ne vous amusez point à lui répon-^{ce}
 dre; Antinoüs est accoutumé à^{ce}
 chagriner tout le monde par ses^{ce}
 discours piquans, & il excite les^{ce}
 autres. Et se tournant du côté de^{ce}
 cet emporté, il lui dit: Antinoüs,^{ce}
 il faut avouer qu'un pere n'a pas^{ce}
 plus de soin de son fils que vous en^{ce}
 avez de moi, car par vos paroles^{ce}
 très-dures vous avez pensé obli-^{ce}
 ger ce pauvre étranger à sortir de^{ce}
 mon Palais. Que Jupiter qui pré-^{ce}
 sîde à l'hospitalité veuille empê-^{ce}
 cher ce malheur; donnez-lui plu-^{ce}
 tôt, je ne vous en empêche point,^{ce}
 au contraire je vous en donne la^{ce}

20 permission & je vous en prie mê-
 20 me ; n'ayez sur cela aucuns égards
 20 ni pour ma mere ni pour les do-
 20 mestiques d'Ulyffe. Mais il est ai-
 20 sé de voir que ce n'est pas-là ce
 20 qui vous retient , vous aimez
 20 mieux garder tout pour vous , que
 20 de donner quelque chose aux au-
 20 tres.

20 Quel reproche venez-vous de
 20 me faire , audacieux Telemaque ,
 20 répondit Antinoüs ; je vous assure
 20 que si tous les Pourfuivans don-
 20 noient à ce gueux autant que
 20 moi , il n'auroit pas besoin de
 20 grand chose , & seroit plus de
 20 trois mois sans rentrer dans cette
 20 maison.

En achevant ces mots il tira de
 dessous la table le marchepied
 dont il se servoit pendant le repas.
 Tous les autres Princes donnerent
 liberalement à Ulyffe & empli-
 rent sa besace de pain & de vian-

D'HOMERE. *Liv. XVII. 397*
de , de maniere qu'il avoit de quoi
s'en retourner sur le seuil de la
porte & faire bonne chere. Mais
il s'approcha d'Antinoüs , & lui
dit : Mon ami , donnez-moi aussi
quelque chose ; à votre mine il
est aisé de voir que vous tenez un
des premiers rangs parmi les
Grecs , car vous ressemblez à un
Roi , c'est pourquoi il faut que
vous soyez encore plus liberal
que les autres. Je célébrerai par
toute la terre votre générosité.
J'ai aussi été heureux autrefois ;
j'habitois une maison opulente , &
je donnois l'aumône sans distinc-
tion à tous les pauvres qui se pré-
sentoient. J'avois une foule d'es-
claves , & rien ne me manquoit
chez moi de tout ce qui sert à la
commodité de la vie , & que les
grandes richesses peuvent seules
donner ; mais le fils de Saturne
me précipita bien-tôt de cet état .

si florissant : tel fut son bon plaisir. Il me fit entreprendre un long voyage avec des corsaires qui courent les mers, afin que je pérusse. J'allai donc au fleuve Ægyptus ; dès que j'y fus entré, j'en voyai une partie de mes compagnons reconnoître le pays. Ces insensés se laissant emporter à leur férocité & à leur courage, se mirent à ravager les terres fertiles des Egyptiens, à emmener leurs enfans & leurs femmes, & à passer au fil de l'épée tous ceux qui leur résistoient. Le bruit & les clameurs, qu'excita un tel désordre, retentirent bien-tôt jusques dans la ville ; tous les habitans, attirés par ce bruit, sortirent à la pointe du jour. Dans un moment toute la plaine fut couverte d'infanterie & de cavalerie, & parut toute en feu par l'éclat des armes qui brilloient de toutes parts. Dès le premier choc

le maître du tonnerre souffla la ter-
reur dans le cœur de mes compa-
gnons , ils prirent tous la fuite , il
n'y en eut pas un qui osât faire
ferme , & nous fûmes enveloppés
de tous côtés. Les Egyptiens tue-
rent la meilleure partie de mes
compagnons , & emmenerent les
autres prisonniers pour les réduire
à une cruelle servitude. Je fus du
nombre de ces derniers. Ils me
vendirent à un étranger qui pas-
soit , & qui me mena à Cypre ,
où il me vendit à Dmetor fils de
Jafus qui regnoit dans cette isle.
De-là je suis venu ici après bien des
traverses & des aventures qui se-
roient trop longues à vous con-
ter.

Alors Antinoüs s'écria : Quel
Dieu ennemi nous a amené ici ce
fleau , cette peste des tables ! Eloi-
gne-toi de moi , de peur que je ne
te fasse revoir cette triste terre.

• d'Egypte ou de Cypre. Il n'y a
 • point de gueux plus importun ni
 • plus impudent ; va adresse - toi à
 • tous ces Princes , ils te donne-
 • ront sans mesure , car ils font vo-
 • lontiers largesse du bien d'autrui.
 • Ulysse s'éloignant , lui dit : An-
 • tinoüs , vous êtes beau & bien
 • fait , mais le bon sens n'accompa-
 • gne pas cette bonne mine. On
 • voit bien que chez vous vous ne
 • donneriez pas un grain de sel à un
 • mendiant qui seroit à votre porte ,
 • puisque vous n'avez pas même le
 • courage de me donner une petite
 • partie d'un superflu qui n'est point
 • à vous.

Cette réponse ne fit qu'irriter
 , davantage Antinoüs , qui le re-
 • gardant de travers , Je ne pense
 • pas , lui dit-il , que tu t'en retour-
 • nes en bon état de ce Palais , puis-
 • que tu as l'insolence de me dire
 • des injures. En même tems il prit

son marchepied, le lui jetta de toute sa force & l'atteignit au haut de l'épaule. Le coup quoique rude ne l'ébranla point; Ulyffe demeura ferme sur ses pieds comme une roche, il branla seulement la tête sans dire une parole, & pensant profondément aux moyens de se venger. Plein de cette pensée, il retourne au seuil de sa porte, & mettant à terre sa besace pleine, il dit: Pour suivans de la plus célèbre des Reines, écoutez, je vous prie, ce que j'ai à vous dire. On n'est point surpris qu'un homme soit blessé quand il combat pour défendre son bien, ou pour sauver ses troupeaux qu'on veut lui enlever; mais qu'il le soit quand il ne fait que demander son pain & chercher à appaiser une faim impérieuse qui cause aux hommes des maux infinis, voilà ce qui doit paroître étrange, & c'est en cet

« état qu'Antinoüs m'a blessé. S'il y
 « a des Dieux protecteurs des pau-
 « vres , s'il y a des Furies venge-
 « resses , puisse Antinoüs tomber
 « dans les liens de la mort , avant
 « qu'un mariage le mette en état
 « d'avoir des fils qui lui ressem-
 « blent.

« Antinoüs lui répondit ; Etran-
 « ger , qu'on ne t'entende pas da-
 « vantage ; mange tes provisions en
 « repos sous cette porte , ou retire-
 « toi ailleurs , de peur que ton inso-
 « lence ne t'attire nos domestiques ,
 « qui te traîneront par les pieds &
 « te mettront en pièces.

Tous les Pourfui vans furent ir-
 rités des violences & des empor-
 temens d'Antinoüs , & quelqu'un
 « d'entre eux lui dit : Vous avez fort
 « mal fait , Antinoüs , de frapper
 « ce pauvre qui vous demandoit
 « l'aumône. Que deviendrez-vous ,
 « malheureux , si c'est quelqu'un

des Immortels ? Car souvent les Dieux , qui se revêtent comme il leur plaît de toutes sortes de formes , prennent la figure d'étrangers , & vont en cet état dans les villes pour être témoins des violences qu'on y commet & de la justice qu'on y observe.

Ainsi parlerent les Pourſuivans , mais il ne ſe mit point en peine de leurs diſcours. Telemaque ſentit dans ſon cœur une douleur extrême de voir Ulyſſe ſi maltraité , il n'en verſa pourtant pas une larme , il branla ſeulement la tête ſans dire une ſeule parole , & ſe prépara à le venger avec éclat.

Mais quand on eut rapporté à la ſage Penelope que ce pauvre avoit été bleſſé , elle dit à ſes femmes , Qu'Apollon puniſſe cet impie & qu'il lance ſur lui ſes traits. Eurynome , qui étoit l'intendante de ſa maiſon , répondit , Si Dieu

« vouloit exaucer nos imprécations ;
 « aucun de ces Princes ne verroit le
 « retour de l'aurore.

« Ma chere Eurynome , repartit
 « la Reine , tous ces Princes me
 « sont odieux , car ils sont insolens ,
 « injustes & pleins de mauvais des-
 « seins. Mais le plus odieux de tous ,
 « c'est Antinoüs , je le haïs comme
 « la mort. Un étranger réduit par la
 « nécessité à l'état de mendiant , est
 « venu aujourd'hui dans le Palais
 « leur demander la charité , ils lui
 « ont tous donné liberalement ; le
 « seul Antinoüs lui a jetté son mar-
 « chepied & l'a blessé à l'épaule.

Ainsi parloit Penelope dans son
 appartement au milieu de ses fem-
 mes , pendant qu'Ulysse assis sur
 le seuil de la porte , achevoit son
 souper. Cette Princesse ayant fait
 « appeller Eumée , elle lui dit , Eu-
 « mée , allez-vous-en trouver l'é-
 « tranger qui est à la porte du Pa-

lais, & faites-le monter dans mon appartement, afin que je lui parle & que je sache s'il n'a point entendu parler d'Ulyffe, ou même s'il ne l'auroit point vû, car il paroît que ses malheurs l'ont promené en diverses contrées.

Grande Reine, répondit Eumée, je souhaite que les Princes lui donnent le tems de vous entretenir, je puis vous assurer que votre cœur sera ému des choses qu'il vous racontera. Je l'ai gardé trois jours & trois nuits dans ma maison, car après qu'il se fut sauvé de son vaisseau, je fus le premier à qui il s'adressa & qui le reçus, & ces trois jours-là ne lui suffirent pas pour me raconter ses tristes aventures. Comme quand un chanteur célèbre, que les Dieux eux-mêmes ont instruit, se met à chanter, on écoute avidement ses chants divins qui font un merveil-

« leux plaisir , & l'on est toujours
 « dans la crainte qu'il ne finisse , j'é-
 « coutois avec la même attention &
 « le même plaisir le recit que cet é-
 « tranger me faisoit des malheurs de
 « sa vie. Il m'a appris que de pere
 « en fils il est lié avec Ulysse par les
 « liens de l'hospitalité ; qu'il demeu-
 « re à Crete où le sage Minos est
 « né , & que de-là , après avoir souf-
 « fert des maux infinis & essuyé de
 « grandes traverses , il est venu ici
 « se rendre votre suppliant. Il assure
 « qu'il a oui dire qu'Ulysse est plein
 « de vie près des terres des Thes-
 « protiens , & qu'il amene chez lui
 « de grandes richesses.

« Faites-le donc venir prompte-
 « ment , lui dit la sage Penelope ,
 « afin qu'il me raconte tout cela lui-
 « même. Que les Princes se diver-
 « tissent à la porte du Palais ou dans
 « la salle , puisqu'ils ont le cœur en
 « joie , car leurs maisons ne sont ni

faccagées ni pillées , & leurs biens sont épargnés & ne servent qu'à l'entretien de leurs familles , au lieu que la maison & les biens d'Ulyffe sont abandonnés au pillage de tous ces étrangers qui immolent tous les jours ses bœufs , ses brebis , ses chevres , passent leur vie en festins , & font un dégât horrible qui consume , qui dévore tout. Car il n'y a point ici d'homme tel qu'Ulyffe pour éloigner ce fleau de sa maison. Ah , si mon cher Ulyffe revenoit , aidé de son fils , il seroit bien-tôt vengé de l'insolence de ces Princes !

Elle parla ainsi , & Telemaque éternua si fort , que tout le Palais en retentit ; la Reine en marqua sa joie : Allez donc , Eumée , dit-elle , faites-moi venir cet étranger , n'entendez-vous pas que mon fils a éternué sur ce que j'ai dit ; ce signe ne sera pas vain ; la

mort menace fans doute la tête
 des Pourſuivans , & pas un d'eux
 ne l'évitera. Vous pouvez dire de
 ma part à cet étranger que s'il me
 dit la vérité , je lui donnerai de
 fort bons habits.

Eumée part en même tems pour
 exécuter cet ordre , & s'appro-
 chant de l'étranger , Mon bon-
 homme, lui dit-il, la Reine Pene-
 lope vous mande de l'aller trou-
 ver ; l'affliction où elle est de l'ab-
 ſence de ſon mari , la preſſe de
 vous parler pour vous en deman-
 der des nouvelles , & elle m'a
 ordonné de vous dire que ſi elle
 trouve que vous lui ayez dit la
 vérité , elle vous donnera des ha-
 bits dont vous avez grand beſoin ,
 & vous pourrez demander libre-
 ment dans Ithaque , & recevoir la
 charité de ceux qui voudront vous
 donner.

Certainement , Eumée , repartit
 le

le patient Ulyſſe , je dirai la vérité
à la Reine, car je ſai des nouvelles
ſûres de ſon mari , nous ſommes
lui & moi dans la même infortu-
ne. Mais je crains tous ces fiers
Poursuivans, dont la violence &
l'insolence n'ont point de bornes
& montent juſqu'aux cieux ; car
tout à l'heure quand cet homme
fougueux m'a jetté ſon marche-
ped & m'a bleſſé à l'épaule com-
me je marchois dans la ſalle , ſans
faire la moindre choſe qui pût
m'attirer ce mauvais traitement,
Telemaque ni aucun de la maiſon
ne ſont préſentés pour me dé-
fendre. C'eſt pourquoi , Eumée ,
quelque impatience que la Reine
puiffe avoir , obligez-la d'attendre
que le ſoleil ſoit couché , alors el-
le aura le tems de me faire toutes
ſes queſtions ſur le retour de ſon
mari , après m'avoir fait approcher
du feu , car j'ai des habits qui me

» défendent mal contre le froid.
 » Vous le savez bien vous-même ,
 » puisque vous êtes le premier dont
 » je me suis rendu le suppliant.

Eumée le quitta pour aller rendre réponse à la Reine. Comme il entroit dans sa chambre , elle lui

» dit , Vous ne m'amenez donc pas
 » cet étranger ? Refuse-t-il de venir ,
 » parce qu'il craint quelque nouvel-
 » le insulte ? Ou a-t-il honte de se
 » présenter devant moi ? Un men-
 » diant honteux fait mal ses affaires.

» Grande Reine , répondit Eu-
 » mée, ce mendiant pense fort bien,
 » & il dit ce que tout autre à sa place
 » diroit comme lui ; il ne veut pas
 » s'exposer à l'insolence des Pour-
 » suivans , & il vous prie d'attendre
 » que la nuit soit venue ; il est mê-
 » me beaucoup mieux que vous pre-
 » niez ce tems - là , pour pouvoir
 » l'entretenir à loisir & sans témoins.

» Cet étranger , quel qu'il puisse

être , me paroît un homme de bon sens , reprit Penelope , car il est certain que dans tout le monde on ne trouveroit point un assemblage d'hommes aussi insolens , aussi injustes & aussi capables de faire une mauvaise action.

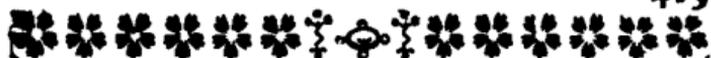
Quand elle eut ainsi parlé , Eumée s'en retourna dans la salle où étoient les Princes , & s'approchant de Telemaque , il lui dit à l'oreille pour n'être pas entendu des autres , Telemaque , je m'en retourne à mes troupeaux pour conserver votre bien , que je garde comme le mien propre. De votre côté ayez soin de tout ce qui vous regarde ici. Sur-tout conservez-vous , & prenez toutes sortes de précautions pour vous mettre à couvert des maux dont vous êtes menacé , car vous êtes au milieu de vos ennemis. Que Jupiter les extermine avant qu'ils puissent

412 L'ODYSSÉE, &c.

« sent nous faire le moindre mal !
« Je suivrai vos conseils , mon
« cher Eumée , lui répond le pru-
« dent Telemaque , allez , mais ne
« partez pas sans avoir mangé : de-
« main matin vous nous amenez
« des victimes que vous aurez choi-
« sies , j'aurai soin ici de tout , &
« j'espère que les Dieux ne m'aban-
« donneront pas.

Eumée lui obéit & se mit à ta-
ble , & après avoir fait son repas ,
il s'en retourna à ses troupeaux ,
& laissa le Palais pleins de gens
qui ne pensoient qu'à la bonne
chère , à la danse & à la musique ,
car le jour étoit déjà bien avancé.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XVII.

Page] *E m'en vais à la ville, afin que ma*
 365.] *mere ait la consolation de me voir*]
 Homere a soin de faire toujours paroître
 dans Telemaque les sentimens d'un bon fils,
 qui a pour sa mere le respect & la tendresse
 que la nature demande. Mais ici ce n'est pas
 la seule raison qui fait partir Telemaque, la
 politique y a sa part. Le tems presse, il a pris
 des mesures avec son pere, il faut aller se
 mettre en état de les exécuter.

Le seul ordre que je vous donne en par-
rant, c'est de mener votre hôte à la ville]
 Telemaque connoît la bonté & la générosité
 d'Eumée, & il sait bien qu'il lui faut un or-
 dre pour l'obliger à se défaire de son hôte,
 & à le mener à la ville pour l'y laisser men-
 dier, car sans cet ordre il auroit voulu le
 retenir.

Page 366. *Car pour moi les chagrins dont*
je suis accablé, & le malheureux état où je

me trouve , ne me permettent pas de me charger de tous les étrangers] Cette déclaration paroîtroit fort dure si Telemaque la faisoit avant que d'avoir reconnu son pere , car il n'y auroit point d'état qui pût justifier une pareille dureté à l'égard d'un hôte , d'un étranger. Mais après la reconnoissance faite, il n'y a plus rien-là qui blesse , parce que le Lecteur instruit connoît les raisons qui obligent Telemaque à en user ainsi. Il fait qu'il faut absolument qu'Ulysse paroisse dans Ithaque comme un véritable mendiant sans autre support , sans autre secours que celui que sa misere pourra lui procurer.

Si votre hôte est fâché , son mal lui paroitra encore plus insupportable] Car la fâcherie ne fait qu'ajouter un nouveau poids à l'adversité.

J'aime à dire toujours la verité] C'est-à-dire , je ne suis point homme à déguiser mes sentimens , & à amuser un hôte avec de belles paroles ; je dis ce que je puis faire, & rien de plus.

Mon Prince , je ne souhaite nullement d'être retenu ici] Ulysse n'a garde de ne pas consentir à l'ordre que Telemaque vient de donner , il fournit même de nouvelles raisons qui le demandent.

Dès que je me serai un peu chauffé , & que le tems sera adouci vers le haut du jour] Homere remet devant les yeux le tems de

SUR L'ODYSSÉE: Livre XVII. 417
l'arrivée d'Ulyffe à Ithaque ; c'est vers la fin
de l'Automne , car alors les nuits & les ma-
tinées sont froides , & le tems ne s'adoucit
que vers le haut du jour.

Page 367. *Euryclee sa nourrice, qui étendoit
des peaux sur les sieges*] Car tous les soirs
on ôtoit ces peaux , on les plioit , & le len-
demain dès le matin on les remettoit , afin
que tout fût propre & en état quand les
Poursuivans viendroient dans la salle.

*Elle ressembloit parfaitement à Diane &
à la belle Venus*] Il ne dit pas , qu'elle res-
sembloit à Diane ou à Venus , mais à Diane
& à Venus. Elle ressembloit à Venus par sa
beauté , & à Diane par sa sagesse , sa chaste-
té & sa modestie qui paroissent dans son
port & dans l'air de toute sa personne.

Page 368. *Purifiez-vous dans un bain , &
après avoir pris vos habits les plus propres*]
On voit toujours dans Homere qu'on ne se
presentoit point devant les Dieux pour leur
adresser des prieres , qu'après s'être purifié
& avoir pris ses habits les plus propres qu'on
eût , pour ne paroître devant eux que dans
un état décent & dans la pureté qu'ils de-
mandent.

Page 369. *Je m'en vais à la place pour
faire venir un étranger*] Après que Te-
lemaque a vû sa mere , & qu'il l'a tirée
de la peine où elle étoit , son premier soin
est de courir à l'étranger qu'il avoit reçu

dans son vaisseau , & qu'il avoit confié à son ami Pirée. Ce qu'il donne ici à l'hospitalité fait bien voir que quand il a parlé si durement à l'hôte d'Eumée , qui étoit devenu le sien , il a eu de bonnes raisons.

Ce discours de Telemaque fit impression sur l'esprit de Penelope] Il y a dans le Grec ,

.... Τῆ δὲ ἄπτερος ἔπλεθ μῦθος.

Mot-à-mot : *Ce discours fut sans ailes pour Penelope*, C'est-à-dire , qu'il ne s'envola point & qu'il demeura gravé dans son esprit , & , comme nous disons , qu'il ne tomba point à terre. Je ne sai pas à quoi a pensé Hesychius , quand il a écrit que dans ce passage ἄπτερος signifie *subit* , *prompt* , *leger* , ἄπτερος , αἰφνίδιος Ὀμηρῷ ὁ ὠθησῆς ἢ πτεχός. Αἰσχύλος Ἀγαμέμνωνι , αἰφνίδιον. Il est vrai qu'Eschyle a employé ce mot dans son *Agamemnon* , vers 284. Le chœur demande à Clytemnestre ,

Ἄλλ' ἢ σ' ἐπίανέν τις ἄπτερος φάτις ;

Quelque bruit qui ait fait impression sur votre esprit , , vous a-t-il flaté de cette douce esperance ? Mais dans ce même passage ce mot est pris dans le même sens que dans cet endroit d'Homere , pour un bruit qu'on ramasse avec soin , qui fait impression sur l'esprit , qui y demeure , qui n'est pas un bruit vain & qui se dissipe bien vite. Eustathe l'a fort bien expliqué , ἄπτερος δὲ ὁ παρόμοιος καὶ μὴ πτερόεις καὶ τὸ κρινόν τ' λόγου ἐκιδύθην. *Homere*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 417
appelle ἀήτερος μῦθος, un discours qui demeure, qui n'est point ailé, selon l'épithète qu'on donne ordinairement au discours.

Page 370. *Une pique à la main & suivi de deux grands chiens*] Comme nous l'avons vû au commencement du 11. Liv. On peut voir là les Remarques.

Minerve lui donna une grace toute divine] J'ai assez parlé ailleurs de cette idée des Payens, que les Dieux augmentoient la beauté, la bonne mine de quelqu'un quand ils le jugeoient à propos.

Telemaque se retira de cette foule] Il ne fait pas grand cas de ces fausses démonstrations, & sans y répondre il a le courage de se démêler de cette foule pour aller joindre ses amis dont il connoissoit l'affection & la fidélité.

Page 371. *Ordonnez tout à l'heure à des femmes de votre Palais*] Telemaque n'avoit plus que quelques femmes de sa mere qui lui fussent fidèles, les Pour suivans avoient ou corrompu ou éloigné tous les autres domestiques.

De me tuer en traîtres dans mon Palais] Quoique Telemaque soit seul & abandonné presque de tout le monde, & que les Pour suivans remplissent son Palais, il a pourtant l'audace de faire entendre que les Pour suivans ne le tueront point, à moins qu'ils

ne le tuent en trâitres. Voilà une confiance noble que lui inspirent son courage, la présence de son pere & ses exhortations, & plus encore le secours de Minerve.

Page 372. *Que la maîtresse de l'office couvrit de toutes sortes de mets qu'elle avoit en reserve*] On peut voir ce qui a été remarqué sur un passage semblable dans le premier livre, p. 82. Ce repas de Telemaque & de Theoclymene n'est que de viandes froides de l'office, & il n'est pas question ici de viandes chaudes ni de cuisinier, parce que l'heure du dîner n'est pas encore venue, & que les provisions qu'on envoyoit tous les matins de la campagne n'étoient pas encore arrivées, ou qu'on les apprêtoit pour les Poursuivans. Ce n'est pas proprement ici le dîner de Telemaque, car nous le verrons dîner tout à l'heure dans ce même Livre. Ici il ne se met à table que pour faire dîner son hôte Theoclymene, qu'il ne vouloit pas exposer parmi les Poursuivans.

Je vais donc remonter dans mon appartement, & je me coucherai ce soir dans cette triste couche] C'est un reproche bien touchant que Penelope fait à Telemaque de ce qu'il n'a pas encore daigné lui apprendre ce qu'il a pû découvrir du retour d'Ulyffe, pour la tirer du triste état où elle se trouve, & pour lui faire passer quelques nuits moins fâcheuses que celles qu'elle passe depuis le départ de ce cher mari. Elle remonte dans son appartement, & elle parle de son cou-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVII. 419
cher, parce qu'elle n'assiste pas au dîner des
Poursuivans, & qu'elle ne paroîtra plus de
toute la journée.

Page 373. *Nous arrivâmes à Pylos chez
le Roi Nestor*] Homere donne ici un modele
parfait de la maniere dont on peut redire en
abregé ce que l'on a déjà expliqué ailleurs
plus amplement. Telemaque réduit en trente-
huit vers ce qui est étendu dans le troisiéme,
le quatriéme & le cinquiéme Livre; il choi-
sit avec beaucoup d'art ce qui peut faire le
plus de plaisir à Penelope, & supprime ce
qui pourroit lui causer quelque chagrin.

*Là j'ai vu Helene pour laquelle les Grecs
& les Troyens ont livré par la volonté des
Dieux tant de combats.*] Telemaque témoigne
ici sa reconnoissance de la maniere gracieuse
dont cette Princesse l'a reçu; car il ne parle
d'elle que pour l'excuser, en attribuant les
maux, qu'elle avoit causés, à la seule vo-
lonté des Dieux, qui se servirent d'elle pour
punir ces peuples, & cette justification sied
bien dans la bouche de ce jeune Prince, après
que son pere s'est fait connoître, car aupara-
vant il n'y auroit pas eû de bienséance. Il
faut remarquer qu'il ne dit pas un mot de
la beauté d'Helene, car il parle à sa mere,
& la sagesse ne permet pas qu'il fasse pa-
roître devant elle que sa beauté a attiré son
attention.

Page 374. *Grands Dieux, s'écria-t-il, ces
lâches aspirent donc à la couche de cet homme*

si vaillant & si renommé] Voici dix-huit vers qui sont repetés & qu'on a vus dans le *iv. Liv.* Telemaque n'avoit garde de les oublier , car ils devoient faire un grand plaisir à Penelope ; premierement , ils lui apprennent qu'Ulyffe n'est pas mort , & qu'il n'est que retenu dans l'île de la Nymphé Calypso , & cela malgré lui & avec une vive douleur ; secondement , ils renferment une prophétie qui donne un rayon d'esperance à cette Princesse , & enfin ils contiennent son éloge , de ce qu'elle a résisté aux poursuites de ces lâches , si indignes de succeder à un Prince comme Ulyffe , d'une si grande réputation.

Page 376. Menelas n'est pas assez bien informé] Menelas a pourtant prophétisé qu'Ulyffe de retour dans son Palais mettra tous les Poursuivans à mort. Mais cette grande promesse peut plutôt passer pour un souhait , que pour une prophétie ; car il n'a parlé que par un transport d'imagination , & ses paroles n'ont été fondées sur aucun signe visible que les Dieux lui eussent envoyé , au-lieu que ce que ce Devin prédit ici a pour garent Apollon lui-même ; qui a envoyé cet oiseau d'où il a tiré cet augure.

Page 377. Voilà ce que m'a signifié l'oiseau que j'ai vu pendant que j'étois sur le vaisseau , & que j'ai fait voir à Telemaque.] A la fin du *xv. Livre.*

Que votre prophétie s'accomplisse comme vous le promettez] Ce sont les mêmes ter-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVII. 421
mes dont Telemaque s'est déjà servi à la fin
du xv. Liv. en parlant à ce même devin,
ainsi sans le savoir la Reine confirme les pro-
messes de son fils.

*Les Princes passoient le tems devant le Pa-
lais à jouer au disque & à lancer le javelot]
Nous voyons ici , & nous l'avons déjà vû
ailleurs , que ces Poursuivans , quoique
fort débauchés & dans la mollesse , ne lais-
sent pas d'avoir des divertissemens sérieux &
honnêtes. Les Anciens, dit Eustathe, nous ar-
rêtent ici , pour nous faire remarquer que ces
jeunes Princes , quoique très-intemperans ,
s'exercent à des jeux athletiques qui forment
le corps , cherchant dans les divertissemens
mêmes ce qui est honnête & nécessaire , &
par-là ils nous enseignent que l'homme ne doit
jamais se donner aucun relâche , & que jus-
que dans ses plaisirs il doit s'exercer & se pré-
parer à ce qu'il y a de plus utile & de plus se-
rieux.*

Page 378. *Medon s'approche d'eux ; c'étoit
de tous les herauts celui qui leur étoit le plus
agréable]* Ce Medon étoit un homme de bon-
ne humeur , complaisant , insinuant , fla-
teur , & qui entrant dans tous les goûts de
ces jeunes Princes , en ce qu'ils avoient de
moins criminel , avoit gagné leur confiance
dont il se servoit pour le bien de Telemaque,
car il rapportoit à Penelope tous les com-
plots qu'ils faisoient contre lui. Ces caract-
eres sont souvent plus utiles que des caract-
eres plus sérieux & plus ouvertement dé-

clarés contre l'injustice & contre le vice. Le discours que ce Médon fait ici aux Pourfui-vans est un de ces discours plaisans qui réussissent toujours mieux auprès des débauchés qu'un discours plus serieux & plus sage ; il commence par une flaterie & finit par un apophtegme qui ne leur est pas indifférent.

Page 379. *Je voudrois bien vous retenir ici , & vous donner la garde de mes étables*] Ces traits sont d'un grand agrément , car le Lecteur instruit prend un grand plaisir à voir le pasteur trompé vouloir offrir à son maître, à son Roi, la garde de ses étables comme une grande fortune.

Et les reproches des maîtres sont toujours fâcheux] C'est ce que doit penser tout serviteur fidèle. Homere est tout plein de ces préceptes indirects.

Car le soleil est déjà haut] C'est à-dire, qu'il est environ neuf ou dix heures ; car il faut mesurer le tems selon les occasions dont on parle , & selon ce qui se passe actuellement.

Page 380. *Les bergers & les chiens demeurèrent à la bergerie pour la garder*] Ces sortes de particularités , qui ne paroissent pas nécessaires pour la narration , sont ajoutées pour la Peinture : je m'en rapporte aux grands Peintres. Il y en a peu qui faisant un tableau sur ce sujet , oubliassent ces bergers & ces chiens qui demeurent pour la garde

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVII. 423
des troupeaux & des étables; *Ut pictura
poësis erit.*

*Eumée, sans le savoir, conduisoit ainsi à la
ville son maître & son Roi]* Homere atten-
dri par ce sujet, qui est en effet très-tou-
chant, fait cette reflexion, pour obliger son
Lecteur à la faire avec lui.

*C'étoit l'ouvrage de trois freres, Ithacus,
Nerite & Polyctor]* Il faut toujours faire
honneur aux Princes des ouvrages qu'ils
font pour la commodité du public. Voilà
pourquoi Homere nomme les trois fils de Pte-
relas, à qui on avoit l'obligation de cette
fontaine.

Un bois de peupliers plantés en rond] Pour-
quoi Homere remarque-t-il ici cette figure
de ce bois, en nous disant qu'il étoit par-
faitement rond, *πίεθος κυκλοπις* ? C'est,
comme dit fort bien Eustathe, que la figure
ronde étoit celle que les Anciens estimoient le
plus; ils la regardoient comme sacrée, c'est
pourquoi ils faisoient leurs autels ronds, leurs
tables rondes.

Page 381. *Qui, suivi de deux bergers, me-
noit à la ville les chevres les plus grasses]* Ho-
mere commence d'abord par faire sentir
que ce Melanthius étoit un glorieux, qui
gâté par les désordres & les débauches qui
regnoient dans le Palais de son maître, mé-
prisoit son emploi, faisoit conduire ses che-
vres par deux bergers, & au-lieu de se tenir

à la campagne comme Eumée , il alloit aussi à la ville pour faire bonne chere avec les Poursuivans.

Il ne les eut pas plutôt apperçus qu'il les accabla d'injures] Aristote l'homme du monde qui a le mieux jugé de la Poësie , & qui de ce côté-là a un grand avantage sur Platon , remarque fort bien , & en cela il n'est pas contredit par Platon , qu'Homere étoit le seul qui méritât le nom de Poëte , non seulement parce qu'il a bien écrit , mais encore parce qu'il a fait des imitations dramatiques , & qu'il a été le premier qui a donné comme un crayon de la Comedie , en changeant en plaisanteries les railleries piquantes & obscènes des premiers Poëtes. Cet endroit en est une preuve , car voici une véritable scene comique dans laquelle , sous le personnage de Melanthius , Homere peint admirablement les valets , qui corrompus par la bonne chere & par la débauche , trahissent leurs maîtres , & se moquent de ceux qui leur sont fidèles.

Dont le ventre vuide englutira toutes les tables] Il regarde Ulysse comme un gueux affamé que rien ne pourra rassasier : c'est le sens de mot , *δαπτῶν ἀπολυμαντήρα*. C'est ainsi qu'Horace a dit d'un goulou affamé , *Perniciēs & tempestas baratrumque macelli*.

Page 382. *Voilà une belle figure que tu mènes au Palais parmi nos Princes ; crois-tu qu'il remportera le prix dans nos jeux]* J'ai

un peu étendu cet endroit pour en expliquer le sens, personne ne m'auroit entendue si j'avois traduit à la lettre, *demandant de vieilles brides, & non pas des femmes & des trepieds*. La Remarque suivante rendra ceci plus sensible.

Crois-tu qu'il remportera le prix dans nos jeux, & qu'on lui donnera de belles femmes ou des trepieds] Ce valet gâté par le commerce qu'il avoit avec ces Princes n'a que de grandes idées, des idées de jeux & de combats de barriere où l'on proposoit des prix, & dont les prix les plus ordinaires étoient des femmes, des trepieds, &c. C'est sur cela qu'il dit ici à Eumée, crois-tu que ce gueux remportera le prix dans nos jeux, & qu'on lui donnera pour recompense de sa valeur ou de son adresse quelque belle esclave ou quelque beau trepied ? C'est assurément le veritable sens de ces paroles de Melanthius. Au reste cet endroit d'Homere doit servir à corriger un passage d'Hesychius qui est manifestement tronqué : *ἄορες*, dit-il, *γυναῖκες λέγονται καὶ τρίποδες*. On appelle *ἄορες* les femmes & les trepieds. On voit bien que cela est faux, Hesychius avoit écrit, *ἄορες γυναῖκες λέγονται, Ὅμηρος, σὺν ἄορας οὐδὲ λέβητας, τοῦτ' ἐστὶ οὐ γυναῖκας οὐδὲ τρίποδας*.

Je le nourrirois de petit lait] Il ne lui donneroit pas le bon lait, ce seroit une nourriture trop friande pour lui, mais l'eau qui sort des fromages, le petit lait, le maigre du lait.

Page 383. *Mais il retint sa colere, & il prit le parti de souffrir*] Non seulement il prend ce parti, mais sa patience est si grande, qu'il ne répond pas un seul mot.

Et ces airs de seigneur que tu te donnes] C'est ce que signifie proprement ici le mot *ἀγλαίας* dont Homere se sert; Melanthius, parce qu'il étoit toujours avec les Princes, imitoit ces airs & ces manieres, tranchoit du grand Seigneur, & vouloit être homme de ville.

Page 384. *Ho, ho, répondit Melanthius, que veut dire ce docteur avec ses belles sentences*] Le mot *ἰλοφάια* signifie des finesſes, des ruses, mais il signifie aussi des sentimens profonds, des moralités, des sentences, *δενὰ βυλεύματα*, & je l'ai pris ici dans ce dernier sens, car Melanthius a égard à ce qu'Eumée vient de dire de sage, & aux remontrances qu'il lui fait.

Puisqu'il est si habile, je l'envoyerai bientôt sur un vaisseau loin d'Ithaque trafiquer pour moi] Comme s'il disoit: c'est dommage de laisser un si habile homme à garder les cochons, il faut lui donner un vaisseau & l'envoyer trafiquer; car avec l'esprit qu'il a, il amassera de grandes richesses. Melanthius parle ici en maître qui peut disposer de ses camarades, & s'en servir pour ses propres affaires comme de ses valets.

Plût aux Dieux être aussi sûr qu'aujourd'

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 427
d'hui même Apollon tuera le jeune Telemaque] Voilà l'état de ces valets perfides , ils désirent la mort de leur maître pour continuer leurs désordres & pour être sûrs de l'impunité.

Vis-à-vis d'Eurymaque auquel il étoit particulièrement attaché] Car cet Eurymaque avoit un mauvais commerce avec Melanthe , une des femmes de Penelope & sœur de ce Melanthius , comme Homere nous l'apprendra dans le Livre suivant.

Page 385. *Il est aisé à reconnoître entre tous les autres Palais]* Car comme il y avoit plusieurs Princes à Ithaque , il y avoit aussi plusieurs Palais , mais tous inférieurs à celui d'Ulysse qui étoit le Roi.

Il est élevé & a plusieurs étages] Cette façon de parler est remarquable , ἰξ ἰτίρων ἔπερ' ἰόν, *ex aliis alia sunt* , c'est-à-dire , qu'il y a plusieurs appartemens les uns sur les autres , c'est ce que nous disons , *il y a plusieurs étages* , οὐ μονόστρα ἀλλ' ὑπερώα , dit Eustathe.

Elle soutiendrait un siège , & il ne seroit pas aisé de la forcer] Je crois que c'est là le sens de ce vers :

..... Οὐκ ἂν τις μιν ἀνὴρ ὑπεροπλίσει.

Nul homme ne l'insulteroit. Car Hesychius explique , ὑπεροπλίσει , ὑπερβῆναι , ὑπερπηδήσει. Ulysse , homme de guerre , fait cette réflexion.

xion, qu'en cas de besoin il pourra s'y défendre contre ceux qui viendroient l'attaquer.

Page 386. *Voulez-vous entrer le premier dans ce Palais*] Eumée en homme sage ne veut pas entrer dans le Palais avec Ulyffe, de peur que cela ne soit suspect aux Pour-suivans, & qu'ils ne s'imaginent que c'est un homme qu'il amene pour dire quelques nouvelles à Penelope.

Je suis accoutumé aux insultes & aux coups] L'expression Grecque est remarquable : elle dit à la lettre, *Je ne suis pas ignorant des plaies & des coups* :

Οὐ γάρ τι πληγῶν ἀδαήμων εὐδὲ βολαίων.

C'est la même que celle du Prophete Isaïe ; 53. 3. *Virum dolorum & scientem infirmitatem.* Car la patience est une grande science.

Page 387. *Ventre affamé n'a point d'oreilles*] C'est l'équivalent le plus juste de l'expression Grecque qui paroît un proverbe : *Il n'est possible en aucune maniere de retenir, de cacher un ventre affamé & qui meurt de faim.* Au-reste Ulyffe parle ainsi pour mieux cacher son jeu, & pour faire croire à Eumée que c'est là nécessité & la faim qui l'obligent à faire toutes ces démarches.

C'est elle qui met sur pied des armées & qui équipe des flottes] Car si on y prend bien

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 429
garde , la plupart des guerres & sur terre
& sur mer , sont entreprises pour ravir le
bien des autres , ou pour conserver le sien ,
& le tout pour la bonne chere , pour le
luxe , &c. Aristophane a bien sù profiter de
cet endroit.

Un chien nommé Argus, qu'Ulysse avoit élevé] Voici une nouvelle espece d'épísode
qu'Homere n'auroit pù employer dans l'I-
liade , & qu'il employe heureusement dans
l'Odyssée , qui est sur un autre ton ; c'est la
reconnoissance d'Ulysse par son chien. Cet
épísode , très-différent de tout ce qui a pré-
cedé , jette dans cette Poésie une variété
charmante. Le Poète en faisant l'éloge d'Ar-
gus , enrichit l'histoire naturelle & marque
le caractère d'Ulysse.

Page 388. *En attendant que les laboureurs
d'Ulysse vinssent l'enlever pour fumer les ter-
res]* Les narrations d'Homere sont ordinairement
mêlées de préceptes indirects , soit
pour les mœurs , soit pour le menage. En
voici un pour l'œconomie rustique. Le fu-
mier devoit être fort précieux à Ithaque ,
car comme les terres y étoient fort maigres,
elles avoient grand besoin d'être fumées , &
c'est ce qu'Homere n'a pas oublié. Virgile en
a fait un précepte ,

Ne saturare fimo pingui pudeat sola.

Lib. I. Georg. *Un tas de fumier devant la
porte d'un Palais !* s'écrie l'Auteur du Paral-

lele. *Demeurez d'accord que les Princes de ce tems-là ressembloient bien aux paysans de ce tems-ci. Voilà comme ce Critique étoit bien instruit de l'Antiquité.*

Ce chien étoit donc couché sur ce fumier & tout couvert d'ordure] Le Grec dit, & tout plein de vermine. Mais le mot de l'original est beau & harmonieux, au-lieu que celui de vermine est désagréable & bas. L'Auteur du Parallele abuse encore de cet endroit : Homere dit que ce chien étoit tout mangé de tics. Il ne sent pas combien les termes bas qu'il employe flétrissent la diction & déshonorent la Poésie.

Mais il n'eut pas la force de se lever pour se trainer jusqu'à ses pieds] Cela est menagé par le Poëte avec beaucoup d'art : si ce chien s'étoit levé, & qu'il fût allé aux pieds d'Ulysse le caresser, cela auroit pû donner quelque soupçon.

Ulysse qui le reconnut d'abord, versa des larmes qu'il essuya promptement] C'est un sentiment très-naturel ; Ulysse touché de l'amitié de son chien, & le voyant en cet état, pleure en même tems & par amitié & par compassion.

Ou s'il étoit comme ces chiens inutiles qui ne sont bons qu'autour des tables, & que les Princes nourrirent par vanité] Ulysse blâme ici la coûtume des grands Seigneurs de son tems qui nourrissoient beaucoup de chiens

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVII. 431
inutiles par vanité & pour la magnificence.
Il vouloit qu'on n'en nourrit que d'utiles,
ou pour la chasse, ou pour la garde des
maisons.

Page 389. *Et que les Princes nourrissent par
vanité*] Il y a dans le Grec, & que les
Rois, &c. *ἀνακτες*. Mais ici *Rois* signifie tous
les grands Seigneurs, tous les riches : com-
me dans le mot d'Horace, sat. 2. liv. 1.

Regibus hic mos est ubi equos mercantur.

Et dans Terence, Eunuch. 1. 2.

..... *Eunuchum porrò dixti velle te ,
Quia solæ utuntur his Reginae.*

*C'est la coutume des domestiques , dès
que leurs maîtres sont absens*] Cette pein-
ture est assez naturelle. Terence a dit de
même, en parlant des servantes de Thaïs,
Eunuch. 3. 5.

..... *Foras simul omnes prouunt se :
Abeunt lavatum , prostrepunt , ita ut fit ,
Domini ubi absunt.*

*Dès que leurs maîtres sont absens , ou foi-
bles & sans autorité*] Tout cela est renfermé
dans ce seul mot,

..... *Εὐ τ' ἂν μηκέτ' ἐπιχρᾶτέωσιν ἀνακτες.*
Simul ac non amplius dominantur Reges.

Car dans toutes les langues il faut expliquer les termes par rapport aux sujets & aux occasions dont on parle. Ulyffe, qui est le Roi, est ou mort ou absent, la Reine est foible & n'est plus maîtresse, & Telemaque est jeune & sans autorité, c'est ce qu'Homere a voulu faire entendre par ce seul mot *μη-κείν' ἐπιμαρτύωσι*, quand il n'y a plus de maître qui les retienne dans le devoir.

Page 390. *Car Jupiter ôte à un homme la moitié de sa vertu, le premier jour qu'il le rend esclave*] Cela est vrai pour l'ordinaire; le premier jour qui ôte la liberté, ôte une grande partie de la vertu, & ce qui en reste ne tient pas contre une longue servitude; car, comme disoit un Philopophe à son ami Longin, la servitude est une espèce de prison où l'ame décroît & se rapetisse en quelque sorte, & il la compare fort bien à ces boëtes où l'on enfermoit les nains pour les empêcher de croître & pour les rendre même plus petits. Mais cela n'est pas si généralement vrai qu'il n'y ait plusieurs domestiques qui résistent à ces impressions de la servitude & qui conservent leur vertu, témoin ce même Eumée. La beauté de la réflexion qu'Homere fait ici a touché l'Auteur même du Parallele, mais il la trouve très-mal placée. *Cette réflexion est admirable, dit-il, & une des plus belles qui furent jamais. Mais voyez où elle est mise, & à quelle occasion le Poëte prend des sentimens si élevés. Elle est très-bien mise, & plus la chose est petite, plus la négligence de ces valets éclate, & cette*

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVII. 433
Certe réflexion est d'autant plus seante , sur-
tout dans la bouche de ce pasteur.

Dans le moment le chien d'Ulysse accomplit sa destinée, & mourut de joie] Tous les animaux , quand ils sont fort vieux , meurent pour la moindre chose ; la joie qu'eut ce pauvre Argus de revoir son maître fut si grande qu'elle dissipa en même tems le peu qui lui restoit d'esprits. Homere dit de ce chien qu'il accomplit sa destinée , parce qu'il a établi dans ses Poëmes qu'il y a une destinée pour les animaux , & que la Providence veille pour eux comme pour les hommes. Ce qui est parfaitement d'accord avec la saine Théologie , comme je l'ai dit ailleurs.

D'avoir revû son maître vingt ans après son départ] On n'auroit jamais crû que ce passage eût pû fournir un sujet de critique contre Homere ; cependant l'Auteur moderne , dont j'ai déjà souvent parlé , s'en est servi pour faire voir que si ce Poëte n'étoit ni bon Astronome ni bon Géographe , comme il se flatte assez ridiculement de l'avoir prouvé , il n'étoit pas meilleur Naturaliste , & il le prouve à sa maniere , c'est-à-dire , qu'il nous fait voir que s'il a fait des bévues grossieres pour n'avoir pas entendu le Grec , il en fait aussi pour n'avoir pas entendu le Latin , comme M. Despreaux l'a fort bien prouvé , Réfl. 3. sur Longin. Je rapporte ces fausses Critiques , pour faire voir à quels excès l'ignorance & le méchant goût portent les Censeurs des Anciens , afin que ces

exemple retienne ses semblables. *Ulysse dans l'Odyssée*, dit-il, est reconnu par son chien qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline assure que les chiens ne passent jamais quinze ans. Quand Pline l'auroit dit il n'auroit pas fallu le croire, & il auroit mieux vallu suivre tant de Naturalistes modernes qui assurent que les chiens vivent des vingt ans, des vingt-deux ans. Eustathe assure même que ceux qui sont venus après Homere, écrivent que les chiens vivent jusqu'à vingt-quatre ans. *Ὅτι δὲ καὶ τριγώντα ἔτη ζῶντες ἔσσι κύνες, ἰσθρῶται οἱ μὲν Ὀμηροῦ.* Et moi-même j'en ai vû un qui avoit vingt-trois ans. Bien plus encore, il n'y a pas long-tems qu'on en a vû un ici qui avoit plus de trente années, je ne fai même s'il est mort. Comment Pline a-t-il donc pû se tromper sur une chose que l'expérience enseigne. Mais bien-loin que Pline ait jamais assuré ce que ce Critique lui attribue si hardiment, il dit expressément le contraire après Homere. *Canes Laconici vivunt annis denis, cætera genera quindecim annos, aliquando viginti.* Cette espece de chiens qu'on appelle chiens de Laconie vivent dix ans. Toutes les autres especes de chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois jusqu'à vingt. Plin. liv. 10.

Page 391. Il s'assit hors de la porte, sur le seuil qui étoit de frêne, & s'appuya contre le chambranle qui étoit de cyprès & fort bien travaillés] Ces petites particularités, qui paroissent inutiles, ne sont pas ajoutées en vain; elles servent à tromper le Lecteur,

& à lui faire croire que tout le reste est vrai, puisque celui qui fait le récit est si instruit des moindres choses, & par ce même moyen Homere marque les mœurs des tems. Le seuil & le chambranle de la porte du Palais d'Ulyffe n'étoient pas d'un bois rare & précieux.

La honte est nuisible à tout homme qui est dans le besoin] Dans le dernier Livre de l'Iliade, Homere a fait dire par Apollon même, Que la honte est un des plus grands maux & des plus grands biens des hommes, qu'elle est très-utile & très-nuisible aux hommes.

..... Ἄνδρας μὲν καὶ σέβεται καὶ οἰσέεται.

Hesiodé a réuni ces deux passages, celui de l'Odyssée & celui de l'Iliade, & en a fait une seule sentence dans son Traité des œuvres & des jours :

Αἰδὸς δὲ γόν ἀγαθὴ καὶ κακῆ ἀνδρῶν κομισθεῖσα.

Αἰδὸς, ἢ τ' ἀνδρῶν μὲν καὶ σέβεται καὶ οἰσέεται.

C'est-à-dire, qu'il y a une bonne & une mauvaise honte. On peut voir la Remarque sur le dernier Liv. de l'Iliade, tom. 4. p. 513.

Page 392. *Il mangea pendant que le chanteur Phemius chanta & joua de la lyre] Homere ne rapporte point ici le chant de Phemius, car il n'en a pas le tems ; son sujet l'appelle, & Ulyffe va exécuter la plus étonnante de toutes les entreprises.*

Page 393. *Quoiqu'il fût résolu qu'il n'en sauveroit aucun] Le Poète ajoute cela à cause de ce qu'il vient de dire, afin qu'il pût*

connoître ceux qui avoient de l'humanité & de la justice. Car il semble que ceux en qui il en trouveroit, devoient être épargnés, mais le Poëte nous avertit qu'il n'en sauvera aucun, pas même de ceux en qui il trouvera cette sorte d'humanité & de justice, car cette humanité & cette justice n'étant que superficielles & passageres, elles ne devoient pas les sauver; il n'est pas juste qu'un acte de vertu qu'arrache un moment de compassion & qui ne vient point de la bonne disposition du cœur, efface tant de méchantes actions qu'un vice habituel a produites.

Mais avec un air si naturel, qu'on eût dit qu'il n'avoit fait d'autre métier toute sa vie] Homere fait remarquer ici la grande souplesse d'Ulysse qui se plioit & s'accommodoit à tous les états de la fortune comme s'il y étoit né, jusqu'à mendier même. Eustathe dit fort bien, *Καὶ ἰδὼ ὁ πολυμήχανος Ὀδυσσεύς, καὶ ἔπιαιτεῖν πικρίτης ἐστί.* Voyez combien est souple & adroit cet Ulysse, il est maître même en l'art de mendier. C'est ce qui justifie bien l'épithete *πλύτροπος* que le Poëte lui a donnée.

Se mit à gronder fortement Eumée] Antinoüs comme le plus méchant est aussi le plus soupçonneux & le plus timide; il craint qu'il n'y ait ici quelque mystere caché, & que ce gueux ne soit quelque messager qu'Eumée amene à Penelope: voilà pour quoi il s'emporte si fort contre lui.

Page 394. *N'avons-nous pas ici assez de vagabonds & assez de pauvres*] Il y avoit donc beaucoup de pauvres à Ithaque, mais il y a de l'apparence que les pauvres des îles voisines & du continent même, s'étoient rendus-là pour profiter de la profusion que les Pourſuivans faisoient dans le Palais d'Ulyſſe, car c'est la coûtume des gueux, ils s'assemblent où est la foule. J'ai lû quelque part qu'à Athenes il n'y avoit pas un seul gueux qui en mendiant déshonorât la ville. Voilà un grand éloge, je ne crois pas qu'aujourd'hui il y ait une seule ville dans le monde à laquelle on puisse le donner.

Un devin, un medecin, un menuisier, un chantre divin qui fait un grand plaisir par ses chants] Homere met ici au nombre des artisans, *δημιουργῶν, χειροτέχων*, les devins & les medecins, aussi bien que les charpentiers, mais il y met aussi les chantres, c'est-à-dire, les Poètes mêmes. Cela vient de ce que dans ces premiers tems, tous les arts, ceux-mêmes qui nous paroissent aujourd'hui les plus mécaniques, étoient honorés, & on appelloit artisans *δημιουργοὺς*, tous ceux qui travailloient pour le public, & qui tiroient une recompense de leur travail.

Voilà les gens qu'on appelle chez soi] Car tous ces gens-là sont utiles, & quand on n'en a pas dans le pays on en fait venir d'ailleurs. Eumée répond très-solidement au reproche d'Antinoüs.

Page 395. *Il faut avouer qu'un pere n'a pas plus de soin de son fils que vous en avez de moi*] C'est une ironie, comme si Antinoüs n'avoit voulu chasser cet étranger que pour épargner le bien de Telemaque, & cette ironie est même plus amere qu'elle ne paroît d'abord, car c'est comme si Telemaque lui disoit, il semble que vous soyez sûr d'épouser ma mere, vous agissez déjà comme si vous me teniez lieu de pere, tant vous avez soin de menager mon bien.

Page 396. *Je vous assure que si tous les Pursuivans donnoient à ce gueux autant que moi, il n'auroit pas besoin de grand chose*] Antinoüs répond à l'ironie de Telemaque par une autre ironie, car il veut dire que si tous les Princes donnoient autant que lui à ce gueux, il seroit plus de trois mois sans revenir, car il recevroit tant de coups, qu'il lui faudroit plus de trois mois pour se faire panser & pour en guérir.

Page 397. *Mais il s'approcha d'Antinoüs, & lui dit : Mon ami, donnez-moi aussi quelque chose*] Ulyffe dissimule, car la dissimulation fait une grande partie de la patience; il fait donc semblant de n'avoir ni entendu l'ironie cachée sous sa réponse à Telemaque, ni vû l'action qu'il a faite en tirant son marchepied. Il va à lui & lui demande comme aux autres, pour lui donner lieu de combler la mesure de sa méchanceté, & pour fonder la vengeance éclatante qui doit la suivre.

Page 398. *J'allai donc au fleuve Egyptus*] C'est la même histoire qu'il a faite à Eumée dans le XIV. Livre, il n'en change que la fin.

Page 399. *Ils me vendirent à un étranger qui passoit*] Cela est bien différent de ce qu'il a dit à Eumée dans le XIV. Liv. Mais il ne craint pas qu'Eumée relève cela comme un mensonge, il croit ou que ce pasteur n'y prendra pas garde, ou qu'il croira qu'il a ses raisons pour ne pas dire ici ce qu'il lui a dit chez lui.

Où il me vendit à Dmetor fils de Jasus, qui regnoit dans cette île] Quoiqu'il ne faille pas demander raison à Ulysse de ses fictions, il n'est pourtant pas hors de propos de rechercher les vérités qu'il peut avoir mêlées dans ses fables. Je crois que ce Roi de Cypre n'est pas un Roi supposé. Quand les Grecs se préparoient à aller à Troye, il y avoit à Cypre un Roi nommé Cinyras, qui envoya à Agamemnon cette belle cuirasse dont il est parlé au commencement de l'onzième Livre de l'Iliade. Ce Roi mourut apparemment pendant le siege. & ce Dmetor fils de Jasus dont Homere parle dans ce passage, regna après lui.

De peur que je ne te fasse revoir cette triste terre d'Egypte, ou Cypre] C'est-à-dire, de peur que je ne te vende à des corsaires qui te meneront encore en Egypte, ou qui iront te vendre dans l'île de Cypre. Au reste

ce passage suffit pour détromper ceux qui ont crû qu'Homere n'a connu *Ægyptus* que pour le fleuve ; car nous voyons ici manifestement qu'il appelle du même nom la terre que ce fleuve arrose , puisqu'il dit *πικρὴ Ἀίγυπτος*. Cette épithete au feminin ne convient point au fleuve , elle ne convient qu'à la terre.

Page 400. *On voit bien que chez vous vous ne donneriez pas un grain de sel à un mendiant*] C'étoit un proverbe en Grece. Pour marquer un homme fort avare on disoit qu'il ne donneroit pas un grain de sel à un pauvre ; car le sel y étoit fort commun. Il faut remarquer ici le mot *ἰκετῆς* mis pour *ἰκεῖς* , un mendiant , car après Homere il a eu une signification plus noble.

Page 401. *On n'est point surpris qu'un homme soit blessé quand il combat pour défendre son bien*] Ce discours est très-fort & releve bien l'injustice d'Antinoüs , d'avoir frappé un homme qui ne faisoit que lui demander l'aumône. Mais outre le sens évident & manifeste qu'ont les paroles d'Ulysse, elles en ont un caché qui a rapport aux affaires présentes , car c'est comme s'il disoit , si je voulois chasser les Pour suivans & défendre mon bien & mes troupeaux qu'ils dissipent , ce ne seroit pas une chose bien étrange que je fusse blessé , mais que je le sois lorsque je ne fais que demander la charité pour appaiser la faim , voilà ce qui est étrange & inoui. Ulysse est blessé par Antinoüs

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVII. 441
lorsqu'il lui demande l'aumône, & il ne le
fera point lorsqu'il attaquera les Pourfui-
vans pour les chasser de son Palais.

Page 402. *Vous avez fort mal fait, An-
tinouis, de frapper ce pauvre*] L'action d'An-
tinouis est si criante, qu'elle revolte même
les autres Princes tout injustes & tout dé-
pravés qu'ils étoient.

*Que deviendrez-vous, malheureux, si
c'est quelqu'un des Immortels? car souvent les
Dieux, qui se revêtent comme il leur plaît
de toutes sortes de formes, prennent la figure
d'étrangers*] Voici un passage célèbre qui a
attiré la censure de Platon. Si Dieu se meta-
morphosoit, dit ce Philosophe dans le II. liv.
de sa République, il prendroit une forme
plus parfaite que la sienne, ou une forme
moins parfaite. Or il est ridicule de dire qu'il
se change en mieux, car il y auroit quelque
chose de plus parfait que lui, ce qui est absur-
de; & il est impie d'admettre qu'il se change
en quelque chose de moins parfait, car Dieu
ne peut se dégrader. D'ailleurs s'il paroïssoit
sous une autre forme que la sienne, il menti-
roit, parce qu'il paroïtroit ce qu'il ne seroit
pas. Il faut donc conclure de-là qu'il demeure
dans sa forme simple, qui est seule la beauté
même & la perfection. Qu'aucun Poëte,
ajoute t-il, ne vienne donc pas nous dire que
les Dieux prennent toutes sortes de formes,
& que sous la figure d'étrangers ils vont dans
les villes, &c. M. Dacier a fort bien réfuté
l'erreur cachée sous ces raisons qui paroï-
soient specieuses. Si Platon, dit-il, n'a-

Dans le
Traité de la
Doctrine de
Platon, pag.
171.

voit employé son raisonnement qu'à battre en ruine les ridicules metamorphoses que les Poëtes attribuoient aux Dieux, il auroit raison, mais de s'en servir pour combattre la maniere dont il a souvent plû à Dieu de se rendre visible sous la forme d'un ange, ou d'un homme qu'il a créé à son image, & dont il a pu prendre la figure sans tromper les hommes, & sans se départir de ses perfections, c'est une erreur. Aussi n'a-t-elle pas échappé aux lumieres de son disciple Aristote, qui bien que d'ailleurs moins éclairé sur la nature divine, a mieux connu que Platon la beauté & la verité de ce sentiment d'Homere, & instruit par ce grand Poëte, il a reconnu qu'il n'est pas indigne de Dieu de se revêtir de la nature humaine pour délivrer les hommes de leurs erreurs. Ce passage d'Homere est certainement d'une grande beauté, & c'est un grand honneur pour ce Poëte que ses vues s'accordent mieux avec les verités de nos Livres saints que celles du plus grand Philosophe & du plus grand Theologien du Paganisme. Il semble qu'il avoit lû ce passage de la Genese, où trois Anges s'étant apparus à Abraham, le Seigneur lui dit : *Le cri de Sodome & de Gomorrhe s'est multiplié, & leur péché s'est extrêmement aggravé, je descendrai & je verrai si leurs œuvres répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moi, &c.* Genes. 18. 21. & 22. Toute l'Ecriture sainte est pleine de ces exemples. Et ce qu'il y a ici de bien remarquable, c'est qu'Homere met cette grande verité dans la bouche de ses Pourfuyans pour en mieux marquer la

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVII. 443
certitude , car il faut qu'une verité soit bien
cônstante & bien répandue quand elle est
ainsi attestée & avouée par ces sortes de gens
qui n'ont d'ailleurs ni pieté ni religion.

Page 403. *Mais quand on eut rapporté à
la sage Penelope que ce pauvre avoit été bles-
sé.]* La compassion que Penelope a pour cet
étranger , qu'on vient de blesser si indigne-
ment , donne lieu à l'entrevue de Penelope
& d'Ulysse , qui se fera dans le XIX. Livre ,
& qui donne un merveilleux plaisir aux Le-
cteurs.

Page 405. *Et ces trois jours-là ne lui suf-
firoient pas pour me raconter ses tristes avan-
zures]* Il faut qu'Eumée exagere , ou plutôt
qu'Ulysse lui ait dit beaucoup de choses que
le Poète n'a pas rapportées , ou qu'il n'a
rapportées qu'en abrégé , & cela est très-
apparent , car ce que nous lisons ne remplit
que quelques heures.

*Comme quand un chancre célèbre , que les
Dieux eux-mêmes ont instruit]* Homere re-
leve très-souvent les merveilles de la Poësie
& le plaisir que font ses chants divins , car
il connoissoit bien le mérite & le pouvoir de
son art. Mais il ne parle que des Poètes que
les Dieux eux-mêmes ont instruits , c'est-à-
dire , qui ont reçu des Dieux le genie de la
Poësie , & à qui les Dieux ont ouvert tous
leurs trésors. Les autres ne font aucun plai-
sir , & ne sont écoutés que de ceux qui n'ont
aucune idée de la véritable Poësie.

Page 406. *Où le sage Minos est né*] Le premier Minos, c'est-à-dire, le fils de Jupiter & d'Europe, fut un Roi si juste & un si excellent Législateur, qu'Homere l'appelle *l'ami de Jupiter*, qu'il dit qu'il s'entretenoit avec lui, & qu'il a crû ne pouvoir donner un plus grand éloge à l'île de Crete, qu'en disant que le sage Minos y étoit né. Carrien ne fait tant d'honneur aux Etats que les grands personnages qui y ont pris naissance. D'autres ont expliqué ce mot, *Ἰδι Μίνως γένος ἰσίου*, où regnent les descendans de Minos. En effet Idomenée regnoit encore en Crete dans le tems que ceci se passoit à Ithaque, mais j'aime mieux le premier sens.

Qu'Ulysse est plein de vie près des terres des Thesprotiens] Et cela est très-vrai, puisqu'Ulysse est à Ithaque, qui n'est pas éloignée de la Thesprotie, & qu'il y amene de grandes richesses, ces richesses qu'il a cachées dans un antre, comme nous l'avons vû.

Page 407. *Et Telemaque éternua si fort que tout le Palais en retentit*] Il falloit bien que l'éternuement de Telemaque fût très-fort pour être entendu de Penelope, qui étoit retirée dans son appartement au haut de son Palais. Elle reconnoit que c'est l'éternuement de son fils, & cet éternuement qui vient si à propos comme elle achevoit de dire ces paroles, *il se seroit bientôt vengé de ces Princes*, lui paroît un augure très-favorable & très-sûr. Nous voyons par ce

passage que la superstition de prendre les éternuemens pour des augures est très-ancienne. Cette superstition venoit de ce que la tête étant la partie la plus sacrée du corps, comme le siege de la raison & du sentiment, & l'éternuement venant de la tête, on le prenoit pour un signe d'approbation, & non seulement on respectoit ce signe, mais on le regardoit comme envoyé par Jupiter même, & on l'adoroit. En voici une preuve bien remarquable dans le 3. liv. de Xenophon de l'expédition de Cyrus. Xenophon ayant fini un petit discours par ces paroles : *Nous avons plusieurs rayons d'esperance pour notre salut*, il ajoûte, *sur cela quelqu'un éternua, & tous les soldats l'ayant entendu, se mirent à adorer le Dieu par un mouvement aussi général que subit ; & alors Xenophon reprenant la parole leur dit : Compagnons, puisqu'en parlant d'esperance de salut, cet augure de Jupiter sauveur nous est apparu, &c.* Cela explique fort bien l'idée que l'on avoit des éternuemens. Dans la suite cette superstition a fait place à une autre ; on a regardé l'éternuement comme une maladie, ou comme un signe de maladie, & c'est d'où est venue la coûtume qui dure encore aujourd'hui, de dire *Dieu vous assiste*, à ceux qui viennent d'éternuer. Comme les Grecs disoient *ζῷ ὄντων*, *Jupiter, sauve-le* : ou *ζῆνι*, *vivez, puissiez-vous vivre.*

Page 408. *Elle vous donnera des habits dont vous avez grand besoin*] Penelope a dit seulement, *je lui donnerai de bons habits. Et*

Eumée, comme un serviteur affectionné, ajoûte, *dont vous avez grand besoin, & vous pourrez demander librement dans Ithaque, &c.* Ces dernieres paroles, & vous pourrez demander librement dans Ithaque, &c. seroient fort mal dans la bouche de la Reine, mais elles sont fort bien dans celle d'Eumée, qui croit que c'est assez faire pour un homme comme lui que de l'habiller & de lui permettre de gueuser librement par toute la ville.

Page 409. *Car je sai des nouvelles sîres de son mari, nous sommes lui & moi dans une même infortune*] Les traits équivoques qui portent un sens dans l'esprit de celui à qui on parle, & un autre sens dans l'esprit de celui qui lit & qui fait la verité, font toujours un effet admirable, car le Lecteur a en même tems deux plaisirs, l'un d'être dans le fait, & l'autre, de voir les autres trompés par l'ignorance où ils sont. C'est ce qui regne souverainement dans l'Oëdipe de Sophocle.

Telemaque ni aucun de la maison ne se sont présentés pour me défendre] Car cette timidité de Telemaque & de ses gens est une grande preuve que tout plie sous ces Pourfuians, & que leur violence & leur insolence sont redoutées de tout le monde.

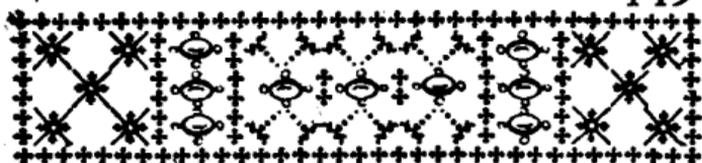
Page 412. *Mais ne partez pas sans avoir soupé*] Il y a dans le Grec : *Partez après avoir pris le repas du soir : οὐδ' ἔρχο δειπνήσας.* Et il s'agit de savoir de quel repas Ho-

mere parle ici. Quelques anciens Critiques ont crû que c'étoit un quatrième repas que l'on faisoit après souper, que les Romains appelloient *commessationem*, & que nous appellons *collation*. Mais ce repas étoit inconnu aux Grecs de ces tems heroïques, qui étoient trop sobres pour manger encore après le souper. Athenée a pourtant suivi ce sentiment dans son premier livre, mais dans la suite, contraire à lui-même, il s'en est moqué; c'est dans son 5. liv. où il dit: *Ceux-là sont ridicules qui disent que les Grecs faisoient quatre repas, sur ce qu'Homere a dit, σὺ δὲ ἔρχο δειλίητος, ne prenant pas garde que ce mot δειλίητος signifie-là δειλινὸν ἀρπείψας χεῖρον.* Athenée a raison ici de ne vouloir pas qu'on explique le mot d'Homere d'un quatrième repas; mais je crois qu'il a tort de ne vouloir pas l'entendre du souper, car on voit que Telemaque n'a pas plutôt donné l'ordre, qu'Eumée va se mettre à table & manger. *Δειλίητος* signifie donc ici après avoir pris le repas du soir, c'est-à-dire, après avoir souper, τὸ δειλινὸν ἔμβρωμα λαβῶν, οἷον δειτησιος, comme dit fort bien Hesychius, car le souper, *ἀρπες*, étoit aussi appelé *δειλινόν*, comme le diner, *δειπνόν*, étoit aussi appelé *ἀρπεν*. Ainsi voilà ces quatre repas qu'on reproche à ces premiers Grecs, les voilà réduits à deux qui ont des noms différens selon l'heure où on les faisoit. On peut voir la première Remarque sur le Liv. xvi.

Car le jour étoit déjà bien avancé] C'est-à-dire, que le soleil penchoit vers son coucher.

Argument du Livre XVIII.

UN célèbre mendiant nommé Irus, vient à la porte du Palais & veut en chasser Ulyffe; ce Prince défend son poste, & ils en viennent tous deux à un combat à l'escrime des poingts; Ulyffe remporte la victoire, & est loué par les Poursuivans qui lui donnent le prix qu'il mérite. Ulyffe fait de sages réflexions sur la misere de l'homme. Penelope se présente aux Poursuivans, Minerve prend elle-même le soin de l'embellir afin qu'elle les charme davantage; ce soin n'est pas inutile, car ils lui font tous de beaux présens. Penelope, après avoir fait des reproches à son fils de ce qu'il a laissé maltraiter son hôte, & après avoir reçu les présens, s'en retourne dans son appartement, & les Princes continuent à prendre le plaisir de la danse & de la musique. Ulyffe se querelle avec une des femmes du Palais. Le Poëte fait voir le désordre où vivent ces femmes. Eurymaque fait des railleries d'Ulyffe qui lui répond; Eurymaque s'emporte. Mais enfin Telemaque congédie l'assemblée, & les Poursuivans se retirent après avoir fait les libations.



L' O D Y S S E E

D' H O M E R E.

L I V R E XVIII.

EUME'E étoit à peine parti ; qu'on vit se présenter à la porte du Palais un mendiant qui avoit accoutumé de demander son pain dans Ithaque , & qui par son horrible gloutonnerie s'étoit rendu fort célèbre , car il mangeoit toujours & étoit toujours affamé. Cependant quoiqu'il fût d'une taille énorme , il n'avoit ni force ni courage ; son véritable nom étoit Arnée , sa mere le lui avoit donné dès sa naissance , mais les jeunes gens de la ville l'appel-

loient Irus , parce qu'il faisoit tous les messages dont on le chargeoit. En arrivant il voulut chasser Ulyse de son poste , & lui dit en l'insultant , Retire-toi de cette porte , vieillard décrepit , que je ne t'en arrache en te traînant par les pieds. Ne vois-tu pas que tous ces Princes me font signe & m'ordonnent de te chasser ? mais je respecte ta profession. Leve-toi donc ; de peur que nous n'en venions aux mains , ce qui ne seroit pas à ton avantage.

Ulyse le regardant d'un œil farouche , lui dit : Mon ami , je ne te dis point d'injures , je ne te fais aucun mal , & je n'empêche point qu'on ne te donne ; cette porte peut suffire à nous deux. Pourquoi es-tu fâché qu'on me fasse quelque part d'un bien qui ne t'appartient pas ? Il me paroît que tu es mendiant comme moi. Ce sont les

D'HOMERE. *Liv. XVIII. 451*

Dieux qui donnent les richesses. «
Ne me défie point trop au com- «
bat , & n'échauffe pas ma bile , «
de peur que tout décrepité que je «
suis , je ne te mette tout en sang , «
j'en serois demain plus en repos ; «
car je ne croi pas que de tes jours «
tu revinsses dans le Palais d'Ulysse. «

Grands Dieux , repartit Irus en «
colere, voilà un gueux qui a la lan- «
gue bien pendue. Il ressemble tout «
à fait à une vieille ratatinée. Si je «
le prends, je l'accommoderai mal, «
& je lui ferai sauter les dents de la «
machoire comme à une bête qui «
fait le dégât dans les terres d'un «
voisin. Voyons donc , deshabile- «
toi, ceins-toi d'un linge & entrons «
en lice, & que les Princes soient «
spectateurs de notre combat : mais «
vieux comme tu es, comment sou- «
tiendras-tu un adverfaire de mon «
âge ? «

C'est ainsi qu'Ulysse & Irus se

querelloient avec chaleur devant la porte du Palais. Antinoüs les entendit, & adressant auffi-tôt la parole aux Pourfuivans avec de
 » grands ris , Mes amis, leur dit-il,
 » vous n'avez encore rien vü de pa-
 » reil au plaisir que Dieu nous en-
 » voye ; cet étranger & Irus se que-
 » relent , & ils vont terminer leur
 » différent par un combat. Ne per-
 » dons pas cette occasion de nous
 » divertir ; hâtons-nous de les met-
 » tre aux mains.

Tous les Princes se levent en même tems , & riant de toute leur force , ils environnent les deux
 » mendians , & Antinoüs dit : Prin-
 » ces , voilà les ventres des victi-
 » mes qu'on fait rôtir pour notre ta-
 » ble après les avoir farcis de graisse
 » & de sang , c'est un prix digne de
 » ces champions. Que celui donc
 » qui aura terrassé son adverfaire ,
 » choisisse le meilleur ; il aura en-

core l'honneur de manger toujours avec nous, & nous ne souffrirons point qu'aucun autre mendiant partage avec lui cet avantage.

Cette proposition d'Antinoüs plût à toute l'assemblée, & le prudent Ulyffe prenant alors la parole, dit avec une ironie cachée, Princes, un vieillard comme moi, accablé de calamité & de misere, ne devoit pas entrer en lice avec un adversaire jeune, fort & vigoureux, mais le ventre accoutumé à faire affronter les plus grands dangers, me force de hazarder ce combat si inégal, où ma défaite est presque sûre. Mais au moins promettez-moi, & avec serment, qu'aucun de vous, pour favoriser Irus, ne mettra la main sur moi, ne me poussera & ne fera aucune supercherie dont mon ennemi puisse profiter.

Il dit, & tous les Princes firent le serment qu'il demandoit, après quoi Telemaque dit : Etranger, si vous avez le courage d'entreprendre ce combat, ne craignez aucun des Grecs, car celui qui mettroit la main sur vous, attireroit sur lui tous les autres ; je vous prends sous ma protection comme mon hôte, & je suis sûr que les deux Rois Antinoüs & Eurymaque, tous deux aussi sages que braves, seront pour moi.

Tous les Princes applaudirent au discours de Telemaque. Alors Ulyffe se dépouilla, quitta ses hailons & en mit une partie devant lui. On vit avec étonnement ses cuisses fortes & nerveuses, ses épaules quarrées, sa poitrine large, ses bras forts comme l'airain. Minerve qui se tenoit près de lui, le faisoit paroître encore plus grand & plus robuste. Tous les Princes,

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 455
malgré leur fierté, en étoient dans
l'admiration, & il y en eut quel-
ques-uns qui dirent à ceux qui étoient
près d'eux, Voilà Irus qui
ne fera plus de message, il s'est at-
tiré son malheur. Quelle force &
quelle vigueur dans son adverfai-
re ! il n'y a point d'athlete qui
puisse lui être comparé.

Irus en le voyant sentit son
courage abattu, mais malgré ses
frayeurs les domestiques des Prin-
ces le menerent sur le champ de
bataille, après l'avoir dépouillé &
ceint d'un linge ; on le voyoit
trembler de tous ses membres.
Antinoüs en colere de voir tant
d'insolence avec tant de lâcheté,
le tança rudement, & lui dit : Mi-
serable, indigne de vivre, tu mé-
prisois tant cet étranger, & pré-
sentement tout accablé qu'il est de
misere & d'années, sa seule vue
te fait trembler. Je te déclare que

» si tu te laisses vaincre , je te jette
 » rai dans un vaisseau , & je t'en-
 » voyerai en Epire au Roi Echetus ,
 » le plus cruel de tous les hommes ,
 » qui te fera couper le nez & les
 » oreilles , & te retiendra dans une
 » dure captivité.

Cette menace augmenta enco-
 re sa frayeur & diminua ses forces.
 On le mena au milieu de l'assem-
 blée. Quand les deux champions
 furent en presence , ils leverent
 les bras pour se charger. Ulysse
 délibéra en lui-même s'il l'éten-
 droit mort à ses pieds du premier
 coup, ou s'il se contenteroit de le
 jeter à terre , & il prit ce der-
 nier parti , comme le meilleur ,
 dans la pensée que l'autre pourroit
 donner quelque soupçon aux Prin-
 ces & le découvrir. Les voilà
 donc aux prises ; Irus décharge un
 grand coup de poing sur l'épaule
 droite d'Ulysse , & Ulysse le frap-
 pe

pe au haut du cou sous l'oreille avec tant de force, qu'il lui brise la mâchoire & l'étend à terre; le sang sort à gros bouillons de sa bouche avec les dents, & il ne fait que se débattre sur la poussière. Les Pour suivans, pleins d'admiration, levent les mains avec de grands cris & de grandes risées: Mais Ulysse prenant son ennemi, le traîne par les pieds hors des portiques & de la basse-cour, & le faisant asseoir en dehors près de la porte, il lui met un bâton à la main, & lui dit: Demeure-là, mon ami, pour garder cette porte, & ne t'avise plus, toi qui es le dernier des hommes, de traiter les étrangers & les mendiens comme si tu étois leur Roi, de peur qu'il ne t'arrive pis encore.

Après avoir ainsi parlé, il va reprendre sa besace & se remettre à la porte dont Irus avoit voulu le

chasser. Les Princes entrent, & le félicitant de sa victoire, ils lui disent : Etranger, que Jupiter & tous les autres Dieux vous accordent tout ce que vous désirez & qui peut vous être agréable pour la bonne action que vous avez faite de délivrer cette ville de ce mendiant, que rien ne peut rassasier. Car nous allons bien-tôt l'envoyer en Epire au Roi Echetus, qui n'est pas accoutumé à bien traiter ceux qui tombent entre ses mains.

Ulyffe fut ravi d'entendre ces souhaits de la bouche des Pourfui- vans, & en tira un bon augure. Antinoüs met devant lui en même tems le ventre d'une victime farci de graisse & de sang & fort bien rôti. Amphinome lui sert deux pains qu'il tire d'une corbeille; & lui présentant une coupe d'or pleine de vin, il lui dit : Gé-

néreux étranger , qui venez de
montrer tant de force & tant de
courage , puissiez - vous être heu-
reux , & qu'à l'avenir vous vous
voyiez aussi comblé de richesses ,
que vous êtes presentement acca-
blé de misere & de pauvreté.

Ulysse touché de sa politesse ,
lui répondit : Amphinome , vous
êtes fils d'un pere dont la réputa-
tion est venue jusqu'à moi ; la
gloire , la valeur , les richesses &
la sagesse de Nisus qui regnoit
dans l'isle de Dulichium me sont
connues , & je voi que vous n'a-
vez pas dégénéré , car vous me
paraissez prudent & sage. C'est
pourquoi je ne ferai pas difficulté
de vous dire ma pensée , je vous
prie de l'entendre & de vous en
souvenir. De tous les animaux qui
respirent ou qui rampent sur la ter-
re , le plus foible & le plus misera-
ble , c'est l'homme ; pendant qu'il

est dans la force de l'âge , & que
les Dieux entretiennent le cours
de sa prospérité , il est plein de
présomption & d'insolence , & il
croit qu'il ne fauroit lui arriver
aucun mal. Et lorsque ces mêmes
Dieux le précipitent de cet état
heureux dans les malheurs qu'il a
merités par ses injustices , il souf-
fre ce revers , mais avec un esprit
de revolte & d'un courage forcé ,
& ce n'est que petitesse , que bas-
sesse ; car l'esprit de l'homme est
toujours tel que sont les jours qu'il
plaît au pere des Dieux & des
hommes de lui envoyer. Moi-mê-
me , j'étois né pour être heureux ;
je me suis oublié dans cet état , &
j'ai commis beaucoup de violen-
ces & d'injustices , me laissant em-
porter à mon naturel altier & su-
perbe , & me prévalant de l'autori-
té de mon pere & de l'appui de
mes freres; vous voyez l'état où je

fuis réduit. C'est pourquoi j'exhor-
te tout homme à n'être jamais ni
emporté ni injuste, & à recevoir
avec humilité & dans un respectueux
silence tout ce qu'il plaît aux
Dieux de lui départir. Je voi les
Poursuivans commettre ici des ex-
cès indignes, en consumant les
biens & en manquant de respect à
la femme d'un homme, qui, je
pense, ne fera pas long-tems é-
loigné de ses amis & de sa patrie,
& qui en est déjà bien près. Je
souhaite de tout mon cœur, mon
cher Amphinome, que Dieu
vous remene dans votre maison,
en vous retirant du danger qui les
menace, & que vous ne vous
trouviez pas devant lui quand il
fera de retour; car je ne croi pas
que dès qu'il sera une fois entré
dans son Palais, les Poursuivans
& lui se séparent sans qu'il y ait du
sang répandu.

En finissant ces mots, il fit ses libations, but le reste & lui remit la coupe entre les mains. Ce Prince rentra dans la salle le cœur plein de tristesse & secouant la tête, comme présageant déjà le malheur qui lui devoit arriver. Mais malgré ces avis & son pressentiment, il ne put éviter sa destinée; Minerve l'arrêta pour le faire tomber sous les coups de Telemaque. Il se remit donc à table sur le même siege qu'il avoit quitté.

Dans ce même moment Minerve inspira à la fille d'Icarius, à la sage Penelope, le dessein de se montrer aux Poursuivans, afin qu'elle les amusât encore de vaines esperances, & qu'elle fût plus honorée de son fils & de son mari qu'elle n'avoit jamais été. Elle appella Eurynome, & avec un sourire qui n'effaçoit pas la tristesse peinte dans ses yeux, elle lui dit :

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 463

Ma chere Eurynome , voici un «
nouveau dessein qui vous surpren- «
dra sans doute ; j'ai résolu de me «
faire voir aux Pour suivans , quoi- «
qu'ils me soient toujours plus «
odieux. Je trouverai peut-être «
moyen de donner à mon fils un «
avis utile , c'est de ne se point tant «
mêler avec ces hommes insolens «
& injustes , dont les discours ne «
sont que douceur , mais dont le «
cœur est plein de fiel & de perfidie. «

Ce dessein est très-sage , repar- «
tit Eurynome. Allez donc , ma «
chere Penelope , allez donner à «
votre fils les avis dont il a besoin. «
Mais auparavant entrez dans le «
bain , & redonnez à votre visage , «
par des couleurs empruntées , l'é- «
clat que vos afflictions ont terni , «
& n'allez point vous présenter le «
visage tout baigné de larmes ; rien «
n'est si contraire à la beauté que «

de pleurer toujours. D'ailleurs je
 vous prie de vous souvenir que
 votre fils est déjà avancé dans l'â-
 ge où vous avez tant demandé
 aux Dieux de le voir , c'est un
 homme fait.

Ah , Eurynome , répondit la sa-
 ge Penelope, que le soin que vous
 avez de moi , & la part que vous
 prenez à mes douleurs , ne vous
 portent pas à me conseiller de me
 baigner , & d'emprunter le se-
 cours de l'art pour rappeler ma
 beauté déjà effacée. Les Dieux
 immortels m'ont ravi le soin de
 m'embellir & de me parer depuis
 le jour fatal que mon cher mari
 s'est embarqué pour Troye. Mais
 faites venir mes femmes , Auto-
 noë & Hippodamie , afin qu'elles
 m'accompagnent, car je n'irai pas
 seule me présenter devant ces
 Princes ; la bienfiance ne le per-
 met pas. En même tems Euryno-

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 465
me fort de l'appartement de la
Reine pour aller donner l'ordre à
ses femmes & les faire venir.

Cependant Minerve, qui vou-
loit relever la beauté de Penelo-
pe, s'avisa de ce moyen pour le
faire sans sa participation. Elle lui
envoya un doux sommeil qui s'em-
para de tous ses sens; elle s'endort
à l'instant sur son siège même, &
alors la Déesse lui fit ses dons les
plus éclatans, afin que les Grecs
fussent encore plus éblouis de ses
charmes. Premièrement elle se
servit pour son beau visage d'un
fard immortel, du même dont la
charmante Cytherée se sert quand
elle se prépare pour aller danser
avec les Graces; elle la fit ensui-
te paroître plus grande & plus ma-
jestueuse, lui rendit tout son em-
bonpoint, & lui donna une blan-
cheur qui effaçoit celle de l'y-
voire.

Après l'avoir rendu si belle , la Déesse se retira , & les femmes de la Reine entrèrent dans son appartement en parlant à haute voix. Ce bruit éveilla Penelope , qui se frottant les yeux , s'écria , Helas , un doux assoupissement est venu suspendre un moment mes cruelles inquiétudes. Plût aux Dieux que la chaste Diane m'envoyât tout à l'heure une mort aussi douce , afin que je ne fusse plus réduite à passer ma vie dans les larmes & dans la douleur , soupirant toujours pour la mort , ou pour l'absence d'un mari qui par ses rares qualités & par ses vertus étoit au-dessus de tous les Princes de la Grece.

En finissant ces mots elle descendit de son appartement suivie de deux de ses femmes. En arrivant dans la salle où étoient les Princes , elle s'arrêta sur le seuil de la porte , le visage couvert d'un

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 467
voile, & ayant ses deux femmes à
ses deux côtés. Les Princes ne la
voyent pas plutôt, que ravis &
comme en extase, ils n'eurent ni
force ni mouvement, car l'amour
lioit toutes les puissances de leur
ame. Le désir de l'épouser se ré-
veille en eux avec plus de fu-
reur.

La Reine adresse d'abord la pa-
role à Telemaque, & lui dit: Mon
fils, vous manquez bien de cou-
rage & de conduite. Quand vous
n'étiez encore qu'enfant, vous é-
tiez plus fier, plus hardi, & vous
connoissiez mieux ce que vous
vous devez à vous-même. Ajour-
d'hui que vous êtes homme fait,
& que les étrangers à voir votre
bonne mine & votre belle taille
vous prendroient pour un homme
hardi & pour le fils de quelque
grand Prince, vous ne faites voir
ni fierté ni bienséance ni courage.

Quelle indigne action venez-vous
 de souffrir dans votre Palais ! Vous
 avez souffert qu'on ait ainsi mal-
 traité votre hôte en votre présen-
 ce ? Que pensera-t-on de vous ?
 si un étranger à qui vous avez ac-
 cordé votre protection & donné
 votre Palais pour asile , est traité
 si indignement , l'affront en re-
 tombe tout entier sur vous , &
 vous êtes deshonoré parmi les
 hommes.

Le prudent Telemaque lui ré-
 pondit : Ma mere , je ne saurois
 trouver mauvais les reproches que
 vous me faites , quoique je ne les
 merite pas. J'ai le cœur assez bien
 fait pour être frappé des bonnes
 actions & des mauvaises , & je
 n'ai jamais si-bien connu toute l'é-
 tendue de mes devoirs que je la
 connois présentement ; mais je
 ne puis faire tout ce que je vou-
 drois , car tous les Pourfui-
 vans ,

dont je fai les mauvais desseins ,
m'étonnent ; je me voi seul au mi-
lieu d'eux sans aucun secours.
Pour ce qui est du démêlé de mon
hôte avec Irus ; il n'est nullement
arrivé par la faute des Princes , &
l'étranger , bien-loin d'avoir été
maltraité , a été le plus fort ; plutôt
à Jupiter , à Apollon & à Minerve
que tous les Pour suivans fussent
aussi foibles & aussi abatus que
l'est présentement Irus à la porte
de la basse-cour ! il peut à peine se
foutenir , & n'est point en état de
s'en retourner chez lui , car tous
ses membres sont disloqués , à
peine peut-il porter sa tête.

Pendant que Penelope & son
fils s'entretenoient ainsi , Euryma-
que s'approche , & adressant la pa-
role à la Reine , il dit : Sage Pe-
nelope , si tous les peuples , qui
sont répandus dans tout le pays
d'Argos , avoient le bonheur de

vous voir , vous auriez demain
dans votre Palais un plus grand
nombre de Pourfuiuens , car il n'y
a point de femme qui vous soit
comparable ni en beauté , ni en
belle taille , ni en sagesse , ni dans
toutes les qualités de l'esprit.

Eurymaque , répond Penelope ,
ne me parlez ni de mes belles qua-
lités , ni de ma beauté , ni de ma
belle taille. Les Dieux m'ont enle-
vé tous ces avantages le jour mê-
me que les Grecs se sont embar-
qués pour Iliou , & que mon cher
Ulyffe les a suivis. S'il revenoit
dans sa maison , ma gloire en seroit
plus grande , & ce seroit-là toute
ma beauté. Présentement je suis
dans une douleur qui m'accable ,
car rien n'égale les maux dont il a
plû à Dieu de m'affliger. Quand
Ulyffe me quitta & me dit les
derniers adieux , il mit ma main
dans la sienne & me parla en ces

D'HOMERE. Liv. XVIII. 471

termes , qui seront toujours gravés dans mon souvenir : *Ma femme , je ne crois pas que tous les Grecs qui vont à Troye reviennent de cette expédition , car on dit que les Troyens sont très-vaillans , qu'ils savent lancer le javelot , se battre de pied ferme , & bien mener la cavalerie , ce qui décide ordinairement de l'avantage des combats. C'est pourquoi je ne sai si Dieu me fera échapper aux dangers de cette guerre , ou si j'y périrai. Ayez soin de mes Etats & de ma maison ; souvenez-vous surtout de mon pere & de ma mere , qui vont être accablés d'affliction ; témoignez-leur toujours la même tendresse , ou une plus grande encore parce que je serai absent , & lorsque vous verrez notre fils en âge de me succeder , rendez-lui ses Etats , choisissez pour votre mari le Prince qui vous paroîtra le plus digne de vous , & quittez ce Palais.*

C'est ainsi qu'il me parla , & me
 voilà sur le point d'exécuter ses
 derniers ordres. Je vois appro-
 cher le jour , ou plutôt la nuit fa-
 tale qui doit allumer le flambeau
 de l'odieux & du funeste hymen
 de la plus malheureuse de toutes
 les Princesses. Et ce qui augmen-
 te encore mes déplaisirs , c'est de
 voir qu'on viole ici les loix &
 les coutumes les plus générale-
 ment reçues ; car tous ceux qui
 recherchent en mariage une fem-
 me considérable & de bonne mai-
 son & qui la disputent entre eux ,
 font venir de chez eux les bœufs
 & les moutons pour les sacrifices
 & pour la table des amis de leur
 maîtresse , & font tous les jours
 de nouveaux presens , bien-loin
 de dissiper & de consumer le bien
 de celle qu'ils aiment , & de lui
 faire la cour à ses dépens.

Ulyse fut ravi d'entendre le dis-

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 473
cours de la Reine , & de voir que
par ce moyen elle alloit leur arracher
beaucoup de présens. C'est
ainsi que cette Princesse les amu-
soit par de belles paroles , qui n'é-
toient nullement les interprètes
des sentimens de son cœur.

Le fils d'Eupithes , Antinoüs ,
s'approchant d'elle , lui dit , Sage
Penelope , vous pouvez recevoir
tous les présens que ces Princes
voudront vous faire , car il est de
la coutume & de la bienfiance de
les accepter. Mais je vous déclare
que tous tant que nous sommes
ici , nous ne nous en retournerons
point dans nos maisons , & que
nous ne partirons point de votre
Palais que vous n'ayez choisi pour
votre mari le plus brave de la
troupe.

Le discours d'Antinoüs plût à
tous les Princes. Ils envoyerent
chacun chez eux un heraut pour

apporter des présens. Celui d'Antinoüs lui apporta un grand manteau très-magnifique dont la broderie étoit admirable & les couleurs nuées avec beaucoup d'intelligence & d'art ; il avoit douze agraffes d'or parfaitement bien travaillées. Celui d'Eurymaque apporta des brasselets d'or & d'ambre qui brilloient comme le soleil. Deux esclaves d'Eurydamas lui apportèrent des pendants d'oreille à trois pendeloques, d'une beauté charmante & d'un travail exquis. Celui de Pisandre, fils du Roi Polyctor, lui apporta un collier parfaitement beau & d'un ornement admirable. On apporta de même à tous les autres Princes toutes sortes de bijoux très-précieux.

La Reine s'en retourna dans son appartement suivie de ses deux femmes qui portoient les présens qu'elle avoit reçus, & les Pour-

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 475
suivans passerent le reste de la
journée dans les plaisirs de la dan-
se & de la musique.

L'étoile du soir les surprit dans
ces divertissemens. Ils placerent
dans la salle trois brasiers pour é-
clairer, & les remplirent d'un
bois odoriférant qui étoit sec de-
puis longtems & qui ne venoit
que d'être scié. Ils allumerent d'es-
pace en espace des torches, & les
femmes du Palais d'Ulysse éclai-
roient tour à tour. Ulysse choqué
de cette conduite, adressa la pa-
role à ces femmes, & leur dit :
Femmes de Penelope, retour-
nez-vous-en dans l'appartement
de votre maîtresse, & allez la di-
vertir en travaillant auprès d'elle
à filer ou à préparer des laines.
Je m'offre à éclairer les Princes
à votre place ; quand même ils
voudroient passer ici la nuit & at-
tendre le retour de l'Aurore, je

» vous assure qu'ils ne me laisseront
 » point , car je suis accoutumé à la
 » patience.

Il dit , & ces femmes se mirent
 à rire & à se regarder. La belle
 Melantho , fille de Dolius , que
 Penelope avoit prise toute jeune
 & qu'elle avoit élevée comme sa
 propre fille , en lui donnant tous
 les plaisirs que demandoit son â-
 ge , & qui bien-loin d'être tou-
 chée de reconnoissance & de par-
 tager les déplaisirs de sa maîtresse ,
 ne cherchoit qu'à se divertir , &
 avoit un commerce criminel avec
 Eurymaque , répondit à Ulyffe
 » très - insolemment : Malheureux
 » vagabond , lui dit - elle , on voit
 » bien que tu as l'esprit tourné : au
 » lieu d'aller dormir dans quelque
 » forge, ou dans quelque réduit , tu
 » t'amuses à jaser ici avec audace
 » au milieu de tous ces Princes , &
 » tu ne crains rien ; est-ce que tu as

bû , ou que c'est ta coutume de parler impertinemment ? Te voilà transporté de joie d'avoir vaincu ce gueux d'Irus , mais prends garde que quelqu'un , plus vaillant que lui , ne se leve contre toi & ne te chasse de ce Palais après t'avoir cassé la tête & mis tout en sang.

Ulysse jettant sur elle des regards terribles , Malheureuse , lui dit-il , je vais bien-tôt rapporter à Telemaque les beaux discours que tu tiens , afin qu'il te traite comme tu le merites.

Cette menace épouvanta ces femmes : elles commencerent à se retirer , tremblant de peur , car elles voyoient bien qu'il ne les épargneroit pas , & que leur conduite n'étoit pas bonne.

Cependant Ulysse se tenoit près des brasiers pour éclairer ces Princes & pour les mieux considerer ,

pensant toujours aux moyens d'exécuter ce qu'il méditoit. Minerve ne souffroit pas que les Pour suivans cessassent leurs brocards & leurs insultes, afin qu' Ulysse en souffrît davantage, & qu'il fût pénétré d'une plus vive douleur.

Eurymaque, fils de Polybe, commença le premier pour faire
 » rire ses compagnons : Pour suivans
 » de la plus vertueuse des Reines,
 » leur dit-il, écoutez ce que j'ai à
 » vous dire : Ce n'est pas sans quel-
 » que providence particuliere des
 » Dieux sur nous que cet étranger
 » est venu dans la maison d'Ulysse,
 » car sa tête chauve peut nous servir
 » de falot. Mon ami, lui dit-il, veux
 » tu entrer à mon service, je t'en-
 » voyerai à ma campagne où tu au-
 » ras soin de raccommoder les haies
 » & de planter des arbres. Tu seras
 » bien nourri, bien vêtu, bien chauf-
 » fé, & tu auras de bons gages.

Mais tu es si accoutumé à la faï-
néantise , que tu ne voudrois pas
aller travailler , & que tu aimes
bien mieux gueuser par la ville , &
vivre dans l'oïfiveté en satisfaisant
ta gloutonnerie , que de gagner
ta vie à la sueur de ton front. •

Le prudent Ulyffe lui répondit :
Eurymaque , si nous avons tous
deux à travailler pour voir qui de
vous ou de moi feroit le plus d'ou-
vrage à jeun dans un des plus
longs jours d'été , & que dans une
grande prairie on nous mît la fau-
cille à la main , ou que dans une
grande pièce de terre on nous
donnât à chacun une bonne char-
rue attelée de bons bœufs jeunes ,
grands , bien égaux & bien nour-
ris , vous verriez bien-tôt de mon
côté cette prairie rase & l'her-
be par terre , & ce champ profon-
dément labouré & les sillons bien
droits & bien tracés. Que s'il plai- •

„ soit à Jupiter d'exciter aujourd'hui
 „ par quelque endroit dans cette isle
 „ une sanglante guerre, & qu'on me
 „ donnât un bouclier, une épée,
 „ un casque & deux javelots, vous
 „ me verriez me jeter des premiers
 „ au milieu des ennemis, & vous
 „ n'oseriez m'accuser de fainéantise
 „ & de gloutonnerie. Mais vous ai-
 „ mez à insulter les gens, & vous
 „ avez un esprit dur & intraitable.
 „ Vous vous croyez un grand per-
 „ sonnage & un vaillant homme,
 „ parce que vous êtes renfermé ici a-
 „ vec peu de monde, & que vous ne
 „ voyez autour de vous que des
 „ hommes qui n'ont ni force ni cou-
 „ rage & qui ne valent pas mieux
 „ que vous. Mais si Ulyssé revenoit
 „ dans son Palais, ces portes, quel-
 „ que larges qu'elles soient, vous
 „ paroîtroient bien-tôt trop étroites
 „ pour votre faite.

Eurymaque piqué jusqu'au vif
 de

D'HOMERE. *Liv. XVIII.* 481
de ce reproche , regarda Ulyſſe
d'un œil farouche , & lui dit : Mi-
ſerable , tu vas recevoir le châti-
ment de l'infolence avec laquelle
tu parles au milieu de tant de Prin-
ces ſans craindre leur reſſenti-
ment. Il faut ou que le vin t'ait
troublé la raiſon , ou que tu ſois
naturellement inſenſé , ou que la
belle victoire que tu viens de rem-
porter ſur ce gueux d'Irus , à for-
ce de te remplir d'orgueil , t'ait
renverſé la cervelle. En achevant
ces mots il prend un marche-
pied qu'il lui jette à la tête; Ulyſſe,
pour l'éviter, ſe courbe ſur les ge-
noux d'Amphinome , & le mar-
chepied pouſſé avec beaucoup
de force , va frapper l'échanſon
à l'épaule droite; l'aiguïere qu'il
tient à la main , tombe avec beau-
coup de bruit, & il eſt renverſé
par terre , témoignant par ſes
plaintes la douleur qu'il reſſent.

En même tems les Pourſuivans ſe levent & font un grand tumulte dans la ſalle , & ſe diſent les uns
 » aux autres , Plût aux Dieux que ce
 » vagabond fût mort avant que d'ar-
 » river dans cette iſle, il n'auroit pas
 » cauſé tant de déſordre dans ce Pa-
 » lais ! nous ne faisons que nous
 » quereller pour ce miſérable. Il n'y
 » aura plus moyen de gouter les
 » plaiſirs de la table , puisſque la di-
 » viſion regne ainſi parmi nous.

Alors Telemaque prenant la pa-
 » role , dit : Princes , vous avez per-
 » du l'eſprit , & vous ne pouvez plus
 » cacher les excès que vous venez
 » de faire , car vous découvrez trop
 » viſiblement les ſentimens de votre
 » cœur. Il n'en faut pas douter , c'eſt
 » quelque Dieu qui vous excite. ¶
 » Mais ſi vous m'en croyez , vous
 » quitterez la table pour aller vous
 » coucher ; vous en avez grand be-
 » ſoin : je ne contrains pourtant per-
 » ſonne.

Tous les Princes gardent le silence, & ne peuvent assez admirer la hardiesse de Telemaque de leur parler avec cette autorité. Enfin le sage Amphinome, fils de Nifus & petit-fils du Roi Are-tius, leur dit : Mes amis, qu'au-^{ce} cun de vous ne s'emporte & ne^{ce} cherche à repouffer des repro-^{ce} ches qui sont justes & que nous^{ce} meritons. Ne maltraitez point cet^{ce} étranger, ni aucun des domesti-^{ce} ques d'Ulyffe. Mais que l'échan-^{ce} son nous presente des coupes, a-^{ce} fin que nous fassions les libations^{ce} & que nous allions nous coucher.^{ce} Laissons cet étranger dans le Pa-^{ce} lais d'Ulyffe; il est juste que Te-^{ce} lemaque en ait soin puisqu'il est^{ce} son hôte. ■

Ce discours fut goûté de toute l'assemblée. Le heraut Mulus de Dulichium, qui étoit au service d'Amphinome, leur presen-

ta le vin à la ronde ; ils firent les libations , vuiderent les coupes , & quand ils eurent bû , ils se retirèrent chacun dans leurs maisons.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE XVIII.

Page 449. **E** *Umée étoit à peine parti, qu'on vit se presenter à la porte du Palais un mendiant*] Voici un nouvel épisode fort divertissant & fort heureusement imaginé. Tout ce qu'Ulyffe a souffert jusqu'ici, tous les mauvais traitemens qu'il a effuyés de la part des Princes, ne suffisoient pas pour exercer sa patience, il falloit que cette patience fût mise à la dernière des épreuves, qui est d'être commis avec un mendiant de profession, & d'avoir à disputer contre lui, non pas la porte entière de son Palais, mais une place à cette porte. Peut-on rien imaginer de plus mortifiant, & a-t-on jamais vû un jeu plus insolent de la fortune ? Cet épisode a pourtant bien déplû à l'Auteur du Parallele : en quoi il a donné à son ordinaire une grande marque de la solidité de son jugement.

Et qui par une horrible glotonnerie s'étoit rendu fort celebre, car il mangeoit toujours

Et étoit toujours affamé] Ce qu'Homere dit ici rappelle ce qu'on voit souvent dans les villes capitales, & sur-tout dans les cours des Princes; on y voit des gueux s'introduire, s'accréditer, s'établir par des talens aussi affreux qu'extraordinaires, & faire une plus grande fortune que Socrate ne feroit s'il revenoit avec toute sa sagesse.

Son véritable nom étoit Arnés] Car il faut bien savoir le véritable nom de ce champion. Ce nom lui fut donné par une espece de prophétie de la gloutonnerie qui le distingueroit, car il fut nommé Arnée, ἀπὸ τῶν ἀρνῶν, à cause des moutons & des agneaux qu'il devoit dévorer quand il seroit en âge.

Sa mere le lui avoit donné dès sa naissance] Il paroît par ce passage que dans ces tems-là les meres imposoient les noms à leurs enfans, mais c'étoit sans doute de concert avec leurs maris. C'est sur cela qu'est fondée dans les Nuées d'Aristophanelà dispute de Strepsiade avec sa femme sur le nom qu'il falloit donner à leur fils. La mere qui étoit noble & glorieuse, vouloit de grands noms où il entrât de la chevalerie, & le pere, qui étoit un bon vilageois, vouloit des noms simples où il entrât de l'épargne; enfin ils s'accorderent en donnant le nom de *Phidippide* qui tenoit des deux, & de l'épargne & de la chevalerie. *Act. 1. sc. 1.*

Mais les jeunes gens de la ville l'appelloient Irus, parce qu'il faisoit tous les messages

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVIII. 487
dont on le chargeoit] Rien de nouveau sous
 le soleil ; voici dans ces anciens tems un
 gueux qui servoit à des commerces qui n'é-
 toient pas fort honnêtes , & qui faisoit tous
 les messages dont les jeunes gens le char-
 geoient , messages dont on a dans tous les
 tems chargé de semblables canailles , qui
 sont d'autant plus utiles qu'on s'en défie
 moins. Ce gueux étoit donc appelé *Irus* ,
 c'est-à-dire *Messager* , comme la messagere
 des Dieux étoit appelée *Iris* , du mot ἰρεῖν
 pour ἰρεῖν , qui signifie , *porter la parole* ,
parler. Hesych. ἰρεῖν , εἰρεῖν , λέγω. ἰρος , ἀπαυ-
 γίλων. ἰεῖς , ἀγγεῖλος.

Page 450. *Il voulut chasser Ulysse de son
 poste*] Car la porte d'un Palais, où tant de
 Princes vivoient avec tant de profusion &
 faisoient tous les jours des repas si magnifi-
 ques , étoit un poste bien considerable pour
 un gueux , c'étoit un Royaume. Et nous
 voyons tous les jours que les gueux ne souf-
 firent pas que les étrangers viennent partager
 un poste comme celui-là.

Cette porte peut suffire à nous deux] Voilà
 un grand mot ; si les hommes vouloient bien
 l'entendre , ils seroient heureux , mais in-
 sensés qu'ils sont , ils ne comprennent point ,
 comme dit Hesiodé , *combien la moitié est
 au-dessus du tout* :

Νήπιος , οὐδ' ἴσμεν ὅση πλείον ἡμῖσιν πυντός.

Page 451. *Il ressemble tout-à-fait à une*

vielle ratatinée] Le mot Grec *καμινά* est expliqué diversément. Les uns disent qu'il signifie une vieille enfumée, qui est toujours sur les tisons. Les autres, une vieille incessamment occupée à rôtir l'orge pour le faire moudre; & les autres enfin, une vieille ridée & sèche & qui n'a plus la force de se soutenir. On peut voir Hesychius. Je l'ai pris dans le dernier sens.

Je lui ferai sauter les dents des mâchoires, comme à une bête qui fait le dégât dans les terres d'un voisin] Eustathe rapporte que chez les Cypriens il y avoit une loi qui permettoit à celui qui trouvoit dans son champ la bête de son voisin, de la prendre & de lui arracher les dents. Mais ce passage fait voir que cette loi étoit plus générale, & qu'elle étoit ailleurs qu'à Cypre.

Deshabille-toi, ceins-toi d'un linge] Nous avons vû dans le XXIII. Liv. de l'Iliade, que Diomedes met autour des reins d'Euryale un linge pour cacher sa nudité dans le combat de la lutte où il alloit entrer contre Epee. On peut voir là la Remarque, tom. 4. page 431.

Page 452. *Voilà les ventres des victimes qu'on fait rôtir*] Les Anciens faisoient grand cas des ventres farcis de graisse & de sang. Il en est parlé dans les Nuées d'Aristophane, & j'en parlerai plus au long dans une Remarque sur le xx. Liv.

Page 453. *Un vieillard comme moi, accablé de calamité & de misere, ne devoit pas entrer en lice*] Il dit ceci en se mocquant de ce qu'Irus lui a dit : *Mais vieux comme tu es, comment soutiendras-tu un adversaire de mon âge?*

Mais au-moins promettez-moi, & avec serment, qu'aucun de vous, pour favoriser Irus] Cette précaution étoit nécessaire, car Ulysse avoit à craindre que les Princes ne voulussent favoriser le mendiant domestique aux dépens du mendiant étranger. Ulysse ne manque à rien de ce que la prudence demande : mais d'ailleurs cela est plaisant de voir que pour le combat de deux gueux, on observe les mêmes formalités que pour le combat de deux heros.

Page 454. *Et je suis sûr que les deux Rois, Antinoüs & Eurymaque*] Par ces traits de flaterie Telemaque veut mettre ces deux Princes dans les intérêts d'Ulyffe.

Page 455. *Voilà Irus qui ne fera plus de message*] C'est le sens de ces deux mots, ἴπος αἶπος. *Irus ne fera plus Irus.*

Misérable, indigne de vivre] L'expression Grecque est remarquable. On a expliqué mot-à-mot, *Plût à Dieu que tu ne fusses point, & puisses-tu ne jamais naître.* Et on a crû qu'Homere avoit pensé au retour des ames à la vie après la mort, car on a expliqué ce vers comme s'il disoit, *que tu ne fusses jamais*

né, & que ton ame ne revienne jamais animer un autre corps. Mais je crois que c'est une pensée qu'Homere n'a jamais eue, & que ce vers doit être expliqué simplement, *Plût à Dieu que tu fusses mort, ou que tu ne fusses jamais né.* Imprécation fort usitée dans la colere.

Page 456. *Et je t'envoyeroi en Epire au Roi Echetus, le plus cruel de tous les hommes*] On prétend qu'il y avoit alors en Epire un Roi nommé Echetus, fils d'Euchenor & de Phlogée, qui étoit le plus cruel de tous les hommes. Et pour marque de sa cruauté on rapporte que sa fille s'étant laissé corrompre, il lui creva les yeux, & la condamna à moudre toute sa vie des grains d'orge qu'il avoit fait faire, & ayant appelé le corrupteur à un festin, il lui coupa les extrémités de toutes les parties du corps. Mais comme nulle part ailleurs il n'est fait mention de ce prétendu Roi, & qu'il n'y a nulle apparence, que s'il y en avoit eû un de ce naturel, les historiens Grecs n'en eussent pas parlé, il vaut mieux ajouter foi à la Tradition, qui nous apprend que cet Echetus étoit un contemporain d'Homere, & que ce Poëte ayant eû quelque sujet de se plaindre de lui, se vengea par cette satire, en le plaçant dans son Poëme comme un monstre auquel on envoyoit tous ceux qu'on vouloit faire seyerement punir. On fait que les Poëtes & les Peintres ont souvent pris de ces sortes de vengeances.

Dans la pensée que l'autre pourroit donner quelque soupçon aux Princes & le découvrir] C'est le sens de ce mot, ἵνα μὴ μὴν ἐπιφρασίαν Ἀχαιοί. Ut ne ipsum intelligerent Achivi. De peur qu'à un coup, qui ne pouvoit partir que de la main d'un heros, ils ne le reconnussent pour ce qu'il étoit : comme dit fort bien Eustathe : Τεκμητέρες δὲ ἀπὸ τοῦ ἄνδρα ἐκ τῆς οὐτο βλαπῆς ἐλάσιως. Interpretantes scilicet virum ex tam violenti plaga. Devinant l'homme sur un coup si violent.

Page 457. Avec de grands cris & de grandes risées] Il y a dans le Grec : Et les Princes levant les mains au ciel, mouraient de rire, γέλω ἐκθαίον, expression qui a passé dans notre langue, qui dit aussi, mourir de rire, & faire mourir de rire.

Et le faisant asseoir en dehors près de la porte] Ce n'est pas près de la porte qu'ils avoient disputée, mais près de la porte de la basse-cour, où il l'établit pour chasser les chiens & les pourceaux.

Comme si tu étois leur Roi] Leur chef, κείρατος. Cela est fondé sur ce que les gueux se choisissent pour l'ordinaire un chef auquel ils obéissent, & qui les distribue par tout comme il lui plaît.

Page 458 De ce mendiant, que rien ne peut rassasier] Τὸν ἀναλβον, comme dans le Livre précédent, γαστήρ ἀναλβον, un ventre que rien ne peut remplir. Hesychius l'a bien expliqué :

Ἄναλθον, dit-il, ἀναυξίς, πντίσι ικανόν ἢ ἀπλήρωτον ὄξει τῆν ἄλσιν. On voit que le mot *ικανόν* est corrompu, mon pere corrigeoit *ικόνον*. Le mot *ἀναλθον* signifie qui ne croit point, c'est-à-dire, maigre, sec, ou qu'on ne peut remplir.

Page 459. *C'est pourquoi je ne ferai pas difficulté de vous dire ma pensée, je vous prie de l'entendre & de vous en souvenir*] Ulysse touché du procédé honnête d'Amphinome, est saisi de compassion pour lui, & il voudroit bien le sauver. C'est pourquoi il lui fait ici une très-bonne leçon, en déplorant en général l'infirmité de la nature humaine, & en lui faisant sentir en particulier l'injustice des Pour suivans, dans la vue de lui en donner de l'horreur & de l'obliger à se retirer. Ce discours est admirable, & marque un parfait caractere de douceur & de bonté qui sied bien à un heros.

Page 460. *Car l'esprit de l'homme est toujours tel que sont les jours qu'il plaît au pere des Dieux & des hommes de lui envoyer*] Quoiqu'il ne soit que trop vrai que les jours proprement dits ont beaucoup de pouvoir sur l'esprit des hommes, qui sont ordinairement guais ou chagrins selon que les jours sont sereins ou tristes, ce n'est pourtant pas ce qu'Homere veut dire ici. Dans ce passage *les jours* est un terme figuré pour signifier les accidens de la fortune bons ou mauvais qui arrivent dans le cours des années. Et ce Poëte dit ici une grande vérité. L'homme est si foible, que c'est toujours la fortune que

SUR L'ODYSSÉE. Livre XVIII. 493
Dieu lui envoie , qui décide de son humeur
& qui est maîtresse de son esprit. Dans la
prosperité il est intraitable & superbe , &
dans l'adversité il est bas , lâche & rempant.

Moi-même j'étois né pour être heureux] Il
ne dit pas , *j'étois heureux* , mais *je devois*
être heureux , ἵμαλλον ὀλβιος εἶναι , *j'étois né*
pour être heureux , car on ne peut pas dire
qu'on est heureux , quand on n'a qu'une fé-
licité qu'on peut perdre , mais on est né
pour être heureux , & on ne l'est que quand
on cimente ce bonheur par la vertu.

Page 462. *Mais malgré ces avis & son*
pressentiment il ne put éviter sa destinée] Ce
passage me paroît remarquable. Ulysse prédit
à ce Prince le danger dont il est menacé ; il
en est touché , il craint l'effet de ces mena-
ces , & il sent quelque mouvement de re-
pentir ; avec tout cela il n'évite point sa de-
stinée , il va périr avec les autres Poursui-
vans. Comme son repentir n'est que superfi-
ciel & passager , & qu'il ne renonce pas à
son premier train , son endurcissement le
précipite dans les malheurs qu'il prévoit &
qu'il n'a pas la force d'éviter , aveuglé par
ses premières injustices.

Minerve l'arrêta] Minerve , c'est-à-dire ,
la sagesse & la providence de Dieu qui ne
permettent pas que le méchant échappe à sa
vengeance.

Afin qu'elle les amusât encore de vaines

esperances] Le Grec dit , *afin qu'elle délectât , ou , qu'elle épanouît leur cœur* , ὅπως πηγάσθε θυμὸν μενητήρων. Car comme le cœur est retreffi par la tristesse & par le désespoir , il est épanoui par la joie & par l'esperance.

Et qu'elle fût plus honorée de son fils & de son mari qu'elle n'avoit jamais été] C'est-là la vue de Minerve , car Penelope ne savoit pas qu'elle alloit paroître devant son mari. Cette entrevue ne pouvoit qu'augmenter l'estime d'Ulyffe pour cette Princeffe , en le rendant témoin de sa bonne conduite & de sa grande prudence. Cela est menagé avec beaucoup d'art.

Et avec un sourire qui n'effaçoit pas la tristesse peinte dans ses yeux] Personne n'a reussi comme Homere à faire des images justes , & à peindre des sentimens contraires par un seul mot. Nous avons vû dans l'adieu d'Hector & d'Andromaque , Iliad. liv. vi. qu'il accompagne le sourire d'Andromaque d'une épithete qui marque bien l'état de son cœur , δακρυόεν γλαύσσαι , *avec un sourire mêlé de larmes*. Il peint de même ici le sourire de Penelope , ἀχρεῖον δ' ἰγέλασεν. Dans l'état où étoit Penelope , il n'étoit pas possible qu'elle rît de bon cœur ; elle rit pourtant de son dessein , mais elle ne fait que sourire , & encore ἀχρεῖον , c'est-à-dire , d'une maniere qui monroit bien que c'étoit un sourire qui ne venoit point d'un fond de joie , & qui laissoit voir toute la tristesse qui s'étoit emparée de son cœur. Α'χρεῖον , dit Hesychius ,

§ URL' O D Y S S E'E. Livre XVIII. 495
ἐπὶ τῆς Πηνελόπης, ἀχρεῖον δὲ ἰγλάσσειν, τίω μὲν
ἀπὸ γνώμης γελᾶσαι δηλοῖ. Le mot ἀχρεῖον dans
Homere, en parlant du rire de Penelope,
marque un rire qui ne vient pas du fond du
cœur.

Page 463. *Voici un nouveau dessein qui vous surprendra sans doute; j'ai résolu de me faire voir aux Poursuivans*] Car le Poëte a établi qu'elle ne se faisoit voir que très-rarement & dans les nécessités pressantes. Ici il ne paroît aucune nécessité extraordinaire, mais elle prend pour prétexte le soin de son fils & le dessein de lui donner des avis utiles; & j'entrevois un autre motif qu'elle ne dit point, c'est l'impatience de voir l'étranger dont elle a oui parler, & qui doit aller l'entretenir dès que la nuit sera venue. Cette nuit lui paroît longue à venir.

Page 464. *D'ailleurs je vous prie de vous souvenir que votre fils est déjà dans l'âge où vous avez tant demandé aux Dieux de le voir, c'est un homme fait*] Je crois que c'est-là le sens de ce passage, qu'il me paroît qu'on n'a pas bien expliqué. Eurynome ne cherche point à faire plaisir à Penelope, en lui disant que son fils est en âge de lui donner de la consolation, mais elle veut lui faire voir le besoin qu'elle a de recourir au secours de l'art pour s'embellir, & elle lui en donne une raison très-forte, c'est que son fils est déjà homme fait, & par conséquent qu'une femme qui a un fils de vingt ans, a besoin de quelque secours. La réponse même

de Penelope fait bien voir que c'est-là le sens.

Les Dieux immortels m'ont ravi le soin de m'embellir & de me parer depuis le jour fatal] L'Écriture sainte nous présente un caractère tout pareil à celui de Penelope, c'est celui de la chaste Judith. Penelope refuse ici de se baigner, de s'embellir & de se parer, & elle a renoncé à ce soin depuis le départ d'Ulyffe. Judith de même depuis la mort de son mari ne s'est ni baignée, ni parfumée, ni parée que le jour qu'elle s'est préparée pour délivrer sa patrie. Alors elle quitte son sac & ses habits de deuil, & elle se pare. Minerve relève la beauté de Penelope sans qu'elle s'en apperçoive, comme le véritable Dieu augmente la beauté de Judith & lui donne un nouvel éclat. *Judith. 2. 3. & 4.*

Page 465. *S'avisa de ce moyen pour le faire sans sa participation*] Ce trait me paroît admirable pour marquer l'obstination avec laquelle Penelope s'opiniâtroit à ne plus s'embellir & à ne se point parer, il faut que Minerve la trompe & l'endorme pour l'embellir. Voilà un coup de pinceau d'un grand maître.

D'un fard immortel, du même dont la charmante Cytherée se sert, &c.] Homere ne se contente pas de dire d'un fard immortel, il ajoûte, *du même dont la charmante Cytherée se sert*; & non content de cela, il encherit encore en ajoûtant en quelles occasions elle s'en sert. Elle ne l'employe pas

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVIII. 497
quand elle va voir son Vulcain , mais quand elle se prépare pour aller se mêler dans les chœurs délicieux des Graces. Car voilà les occasions importantes où la Déesse même de la beauté a besoin de tout le secours de l'art pour n'être pas effacée par les Graces. Ce passage marque les mœurs du tems d'Home-re , car il ne faut pas douter que ce Poète , sous ces images , ne peigne ce que les fem-mes pratiquoient de son tems. Quel bonheur si l'on pouvoit avoir de ce fard immortel ! mais celui qu'on employe aujourd'hui est bien différent ; il est si mortel , qu'il détruit & tue tous les charmes.

Page 466. *En parlant à haute voix*] Car comme ce n'étoit pas l'heure de dormir , elles ne savoient pas que Penelope fût assoupie.

Page 467. *La Reine adresse d'abord la pa-
role à Telemaque , & lui dit : Mon fils ,
vous manquez bien de courage & de condui-
te*] Penelope fait d'abord entendre qu'elle n'est descendue de son appartement que pour faire à son fils ces remontrances , & elle co-lore ainsi sa sortie , afin que les Princes n'en puissent rien augurer en leur faveur.

Page 468. *L'affront en retombe tout entier
sur vous , & vous êtes deshonoré parmi les
hommes*] C'est une maxime d'honneur très-certaine. Lorsqu'un Prince souffre que ceux qu'il a pris sous sa protection soient maltraités , l'affront en retombe tout entier sur lui , & il s'attire le mépris des hommes.

Je ne saurois trouver mauvais les reproches que vous me faites , quoique je ne les merite pas] Cette justification de Telemaque est fort adroite , car il fait voir que s'il souffre toutes ces indignités , ce n'est pas qu'il manque de fierté & de courage , & qu'il ne les sente point , mais c'est qu'il est seul au milieu de tous ces Princes dont le nombre & les mauvais desseins l'étonnent. Les plus hardis & les plus intrepides y seroient embarrassés.

Page 469. Pour ce qui est du démêlé de mon hôte avec Irus] Ce n'est pas de ce démêlé que Penelope veut parler , c'est du marchepied jetté à la tête d'Ulysse. Telemaque dissimule cela pour ne pas exciter un plus grand désordre , & de peur d'aigrir encore davantage les Pour suivans.

Si tous les peuples, qui sont répandus dans tout le pays d'Argos] Voici une grande douceur qu'Eurymaque dit à la Reine , ébloui de sa beauté.

Dans tout le pays d'Argos] Le Grec dit , dans Argos Jafien , c'est-à-dire , dans le Peloponèse où regnoit autrefois le Roi Jafus fils d'Argus & pere d'Agenor.

Page 470. Les Dieux m'ont enlevé tous ces avantages le jour même que les Grecs se sont embarqués pour Iliou , & que mon cher Ulysse les a suivis] Quel plaisir pour Ulysse d'entendre parler ainsi Penelope , & en présence des pour suivans !

S'il revenoit dans sa maison, ma gloire en seroit plus grande, & ce seroit-là toute ma beauté] Je suis charmée de ce sentiment de Penelope ; il paroît plus de vertu & de sagesse dans ces deux lignes qu'il n'est possible de l'exprimer. Eurymaque vient de la louer sur sa beauté, sur sa belle taille & sur ses grandes qualités ; cette Princesse rejette toutes ces louanges, elle dit qu'elle a perdu tout cela le jour même qu'elle a perdu Ulysse, mais que si ce cher mari revenoit, sa gloire en seroit plus grande & qu'elle lui tiendroit lieu de beauté. Cette Princesse enseigne par-là que cette réputation d'affection & de fidélité conjugale doit faire toute la beauté d'une femme, & que c'est la seule dont elle doit se piquer.

Page 471. *Car on dit que les Troyens sont très-vaillans, qu'ils savent lancer le javelot, se battre de pied ferme, & bien mener la cavalerie*] Les guerres que les Troyens avoient eues avant l'expédition des Grecs contre eux, leur avoient donné une grande réputation. Ce qu'Ulysse dit ici, renferme un précepte considérable. Avant que d'entreprendre une guerre, il faut connoître l'ennemi qu'on va attaquer, & savoir en quoi consistent son fort & son foible.

Souvenez-vous sur-tout de mon pere & de ma mere] Il n'y a point d'ouvrage où la pitié des enfans envers les peres soit plus recommandée que dans les Poèmes d'Homere. La nature seule peut faire connoître la né-

cessité & l'étendue de ce devoir, mais on seroit tenté de croire que ce Poëte auroit eü quelque connoissance du commandement de la loi de Dieu. L'ordre qu'Ulyffe donne à Penelope fait grand honneur à ce heros.

Ou une plus grande encore parce que je serai absent] Voilà un beau sentiment & qui est bien du caractère d'Ulyffe. Il faut doubler nos soins pour les personnes qui doivent nous être cheres, à mesure que les secours & les consolations qu'elles avoient viennent à leur manquer. Excellent précepte qui s'étend sur toutes les liaisons, sur celle de l'amitié comme sur toutes les autres. Mais peu de gens sont capables de le sentir, & il n'y a presque personne qui sache le pratiquer.

Rendez-lui ses Etats, choisissez pour votre mari le Prince qui vous paroitra le plus digne de vous, & quittez ce Palais] Cet ordre d'Ulyffe est très-juste. Penelope, en se remarquant, devoit rendre à son fils ses Etats & lui laisser son Palais. Mais ce n'étoit pas-là l'intention des Princes, qui vouloient qu'elle conservât ce Palais & ses Etats pour son second mari. C'est ce qui l'oblige à repeter ici devant eux les ordres qu'elle avoit reçus d'Ulyffe. Par-là elle reproche à ces Princes leur injustice, & fait voir à son fils ce qui lui est dû.

Page 472. *Je vois approcher le jour, ou plutôt la nuit fatale qui doit allumer le flambeau]* Je crois que c'est-là le sens de ces pa-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVIII. 501
roles, *ὡς δ' ἴσται*. Penelope ne veut pas appeler *jour* le jour de son second mariage C'est un jour de tenebres pour elle, c'est pourquoi elle l'appelle une *nuit*, car on se marioit le jour. Au reste ces paroles, *je vois approcher le jour*, doivent faire une grande impression sur l'esprit d'Ulysse, & le hâter de prévenir ce terrible jour & d'exécuter ce qu'il a résolu.

Et font tous les jours de nouveaux présens] Non seulement à celle qu'ils recherchent en mariage, mais à son pere & à sa mere.

Page 473. *Et de voir que par ce moyen elle alloit leur arracher beaucoup de présens*] Ce n'est pas tant pour l'intérêt que pour l'honneur, qu'Ulysse se réjouit des présens que Penelope alloit s'attirer, car il auroit été honteux à cette Princesse d'avoir eû tant de Poursuivans sans avoir reçu d'eux les présens que la coûtume vouloit qu'ils fissent. Mais quand il se mêleroit un peu d'intérêt à cette joie, cela ne devoit pas paroître odieux; les Poursuivans avoient fait chez lui un si grand désordre & une si étrange dissipation de son bien, qu'il peut n'être pas fâché que la reine leur fasse faire les présens que l'usage ordonnoit.

C'est ainsi que cette Princesse les amusoit] Je ne saurois être du sentiment d'Eustathe, qui veut que ce vers *δίλγα δὲ θυμὸν*, &c. s'entende d'Ulysse & non de Penelope, cela me paroît insoutenable; Ulysse ne dit pas un

mot: *μελιχόις ἐπίσσι*, ces discours emmiellés ne sont donc point de lui, ils sont de Penelope, & c'est ce qu'elle vient de dire qui flate les Pourfuivans: *Θείλα δὲ θυμὸν* dépend de *φάσ* du vers précédent.

Car il est de la coûtume & de la bienséance de les accepter] Homere ajoute ceci avec raison, pour justifier les plaintes que Penelope vient de faire, & pour effacer les soupçons d'intérêt & d'avarice que cela pourroit donner contre elle.

Nous ne nous en retournerons point dans nos maisons, &c.] Cela sera vrai, mais dans un sens bien contraire à celui qu'Antinoüs donne à ses paroles. Sur cet augure enveloppé, on peut voir ce qui a été remarqué sur le second Liv. pag. 161.

Le plus brave de la troupe] Antinoüs parle ainsi par présomption; car il se croyoit le plus brave, & les autres consentent à cet avis parce qu'ils ne lui cedent point. Mais le plus brave sans contredit ce sera Ulyffe, & c'est celui que Penelope choisira.

Page 474. *Celui d'Eurymaque apporta des brassellets d'or & d'ambre*] C'est ainsi que j'explique le mot *ὄρμον*, que d'autres ont pris pour un collier, ou plutôt pour un ornement attaché au collier & qui pendoit sur la gorge.

On apporta de même à tous les autres Princes toutes sortes de bijoux très-précieux]

Comme des poinçons, des ceintures, des bagues, & tous les autres ornemens qui étoient alors en usage, & dont il est parlé dans le chapitre 3. du Prophète Isaïe. Homere ne s'amuse pas à les marquer tous; le tems presse, d'ailleurs ce seroit plutôt un inventaire, qu'une narration.

Page 475. *Trois brasiers*] C'est ainsi que les Anciens ont expliqué *λαμπτήρας*, des brasiers que l'on mettoit sur des trepieds, comme nous en avons encore aujourd'hui, & sur lesquels on faisoit brûler un bois odoriferant très-sec pour éclairer les sales, car on n'avoit pas encore l'usage des lampes ni des flambeaux. Hesychius a fort bien expliqué ce mot: *λαμπτήρ*, dit-il, *ἰχάρα ἐφ' ἧς ἔκαμον ἐν μίσθῳ πῶν οἰκῶν εἰς τὸ φωτίζειν αὐτοῖς, ξηρὰ ξύλα καὶ δαδία.* On appelloit *λαμπτήρ* un brasier qu'on mettoit au milieu des chambres, & sur lequel on faisoit brûler du bois sec & des torches pour s'éclairer. Je suis étonnée que les lampes ayent été connues si tard en Grece, il y avoit si long-tems qu'elles étoient en usage chez les Hébreux: parmi les établissemens de Moÿse on trouve, *oleum ad luminaria concinnanda.* Exod. 25. 6.

Femmes de Penelope, retournez-vous-en dans l'appartement de votre maîtresse] Ulysse veut faire rentrer ces femmes, de peur que pendant la nuit il ne se passe à ses yeux des choses qu'il ne pourroit souffrir. Et en même tems Homere donne lieu à ces femmes de se déclarer en s'emportant contre Ulysse; &

par-là il prépare le Lecteur à voir & à approuver le châtement qui doit suivre leur insolence.

Page 476. *Et qui bien loin d'être touchée de reconnoissance & de partager les déplaisirs de sa maîtresse, ne cherchoit qu'à se divertir*] Homere marque toujours le devoir. Il presente ici la licence & le déreglement de cette malheureuse pour instruire son Lecteur, & pour lui faire voir que les mauvaises actions sont enfin punies.

Au lieu d'aller dormir dans quelque forge, ou dans quelque réduit] En Grece les gueux, pendant l'hyver, se retiroient la nuit dans les forges à cause de la chaleur, ou dans des lieux publics destinés à cet usage & qu'on appelloit λέγας, parce qu'on s'y assembloit aussi pour s'entretenir, pour discourir. Hesychius a bien marqué toutes les significations de ce mot : λέγη, ὁμιλία καὶ φλυαρία, καὶ ὁ δημόσιος τόπος, ἐν ᾧ διατρίβουσι οἱ πτωχοὶ καὶ διαλέγοντο ἀλλήλοις, &c. Le mot λέγη signifie assemblée, conversation : c'est aussi un lieu public où les gueux s'assembloient pour jaser. Il signifie aussi les lieux où l'on mangeoit ensemble, & les conversations qu'on y avoit. Il signifie encore les étuves publiques. Hesiode a joint comme Homere χαλκήϊον οἶκον, qu'il appelle χαλκείον θάηον & λέγῳ dans ces vers de Poème des œuvres & des jours :

Πὰρ δ' ἰδί χαλκείον θάηον καὶ ἐπ' αἶλια λέγῳ
 Ὡρῆ χέμεται, ὅπῃ κρύος ἀνέρας εἴρησεν
 Ἰθάκην.

Fuyez

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVIII. 305
*Fuyez les forges & autres réduits qu'on cherche pour la chaleur dans la saison de l'hiver, lorsque le grand froid retient les hommes dans la maison. L'Interprete Latin a mal rendu le sens du Poëte, en traduisant, *Accede autem aneam sedem*, Cherchez les forges, &c. car c'est tout le contraire.*

Page 478. *Minerve ne souffroit pas que les Pursuivans cessassent leurs brocards & leurs insultes*] Cela me paroît remarquable, qu'Homere attribue à Minerve de pousser les hommes à perseverer dans le mal; ce sentiment est très-conforme à la saine Théologie, qui nous enseigne que Dieu endurecit les méchans, c'est-à-dire, qu'il permet qu'ils s'endurcissent & qu'ils comblent la mesure de leurs crimes qui doivent éprouver ses châtimens.

Afin qu'Ulysse en souffrit davantage & qu'il fût penetré d'une plus vive douleur] Autre verité bien remarquable; Minerve, c'est-à-dire, la providence, lâche les méchans contre les gens de bien, de sorte que ceux-ci en souffrent, & qu'après que leur patience est exercée, les malheureux, qui les persecutent, en sont plus severement & plus justement punis.

Ce n'est pas sans quelque providence particuliere des Dieux] Homere n'a pas seulement donné dans ses Poëmes l'idée de la Tragedie & de la Comedie, comme je l'ai déjà remarqué, Eustathe nous avertit qu'il a aussi donné celle du Poëme Satyrique,

dont nous avons un beau modèle dans le Cyclope d'Euripide , & il en donne pour exemple les railleries d'Eurymaque contre Ulyſſe. Le Poëme Satyrique eſt un Poëme qui tient le milieu entre la Tragedie & la Comedie , & dont les plaifanteries ſont mêlées de choſes graves & ferieuſes. Et telles ſont en effet les plaifanteries d'Eurymaque ; elles conſervent la gravité de la Tragedie , & le ſtyle de ſes vers évite également la majeſté toujours ſoutenue du ſtyle Tragique , & le familier du Comique. Ils ont de la dignité & de la nobleſſe , mais une dignité qui ſ'accommode parfaitement avec le badinage qui y regne.

Car ſa tête chauve peut nous ſervir de falot] C'eſt une raillerie purement Satyrique , & elle eſt fondée ſur ce que les têtes chauves ſont luiſantes ; auſſi y a-t-il dans le Grec, *La lueur de ces torches me paroît la même que celle de ſa tête où il n'y a pas un ſeul cheveu*. Ce que j'ai mis eſt dans le véritable ſens & plus à nos manieres.

Et tu auras de bons gages] Ou *des gages ſuffiſans*, *μωδός δὲ τῶν ἀγχιῶν ἔσται*. Je ne ſai pas pourquoi Euſtathe a crû que ces gages n'étoient que la nourriture & les vêtemens dont il eſt parlé ici , car il me ſemble qu'il paroît par l'Antiquité qu'outre la nourriture & les habits , les maîtres donnoient auſſi des gages à ceux qui entroient volontairement à leur ſervice ; il n'eſt pas néceſſaire d'en rapporter des preuves , toute l'Ecriture ſainte en eſt pleine.

Page 479. *Et que tu aimes bien mieux gueuser dans la ville & vivre dans l'oïseté, en satisfaisant ta glotonnerie*] Et voilà ce qui fait encore aujourd'hui tant de gueux & de mendians.

Pour voir qui de vous ou de moi feroit le plus d'ouvrage à jeun dans un des plus grands jours d'été] Ulyffe, pour repousser les reproches de fainéantise & de glotonnerie qu'Eurymaque lui a faits, vient à une supposition, & dit que si on en venoit à l'épreuve, & qu'on les mit tous deux, ou à faucher une prairie, ou à labourer un champ, & à jeun, il verroit bien-tôt le grand avantage qu'il remporteroit sur lui & pour le travail & pour la diligence. Voici donc Ulyffe qui se pique d'être un bon faucheur & un bon laboureur ; qualités qui dans ces heureux tems n'étoient pas indignes d'un heros.

Attelée de bons bœufs, jeunes, grands, bien égaux & bien nourris] Voici pour l'économie rustique : il faut choisir pour le labourage des bœufs qui soient jeunes, de grande taille & bien égaux ; & afin qu'ils travaillent bien, il faut qu'ils ayent eû une bonne & abondante pâture : le laboureur peut travailler à jeun, mais il faut que ses bœufs ayent bien mangé.

Page 480. *Que s'il plaisoit à Jupiter d'exciter aujourd'hui par quelque endroit dans cette île une sanglante guerre*] Ulyffe ne se contente pas de se vanter d'être bon faucheur & bon

laboureur, il se vante encore d'être bon homme de guerre, bon soldat, & la supposition qu'il fait est une espece de prédiction de ce qui arrivera dès le lendemain.

Vous vous croyez un grand personnage, parce que vous êtes renfermé ici avec peu de monde, & que vous ne voyez autour de vous, &c.] Ces paroles renferment une maxime bien sage, bien vraie & bien digne d'attention. Les hommes qui vivent enfermés dans un petit circuit, & qui ne voyent autour d'eux que des gens de peu de merite, leurs égaux ou leurs inferieurs, se croient ordinairement de grands personnages, parce qu'ils ne voyent rien qui vaille mieux qu'eux, mais quand ils quittent ce petit circuit, & qu'ils paroissent dans le monde où il y a des hommes, & qu'il est question d'agir & de parler, alors malgré leur orgueil ils sentent la difference qu'il y a d'eux aux autres, & ils se trouvent très-petits.

Page 482. *Et vous ne pouvez pas cacher les excès que vous venez de faire, car vous découvrez trop visiblement les sentimens de votre cœur*] Sur ce que ces Princes se disoient les uns aux autres: *Plût aux Dieux que ce vagabond fût mort.* Telemaque leur reproche fort à propos qu'il faut que ce soit l'ivresse qui les porté à découvrir ainsi les sentimens de leur cœur contre cet étranger, & le déplaisir qu'ils ont qu'il soit encore en vie, car il n'y a que le vin qui puisse

SUR L'ODYSSE'E. Livre XVIII. 509
faire découvrir si ouvertement un fou hai
comme celui-là.

*Il n'en faut pas douter, c'est quelque Dieu
qui vous excite*] Telemaque ne fait pas que
c'est Minerve qui excite ces Princes, mais
en leur voyant combler, comme ils font,
la mesure de leurs iniquités, il juge que la
vengeance divine n'est pas loin.

Je ne contrains pourtant personne] Tele-
maque ajoute cela fort prudemment, afin
que son empressement ne soit pas suspect
aux Princes, & qu'ils ne s'opiniâtrent pas à
demeurer.

Page 483. *Mes amis, qu'aucun de vous
ne s'emporte & ne cherche à repousser des re-
proches qui sont justes & que nous meritons*]
Amphinome a peur que ce que Telemaque
vient de dire, en accusant les Princes d'être
yvres, n'allume leur bile & ne les porte à
quelque grand excès contre lui. Il tâche de
prévenir ce malheur par un conseil très-sage.

Page 484. *Ils firent les libations*] La licence
& la débauche où vivent ces Princes, ne les
empêchent pas de pratiquer les usages de la
Religion. Et voilà comme sont faits les hom-
mes; ils accordent leurs désordres avec les
pratiques extérieures de la piété.

Fin du Tome troisième.